



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

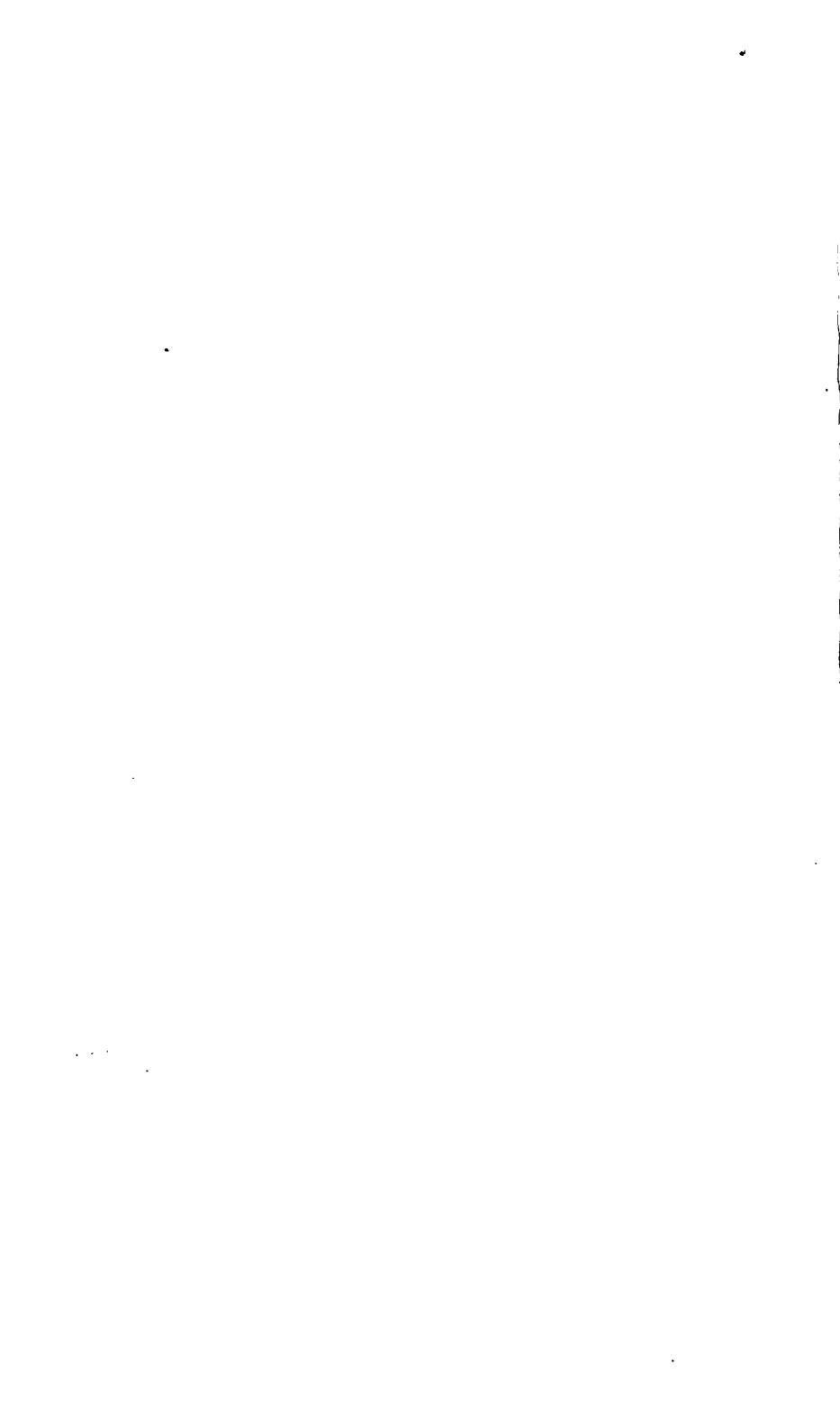
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







LES PORTUGAIS

D'AMÉRIQUE

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

DENIS-AUGUSTE AFFRE, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, Archevêque de Paris.

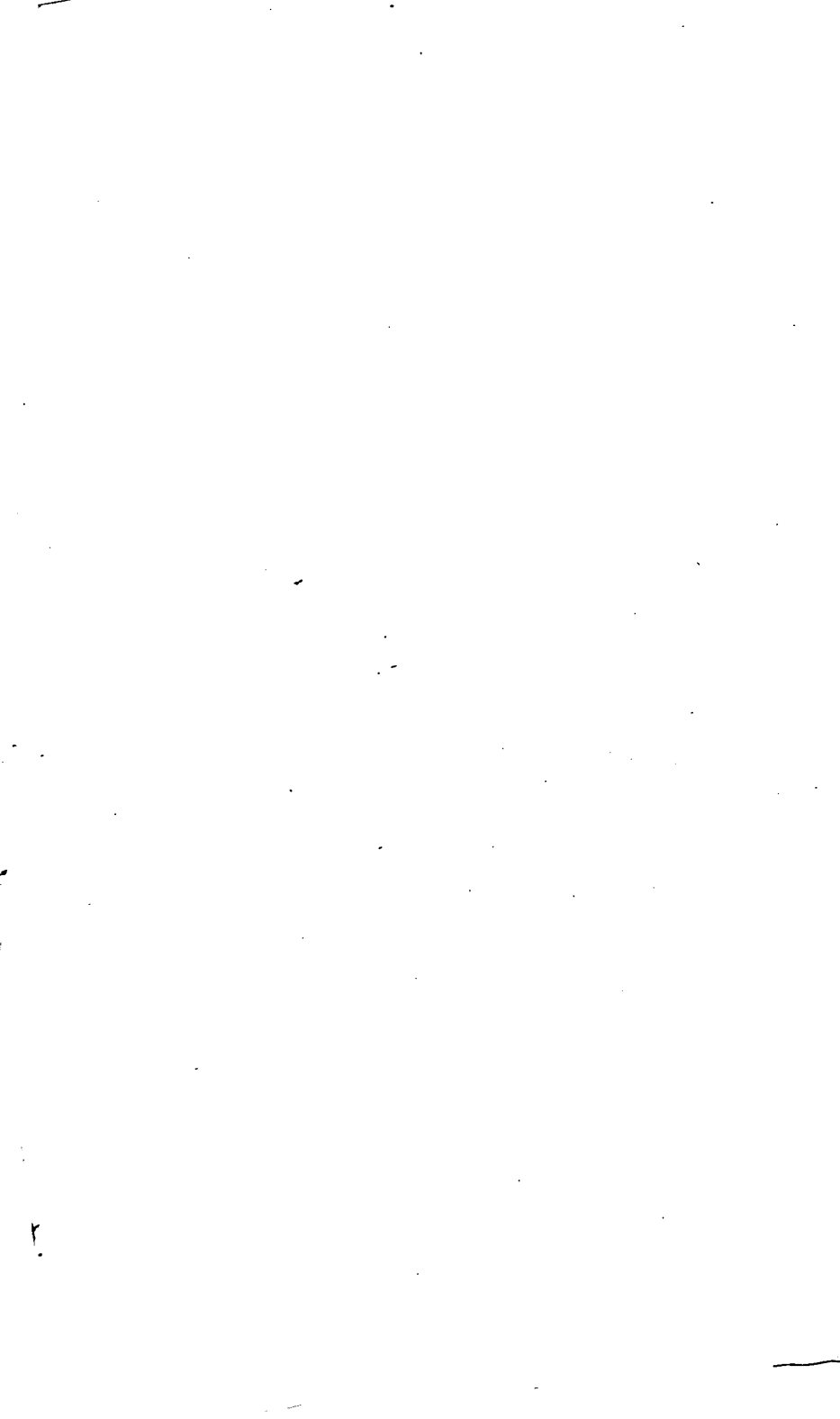
Nous avons fait examiner le présent ouvrage intitulé : *les Portugais d'Amérique*, souvenirs historiques de la guerre du Brésil en 1635, ouvrage destiné à la jeunesse, par M^{me} DELAFAYE-BRÉHIER, et, sur le rapport qui nous en a été fait, nous déclarons que ce livre, où l'auteur a su relever l'intérêt du récit par des réflexions morales et chrétiennes, peut être mis sans danger entre les mains des jeunes lecteurs auxquels il est destiné.

Donné à Paris, sous le seing de notre Vicaire général, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre Secrétaire, le 23 octobre 1846.

JAQUOMET,
Vicaire général.

Par mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

P. CRUCE,
Chanoine honoraire, Secrétaire de la Commission.



LES PORTUGAIS D'AMÉRIQUE

SOUVENIRS HISTORIQUES DE LA GUERRE DU BRÉSIL EN 1635

CONTENANT

UN TABLEAU INTÉRESSANT
DES MOEURS ET USAGES DES TRIBUS SAUVAGES, DES DÉTAILS
INSTRUCTIFS SUR LA SITUATION DES COLONS
DANS CETTE PARTIE DU NOUVEAU-MONDE

OUVRAGE DESTINÉ A LA JEUNESSE

PAR

M^{me} JULIE DELAFAYE-BRÉHIER

Auteur des *Nouveaux Petits Béarnais*, du *Vergier des Écoliers*,
des *Orphelins Piémontais*, etc.

Illustré

de 12 Dessins imprimés en 2 couleurs



PARIS

P.-C. LEHUBY, LIBRAIRE ÉDITEUR

BUE DE SEINE, N° 53, F. S.-G.

1847

LES PORTUGAIS D'AMÉRIQUE



CHAPITRE PREMIER.

Lorsque, par la profondeur de son génie, Christophe Colomb eut découvert ce qu'on appela le Nouveau-Monde, cette moitié du globe, ignorée si longtemps, ne tarda pas à se voir explorée par une foule d'aventuriers de toutes les classes avides de s'enrichir. On a dépeint si souvent les maux affreux que la cupidité, l'orgueil, l'ignorance et le faux zèle religieux attirèrent sur les habitants de ces riches contrées, qu'il me semble inutile de les rappeler ici avec quelques détails : leur dépopulation né les atteste que trop ; et d'ailleurs il suffira d'entendre les faits historiques rapportés dans le cours de cet ouvrage pour s'en faire une assez juste idée. Si Colomb, que ses historiens nous représentent comme ami de la justice et de l'humanité, avait pu prévoir les longues calamités que l'ancien monde allait répandre sur le nouveau, il est probable que cette triste prévision aurait bien diminué pour lui la joie de sa découverte, si elle ne l'eût pas fait renoncer à son entreprise.

Le Portugal, déjà célèbre par les succès de ses navigateurs guerriers dans les Indes-Orientales, semblait devoir accueillir et favoriser le projet hardi de Christophe Colomb plus que les autres royaumes de l'Europe. Ce fut

aussi à son monarque, Jean II, que le Génois s'adressa lorsqu'il se vit dédaigné par sa propre patrie; mais le Portugal, enivré de sa gloire, repoussa comme un insensé cet obscur républicain qui lui offrait un monde, laissant ainsi à l'Espagne l'avantage d'associer son nom au nom immortel d'un homme de génie. Disons cependant, à la louange de Jean II, que le dépit qu'il dut ensuite en éprouver ne le rendit pas injuste. Le navire qui ramenait Colomb ayant abordé en Portugal, d'indignes courtisans conseillèrent au roi de faire périr le navigateur et d'anéantir ainsi sa découverte; Jean repoussa cette odieuse suggestion, et voulut, au contraire, qu'il fût reçu en triomphe dans sa capitale.

Les États de ce prince, malgré l'imprudence qu'il avait commise, ne devaient point être déshérités de cette partie du monde. Sous le règne de son successeur, Emmanuel I^{er}, don Pedro Alvarès Cabral, se rendant aux Indes, fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil, et fit la vaine cérémonie usitée d'en prendre possession au nom de son souverain.

Situé entre l'immense fleuve des Amazones, au nord, et celui de la Plata, au midi, le Brésil, formant une étendue de douze cents lieues de côtes, était alors habité par une multitude de nations maintenant détruites ou dispersées dans les déserts. Ces nations ou tribus vivaient des produits de la chasse et de la pêche, auxquels elles ajoutaient la culture du manioc et les fruits qui abondent en plusieurs localités. Hospitaliers, braves, fidèles dans leurs promesses, attachés à leur famille, c'étaient là leurs vertus. Cruels à la guerre, implacables dans la vengeance, et ne manquant pas de patience pour la sa-

tisfaire, tels étaient aussi leurs vices. Si nous n'y comprenons pas l'anthropophagie, coutume presque universelle dans le Brésil sauvage, et qui inspire une si juste horreur à l'homme civilisé, c'est qu'elle n'était que le résultat de leur soif insatiable de vengeance. Ils ne dévoraient que leurs prisonniers de guerre dont ils s'emparaient vivants, et qu'ils immolaient avec beaucoup de cérémonies. Ces atroces festins, destinés à entretenir parmi eux l'exaltation de la bravoure, tenaient tellement au point d'honneur, que ceux même qui embrassèrent le christianisme eurent bien de la peine à y renoncer. Au commencement du dix-septième siècle, cet usage affreux régnait encore dans toute sa force parmi les indigènes de l'intérieur, où l'on dit qu'aujourd'hui même il s'en retrouve quelques traces.

Les voyageurs de tous les temps s'accordent à représenter le Brésil comme l'un des plus beaux et des plus fertiles pays de la terre. La température y est si douce, si favorable à la santé, que les centenaires n'y sont pas rares, surtout parmi les indigènes. A la vérité il existe, dans la profondeur des forêts et aux environs des grands fleuves, qui débordent dans la saison des pluies, plusieurs marais insalubres ; mais sur les montagnes et dans le voisinage de la mer, l'air est partout agréable et pur ; des vents tempérés le rafraîchissent jusque sous l'équateur. Les fruits de toutes les autres parties du monde y mûrissent à côté de ceux qui croissent naturellement dans cette riche contrée. Son sol humide et chaud favorise la végétation de ses immenses forêts, dont les débris continuels entretiennent à leur tour les principes vivifiants de la terre. Des oiseaux peints des plus magnifiques cou-

leurs animent la solitude de ces forêts où règne une éternelle verdure, la feuille la plus délicate n'ayant pas le temps de tomber avant que la feuille naissante ne la remplace, et plusieurs arbres ne les perdant jamais. Quant aux fleurs, la nature libérale les y a versées à pleines mains, et sous cette terre favorisée se trouvent des mines inépuisables d'or et de pierres précieuses. Cependant les mêmes causes qui concourent à l'extrême fertilité du Brésil y ont donné naissance à une multitude d'énormes et dangereux reptiles que recèlent des herbes gigantesques dans les forêts et au bord des eaux. Nous aurons occasion d'en parler, ainsi que des quadrupèdes de ses déserts.

Je n'ai rien dit des insectes innombrables qu'on y voit; mais le lecteur n'a qu'à parcourir un cabinet d'histoire naturelle, ou consulter les livres consacrés à cette science intéressante pour s'assurer que le Brésil lui fournit autant de sujets d'études que quelque pays que ce soit.

Comment se fait-il que l'homme soit si rarement en harmonie avec le séjour qu'il habite? C'est dans les lieux les plus âpres que les mœurs se montrent plus douces et plus pures. Il semble qu'elles se dégradent en proportion des jouissances que la nature a développées. Les témoignages perpétuels de l'amour et de la puissance de Dieu, qui éclatent de toutes parts au yeux du sauvage brésilien, n'ont pu lui révéler, non-seulement ses devoirs de créature, mais même l'existence du Créateur. Les historiens de ce pays disent que ses habitants n'avaient aucun culte : toutefois mon cœur se refuse à le croire. Non, il est impossible que la notion d'un Dieu soit tellement effacée dans l'homme, qu'il n'en restât pas quelque vestige parmi tant de nations : elle pouvait y être étrangement

défigurée, méconnaissable, mais le ciel étoilé est un livre où tout œil d'homme ne s'est jamais attaché impunément ; le nom de Dieu y est gravé par les astres. Ce qui est plus certain, c'est que le maître du ciel et de la terre n'avait aucun autel au Brésil, qu'on ne le priait jamais ostensiblement, et qu'on y paraissait jouir des bienfaits sans se souvenir de l'existence du bienfaiteur.

Des missionnaires se firent bientôt un devoir d'instruire ces misérables sauvages ; mais leur zèle fut traversé par ceux qui se nommaient chrétiens. Les exemples dissolus de ceux-ci donnaient à l'Évangile un démenti déplorable ; leur cupidité trouvait son compte à laisser dans l'ignorance un peuple qu'ils destinaient à l'esclavage, car de bonne heure les rois de Portugal déclarèrent sujets libres les Brésiliens convertis au christianisme. Aussi le prosélytisme fit-il peu de progrès parmi eux, et les conversions véritables furent-elles très rares. Attirés d'abord par les cérémonies pompeuses qu'on étalait à leurs regards, séduits par la parole affectueuse des prêtres chrétiens, s'ils consentaient à recevoir le baptême, les persécutions des colons impies et barbares les mettaient promptement en fuite, et ils allaient oublier au sein de leurs forêts des obligations et des devoirs qu'ils n'avaient pas eu le temps de comprendre.

Les Brésiliens, passionnés pour l'indépendance, d'un naturel courageux, et que leurs propres querelles de tribu à tribu avaient exercés à la guerre, ne cédèrent pas aisément aux Portugais la possession de leur pays. Comme tous les peuples de l'Amérique, ils passèrent successivement, à l'égard de ces étrangers, d'une admiration naïve à la crainte, de la crainte à une haine implaca-

ble : ils leur disputèrent avec acharnement cette terre qui avait reçu les os de leurs ancêtres ; et, malgré le désavantage de leurs armes, ils en seraient peut-être restés possesseurs, si la désunion ne les eût livrés à leurs ennemis.

Débarrassés par la destruction et l'exil des tribus les plus indomptables, ayant réduit les autres à n'être que des alliés timides, ou à devenir leurs esclaves, les Portugais d'Amérique, tranquilles possesseurs de leur conquête, commencèrent à en recueillir le fruit. De nombreuses cités s'élevèrent partout où la mer pouvait conduire leurs vaisseaux. De magnifiques sucreries se multiplièrent dans la capitainerie de Fernambuco, dont Olinda était la capitale. Une colonie de Français persécutés pour leur religion essaya bien de s'établir dans leur voisinage, mais la jalousie des Portugais s'éveilla bientôt, excitée par Nobrega, et la colonie française fut détruite. Un ennemi plus tenace, sinon plus valeureux, et mieux soutenu par son gouvernement, attaqua Fernambuco dans le temps de sa plus grande prospérité ; ce fut la Hollande. Les colons portugais, accoutumés à toutes les jouissances que procurent les richesses et une longue paix, ne se montrèrent cependant ni lâches ni craintifs. C'est à l'époque de cette lutte mémorable que se rattachent les événements que j'ai entrepris de raconter.

Les Hollandais s'étaient emparés de la ville d'Olinda, que ses principaux habitants avaient abandonnée lorsqu'ils ne purent plus la défendre. Embarrassés de cette conquête, dont la garde les aurait empêchés de porter ailleurs leurs forces, les Hollandais la réduisirent en cendres, acte de vandalisme que nous ne chercherons point à excuser, quel qu'en fût le motif. Le nom de cette ville

explique son heureuse situation sur un rocher au bord de la mer. Le Portugais, qui le premier débarqua sur ce rivage, s'écria, frappé de son aspect : *O linda situação para se fundar huma villa!* (O la belle situation pour fonder une ville!) Et celle qui s'y éleva retint le nom d'Olinda.

En 1635, dans une plaine voisine de cette ville, qui n'offrait plus que des ruines, Mathias d'Albuquerque, général de l'armée portugaise, avait formé un camp où s'étaient réfugiés tous ceux que la guerre avait chassés de leurs demeures, et qui préféraient au joug d'un vainqueur détesté les plus dures privations. Ils faisaient de là une guerre de partisans propre à entraver les opérations des généraux hollandais; luttant avec autant de courage que de patriotisme contre la détresse où les réduisait l'indifférence de leur monarque, qui se contentait de vaines promesses au lieu de les secourir efficacement, les Portugais du Brésil étaient tous devenus soldats pour la défense de leurs possessions. Ils auraient pu les conserver en se soumettant; mais trop de motifs de haine séparaient les deux peuples, et du côté des Portugais, de la noblesse surtout, régnaient des préjugés orgueilleux que rien ne pouvait vaincre. De là le phénomène historique de tout un peuple civilisé, s'engageant en masse dans une longue et dangereuse émigration, comme il est arrivé dans le cours de cette guerre.

Au moment où commence ce récit, la capitainerie de Fernambuco était à peu près tombée au pouvoir de la Hollande. La forteresse de Nazareth, la seule qui résistât encore, assiégée par le général Sigismond Van-Schopp, était prête à succomber aux horreurs de la famine. C'est là que nous devons transporter le lecteur.

CHAPITRE II.

Les deux esclaves et leurs maîtresses.

A l'heure où le soleil, dans toute sa gloire, accable les corps délicats et les force à céder aux molles langueurs du sommeil, deux nobles Portugaises du Brésil reposaient sur un divan, dans la salle basse d'une maison de Nazareth. Des rideaux et des jalousies formaient un rempart contre le trop vif éclat du jour en protégeant le repos des dormeuses, mais ils n'empêchaient pas le délicieux parfum des plantes suaves, cultivées dans un jardin voisin de cette salle, d'en venir embaumer l'air. Du reste, cette habitation, tant au dehors qu'à l'intérieur, n'annonçait point l'opulence. Les meubles recherchés qui s'y mêlaient sans ordre avec d'autres plus simples semblaient prouver que ceux qui l'habitaient y étaient venus plutôt par nécessité que par choix, et qu'ils ne comptaient pas y faire un long séjour. A côté des dames endormies, deux esclaves américaines, armées de grands éventails en plumes de paon, agitaient l'air autour de leurs maîtresses, et chassaient les insectes qui auraient pu les importuner.

La plus âgée des deux Portugaises était dans tout l'éclat de sa beauté, quoique épouse et déjà mère d'un fils qu'allaitait l'une des Américaines dont nous venons de parler. Elvire, née au Brésil, avait été élevée à Lisbonne, où une excellente éducation l'avait préservée des préjugés et de la profonde ignorance qui étaient le partage des riches héritières de la colonie. Elle ne revint dans sa patrie que

pour passer sous la domination d'un époux ; elle fut heureuse dans son union avec don Aleixo Rodriguez, jusqu'au moment où la guerre, qui n'épargne personne, vint troubler par ses fureurs l'existence paisible de ces jeunes époux.

Au moment où tous ses compatriotes s'armaient pour la défense de leur pays, don Aleixo ne pouvait rester oisif auprès de son épouse. Eût-il été assez lâche pour le tenter, son père ne l'aurait pas souffert. Don Alvaro Rodriguez était l'un de ces hommes ardents et enthousiastes qui conservent longtemps leur activité. Il avait servi dans sa jeunesse, et même avec gloire ; mais depuis bien des années il menait la vie molle et oisive d'un riche colon, paraissant incapable de la quitter pour reprendre le rude métier de la guerre. Cependant, à l'heure du danger, don Alvaro fut un des premiers à y faire face. En dernier lieu, il s'était jeté dans Nazareth pour encourager ses défenseurs, dans l'espoir de conserver ce dernier boulevard de la capitainerie.

La compagne endormie de dona Elvire était Héléna, la fille de don Alvaro, fiancée depuis peu à don Juan de Silva, qui servait sous les ordres de don Mathias d'Albuquerque. A peine âgée de quinze ans, sa beauté était déjà célèbre ; mais cet avantage, joint à tant d'autres dont elle jouissait, lui avaient fait une sorte de cour adulatrice qui altéra de bonne heure l'excellent naturel que la Providence lui avait donné. Accoutumée à se voir l'objet de l'attention de tout ce qui l'entourait, à être obéie au moindre signe, Héléna ne put se préserver de cet orgueilleux égoïsme qui rapporte tout à soi et n'accorde à ses inférieurs qu'une dédaigneuse indifférence. Elle avait ce-

pendant le cœur bon et l'âme élevée, elle aimait sa famille et recevait assez bien les remontrances affectueuses que se permettait quelquefois sa belle-sœur : au sujet de la dureté avec laquelle la jeune personne traitait ses esclaves ; mais elles ne faisaient que peu d'impression sur son esprit, parce que Héléna était persuadée que ces infortunés serviteurs, achetés comme des bêtes de somme, étaient d'une nature entièrement déshéritée, et qu'en les faisant naître, Dieu les avait destinés à l'esclavage : opinion injuste et barbare qu'Elvire repoussait avec force, et qu'elle combattait par des exemples tirés des livres qu'elle avait lus. Héléna, à qui toute instruction était étrangère, n'en tenait que plus fortement à ses préjugés.

Lorsque don Alvaro et son fils se retirèrent à Nazareth, ils délibérèrent s'il convenait d'exposer aux inconvénients d'un siège Elvire et Héléna, ou s'ils les mettraient en sûreté dans le camp de don Mathias où s'étaient réfugiées plusieurs familles alliées à la leur. Don Alvaro disait dans son enthousiasme patriotique :

« Nous devons l'exemple à nos concitoyens : si nous renvoyons les femmes de notre maison, le danger paraîtra plus grave, et le défaut de confiance rendra la défense moins énergique. La peur triomphera du courage, comme il est arrivé à Olinda, où les Hollandais n'ont eu que la peine d'entrer. Imitons plutôt les anciens Germains, ayons devant les yeux les êtres que nous devons défendre, leur présence nous rendra invincibles. »

Aleixo céda, quoique à regret, et on se logea, tant bien que mal, dans la petite ville de Nazareth, avec un nombre limité d'esclaves.

Les deux Américaines s'acquittaient en silence du soin

d'agiter activement leurs éventails de plumes, lorsque le bruit du canon retentit sourdement. La plus vieille, dont le visage annonçait plus de soixante ans, quoique ses membres eussent encore la vigueur et l'élasticité de la jeunesse, regarda sa jeune compagne avec des yeux animés d'une joie sauvage, et lui dit assez bas en langage tupi :

« Entends-tu, Yassi-Miri? c'est le tonnerre des blancs, musique qui doit être douce à nos oreilles.

— Ma mère sait bien que ce tonnerre donne la mort, répondit la jeune nourrice. Peut-être il y a ici des yeux qui pleureront. »

Et elle dirigea les siens sur Elvire endormie avec une expression inquiète.

« Quand les vautours se font la guerre, les ramiers prennent librement la fuite, continua Mocap, c'était le nom de la vieille indigène. Ton cœur devient lâche, Yassi-Miri, c'est pourquoi il s'intéresse aux ennemis de ta race, aux destructeurs de ta famille et de ta tribu. »

La jeune esclave baissa la tête en entendant ce reproche, et Mocap chercha à ranimer ses ressentiments, en lui rappelant avec feu leurs anciens outrages, et des projets de vengeance dont Mocap l'avait déjà entretenue bien souvent. Dans la chaleur de son discours, elle oublia d'agiter l'éventail, et ne s'aperçut pas qu'un insecte ailé venait de se poser sur l'un des beaux sourcils d'Hélène, qui s'éveilla en poussant un cri perçant, et donna un soufflet à l'esclave négligente. Éveillée aussi par le cri d'Hélène, dona Elvire fut témoin de la promptitude de la correction, qu'elle n'eut pas le temps de prévenir ; mais à la vue du visage ridé de Mocap, elle ne put contenir son mécontentement, et dit en portugais :

« En vérité, ma sœur, l'âge de cette femme devrait la mettre à l'abri d'un pareil traitement... Que vous a-t-elle donc fait ?

— Ce qu'elle m'a fait, Elvire ? regardez mon sourcil droit : il vient d'être piqué par un insecte malfaisant ; l'enflure commence déjà, je vais être défigurée pendant vingt-quatre heures, et ce soir je devais me rendre à l'invitation de l'épouse du commandant de la place, qui donne un bal ; mais cette méchante esclave y a mis bon ordre, et cependant elle n'avait autre chose à faire que d'agiter son éventail.

— Elle a tort, j'en conviens. Cependant, qui n'a pas un moment de distraction ? les prières qu'on adresse à Dieu même n'en sont pas toujours exemples, et sa miséricorde ne nous en punit pas si rigoureusement.

— Je vous dis que cette détestable païenne l'a fait par malice, et tout exprès pour me priver du plaisir que je me promettais.

— Mais, ma chère Hélène, est-ce donc sérieusement que vous songiez à aller au bal ?

— Eh ! pourquoi non, s'il vous plait ?

— Écoutez le canon qui gronde : ne semble-t-il pas vous dire que ce n'est pas le temps de se livrer à la dissipation ? ces coups terribles, dirigés contre Nazareth, l'ont déjà privée de plusieurs de ses défenseurs ; ils rappellent les désastres de notre patrie, et sont un bien lugubre accompagnement pour la danse. Le commandant cherche à soutenir ainsi le courage et l'espoir des habitants, et à cacher en même temps à l'ennemi la détresse où la ville commence à être réduite, dit-on, par suite de la sévérité du blocus.

— Il faut danser par politique, Elvire, si ce n'est par inclination, ajouta Héléna en riant. Puis tout à coup reprenant son air irrité : mais, quant à moi, je ne le ferai ni pour un motif ni pour un autre, grâce à cette infernale esclave. Éloigne-toi de ma vue, Mocap, et va me préparer une eau balsamique propre à calmer l'irritation de cette piqure, ou, par mon chapelet, je donnerai ordre au chef des esclaves de ne pas t'épargner les verges. »

L'arrivée de don Alvar et de son fils, qui revenaient du conseil de guerre, termina cet entretien. Elvire donna tout bas à son esclave Yassi-Miri l'ordre de se rendre auprès de son nourrisson, qui reposait dans son berceau, et de le lui apporter dès que ses yeux seraient ouverts.

Les deux belles-sœurs furent également frappées de l'air grave et préoccupé des deux Rodriguez, et s'empressèrent de leur en demander la raison.

« Il me semble, répondit le vieillard, que vous auriez plus de sujet de vous étonner de nous voir un visage serein ; mais si quelque chose était capable d'augmenter notre gravité, ce serait l'étrange projet du commandant, qui songe à donner un bal dans sa maison, se fondant sur les plus misérables motifs. Malheur à qui peut prendre l'apparence même de la joie pendant le deuil de sa patrie. »

Elvire regarda Héléna, qui baissa les yeux avec confusion.

« On dit que la place est mal approvisionnée, reprit dona Elvire ; aurions-nous à craindre la famine ?

— En remarquez-vous ici quelques symptômes, ma fille ?

— Non, sans doute, mon père ; mais j'ai eu occasion de savoir qu'il y a dans Nazareth de pauvres familles que

réduit aux abois la cherté des vivres, qui va toujours en augmentant. Si le siège dure encore longtemps, je frémis de ses suites.

— Tranquillisez-vous, on viendra à notre secours. »

Don Alvaro prononça ces paroles du ton d'un homme qui désire n'y rien ajouter, et il se retira dans son cabinet, en faisant signe à son fils de le suivre. Comme Aleixo se disposait à lui obéir, Yassi-Miri parut avec l'enfant. Elvire le prit entre ses bras et le présenta à son mari, de l'air triomphant d'une jeune mère qui se complaît dans son image. Il y avait dans l'expression de tendresse avec laquelle don Aleixo embrassa son fils plus de mélancolie que de fierté.

« Pauvre enfant ! s'écria-t-il, quels nuages sombres environnent ton berceau ! es-tu né pour assister à la ruine de ta patrie ? qui peut dire ce que tu deviendras au milieu de tant de vicissitudes ?

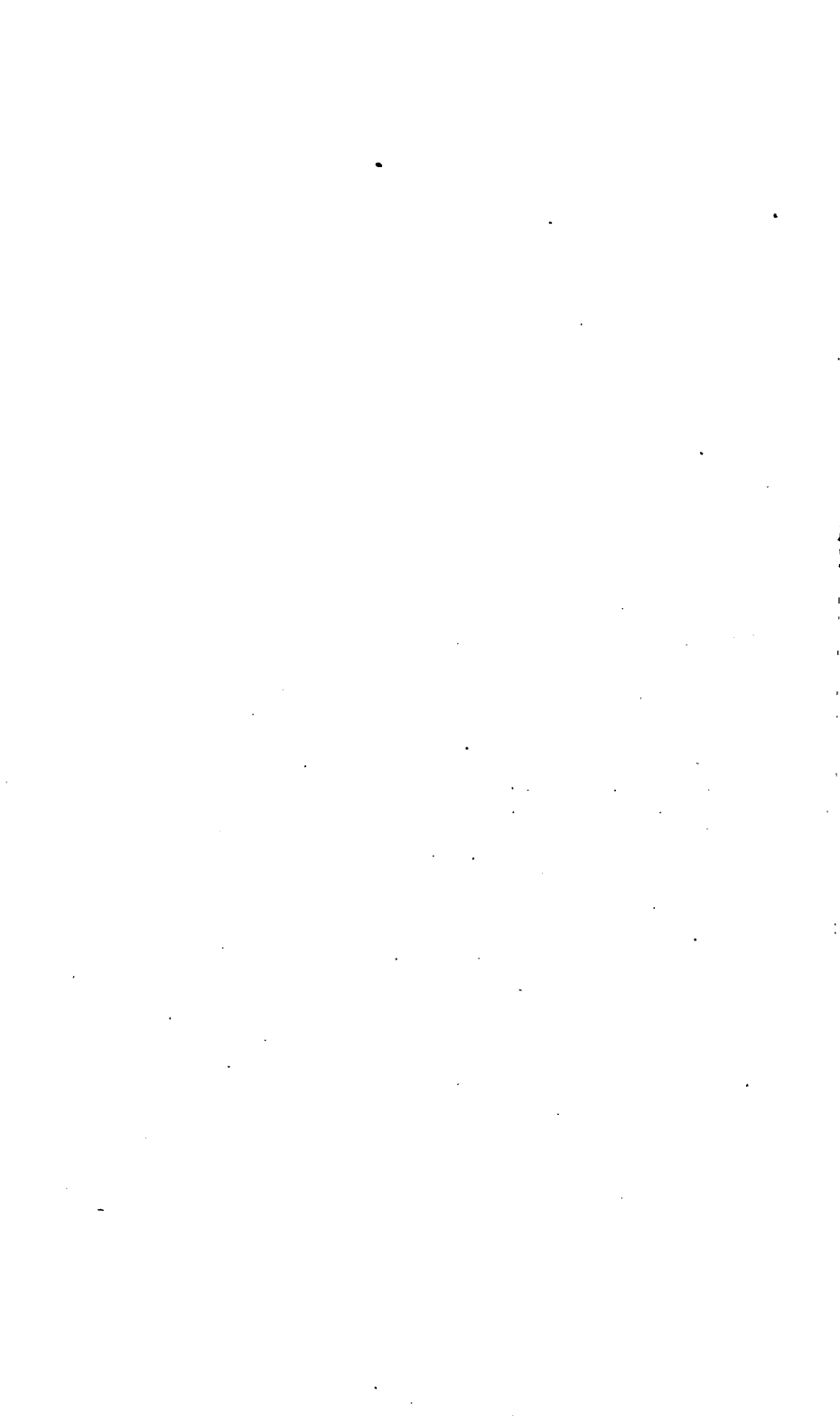
— Ne parlez pas ainsi, Aleixo, reprit Elvire alarmée, ce discours de mauvais augure porterait malheur à notre enfant. Nous sommes, il est vrai, dans des temps désastreux, mais tant que son père et sa mère veilleront sur lui, l'enfance de notre Sébastien n'aura rien à craindre de la fortune.

— C'est un appui bien peu solide que celui de deux mortels, Elvire, il faut chercher plus haut un protecteur à notre fils. Oui, c'est à Dieu, qui nous l'a donné, qu'il convient que nous le remettions en garde. Tout change, tout s'évanouit sur la terre, tandis qu'il demeure éternellement, ne l'oubliez pas, chère épouse ; mettez toute votre confiance en celui qui règle nos destinées. »

La jeune femme, frappée de ce ton solennel, le regarda



Pauvre enfant! s'écria-t'il, quels nuages sombres
environnent ton berceau!



avec une surprise inquiète. Déjà elle ouvrait la bouche pour lui répondre quand Aleixo la quitta précipitamment à la voix de son père qui l'appelait.

« Il y a quelque mauvaise nouvelle qu'on voudrait nous cacher, se dit en elle-même la jeune épouse; Aleixo douterait-il de mon courage? mais nous nous reverrons, et il faudra bien qu'il me découvre ses pensées. »

En parlant ainsi, l'infortunée ne s'imaginait guère que ce court entretien allait être suivi d'une longue et douloureuse séparation.

Pendant que les maîtres de la maison étaient rassemblés à l'heure du dîner, la vieille Mocap se glissa mystérieusement dans l'appartement qu'occupaient les jeunes époux, et où se trouvait un esclave indien attaché au service de don Aleixo, occupé de garnir en toute hâte un porte-manteau de voyage.

« Arraïp, lui dit Mocap à voix basse, qu'ont-ils résolu?

— Le jeune Rodriguez s'embarque à minuit pour se rendre au camp de *Bon-Jésus*, répliqua-t-il vivement et plus bas encore.

— Qui l'accompagne?

— Arraïp...; mais je ne suis pas seul.

— N'importe, sois attentif, et s'il se présente une occasion d'accomplir nos desseins, ne la laisse pas échapper. Souviens-toi que la vengeance la plus sûre est celle que procure la patience.

— Don Aleixo est un bon maître pour Arraïp.

— Bon ou méchant, il est ton maître, et le fils de Mocap ne doit pas en avoir. Regarde ma joue, elle est rouge, elle porte là la marque d'un outrage que j'ai reçu de l'orgueilleuse Héléna : ne veux-tu pas venger ta mère?

— Sur qui ? sur l'innocent ?

— Sur le premier que le sort livre entre tes mains. Ne sont-ils pas tous une race d'opresseurs ? Ont-ils discerné parmi nous la femme du guerrier, l'enfant du vieillard ? Le tour de l'orgueilleuse fille viendra, je l'espère ; mais en attendant qu'elle pleure sur elle-même, privons-la d'un de ses soutiens. Arraïp, entends-tu la voix de ta mère ?

— Arraïp entend ; il obéira.

— Va nous attendre dans les montagnes, j'ai l'assurance que nous nous y retrouverons. »

Elle s'enfuit rapidement et sans bruit, laissant Arraïp continuer ses préparatifs. Son visage peignait le mécontentement et le chagrin. Parfois il s'arrêtait pour écouter la voix de Yassi-Miri, qui chantait une chanson indienne à son nourrisson portugais dans une chambre voisine. Après s'être assuré qu'elle s'y trouvait seule, Arraïp s'approcha d'elle et lui dit :

« Tu chantes, et bientôt nous ne nous verrons plus. »

Yassi-Miri le regarda tristement.

« Le chant n'est que sur mes lèvres, répliqua-t-elle ; mais mon âme pleure, car Mocap m'a parlé. Arraïp va revoir les bois et les montagnes, laissant derrière lui sa mère et sa femme : cela est-il bien ?

— Non, cela n'est pas bien ; mais Arraïp est obligé de faire la volonté d'une autre, quoiqu'il soit un guerrier parmi ceux de sa tribu.

— Mocap a vu bien des soleils et bien des choses ; les Tapuyas la regardent comme une personne très sage, et Arraïp sait qu'elle est sa mère.

— Pourquoi donc Yassi-Miri me reproche-t-elle de la

quitter, quand c'est la langue de Mocap qui me l'ordonne? »

Pour toute réponse la jeune Indienne secoua tristement la tête en lui tendant la main, comme si elle eût voulu exprimer son impuissance d'expliquer le cœur humain, lorsqu'il est en proie à des sentiments contradictoires. Les pas de quelqu'un qui s'approchait les avertit de se séparer, car ils avaient des raisons, qu'on apprendra plus tard, de tenir secrète leur étroite intimité. Yassi-Miri, après que son mari l'eut quittée, reprit la chanson qu'il avait interrompue; mais sa voix était tremblante et ses yeux pleins de larmes.

Ce voyage auquel se préparait Arraïp, et dont il avait surpris le secret en espionnant les entretiens particuliers de ses maîtres, avait un but politique et important. La disette régnait dans la ville assiégée, il fallait en prévenir don Mathias et l'engager à faire un nouvel effort pour l'approvisionner, s'il voulait qu'elle continuât de tenir Sigismond en échec. Celui-ci la bloquait de si près qu'il n'était pas facile de lui échapper, et il avait puni si rigoureusement des tentatives du même genre (jusqu'à faire pendre les infortunés qui tombèrent entre ses mains), que la terreur triomphait de tous les autres sentiments. On convint unanimement dans le conseil de la nécessité d'envoyer quelqu'un au général, mais personne ne voulut se charger de cette périlleuse mission. Alors le vieux Rodriguez dit qu'il l'acceptait pour lui-même, ajoutant que, quoi qu'il arrivât, il ne regretterait pas quelques jours sacrifiés dans l'intérêt de sa patrie.

Don Aleixo, quoique bon Portugais, était moins enthousiaste que son père, et pensait avec raison qu'une ré-

sistance plus ou moins longue n'arrêterait point les progrès d'un ennemi dont les pertes étaient continuellement réparées, tandis que les colons, abandonnés à leurs propres forces, devaient finir par s'épuiser. Il trouvait donc inutile de risquer ainsi sa vie, et il aurait préféré une capitulation qui lui permit de se joindre au corps d'armée qui tenait la campagne; mais la déclaration de son père le décida tout à coup à prendre un parti qu'il désapprouvait intérieurement.

« Don Alvaro Rodriguez, dit-il gravement, ne doit point quitter Nazareth, où son expérience et son exemple sont si utiles. Qu'il continue de tenir sa place au conseil, je me charge de me rendre auprès du général.

Il fut loué et admiré tout haut, mais tout bas on le traitait peut-être de téméraire, et personne, à l'exception de son père, ne lui disputa cet honneur dangereux.

Après un léger débat, don Alvaro lui-même ne s'opposa plus au départ de son fils.

« Pars donc, lui dit-il, je ne veux point te ravir la gloire que tu ambitionnes si généreusement. Quelque chose me dit que, doué d'autant de prudence que de valeur, tu réussiras dans ton entreprise. »

Ils convinrent de la cacher aux dames de leur famille, et surtout à Dona Elvire, dont la douleur, le désespoir et les prières auraient mis à une trop pénible épreuve la fermeté de don Aleixo.

CHAPITRE III.

Arraip.

Sans pouvoir pénétrer le mystère qu'on leur cachait, Elvire et Héléna en savaient assez pour être inquiètes, et comme dans une pareille situation notre égoïsme naturel joue particulièrement son rôle, Elvire pensait à son mari et Héléna tremblait qu'on n'eût à craindre pour son fiancé quelque péril extraordinaire. La première attendait impatiemment l'heure, où, réunis dans leur appartement, elle pourrait presser Aleixo de lui ouvrir son âme sans contrainte, et ce fut avec un triste désappointement qu'elle l'entendit lui déclarer qu'il allait passer la nuit dans la salle du conseil, où l'on devait rédiger un rapport pour don Mathias d'Albuquerque. Cependant elle n'en conçut aucun soupçon. Il n'en fut pas de même d'Héléna : d'autant plus défiante que l'objet de sa sollicitude était éloigné d'elle. Elle épia secrètement les démarches de son frère, le vit sortir à l'entrée de la nuit, comme il l'avait annoncé, mais revenir ensuite furtivement à la faveur des ténèbres et se renfermer avec son père. Enfin à l'heure de minuit, comme Aleixo allait se rendre au bord de la mer, où une barque l'attendait, il se trouva sur l'escalier en face d'Héléna.

« Quoi ! ma sœur, vous n'êtes pas encore couchée ? lui dit-il avec une surprise mêlée d'humeur.

— Où allez-vous ainsi, mon frère ? repartit Héléna sans lui répondre. Cet habit de voyage, cette sortie mystérieuse,

que signifient-ils? Ne croyez pas me tromper comme vous avez trompé Elvire.

— Où voulez-vous que j'aille, ma sœur, si ce n'est au conseil extraordinaire qui...

— Encore une fois, don Aleixo, vous feriez mieux de m'avouer franchement la vérité que d'augmenter mes alarmes par de vains subterfuges. L'infortuné Alonzo de Silva... est-il... »

La voix lui manqua, elle ne put achever.

« Rassurez-vous, ma chère Hélène, je ne sache point qu'il lui soit arrivé rien de fâcheux... Vous secouez la tête, vous ne me croyez pas? Eh bien, apprenez qu'avant peu je compte le revoir au camp de Bon-Jésus, où je me rends.

— Vous, mon frère? nous abandonner! »

Don Aleixo lui expliqua brièvement de quoi il s'agissait et pourquoi il avait accepté cette mission dangereuse que briguaient leur père.

« Pauvre Elvire! s'écria Hélène en pleurant.

— Consolez-la, ma sœur; dites-lui que si je pars sans lui dire adieu, c'est que je n'aurais pas la force de braver ses larmes. Une lettre, que j'ai laissée pour elle dans le cabinet de don Alvar, lui fera partager l'espérance que j'emporte avec moi que Dieu me protégera au milieu des périls. »

Le frère et la sœur s'embrassèrent avec attendrissement, et Aleixo suivi d'Arraïp se rendit au rivage. Avant d'y arriver, le Portugais, qui croyait pouvoir compter sur la fidélité de cet esclave, qu'il avait toujours traité avec douceur, lui dit à demi-voix :

« Tu m'as promis de me servir de guide, non-seule-

ment sur terre, mais de me faire aborder dans une anse ignorée où je n'aurai rien à craindre des Hollandais : songe à tenir ton engagement, car les Portugais que j'em-mène ne connaissent pas le pays.

— Arraïp sait ce qu'il a promis, » répondit laconiquement l'Indien.

Ils prirent place dans une chaloupe que deux rameurs conduisaient, et où se trouvaient déjà quatre soldats armés, qui devaient servir d'escorte à don Aleixo. Arraïp prit le gouvernail et on s'éloigna aussitôt du rivage, les yeux fixés sur Nazareth, dont la masse sombre se dessinait sur le ciel étoilé. Don Aleixo cherchait à distinguer, parmi quelques rares lumières qui scintillaient encore dans la ville, celles qu'on allumait chaque nuit chez son épouse. Quand il crut les apercevoir, des pleurs obscurcirent ses yeux, d'affligeantes réflexions se pressèrent dans son cœur, en songeant aux périls qu'il courait de tomber entre les mains de l'ennemi dont les vaisseaux couvraient cette mer. Son imagination le ramena vers cette époque où, paisibles possesseurs de la colonie, les fils des premiers conquérants n'avaient plus qu'à jouir des travaux de leurs pères.

« Pourquoi, se disait-il, les hommes semblent-ils se complaire à troubler mutuellement leurs courts instants de bonheur sur la terre ? On les voit s'y disputer des places, comme si elle ne suffisait pas pour les contenir tous. Hélas ! sans cette fatale guerre, quel bonheur eût été le nôtre ! âge, convenances sociales, sympathie, avantages de la fortune, notre union avait pour elle toute les conditions qui en assurent la prospérité. J'avais renoncé à l'ambition pour concentrer ma vie dans les joies domes-

tiques, élever moi-même mes enfants, remplir mes devoirs de fils et cultiver mes terres... Que de nobles projets se sont évanouis, dirai-je, hélas ! pour toujours ? nos biens sont envahis, la plupart de nos esclaves sont en fuite, nous sommes emprisonnés dans des murailles environnées d'ennemis, où la famine montre déjà son pâle visage. Me voici moi-même exposant ma vie dans une folle entreprise, où beaucoup d'autres ont succombé. Grand Dieu ! c'est en vain que l'homme arrange sa vie ! Sitôt que tu l'as résolu, ses projets se dissipent comme la fumée, et tu le convaincs de son néant. »

Tandis que l'époux d'Elvire se livrait à ces réflexions, qu'à d'autres semblables, la petite barque continuait à voguer, en suivant les contours du rivage, quand tout à coup Aleixo s'aperçut qu'ils étaient en vue de la forteresse d'où Sigismond Van-Schopp tenait Nazareth si étroitement bloquée.

« Misérable, dit-il à son esclave, en lui ôtant des mains le gouvernail, ne vois-tu pas ce fort ? veux-tu braver le canon des Hollandais ? Force de rames, et fuyons au plus vite.

— Ils ne nous entendent pas, répondit l'Indien, et je sais qu'il se trouve aux environs une plage commode pour aborder.

— Tu cherches la mort, te dis-je ; car si nous sommes pris par ces marchands hérétiques, nous serons tous pendus sans distinction.

— Et les écueils vont briser la chaloupe, si votre seigneurie n'y prend garde, dirent les rameurs ; la mer blanchit tout autour de nous.

— Cela n'est que trop vrai, ajouta don Aleixo ; ma

main n'est pas assez ferme, et j'ai trop peu d'expérience pour gouverner cette barque. Reprends donc ta place, Arraïp, mais point de témérité; le pire que nous ayons à craindre, c'est d'être fait prisonniers. Pendant que tu auras recours à la force de ton bras pour nous délivrer de ce péril, j'invoquerai celui qui commande à toute la nature.

Il se découvrit la tête, leva les yeux vers le ciel parsemé d'étoiles, et murmura à voix basse une prière en latin. Presqu'au même instant, et comme si elle eut obéi à un ordre miraculeux, la chaloupe rencontra un courant favorable, qui, non-seulement, la dégagea des brisants, mais lui facilita l'entrée d'une baie étroite abritée par un bois de mangliers; cet arbre, qui aime à plonger ses racines dans l'eau salée, porte à l'extrémité de ses branches des filaments qui s'enfoncent dans la terre humide, s'y enracinent et donnent naissance à des rejetons, formant ainsi une multitude d'arcades de verdure, où le poisson aime à se réfugier. Ce fut là que don Aleixo fit cacher soigneusement sa barque, emmenant avec lui son équipage et marchant sous la conduite de son esclave indien, qui seul pouvait entreprendre de les diriger dans ce pays sans routes.

La promptitude avec laquelle la prière du jeune Rodriguez sembla avoir été exaucée, n'échappa point à Arraïp, qui n'hésita point à l'attribuer à une cause surnaturelle; quoiqu'il fût depuis plus de deux ans parmi les chrétiens, il n'avait point embrassé leur religion, tant à cause de la négligence de ses maîtres que parce que lui-même ne se souciait nullement de la connaître. On a déjà vu que les naturels du Brésil ne paraissaient en avoir

aucun ; mais malgré cela, et peut-être même à cause de cela, car on a remarqué que la superstition est plus ou moins selon le degré de la véritable piété, ils se montraient singulièrement accessibles à la croyance des devins et des sortilèges. Arraïp s'imagina donc que son maître avait reçu de son Dieu un pouvoir extraordinaire au moyen duquel il déjouerait le complot criminel inventé par Mocap, et dont il avait promis de devenir le docile instrument. La suite de ce récit développera ce complot, ainsi que les motifs qui le firent naître ; il suffit de dire, quant à présent, qu'Arraïp et Yassi-Miri ne s'y prêtaient qu'à regret, le caractère généreux de don Aleixo et de son épouse ayant amorti dans leurs cœurs les ressentiments sauvages dont on avait infecté leur jeunesse. Il n'en était pas de même de Mocap ; non-seulement elle avait les passions plus vives et plus irritables, mais la vieillesse endurcissait son cœur ; elle avait supporté plus d'outrages, et chaque jour l'orgueilleuse et imprudente Hélène augmentait la soif qu'elle éprouvait de se venger. La patience ne manque jamais aux Indiens pour assurer la réussite de leurs desseins ; ils y consacrent des années entières. Ces trois esclaves, quoique vivant sous le même toit, cachèrent soigneusement leurs relations de famille, qui auraient pu inquiéter leurs maîtres. Arraïp, un peu déconcerté par la puissance qu'il était tenté d'attribuer aux prières de don Aleixo, entreprit de s'en éclaircir en le questionnant à ce sujet, liberté que le Portugais avait tolérée plus d'une fois de la part d'un esclave favori.

« Seigneur, lui dit Arraïp, je vous ai vu prier votre Dieu, et aussitôt il a fait entrer la chaloupe dans une baie que je ne connaissais point : ne pourrait-il aussi sûre-

ment vous conduire où vous avez dessein de vous rendre, sans avoir besoin d'autre guide? ou bien les sentiers des eaux lui sont-ils plus familiers que ceux des bois?

— Es-tu encore dans une si grande erreur, Arraïp? Ne sais-tu pas que c'est mon Dieu qui a créé tout l'univers, et que la terre et la mer, la nuit et le jour sont égaux à ses yeux? Il peut faire de grands miracles, il en a fait même autrefois d'éclatants; mais ce serait une présomption d'en attendre de lui, lorsqu'on en est si peu digne que je le suis. Ce courant existait sans doute, quand sa miséricorde nous l'a fait rencontrer. Cependant, puisqu'il nous a donné des sens pour nous mouvoir, une raison pour les diriger, et qu'il veut que les hommes s'entraident, pourquoi compterions-nous sur son intervention immédiate? On ne doit y recourir qu'après avoir fait usage de toutes les ressources dont il nous a doués. Tu me comprendrais mieux, Arraïp, si tu étais chrétien; mais j'espère que tu le deviendras bientôt; sans cette malheureuse guerre, c'est un devoir que je n'aurais pas négligé si longtemps.

— A quoi bon, maître? Quand les Indiens voudront un Dieu, ils en choisiront un qui les aime et qui les protège. Celui des Portugais n'entend point notre langage et se tient du côté de nos ennemis; il les a peut-être aidés à nous chasser du pays de nos ancêtres, car la terre que nous foulons leur appartenait. Leurs fils n'y reviennent que pour y être esclaves. Non, le Dieu que vous servez ne peut devenir le nôtre. Vous dites qu'il nous a tous fait naître d'un seul homme dont il était lui-même le créateur : si cela était vrai, il ressemblerait à un méchant père, qui donne tout à l'un de ses fils et rien aux autres.

— Est-ce ainsi que tu as profité du peu d'instruction que tu as acquis parmi nous, Arraïp? Je punirais tout Portugais qui oserait blasphémer de la sorte; mais j'excuse ton ignorance. Sache plutôt que vous aviez mérité les jugements sévères du Tout-Puissant par l'atrocité de vos mœurs. Vous avez trop longtemps souillé cette terre par le meurtre de vos semblables, sur lesquels vous assouvissiez ensuite votre faim : voilà pourquoi le Seigneur y a conduit les Portugais, qui sont une nation fidèle.

— Dieu ne pouvait-il nous avertir lui-même que les coutumes de nos pères étaient mauvaises? Savions-nous seulement qu'il y a un Dieu? Les enfants de mon peuple ont-ils des ailes pour monter au ciel, puisque, selon vous, c'est là qu'il demeure?

— Il est partout, et quoiqu'en l'adorant on élève naturellement les yeux vers la voûte céleste, elle ne le contient pas plus que le reste de l'univers. Il vous suffisait d'ouvrir les yeux pour le trouver, au milieu d'un pays si enrichi de ses bénédictions. Il se révélait dans les rivières nombreuses qui l'arrosent, dans la mer qui lui sert de limites, dans ce soleil éclatant qui la réchauffe, dans la nuit étoilée qui la rafraîchit, dans les pluies qui la fertilisent; car *partout sa puissance et sa bonté se voient comme à l'œil*. Mais dans toutes ces merveilles l'Indien n'a point reconnu l'ouvrage de son Dieu, il ne l'a point béni pour tant de bienfaits. L'Éternel a dit alors : « Puisque mes fils Indiens sont aveugles, sourds et muets, je leur enverrai mes fils de delà la mer, pour les corriger et les instruire, afin qu'ils soient heureux. »

— Est-on heureux dans l'esclavage, maître?

— Votre obstination seule fait votre malheur. Libres,

vous fuyez au fond des forêts, ce qui nous oblige à vous y chercher. Mais compare le sort de ces hommes libres à celui d'un serviteur tel que toi, Arraïp ; car j'espère que tu n'as pas à te plaindre de ta condition, et que la vie sauvage n'excite pas tes regrets. L'homme sauvage parcourt une carrière de misères, de crimes et de dangers. Errant, pauvre, nu, n'attendant sa nourriture que des hasards de la chasse, il a tout le monde pour ennemi, et il est ennemi de tout le monde. Un fidèle serviteur, au contraire, chargé de faciles devoirs, trouve dans la maison de son maître, abondance, protection et sûreté. »

Arraïp balançait la tête d'un air incrédule ; mais il n'osait exprimer tout ce qu'il pensait, lorsque le Portugais, désireux de le convaincre, l'excita à parler librement.

« Je conviens, reprit l'esclave, que les hommes blancs sont plus riches que nous et qu'ils ne mangent point leurs prisonniers ; mais s'en aiment-ils davantage entre eux ? ne se font-ils pas aussi la guerre ? Ne dites-vous pas que si vous étiez pris par les Hollandais, ils vous ôteraient la vie ? à quoi vous servent donc vos avantages et cette religion dont vous vous vantez, puisque vous ne valez pas mieux que des ignorants ? Car je suppose que vous servez tous le même Dieu. »

L'orgueilleux et fanatique Portugais rougit d'indignation à ces paroles.

« Le même Dieu ! s'écria-t-il, oui, sans doute, puisqu'il n'en existe pas d'autre ; mais il y a cependant entre nous une extrême différence : les prières de l'hérétique hollandais ne lui sont point agréables comme les nôtres. Celles du véritable enfant de l'Église monteront sans obstacles jusqu'au ciel, comme un nuage d'encens sous les

voûtes d'un temple. La prière de nos ennemis ressemble à ces vapeurs malfaisantes que leur poids empêche de s'élever, et qui vont se perdre dans les marais. Garde-toi de jamais comparer ces avides marchands avec notre glorieuse nation dont les navires couvrent toutes les mers. Les Brésiliens eux-mêmes, dès qu'ils sont entrés dans les voies de la civilisation, reconnaissent notre supériorité. Caméran, ce grand chef indien, n'est-il pas notre fidèle allié? »

Don Aleixo touchait là une corde sensible, car les Indiens, élevés, ainsi qu'Arraïp, dans la haine de leurs vainqueurs, regardaient comme des traîtres leurs frères convertis et soumis. L'esclave répondit avec une colère dédaigneuse :

« Oui, Caméran est l'ami des Portugais, auxquels il a vendu le sang de ses frères. Il aide même peut-être à les réduire en esclavage, au lieu d'employer sa valeur à les protéger : Caméran est un chien qui se bat pour obéir à ses maîtres dans une querelle qui ne le regarde pas. »

Le ton dont ces mots furent prononcés causa de la surprise à don Aleixo, en lui révélant une énergie de sentiment dont il ne soupçonnait pas que cet homme fût capable. Il lui imposa sévèrement silence, moyen le plus facile, sinon le plus juste, de terminer une discussion embarrassante. Le soleil les éclairait depuis longtemps, et rien n'annonçait qu'ils se rapprochassent du camp. Le pays paraissait silencieux et désert, nul chemin battu ne s'y laissait apercevoir. Ils étaient cependant alors sur une éminence d'où il eût été facile de découvrir de loin les tentes de l'armée et les habitations construites en bois pour loger ceux qui s'y étaient retirés

après la prise d'Olinda. Un examen des lieux ne lui ayant rien appris de satisfaisant, le jeune Rodriguez commença à croire qu'Arraïp les avait égarés par trop de présomption, car il ne le soupçonnait point de l'avoir fait à dessein.

« Tu prétendais connaître ce pays, lui dit-il ; ne t'es-tu pas vanté mal à propos ? ne sommes-nous pas égarés ? »

— L'Indien ne s'égare jamais tant qu'il peut voir les traces de ses pères, répondit Arraïp ; mais je les cherche inutilement : la poussière qu'a faite le pied de l'étranger me les cache.

— Que signifie ce langage ? repartit don Aleixo en fronçant le sourcil ; ne savais-tu pas d'avance où je me rendais ? Prends garde d'abuser de ma confiance ; je suis en mesure de t'en faire repentir. »

En même temps il entr'ouvrit son manteau et lui fit voir des pistolets à sa ceinture. L'esclave changea de couleur, et jeta autour de lui des yeux inquiets, comme s'il eût médité de prendre la fuite ; mais Aleixo, qui sentait le besoin de son secours, s'empressa de le rassurer par un ton plus doux.

« Je ne veux point douter de ta fidélité, Arraïp ; mais, certainement, tu nous as mal conduits : les ténèbres auront trompé ta sagacité ordinaire. Rappelle tes souvenirs, consulte le cours du soleil ; nul de nous ne saurait égaler ton adresse à reconnaître ta route au travers des bois, si tu as la bonne volonté d'en faire usage. »

L'Indien ne lui répondit pas. Immobile, le corps penché en avant, la tête inclinée sur une épaule, il écoutait. Son maître lui demanda s'il entendait quelque chose.

« Beaucoup d'hommes qui marchent, repartit le fils de Mocap toujours attentif.

— Je les entends aussi à mon tour ; c'est la marche mesurée d'une troupe de soldats... Fasse le ciel que ce soient des amis ; car ils sont en grand nombre, et nous n'avons aucun moyen de les éviter... Mais les voici... Dieu soit loué ! ce sont des Portugais. »

En effet, un détachement faisant partie des compagnies nommées d'*embuscades*, parce qu'elles se bornaient communément à battre le pays afin de surprendre l'ennemi qui s'y hasardait, déboucha tout à coup du bois. Il avait à sa tête le nègre Diaz, un des héros de cette guerre, qui de même que l'Indien Caméran excellait dans ce genre d'hostilités, qui demande autant de patience et de ruse que de courage. Don Aleixo s'étant fait reconnaître de lui, et lui ayant dit que leur guide s'était égaré, le nègre le salua avec politesse, et lui repartit aussitôt d'un air incrédule :

« Quand les oiseaux de passage prendront le nord pour le midi, je croirai qu'un Indien peut s'égarer dans les bois. Senor, vous n'arriveriez jamais par ici au camp de don Mathias, et je suis bien tenté de regarder votre guide comme un traître. En quel lieu l'avez-vous pris ?

→ C'est l'un de mes propres esclaves ; il ne m'a donné jusqu'ici aucun sujet de plainte, et je crois qu'on peut se fier à lui, quant à l'intention. Quel intérêt, d'ailleurs, aurait-il à me nuire ?

— Nous vivons dans un temps où il est prudent de se tenir en garde contre tout le monde ; car tous sont armés les uns contre les autres. Êtes-vous bien sûr que cet Indien n'ait aucune intelligence avec les noirs révoltés de la forêt de Palmarès, où conduit ce chemin ? Nous savons qu'ils se sont mis en campagne.]

— Je pense qu'Arraïp ne les connaît même pas ; d'ailleurs, que peut-on craindre d'une poignée d'esclaves fugitifs qui ont bien assez de pouvoir à leur propre sûreté, sans attenter à celle des autres ? Sans les préoccupations de la guerre, ils seraient depuis longtemps rentrés dans le devoir.

— N'en parlez pas avec tant d'indifférence, senior, continua Diaz qui, tout en les combattant se sentait fier de l'énergie deses compatriotes ; l'Africain est susceptible de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, suivant la passion qui le possède. Cette poignée d'esclaves, qui vous paraît si peu redoutable, devient chaque jour plus nombreuse et plus imposante. On dit qu'ils ont créé pour eux des lois et des règlements auxquels ils obéissent ; qu'ils ont pourvu aux besoins de leur vie ou à la défense de leurs villes (car ils ont des villes dans leurs forêts) avec une grande sagesse, et que leur population s'accroît rapidement par l'émigration de ceux de leurs frères qu'ils invitent à partager leur liberté. Tous ceux dont ils s'emparent, par force ou par adresse, quelle que soit leur couleur, subissent l'esclavage à leur tour. Ils attaquent les habitations isolées et ont poussé la hardiesse jusqu'à insulter notre camp. C'est contre eux que nous marchons aujourd'hui. Prenez donc garde qu'ils ne vous surprennent. Je vais vous donner quatre de mes soldats pour vous guider et fortifier votre escorte. »

Don Aleixo ne persista point dans l'indifférence méprisante qu'il avait d'abord témoignée pour le nouvel ennemi qu'on lui signalait. Il avoua que, renfermé dans les murs d'une forteresse assiégée, il était peu instruit des événements du dehors, et accepta avec reconnaissance le

secours que Diaz lui offrait. Lorsqu'ils se séparèrent, le nègre lui répéta tout bas de surveiller attentivement l'Indien qu'il avait à son service, et de se souvenir qu'il était plus facile de changer la couleur d'un léopard, que de faire renoncer un indigène à ses passions haineuses.

Le jeune Rodriguez possédait une âme noble et magnanime, dans laquelle le soupçon entraînait malaisément. Il examina la physionomie d'Arraïp, et n'y découvrant que de la tristesse et de la confusion, qu'il trouva naturel d'attribuer à la déception qu'il leur avait fait éprouver en les guidant mal, il lui dit d'un ton de bonne humeur :

« Avoue, Arraïp, que le désir de m'accompagner dans ce voyage t'a fait trop présumer de tes talents comme guide? »

L'esclave ne répondit rien, et don Aleixo, prenant son silence pour un aveu, continua :

« Connais-tu quelque nègre de la forêt de Palmarès?

— Je sais que des esclaves s'y sont retirés pour être libres, senor; mais comment les connaîtrais-je? ils ne sont pas nos frères, et même ils nous méprisent.

— On a voulu me persuader qu'en me conduisant comme tu l'avais fait, tu pouvais t'entendre avec eux pour leur livrer ton maître.

— Arraïp ne peut empêcher une langue menteuse de le calomnier. Si vous croyez qu'elle a dit vrai, voilà mes mains et mes pieds : liez-les et abandonnez-moi sur le chemin, si vous n'aimez mieux m'ôter la vie tout d'un coup.

— Non, non, j'ai une meilleure opinion de ton ca-

ractère ; j'aime mieux te croire présomptueux que traître.

— Arraïp vous aurait conduit au but proposé par tel chemin qu'il lui convenait de choisir, malgré ce qu'a dit l'homme noir. Il connaît bien les bois qu'ont habité ses pères ; mais l'homme noir a mis un nuage entre votre esclave et vous. »

CHAPITRE IV.

Une femme héroïque.

Ce qu'on appelait le camp de Bon-Jésus n'était pas seulement un asile pour les troupes ; mais, comme je l'ai déjà dit, un grand nombre de familles portugaises s'y étaient réfugiées et logées comme elles avaient pu, dans des demeures provisoires construites à la hâte, aimant mieux subir les privations les plus dures que de se soumettre aux Hollandais. Les nobles et les riches y étaient accourus d'Olinda, et les premiers, surtout, portaient jusqu'au fanatisme l'amour national et la haine des ennemis. Don Mathias d'Albuquerque, pour mieux entretenir cette exaltation qui enfante des prodiges de valeur, mais qu'il commençait à perdre secrètement, en voyant l'inutilité de tant d'efforts, avait nommé son camp la Nouvelle-Olinda, lorsque cette capitale eut été détruite par le feu. On y forma des rues, des marchés, des chapelles, des édifices pour les tribunaux, et la police y était aussi bien faite qu'il était possible par un temps de confusion et de trouble.

Cette cité provisoire, fortifiée avec art et défendue par une nation naturellement belliqueuse dont la bravoure était encore augmentée par le désespoir, avait résisté à toutes les attaques des Hollandais. Ceux-ci ne manquaient cependant ni de bons soldats ni de capitaines expérimentés ; mais ils ne connaissaient point assez le pays pour s'y aventurer avec avantage. Chaque buisson recelait une embuscade d'où partait une nuée de flèches

invisibles jusque là, et qu'on n'apercevait qu'en recevant la mort; car telles étaient les armes des Indiens alliés des Portugais. Les Hollandais ne négligèrent pas de se faire aussi un parti parmi les indigènes; des tribus ennemies furent opposées les unes aux autres et rendirent cette guerre plus sanglante et plus désastreuse.

Don Aleixo reçut du général l'accueil distingué que méritait son dévouement patriotique et la promesse d'une nouvelle tentative en faveur de la ville assiégée.

« Car vous savez, poursuivit don Mathias, que ce n'est pas ma faute si Nazareth se trouve réduite à cette extrémité: j'ai essayé plus d'une fois d'avoir des communications avec elle; mais, hélas! je n'ai réussi qu'à envoyer de braves gens à la mort! Peut-être ont-ils manqué de prudence; espérons que d'autres seront plus heureux, puisque votre arrivée ici prouve qu'il n'est pas impossible d'échapper à la surveillance de Sigismond Van-Schopp. Ah! si la sollicitude de Philippe II égalait le zèle et le courage de ses sujets du Brésil, la république batave n'aurait jamais mis un navire à l'ancre sur nos rivages! Mais vous le voyez, senor don Rodriguez, on nous abandonne à nos seules ressources, tandis que les Hollandais reçoivent continuellement des convois d'hommes et d'argent: cette différence rend la lutte trop inégale. Quelle que soit la grosseur du torrent, il s'épuise à la fin parce qu'aucune source ne l'alimente. Nous disparaîtrons comme lui.

— Au moins, senor don Mathias, nous ne périrons pas sans gloire; jamais on n'oubliera ce que vous faites pour la défense du Brésil.

— Le sais-je? répliqua le guerrier d'un air soucieux,

n'ai-je pas à craindre qu'après avoir inutilement sacrifié ma fortune, ma santé et peut-être ma vie, ma conduite ne soit amèrement blâmée par ceux-là même dont l'insouciance aura causé notre perte? Du sein de leur mollesse et de leur oisiveté, les courtisans flatteurs décident trop souvent de la réputation des hommes de guerre, et il leur est d'autant plus aisé de les perdre, que les rois sont ignorants et ne veulent jamais avoir tort. Le grand Albuquerque, mon aïeul, qui éleva si haut dans les Indes la puissance et la gloire du Portugal, ne fut-il pas aussi payé d'ingratitude? Ces tristes pressentiments, je les renferme dans mon sein, de peur qu'ils ne refroidissent le courage de mes officiers; mais assuré que rien n'est capable d'altérer le vôtre, *senor*, j'ai cru pouvoir vous laisser lire dans mon cœur. »

Pour le dire en passant, les inquiétudes de don Mathias n'étaient que trop fondées : vaincu par des forces supérieures, forcé d'abandonner Fernambuco, il fut mal apprécié à la cour et oublié par elle. L'histoire, plus équitable envers lui, a rendu justice à ses talents militaires. Il fit, pour conserver le Brésil à son souverain, tout ce qu'on pouvait attendre d'un habile général.

En quittant le chef de l'armée, don Aleixo se rendit chez une de ses parentes nommée dona Maria de Souza. Cette dame, qui habitait Olinda, était venue l'une des premières se mettre sous la protection de l'armée avec toute sa famille, composée de quatre fils, dont l'aîné était marié, ce qui ne l'empêchait pas de porter les armes comme son cadet; les deux derniers, très jeunes encore, attendaient impatiemment leur tour. La mère de cette famille belliqueuse se piquait elle-même d'un patriotisme

enthousiaste qui rappelait celui de ces femmes spartiates jours prêtes à immoler au salut de la république les plus doux sentiments de la nature. La défense du Brésil lui coûtait déjà un époux ; cependant, loin de chercher à modérer l'ardeur guerrière de ses enfants, elle les aurait armés de sa propre main, si un pareil encouragement leur eût été nécessaire. Quoique dona Maria n'eût point encore vu son jeune parent depuis la mort de son mari, dont elle portait le deuil, elle ne se laissa point dominer par un attendrissement excessif, assez ordinaire en pareil cas, et se contenta de le saluer avec une gravité douce et triste. Sa fermeté ne se démentit pas, lorsque don Aleixo lui adressa à ce sujet un compliment de condoléance.

« Senor, lui répondit-elle d'un ton calme et noble aussi éloigné de celui d'une virago que des éclats immodérés d'une personne déraisonnable, il est vrai que j'ai supporté une rude épreuve ; mais le Brésil a fait une perte non moins grande que la mienne dans l'un de ses plus braves défenseurs. Que la gloire dont ce héros s'est couvert en succombant nous console ! La mort est une chose inévitable ; heureux ceux qui savent la rendre utile ! »

Un moment après, passant à un autre sujet de conversation, elle s'informa avec intérêt de la situation de la famille de don Aleixo.

« J'ai entendu parler, continua-t-elle, du courage avec lequel vous vous êtes dévoué, ainsi que votre père, à la défense de la dernière place qui nous reste dans cette malheureuse province ; et ce qu'on en rapporte me rend fière de notre parenté. Je voudrais seulement que dona Elvire et dona Hélène fussent ici, elles y seraient plus en

sûreté qu'à Nazareth. Nous y manquons assurément de beaucoup de choses, et ce mélange inouï de soldats et de populace qui nous presse de tous côtés, paraît aussi désagréable qu'étrange aux femmes de notre condition ; mais au moins nous n'avons pas à craindre d'être réduits par la famine à nous manger les uns les autres comme des sauvages.

— Il faut espérer, madame, que nous n'en viendrons point à cette extrémité, reprit don Aleixo en souriant ; ma femme et ma sœur soutiennent courageusement leur situation, et c'est volontairement qu'elles partagent nos périls. Au surplus la place est forte, et, si l'on peut réussir à l'approvisionner, nous comptons nous y maintenir jusqu'à l'arrivée du secours promis...

— N'y comptez pas, senor, interrompit vivement la dame ; vous verrez Lisbonne se transporter au Brésil avant que cette flotte tant désirée aborde dans cette contrée trahie.

— L'intérêt du roi est cependant de conserver une si belle colonie.

— Sans doute ; mais les princes connaissent-ils leurs vrais intérêts ? Si le nôtre était mieux instruit de l'état des choses, il n'aurait pas laissé l'ennemi faire tant de progrès parmi nous ; mais il prête malheureusement l'oreille à de faux rapports, et la vérité ne lui sera manifestée que lorsqu'il n'en sera plus temps. N'importe, nous n'en ferons pas moins notre devoir jusqu'à la fin. Pour l'honneur du Portugal, vous n'abandonnerez pas la défense de Nazareth.

— Je vous le répète, senora, avec des vivres nous sommes en état de lasser la patience de Sigismond Van-

Schopp ; l'exemple de mon père soutient tous les courages.

— Et pourtant aucun des défenseurs de la forteresse ne s'est offert, je le gage, pour remplir la mission dangereuse dont vous êtes chargé, car le cruel Hollandais condamne à mort sans pitié tous ceux qui tombent entre ses mains par suite d'une tentative semblable à la vôtre. Époux et père, vous n'avez pas reculé devant la crainte d'un si affreux péril.

— Votre fils aîné est aussi tendrement lié à une intéressante épouse, et il n'en ménage pas davantage ses jours sur le champ de bataille.

— Il est vrai ; mais mourir en combattant est la perspective de tous les guerriers ; ils peuvent, ils doivent s'y attendre, tandis qu'un supplice ignominieux peut devenir le prix de votre patriotisme.

— Au crime seul le déshonneur ! s'écria fièrement le jeune Rodriguez ; le gibet deviendra pour moi un théâtre de gloire, si je n'y monte que pour avoir servi mon pays.

— Je ne désespérerai jamais d'une cause soutenue par de tels défenseurs, dit dona Maria, et mon regret est de ne pouvoir me joindre à eux pour en augmenter le nombre. Toutefois, si je ne puis armer mon bras d'une épée, j'ai nourri dans le cœur de mes enfants ce désir de gloire et cet amour de la patrie qui immortalisent les hommes. »

En s'exprimant ainsi, cette Portugaise exaltée rappelait à don Aleixo ces nobles Romaines dont il avait lu l'histoire, ou ces mères Lacédémoniennes qui disaient à leurs fils, en leur montrant leur bouclier : « Avec ou dessus. » Dona Maria de Souza avait le regard fier et la

taille élevée que notre imagination prête volontiers à ces antiques héroïnes.

Pendant le séjour que don Aleixo fit au camp de Bon-Jésus, on y reçut la nouvelle d'un brillant avantage remporté sur les Hollandais dans une rencontre partielle. Elle se répandit rapidement parmi les habitants de la Nouvelle-Olinda, qui l'accueillirent avec transport. Sans attendre les détails officiels du combat, on chanta des *Te Deum* dans toutes les chapelles, les maisons furent illuminées et le peuple montra sa joie par des danses exécutées dans les rues. Don Mathias n'ignorait pas que ces victoires isolées ne pouvaient changer le sort de la colonie, dont elles retardaient à peine la ruine; il avait même de fortes raisons de penser que celle-là coûtait assez cher aux Brésiliens-Portugais pour changer bientôt leur allégresse en lamentations, mais il se garda bien de troubler cette joie patriotique, de peur qu'on ne lui reprochât de jeter le découragement parmi ses concitoyens.

Dona Maria de Souza ne manqua pas de prendre une part active aux réjouissances publiques, d'une manière convenable à son rang et à son caractère de veuve. Elle fit préparer un festin pour un certain nombre de familles des plus pauvres, celles particulièrement qui avaient fourni des défenseurs à l'État; elle invita aussi à sa table des femmes et des mères d'officiers, et fit illuminer le soir les fenêtres de son logement. Une seule personne de sa famille ne partageait pas son enthousiasme; c'était dona Éléonore, sa bru; non-seulement sous un léger prétexte elle ne parut point à la table de sa belle-mère, mais au milieu de l'illumination générale, son appartement resta dans les ténèbres. Dona Maria en étant avertie

se hâta de se rendre près d'Éléonore, qu'elle trouva plongée dans la tristesse.

« Que veut dire cette mélancolie hors de propos? lui demanda-t-elle; voulez-vous qu'on vous accuse de ne prendre aucun intérêt à la gloire de votre pays? Est-ce ainsi que vous vous intéressez aux succès de nos braves défenseurs, parmi lesquels se trouvent votre mari et votre beau-frère?

— Hélas! répondit la jeune dame, c'est une joie bien prématurée que celle à laquelle on se livre en ce moment: il n'est plus de victoire capable de nous sauver; le Fernambuco a été arrosé inutilement d'un sang précieux; il est perdu pour le Portugal.

— Ces lâches paroles sont de nature à accélérer notre ruine, et c'est avec un étonnement douloureux que je les entends prononcer par l'épouse de mon propre fils. Le destin des nations est entre les mains de Dieu, mais l'homme n'en doit pas moins rester fidèle à son devoir. Quand la mort ou la captivité nous menaceraient, par suite de cette lutte acharnée, rien ne m'empêchera de pleurer sur les maux de la patrie et de triompher de ses succès. Que ces nobles sentiments deviennent aussi les vôtres, senora: hâtez-vous de donner l'ordre d'illuminer vos fenêtres avant que le peuple n'ait eu le temps de remarquer qu'elles ne le sont pas.

— Ah! madame, savons-nous ce que nous devons faire? La victoire a, dit-on, été vivement disputée; qui peut dire ce qu'elle nous coûte à vous et à moi, et si le deuil ne nous convient pas mieux que des fêtes? »

Dona Maria ne put s'empêcher de frémir; puis elle reprit avec un air d'abattement :

« Privée déjà de mon époux, serai-je condamnée à pleurer encore mes fils ? Mais non ; le Seigneur qui les a protégés tant de fois, exaucera les prières de son humble servante. Aucune nouvelle officielle n'est encore parvenue ; espérons jusque-là. Au surplus, nous vivons dans un temps où l'intérêt général doit faire taire tous les autres intérêts. Qu'importe que toute une famille périsse, pourvu que le Brésil soit sauvé ! »

Malgré l'énergique expression avec laquelle elle affecta de prononcer ces dernières paroles, dona Maria ne pressa pas davantage sa bru, et se retira la laissant libre de partager ou non les démonstrations publiques. Le jour suivant, un ecclésiastique qui dirigeait la conscience de don Mathias, car dans ce siècle les hommes de guerre s'entouraient jusque dans leurs camps d'un appareil religieux, se présenta de la part du général devant dona Maria, de laquelle il était aussi particulièrement connu. C'était un prêtre de bonne compagnie, d'un esprit fin et enjoué, vivant beaucoup avec les grands, dont il n'effarouchait pas les plaisirs par une sévérité trop rigoriste ; mais, dans cette occasion, sa bonne humeur habituelle avait entièrement disparu sous le nuage de tristesse qui voilait ses traits. Messager de malheurs, le discours qu'il avait préparé d'avance pour ménager adroitement les coups qu'il apportait, sa langue se refusa à le prononcer. Il ne put que balbutier ces mots :

« Senora... que le Seigneur vous soit en aide... »

Ses pleurs lui coupèrent la voix.

« Mon père ! s'écria la dame justement épouvantée, a-t-on reçu des nouvelles... des nouvelles de mes enfants ?... »

— On en a reçu, madame...

— Et don Mathias d'Albuquerque vous envoie vers moi ? C'en est assez ; je devine aisément qu'une nouvelle flèche du Seigneur m'a percée !

— Souvenez-vous, senora, qu'il n'a point épargné ses saints, et que la voie qui mène au ciel est une voie douloureuse.

— J'en ai déjà fait l'épreuve, mon père, répliqua-t-elle en désignant son habit de veuve ; mais j'espère que la main qui me frappe me soutiendra. Lequel de mes chers fils est délivré de ce monde de misère?...

— Le Seigneur n'a mis entre eux aucune différence, répondit le religieux d'une voix faible ; prions pour l'âme de tous deux. »

Dona Maria ne put retenir un cri si terrible, qu'il fit accourir près d'elle les femmes qui la servaient. Elles la trouvèrent renversée dans son fauteuil, le visage couvert d'une si effrayante pâleur, tous les membres tellement crispés, qu'il leur sembla qu'elle allait mourir. Le salon retentit de lamentations et de ces mouvements confus de personnes qui s'empressent sans savoir ce qu'elles font. Ce tumulte rappela l'infortunée mère à elle-même. Elle se leva, et, par l'effet d'une volonté forte, se tint droite et ferme sur ses jambes. « Vous voyez bien, dit-elle à ses femmes, que la mort est encore loin de moi, et que je puis me passer de vos secours. Retirez-vous donc, et qu'on avertisse don Rodriguez que je souhaite le voir. »

Restée seule avec le religieux, elle commença par se prosterner le front dans la poussière, en adressant au ciel une prière fervente pour implorer son secours dans sa détresse. Ensuite, selon les rites de son église, elle demanda au religieux qu'il récitât l'office des Morts pour

l'âme de ses deux fils, et se joignit à lui avec un calme et une présence d'esprit que le révérend père ne pouvait se lasser d'admirer. Ce fut ainsi que don Aleixo la trouva, au lieu des transports désespérés auxquels il devait naturellement s'attendre ; mais cette femme extraordinaire lui préparait encore d'autres surprises. Elle écouta avec une sombre gravité ce qu'il lui dit d'abord de la part que tout le camp prenait à sa douleur maternelle, et de la sympathie encore plus vive que ressentaient tous ceux qui avaient l'honneur de lui appartenir de plus près. En consolateur adroit et qui connaissait l'ardeur de son patriotisme, il l'entretint de la reconnaissance de son souverain, qui ne manquerait pas de la récompenser de ses sacrifices en comblant de ses faveurs les fils qui lui restaient. Dona Maria, fixant sur lui un regard où l'incrédulité était peinte :

« Quand le roi en aurait la volonté, répliqua-t-elle, où trouverait-il de quoi récompenser tous ceux qui l'ont fidèlement servi dans cette guerre ? Les mères pleurant leurs fils et les femmes leurs époux, sont en grand nombre ! D'ailleurs, les enfants qui me restent survivront-ils longtemps à leurs frères ?

— Ils sont jeunes, pleins de santé, et vous ne devez pas craindre qu'on les ravisse à leur mère, dont ils feront désormais la dernière consolation.

— Vous ne connaissez ni eux ni moi, senor ; vous nous supposez capables de rester froids spectateurs de la ruine de notre patrie. »

Cette réponse, dans un pareil moment, frappa de surprise les deux personnes qui l'entendirent ; mais ils ne répliquèrent rien, et la dame demeura elle-même ensevelie dans ses douloureuses réflexions. Au bout de quelques

minutes, don Aleixo demanda à demi-voix au révérend père si dona Éléonore avait été avertie de son malheur.

— Elle n'en sait rien encore, senora, et, s'il faut vous l'avouer, c'est une tâche pénible devant laquelle tout mon courage recule. Dona Éléonore n'a point, comme sa belle-mère, une âme héroïque propre à triompher des plus sanglantes épreuves : je crains de lui porter involontairement le coup de la mort. Si, en votre qualité de parent, vous tentiez de la préparer...

— Moi ! s'écria don Aleixo, scandalisé de la proposition du religieux.

— Ce ne sera aucun de vous, interrompit la dame de Souza en se redressant avec majesté ; à moi seule appartient la cruelle mission d'apprendre aux personnes de ma famille comment elles doivent supporter les plus grands malheurs : ne les ai-je pas tous éprouvés ? Qui oserait comparer sa blessure à celle d'une mère qui perd en un même jour le double fruit de ses entrailles ? Je vous quitte, mon révérend père, et vous aussi, mon noble cousin. Permettez à Marie de Souza d'accorder à la faible nature le reste de cette journée : elle me verra répandre assez de larmes ! Mais mon courage reprendra le dessus, et avec l'aide du ciel demain vous me retrouverez digne du nom que je porte.

Elle tint parole ; et lorsque don Aleixo la revit, rien dans son extérieur ne trahissait le déchirement de son âme. Elle montrait, par la seule énergie de sa volonté, ce calme mélancolique qui n'est pour d'autres que l'ouvrage du temps. Sa présence d'esprit, sa politesse, l'égalité de son humeur, ne se démentirent pas un seul instant ; sa bru, incapable d'imiter cet exemple, en proie au plus violent désespoir, la laissait s'occuper seule du soin de

rendre aux morts les honneurs funèbres. Dona Maria disait d'elle au jeune Rodriguez :

« La pauvre jeune femme connaît pour la première fois toutes les rigueurs de l'adversité; son âme tendre n'était point préparée à ces horribles déchirements, elle s'est trouvée exposée sans défense aux coups de son ennemi. »

Lorsque tous les honneurs que l'Église portugaise prodigue aux cendres des riches et des grands furent épuisées pour les jeunes héros de la maison de Souza (ce n'était pourtant pas à leurs restes que ces honneurs s'adressaient, mais plutôt à leur mémoire, leurs corps n'ayant pas été retrouvés sur le champ de bataille), à la suite de ces solennités, dis-je, dona Maria parla ainsi aux fils qui lui restaient, et qui n'étaient âgés que de quatorze à seize ans.

« Mes enfants, les Hollandais ont tué votre père et vos deux frères, leur sang vous crie vengeance; votre patrie, qu'ils ont presque entièrement subjuguée, vous appelle également à son secours : souffrirez-vous qu'elle devienne la proie de ces avides étrangers? vous êtes bien jeunes encore, mais ne sentez-vous pas déjà brûler dans votre cœur le courage héréditaire de votre race? Parlez, voulez-vous servir la sainte cause de votre patrie? — Nous le voulons! nous le voulons! s'écrièrent-ils à la fois.

— Venez donc recevoir la bénédiction de votre mère, poursuivit-elle en leur ouvrant ses bras : je voudrais qu'il me fût permis de partager vos périls, je serais fière de vous présenter moi-même à notre vaillant général; mais cela ne convient point à mon sexe, et voici notre parent, don Rodriguez, qui consent à me remplacer. Ne vous inquiétez point du rang que don Mathias vous assignera dans son armée; un héros y est partout à sa place. »

CHAPITRE IV.

L'émigration.

Lorsque dona Elvire reçut, en s'éveillant, la lettre que son mari lui avait écrite avant son départ, elle se livra au plus violent désespoir ; la confiance avec laquelle il lui annonçait son prochain retour, celle qu'affectaient don Alvaro et Hélène ne purent lui faire illusion sur les périls que courait l'objet de toute sa tendresse. Elle se plaignait amèrement du mystère qu'on lui avait fait et qui l'avait privée des derniers adieux de son époux. Depuis ce moment, on la vit sans cesse prosternée au pied des autels, implorant la protection de tous les saints révérends par l'Église, et faisant vœu sur vœu pour la sûreté de don Aleixo. Son ardente dévotion ne devait point avoir de succès immédiat. Un convoi de farine arriva heureusement à Nazareth à la faveur de la nuit ; mais don Aleixo et son esclave indien n'en faisaient point partie. Les rameurs portugais qu'il avait emmenés rapportèrent qu'ils l'avaient laissé au camp, se préparant à un court voyage dans les terres, d'où il se promettait de les rejoindre bientôt au lieu de leur embarcation ; mais qu'après l'avoir attendu inutilement, le défaut de vivres les contraignit de mettre à la mer sans lui.

Cet événement donna lieu à bien des conjectures, qui toutes conduisaient à une conclusion déplorable. La moins alarmante de toutes, celle à laquelle essayèrent de se fixer les membres de sa famille désolée, fut qu'il était prisonnier de Sigismond Van-Schopp, dont les détache-

ments parcouraient sans cesse le littoral de Nazareth ; mais comme rien ne le dénonçait comme transfuge, on pouvait raisonnablement se flatter qu'il ne courait pas plus de risques qu'un prisonnier ordinaire.

Dona Elvire s'était toujours montrée, envers son beau-père, aussi soumise que respectueuse ; mais aigrie par le malheur, elle osa lui reprocher d'avoir sacrifié son fils à un vain patriotisme.

« Oui, bien vain, continua-t-elle en s'enhardissant de plus en plus, car n'espérez pas défendre encore longtemps ces murailles. Dieu se déclare pour nos ennemis, comme nous le jugeons par leurs progrès ; pourquoi donc s'obstiner à leur disputer ce coin de terre ? pourquoi leur livrer nos pères, nos époux ? Le Brésil est assez vaste, et possède encore assez de villes où nous puissions nous réfugier et vivre en paix. Sans les conseils emportés de son père, don Aleixo serait encore près de moi, et s'il m'eût fallu supporter la misère, son affection aurait soutenu mon courage ; mais ne savoir, hélas ! s'il est mort ou vivant ! me le représenter sans cesse ou captif, ou ballotté par les vagues, ou menacé d'un trépas infâme, c'est plus qu'une faible créature n'en peut soutenir. »

Don Alvaro ne s'offensait point d'un discours inspiré par l'excès de la douleur, et quoique sa conscience lui rendit le témoignage qu'il s'était conduit dans cette occasion comme un digne citoyen, il recevait avec douceur des reproches qu'il ne croyait pas mériter. Il employait tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour s'éclaircir du sort de son fils, et apprit un jour qu'un officier portugais qu'on avait rencontré en mer sur une chaloupe se trouvait prisonnier de Lichtart, commandant des forces

navales des Hollandais. Cette nouvelle un peu vague fut d'autant mieux accueillie dans la famille Rodriguez qu'elle était la moins désolante de toutes.

Ainsi que dona Elvire l'avait prédit, les défenseurs de Nazareth, malgré leurs efforts, se virent contraints de capituler pour éviter les horreurs d'un assaut, mais ce fut du moins avec honneur. Ils demeurèrent libres de vivre en paix sous la domination de leurs vainqueurs ou de quitter la ville, emportant avec eux leurs richesses. Un assez grand nombre, mécontents de l'abandon de la mère patrie, acceptèrent la protection étrangère qu'on leur offrait, sous la condition d'exercer librement leur culte ; mais tous ceux qu'animaient l'orgueil national, les nobles, les riches, les employés, les militaires, sujets fidèles d'un monarque indolent, préférèrent l'exil sans balancer. Il est inutile d'ajouter que don Alvaro fut de ce nombre. Le général hollandais, jaloux de gagner un personnage dont il connaissait le mérite et l'influence, lui offrit de rares avantages ; mais ce fut en vain.

« Je suis trop vieux, répondit-il, pour changer de patrie. »

Il fit donc à la hâte ses préparatifs de départ pour se joindre à ceux de ses compatriotes qui émigraient en masse, abandonnant à l'ennemi leurs sucreries, leurs terres, leurs maisons, et tout ce qu'il était impossible d'emporter. La plupart des esclaves profitèrent de la confusion du moment pour se remettre en liberté. Les rues et les environs de Nazareth étaient encombrés de chariots, de chevaux et de litières qu'on s'empressait de charger de bagages et d'effets précieux, ce qu'on tâchait de faire avec d'autant plus d'activité que cette vue était propre à

exciter la cupidité des soldats hollandais, qui se plaignaient hautement d'une capitulation par laquelle on les frustrait de leur butin. Les femmes pleuraient en quittant leur demeure, les enfants battaient des mains avec transport, ne songeant qu'au plaisir de voir des choses nouvelles; les vieillards, les infirmes maudissaient intérieurement leurs ennemis qu'ils n'osaient insulter tout haut; les hommes qui avaient combattu gardaient seuls le silence, mais leurs regards farouches et pleins de haine révélaient assez les sentiments qui les agitaient.

Renfermée chez elle avec son fils et la jeune Américaine qui le nourrissait, dona Elvire ne prenait aucune part à ce mouvement, et s'était opposée à ce qu'on enlevât rien de ce qui se trouvait autour d'elle. En vain sa belle-sœur fit-elle valoir les ordres de don Alvaro et la nécessité de les exécuter avec promptitude pour profiter d'une escorte envoyée par don Mathias, afin de protéger leur marche, Elvire répondit qu'on pouvait partir sans elle. Don Alvaro, mécontent de son obstination, vint lui-même la presser d'y mettre un terme.

« Nous n'avons qu'un temps assez court pour opérer notre retraite, lui dit-il; faut-il attendre qu'un soldat grossier s'empare à nos yeux de notre maison? forcerez-vous mes yeux à voir de près le triomphe de nos ennemis?

— Partez sans moi, répéta froidement Elvire; si mon mari est prisonnier des Hollandais, je veux rester pour partager son sort ou pour obtenir sa liberté par mes prières.

— Si mon fils est prisonnier de guerre, répliqua don Alvaro, il nous sera rendu par échange, ou autrement, comme c'est l'usage, sans que son épouse se dégrade jusqu'à intercéder auprès de l'ennemi de son souverain...

— Ne me parlez pas d'un roi qui m'est justement odieux, interrompit-elle vivement; c'est sa criminelle insouciance qui cause tous mes malheurs. Que Sigismond me rende mon mari, et sa patrie deviendra la mienne.

— Portugaise dégénérée! reprit le vieillard en rougissant de colère et de honte, que dirait cet époux lui-même d'un pareil langage? Ignorez-vous donc que l'honneur consiste à rester fidèle à son Dieu et à son souverain, quand cette fidélité devrait nous coûter la vie? Seriez-vous de ces âmes intéressées, égoïstes, qui ne savent rien immoler à leur devoir?

— Et vous, répliqua Elvire, êtes-vous si insensible que de vouloir servir encore une cour ingrate qui regarde couler le sang de ses sujets avec autant d'indifférence que l'eau des cascades de ses jardins? Qu'a-t-elle fait pour vous inspirer tant de vénération? Hélas! elle vous a privé d'un fils dévoué, d'un fils qui était votre gloire et votre consolation. Ah! si Lisbonne eût fait pour conserver le Fernambuco ce qu'a fait Amsterdam pour le conquérir, je concevrais votre patriotisme; mais tout s'est borné à de fallacieuses promesses, et je ne puis oublier qu'elles me coûtent le père de mon fils. Je la déteste cette patrie dont vous êtes si fier; n'espérez pas que je vous suive. »

Étonné de trouver si violente une personne ordinairement si douce et si modérée, don Alvaro ne savait quel parti prendre avec elle, car il ne voulait ni employer la force ni la laisser à Nazareth. Tandis qu'il se promenait à pas lents dans la chambre, son petit-fils, assis sur les genoux de sa nourrice, lui tendit les bras en souriant. Le vieillard le prit dans les siens.

« Enfant, dit-il, puisque ta mère renonce à sa patrie

et consent à passer sous les lois d'une nation hérétique, toi, du moins, tu resteras Portugais comme tes ancêtres. »

Et avant qu'Elvire eût pu prévoir son dessein, il quitta l'appartement emportant Sébastien avec lui, persuadé que c'était l'unique moyen de se faire suivre de la mère. Ce stratagème lui réussit : Elvire, alarmée, se leva aussitôt et vola sur ses traces en redemandant son fils. Elle fut rencontrée par un franciscain, nommé le père Gonzalvo, directeur spirituel de presque toute la famille, et qui, à ce titre, jouissait auprès d'elle d'une grande considération. Don Alvaro l'envoyait à sa bru pour tâcher de la convaincre de la nécessité d'accompagner dans leur exil les parents de son époux. D'abord Elvire se plaignit amèrement du despotisme de son beau-père, qui voulait la contraindre à partir de Nazareth ; car, disait-elle, lui enlever son enfant, c'était la charger d'une triple chaîne d'airain.

« Celle du devoir devrait vous suffire, ma fille, répliqua le moine avec un peu de sévérité, s'il avait sur vous autant d'empire que l'idolâtrie maternelle. Croyez-vous que votre mari approuvât le dessein où vous êtes de séparer votre sort de celui de ses parents au moment où ils s'engagent dans une voie si périlleuse ?

— Et pourquoi s'y engagent-ils, mon père ? que ne se soumettent-ils à l'autorité victorieuse, au lieu de se piquer d'une fidélité romanesque envers un souverain qui les a trahis ?

— Quand les princes de la terre ne vous paraîtraient dignes d'aucun dévouement, ne vous resterait-il pas le roi du ciel à contenter ? peut-on en trop faire pour le ser-

vir ? et son service n'exige-t-il pas que vous fuyiez avec soin ses ennemis ?

— On a promis aux catholiques le libre exercice de leur culte.

— Êtes-vous bien sûre que ces hérétiques tiendront fidèlement leur promesse ? repartit le franciscain avec chaleur. Quelle confiance peuvent vous inspirer ces déserteurs de l'église romaine ? N'emploieront-ils pas au moins la séduction, et n'est-ce pas appeler le péril que de le braver témérairement ? Y exposerez-vous l'âme ingénue de votre fils, qui grandira dans le voisinage de l'erreur, à laquelle ces sectaires savent donner toutes les apparences de la vérité ? Nos plus excellents docteurs s'accordent à nous conseiller la fuite et à tenir nos oreilles fermées à leurs discours. Ève n'a succombé que parce qu'elle a imprudemment écouté le tentateur. »

Comme Portugaise, Elvire était trop zélée catholique romaine pour résister longtemps à l'autorité de son confesseur. Redevenant ce qu'elle s'était toujours montrée, pleine de soumission et de douceur, elle conjura son beau-père d'excuser son emportement momentané. Don Alvaro la conduisit près de son enfant que tenait Hélène prête à partir, et comme Sébastien montrait en riant à sa mère les voitures déjà attelées :

« Vous le voyez, Elvire, dit le vieux Portugais, cette innocente créature semble comme nous vous inviter au départ ; c'est le ciel qui l'inspire sans doute, gardez-vous de lui désobéir. Loin de nous séparer les uns des autres, unissons-nous d'autant plus étroitement que l'orage gronde sur nos têtes, et que nous avons besoin de nous soutenir pour n'en pas être renversés. Quant aux infor-

mations qu'il est possible d'obtenir sur le sort de votre mari, croyez que je n'ai rien négligé à cet égard, et fiez-vous au cœur d'un père pour chercher au plus tôt un terme à une si cruelle incertitude. »

Cependant, les esclaves restés fidèles jusque-là, et qui devaient accompagner leurs maîtres dans l'exil, parcouraient avec empressement toutes les parties de la maison pour la dépouiller de tous les objets dont le transport était possible, ce que l'opposition de dona Elvire avait empêché de faire plus tôt. Particulièrement attachée au service de cette dame, Yassi-Miri avait été chargée par elle du soin de réunir les choses qu'elle savait lui être le plus nécessaires, quoiqu'aux yeux de don Alvaro ils n'eussent paru que des bagatelles sans utilité. La jeune Indienne entassait à la hâte les flacons, les essences, les parures et les bijoux de sa maîtresse, lorsque Mocap, lui frappant doucement sur l'épaule, lui demanda ce qu'elle prétendait faire de tout cela :

« J'obéis aux ordres de dona Elvire, répondit la jeune femme.

— Crois-moi, fais un choix plus judicieux, et pour elle et pour nous, répliqua Mocap; le temps n'est peut-être pas éloigné où ces femmes si vaines seront trop heureuses de porter un pagne comme nous. Je vois aussi entre tes mains les babioles d'or et d'argent avec lesquelles on amuse le petit enfant : pourquoi t'en inquiètes-tu ? les enfants des Tapuyas n'ont rien de semblable ; il apprendra à vivre comme eux. Mais pourquoi pleures-tu ?

— Dona Elvire a toujours été douce pour Yassi-Miri ; je ne puis me réjouir des chagrins qu'on lui prépare.

— Songe aux outrages que ta mère a reçus de cette

race, songe à la vengeance que tu lui dois, songe à nos propres maux, et tu ne te rangeras plus du côté de nos oppresseurs. Les petits des serpents sont écrasés dès qu'on les découvre, quoiqu'ils n'aient encore mordu personne, parce qu'on sait qu'ils sont une race malfaisante, de laquelle on ne peut espérer aucun bien. Souviens-toi que tu m'as promis de m'obéir. Tout me porte à croire que l'œuvre que j'ai méditée si longtemps a commencé à s'accomplir ; Arraïp m'a été fidèle. »

A ces paroles, prononcées avec emphase et d'un ton mystérieux, Yassi-Miri se rapprocha d'elle avec intérêt. Mais la présence du chef des esclaves, qui parut pour accélérer l'accomplissement de leur tâche, interrompit leur conversation.

Ce fut un spectacle imposant et triste autant qu'extraordinaire, que celui de plusieurs milliers de familles abandonnant à la fois ses foyers et ses terres pour transporter ses pénates sur un territoire éloigné, à travers des déserts et des périls sans nombre. Les promesses les plus séduisantes ne purent les retenir, et le peu de Portugais qu'elles gagnèrent reçurent, dit-on, tant de sujets de plaintes de leurs vainqueurs, qu'ils regrettèrent de n'avoir pas suivi l'exemple de leurs compatriotes, ce qui donna lieu à une seconde émigration ; mais nous n'avons à nous occuper ici que de la première.

Elle se composait en grande partie des personnes les plus distinguées du Fernambuco par leur fortune, leur rang et leur naissance, qui se faisaient un point d'honneur de rester fidèles à leur prince malgré le mécontentement que son abandon leur causait si justement. Leur orgueil, en outre, ne pouvait consentir à ce qu'ils

se soumissent à un peuple de marchands hérétiques, comme ils appelaient les Hollandais, et ils emportaient tous l'espérance que Philippe III, qui gouvernait alors sous un même sceptre le Portugal et l'Espagne réunis, sortant enfin de son indolence, emploierait sa grande puissance à écraser leur ennemi, et leur rendrait un jour au centuple ce qu'ils abandonnaient pour l'amour de lui.

Grâce à la capitulation qu'ils avaient obtenue, les émigrants emportèrent avec eux tout ce qu'ils purent de leurs richesses, tant en or et en argent qu'en meubles et en esclaves. Une longue file de chariots et de mulets surchargés de bagages s'éloignèrent à la vue des soldats vainqueurs, qui les suivaient d'un œil plein de regret et d'envie, comme un butin auquel ils avaient droit. Peut-être même l'autorité de leur chef n'eût-elle pas suffi pour contenir leur avidité, sans la précaution qu'eut don Mathias d'Albuquerque de protéger, par une escorte imposante, la marche de ses compatriotes. Caméran, le chef indien, allié des Portugais, formait l'arrière-garde avec sa tribu, et faisait si bonne contenance que les Hollandais n'osèrent les inquiéter.

Don Mathias, cédant à l'avis de son conseil, leva en même temps le camp de Bon-Jésus, reconnaissant l'inutilité de disputer plus longtemps le Fernambuco aux armes des Provinces-Unies, et que le dernier parti qu'il avait à prendre était de se réunir au général Bagnuolo, à Lagoas, contrée fertile, bordée d'une mer libre, d'où il serait facile de s'embarquer pour l'Europe s'il fallait se résoudre à cette extrémité.

Alors commença cette émigration solennelle de tout

un peuple, dans laquelle on vit des familles agricoles, chassant devant elles leurs troupeaux, entreprendre, sous la protection d'une armée, un voyage lent et pénible à travers d'impénétrables forêts sans routes frayées, sans habitations, également exposées aux attaques des sauvages qui avaient pris parti pour les Hollandais et à celles des animaux carnassiers et des reptiles dangereux dont ce pays est infesté. Dans le cours de cette mémorable retraite, les infortunés colons eurent à supporter tous les maux réunis. Parmi les plus faibles d'entre eux, un petit nombre arriva au but qu'ils se proposaient d'atteindre; les autres tombèrent morts en chemin, vaincus par la misère et la fatigue.

De toutes ces familles que le patriotisme entraînait dans le péril, une seule nous fournira des documents pour écrire cette histoire, et c'est à sa destinée que nous nous attacherons particulièrement, tant parce que nous avons déjà fait connaissance avec les individus qui la composent, que parce qu'il lui arriva des aventures assez singulières pour intéresser le lecteur.

CHAPITRE VI.

L'attaque.

Au commencement de ce long voyage, un échange continuel de bons offices entre les individus qu'une même calamité réunissait en diminua beaucoup les inconvénients ; mais, à mesure que les difficultés augmentèrent, on vit l'égoïsme prendre la place de la bienveillance et les caractères s'aigrir, s'endurcir. Les mieux montés prirent les devants, sans vouloir attendre ceux de leurs compagnons qui avaient des chevaux fatigués. Les piétons vigoureux et sans suite abandonnèrent les familles accompagnées de troupeaux, ainsi que celles qui, se trouvant chargées d'enfants et de vieillards, étaient forcées de régler leur marche sur celle de ces êtres débiles, et que ces mêmes piétons avaient aidés jusque-là. Ceux qui restèrent ainsi en arrière, quoique protégés quelque temps par la troupe de Caméran, placée à l'arrière-garde, s'effrayèrent de leur isolement et firent des efforts qui coûtèrent la vie à plusieurs. D'autres, cherchant à abrégér la distance, se hasardèrent à travers des sentiers inconnus où ils servirent de proie aux bêtes féroces ou à des tribus anthropophages qui les guettaient du fond de leurs retraites. Les bois environnants étaient d'ailleurs remplis d'esclaves fugitifs qui détestaient les Portugais. Leur nombre augmentait à mesure que l'occasion devenait plus favorable et que l'aspect de leurs forêts donnait plus de vivacité à leurs souvenirs. Ils s'enfuyaient au risque de tomber en-

tre les mains des tribus ennemies qui s'étaient armées pour les Hollandais.

Don Alvaro essaya vainement d'arrêter la désertion parmi ses esclaves ; il leur fit d'abord des promesses séduisantes ; les menaces vinrent ensuite, et ce moyen ne réussissant pas mieux, il imagina de rendre responsables de la fuite de leurs compagnons ceux qui, étant mieux surveillés, restaient forcément à leur poste, ou qui manquaient de force ou de courage pour les imiter. Le vieux Portugais se flatta que cette mesure lui procurerait des gardiens fidèles qui l'avertiraient à temps des projets des déserteurs ; mais il connaissait mal la constance et l'opiniâtreté de ceux auxquels il avait à faire.

Deux esclaves ayant encore disparu, le serviteur chargé d'avoir l'œil sur cette partie des intérêts de son maître accusa Mocap, non-seulement de n'avoir pas donné avis de leur fuite qu'elle connaissait, mais de l'avoir facilitée. Elle-même ne le nia point et reçut, sans sourciller, le nombre de coups de verges auquel elle fut condamnée. En vain Yassi-Miri supplia Elvire, sa maîtresse, d'intercéder pour sa vieille compagne, l'épouse d'Aleixo ne put obtenir qu'une faible remise du châtiment ; encore dona Hélène lui reprocha-t-elle d'encourager la rébellion de cette méchante race.

« Si mon père ne s'arme de sévérité, continua Hélène, il ne nous restera pas un esclave.

— Savez-vous que la bonté est la plus forte chaîne qu'on puisse imposer à un inférieur ? Je ne vous ai jamais entendue adresser une parole douce à cette femme ; essayez en ce moment l'effet d'une indulgence inattendue.

— Il faut que la volonté de mon père s'accomplisse, dona Elvire.

— Retardez-la, au moins; vous savez quel empire vous avez sur son esprit...

— Je me garderais bien d'en user pour gêner cet acte de justice; Mocap savait à quoi elle s'exposait, il faut que sa désobéissance soit punie. Emmenez-la, dit-elle au maître des esclaves; faites votre devoir de manière à ce qu'elle s'en souvienne. »

Quand des esclaves sont excités ainsi par leurs supérieurs à tyranniser ceux qu'ils tiennent dans leur dépendance, ils ne s'en acquittent ordinairement que trop bien. Comme nous l'avons déjà dit, la vieille Indienne ne poussa pas une plainte; seulement elle lança sur Hélène un regard plein de haine, et lorsqu'elle reprit sa place auprès de Yassi-Miri sur le chariot des bagages qui précédait la litière des dames, elle lui parla ainsi dans leur langue :

« Pourquoi Mocap a-t-elle été battue comme un chien ? A-t-elle dérobé les colliers de sa maîtresse ? Non ; mais elle n'a pas voulu servir d'espion au vieux Portugais ; elle n'a pas voulu trahir les projets de ses compagnons d'esclavage , voilà tout le mal qu'elle a fait. Tu as entendu la jeune senora ordonner à son serviteur de ne pas m'épargner. Elle a été sans pitié pour Mocap ; voudras-tu encore que Mocap renonce à sa vengeance ? On te traiterait comme on vient de me traiter, si on ne craignait d'altérer le lait dont tu nourris leur petit enfant. Cependant que ma fille me dise si c'est pour le jeune étranger que ce lait est venu dans ses mamelles.

— Non, répondit la jeune Indienne d'un ton plaintif,

il m'a été donné pour la nourriture de la fille que j'ai mise au monde, pour ma chère Paraguazou qu'il devait faire venir grande et forte comme la femme bien aimée de l'homme de feu, qui a vu les cabanes du grand chef blanc des Maïrs ¹. Ma Paraguazou à moi n'ira jamais chez les hommes blancs; elle ne sera jamais l'épouse d'un guerrier, car elle repose morte sous un petit tertre, bien loin d'ici.

— Pourquoi la fille d'Yassi-Miri est-elle morte? reprit l'astucieuse Mocap. Les bras de sa mère se sont-ils fatigués de la porter pendant un long voyage?

— Une fille ne pèse jamais trop au bras de celle qui l'a enfantée, et si j'eusse été faible, les vôtres seraient venus à mon secours. Non, ce sont les mauvais esprits qui ont fait périr ma fille.

— Dis plutôt les méchants Péros, car ce sont eux qui t'ont contrainte à marcher dans les bois plus longtemps et plus vite que tu ne pouvais le faire, lorsque tu tournais le dos aux ossements de tes pères pour aller vivre dans l'esclavage. Alors ton lait est devenu mauvais, la maladie et la mort sont entrées avec lui dans le corps de ton enfant : ainsi ce sont les Péros qui l'ont tuée comme ils ont tué ta mère et toute sa tribu. Yassi-Miri ne serait ni bonne fille ni bonne mère si elle ne saisissait l'occasion de les venger tous. »

La famille Rodriguez ne soupçonnait guère le danger dont la menaçait le ressentiment de Mocap ni l'ardente application avec laquelle cette femme épiait le moment de le satisfaire, car Mocap n'avait point encore de plan arrêté; elle attendait une circonstance favora-

(1) Les Indiens du Brésil nommaient les Français *Maïrs* et les Portugais *Péros*.

ble. L'ennemi le plus méprisable en apparence est presque toujours le plus dangereux, parce que c'est celui dont on se défie le moins.

Yassy-Miri, livrée à elle-même, eût été incapable de méditer la moindre trahison contre des maîtres qui ne lui avaient fait aucune offense. Son équité naturelle se refusait à les envelopper dans une malédiction générale avec tous ceux de leur race, et il est certain que, sans l'influence de Mocap, il eût été facile de la soumettre au pouvoir de la civilisation ainsi que son mari Arraïp. Mais tous deux étaient accoutumés depuis leur enfance à se laisser gouverner par Mocap, à laquelle ils appartenaient par le sang et des obligations importantes. Ils la supposaient douée de qualités surnaturelles, qui la rendaient parmi ceux de sa race un objet de crainte et de vénération à la fois, et ces divers motifs, dont Mocap ne négligeait pas de se prévaloir avec toute l'adresse d'un esprit supérieur, les rendaient des instruments dociles entre ses mains.

L'ordre et la tranquillité qui régnaient autour de ses filles et de leur nombreuse suite, enhardit don Alvaro qui les avait accompagnées jusqu'alors, ainsi que don Alonzo de Sylva, le fiancé de dona Hélène, à les quitter pour se joindre à l'état-major de l'armée qui marchait en avant. Elvire et Hélène, rebutées de la difficulté des chemins, avaient abandonné leur litière pour monter sur des mules dont l'allure douce et docile ne leur offrait ni fatigue ni danger, et avec lesquelles elles se frayaient facilement un passage entre les arbres. La nourrice et l'enfant les suivaient de près sur la mule la mieux dressée; Mocap marchait auprès d'elle, prête à la secourir

en cas de besoin, tandis que d'autres serviteurs précédaient leurs maîtresses, s'emparant de la bride de leurs montures à la moindre apparence de péril. Le soir, des personnes préposées à cet effet formaient différents camps entourés d'un grand nombre de feux allumés, et chaque famille s'y arrangeait de son mieux pour passer la nuit. On avait également assigné une halte générale au milieu du jour.

A la fin de l'une de ces haltes, et au moment où chacun se pressait de se remettre en marche, un mouvement extraordinaire ayant eu lieu dans leur voisinage, dona Elvire apprit qu'une femme qui voyageait seule venait d'être surprise par les douleurs de l'enfantement. Tout le monde la plaignait, mais personne ne voulait rester pour la secourir, parce qu'un bruit circulait que la tribu féroce des Janguis suivait les émigrants et se disposait à les attaquer au passage d'une rivière dont on n'était pas éloigné. Les deux belles-sœurs, émues de compassion, ne purent se résoudre à abandonner cette infortunée dans un pareil moment. Elles se consultèrent à cet égard et furent bientôt d'accord de la faire placer dans leur litière ; mais voyant que leurs domestiques, dominés par l'effroi général, en étaient comme hors d'eux-mêmes, elles ne crurent pas devoir se fier à eux pour l'accomplissement de cet acte de charité, et mirent pied à terre afin de s'en acquitter elles-mêmes. Elles voulurent s'assurer de l'état de la malade et obtenir de son courage qu'elle consentit à les suivre dans la litière. Accompagnées de Mocap et de Yassi-Miri, les seules qui leur parurent calmes et de sang-froid, elles pénétrèrent dans le lieu ombragé où s'était trainée la pauvre femme,

après avoir donné à leurs gens l'ordre de les attendre et de se tenir prêts à rapprocher la litière au premier signal.

Les gémissements que lui arrachaient ses souffrances les conduisirent dans le fourré où gisait l'objet de leur compassion. Elles la trouvèrent à demi couchée sur la terre, ayant à ses côtés une bouteille d'eau et quelques livres de pain qu'on lui avait laissées. Hélène reconnut en elle la veuve d'un ouvrier mort en défendant Nazareth. Sa famille avait accepté le joug étranger ; mais pour elle, inconsolable de la perte de son mari, lorsque leur union était à peine formée, elle n'avait pu se résoudre à accepter pour maîtres ceux dont les armes le lui avaient ravi. Ouvrière elle-même, elle espérait gagner partout sa subsistance et celle de l'enfant qu'elle portait dans son sein, préférant vivre de la charité de ses compatriotes que des libéralités de leurs ennemis. Forte de son courage, la jeune veuve s'était jointe seule à l'armée des émigrants parmi lesquels elle n'avait que de très légères connaissances. La fatigue usa promptement ses forces, et lorsque l'épouvante se glissant dans la colonne vint à en accélérer la marche, elle se trouva incapable de la suivre. L'effroi s'empara de l'infortunée ; des douleurs prématurées l'obligèrent de s'arrêter tout à coup ; ses compagnes de voyage, mourant de peur elles-mêmes, ne purent que lui aider à se cacher dans le bois et la recommander à la miséricorde du ciel. Elle était expirante quand Elvire et Hélène la rencontrèrent.

La Providence, qui semble quelquefois favoriser les projets des méchants, voulut qu'à cette même heure les Janguis, ces sauvages alliés des Hollandais, si redoutés à cause de leur barbarie, sortissent tout à coup de leur em-

buscade et attaquaient les émigrants en cet endroit, mais du côté opposé à celui où se passait la triste scène que je viens de décrire. L'épouvantable cri de guerre que font entendre ces sauvages guerriers fit retentir la forêt et porta la terreur dans toutes les âmes. Chacun chercha son salut dans la fuite, oubliant tout, obligations, devoir, prudence même, puisqu'en s'écartant les uns des autres ils rendaient pour chacun le péril plus imminent. Caméran survint heureusement avec sa tribu pour secourir les colons éperdus. Un combat terrible se livra entre lui et les Janguis, qui furent enfin contraints de se retirer avec une grande perte ; mais la confusion fut extrême et dura assez pour fournir à Mocap l'occasion qu'elle cherchait depuis longtemps de se rendre maîtresse de la destinée d'une famille qu'elle haïssait.

Les dames portugaises venaient de recevoir le dernier soupir de la jeune veuve, qui l'avait exhalé en bénissant ses bienfaitrices, lorsque leurs oreilles furent alarmées du bruit d'un tumulte extraordinaire. Mocap reçut l'ordre de tâcher d'en découvrir la cause, que d'ailleurs on ne soupçonnait que trop ; ce dont elle s'acquitta avec l'adresse et la prudence d'une Indienne. Elle revint bientôt avec les signes d'une frayeur d'autant plus contagieuse qu'elle était réelle, les Janguis se montrant surtout ennemis acharnés des Indiens attachés aux Portugais, qu'ils fussent libres ou esclaves.

« Nous sommes perdues ! s'écria-t-elle, si nous ne fuyons au plus vite dans la forêt ; les Janguis n'épargnent personne, et vos guerriers sont trop loin pour nous secourir assez promptement ; suivez-moi. »

Elvire, épouvantée pour son fils, le saisit entre ses bras

et marcha rapidement sur les pas de Mocap. Hélène la suivit, non sans jeter un regard de pitié sur le cadavre encore chaud de la pauvre veuve, destiné à devenir la proie de quelque bête féroce. Yassi-Miri, inquiète et troublée, pensait au dessein secret de Mocap, et cherchait à découvrir dans sa physionomie si cette alerte était feinte ou réelle.

Mocap marchait toujours avec une grande célérité, prêtant l'oreille de temps à autre pour saisir les sons éloignés, sans communiquer à personne ses réflexions. Dona Elvire avait remis à sa nourrice le petit Sébastien, ce qui ne l'empêchait pas d'être hors d'haleine. Sa sœur, plus jeune et plus forte, commençait aussi à succomber de lassitude, lorsqu'elles arrivèrent au bord d'un marais qui paraissait devoir arrêter leur course.

« Je n'entends plus ces cris horribles, dit Elvire; ou ils ont cessé, ou nous avons fait assez de chemin pour n'avoir plus rien à craindre des Janguis, et nous pouvons nous reposer.

— Oui, reposez-vous quelques moments, répliqua Mocap; mais ensuite nous chercherons un lieu pour la nuit, car si vous vous endormiez au bord du marais, demain le soleil n'éclairerait que des cadavres à demi dévorés par les serpents. »

Les deux sœurs frissonnèrent, et leur premier mouvement fut de recommencer leur course; mais la vieille Américaine, qui les voyait exténuées, les en empêcha, en leur disant que tant que le soleil brillerait, elles n'auraient rien à redouter. Yassi-Miri ajouta naïvement que Mocap savait l'art de commander aux serpents, qui n'étaient redoutables pour elle que dans l'obscurité.

« Es-tu donc si habile, Mocap ? dit Héléna avec un sourire moqueur. Tes talents ne me sont donc pas encore tous connus ? »

— Peut-être, repartit Mocap ; mais avant la fin de notre voyage le cœur de la vieille Tupinambas sera devant vos yeux comme une eau transparente qui laisse compter tous les cailloux de son lit.

— Dieu le veuille, continua la jeune senora d'un air indolent ; ce sera une chose merveilleuse, car vous passez pour une race surnoise, chez laquelle la sincérité n'est pas fort en honneur. »

Le lieu où elles se reposaient était entouré d'arbres d'une hauteur prodigieuse et tellement rapprochés les uns des autres, qu'ils formaient comme un rempart impénétrable. De leurs cimes descendaient avec grâce une grande variété de lianes fleuries, dont les guirlandes se mêlaient aux arbres et à d'autres plantes parasites, formant mille décors d'un admirable effet. Les derniers rayons du soleil perçant par intervalles leurs arcades de verdure, éclairaient les voûtes lointaines de la forêt et faisaient étinceler le riche plumage des oiseaux qui voltigeaient de rameaux en rameaux. Il eût été difficile de trouver un site plus ravissant, et les deux sœurs ne purent le contempler sans admiration ; mais une vive inquiétude d'esprit dispose mal à jouir des beautés de la nature, et nos jeunes Portugaises oublièrent promptement celles qu'elles avaient sous les yeux pour ne s'occuper que des dangers de leur situation, quoiqu'elles en ignorassent encore toute l'étendue. Non-seulement ce n'était pas peu de chose pour des femmes accoutumées à toutes les délicatesses de la vie, de passer une nuit au fond des bois,

sans abri, seules avec deux esclaves de leur sexe, sans défense, sans provisions ; elles ne savaient pas en outre où leur course précipitée les avait conduites, s'il leur serait facile de rejoindre leur père et d'éviter de tomber entre les mains des barbares ennemis qui les en avaient séparées.

« O ma sœur ! dit Elvire, je reconnais qu'il n'est pas toujours prudent de s'abandonner aux mouvements les plus légitimes du cœur, et que c'est à la sagesse de les régler. Le temps que nous avons employé si inutilement auprès de cette infortunée peut nous coûter bien cher. Je sens amèrement que je ne devais pas vous entraîner dans une démarche si dangereuse, vous que don Alvaro avait confiée à mes soins, et que s'il arrivait malheur à cet enfant, mon époux aurait le droit de me reprocher de l'avoir sacrifié à ma compassion pour une étrangère.

— N'augmentez pas votre détresse par ces tristes et inutiles réflexions, lui répondit Héléna ; votre intention était charitable, le Seigneur vous l'a peut-être lui-même inspirée, et quant à l'issue, lui seul la connaissait. Que savons-nous si nous ne devons pas la vie à notre absence de la colonne dans ce moment ? Il se peut que sans elle nous fussions tombées sous les massues des Janguis. Notre position est misérable ; mais elle n'est pas désespérée, puisque nous sommes sous la conduite de femmes dont la sagacité pour se diriger dans les bois est, dit-on, merveilleuse. S'il ne faut que des promesses séduisantes pour éveiller leur instinct, assurément nous ne les épargnerons pas, ni les récompenses non plus. »

Se tournant alors vers Mocap, qui se reposait à quelques pas, elle lui demanda, de l'air d'autorité qui lui

était habituel, de s'approcher pour leur dire ce qu'elle pensait du chemin qu'elles avaient parcouru, et de celui qu'elles devaient faire encore pour rejoindre leurs amis et leur père.

« Je ne sais, répondit Mocap sans se déranger et en affectant un air insouciant, les Portugais regardaient la rivière et nous lui avons tourné le dos. »

Hélène, scandalisée du ton de cette réponse et de n'avoir pas été promptement obéie, allait en exprimer son indignation, lorsque sa belle-sœur l'engagea tout bas à se modérer.

« Si vous l'effarouchez, ajouta-t-elle, elle prendra la fuite et nous abandonnera. Que deviendrons-nous ensuite, n'ayant plus pour guide qu'une jeune personne sans expérience? »

Le silence de dona Hélène prouvant qu'elle se rendait à cette observation, sa belle-sœur reprit à haute voix :

« Hélas ! Mocap a raison, la frayeur donne des ailes, et tout entières à la nôtre, nous avons couru loin du tumulte, sans penser à autre chose qu'à nous en éloigner, sans nous inquiéter du retour. Cependant la circonstance du passage de la rivière peut nous aider puissamment à sortir de ce cruel embarras. Je compte sur la tendresse inquiète de don Alvaro, qui est peut-être déjà à notre recherche, et sur l'expérience de la vieille Indienne qui saura bien nous ramener du côté du fleuve.

— Oui, oui, dit Hélène en saisissant cette espérance avec toute la vivacité de son âge ; demain, au point du jour, j'enverrai mon esclave à la découverte.

— Les pieds de la vieille Tupinambas ne sont plus agiles, répliqua sèchement Mocap ; les coups de verges lui ont rompu les nerfs. »

Les dames tressaillirent de surprise et commencèrent à redouter une révolte de la part de cette femme. Elles examinèrent l'attitude de Yassi-Miri pour s'assurer que ce n'était point un complot arrangé entre elles; le visage de la jeune Indienne n'exprimait qu'une complète impassibilité. Alors dona Elvire, après avoir par un signe recommandé la prudence à sa fière et impatiente compagne, dit à Mocap :

« Si la vieille Tupinambas est fatiguée, le repos de la nuit lui fera du bien. Qu'elle ne se laisse pas décourager par la longueur du chemin; elle recevra de nous autant de cruzados qu'il y a de grains d'or dans ce chapelet, si elle nous ramène à don Alvaro. »

Mocap se mit à rire et à réciter une parabole de son pays.

« Un jour, dit-elle, l'oiseau qui est né d'un rayon de soleil se prit dans les filets de l'araignée son ennemie. Comme elle s'apprêtait à le dévorer, il lui promit ses plus belles plumes, si elle le remettait en liberté. — Oiseau sans cervelle, lui répartit l'araignée, quand je suis entièrement la maîtresse de ton sort, peux-tu bien disposer de la moindre partie de ton plumage? Tes dépouilles m'appartiennent comme ta vie.

— Qu'ose donc nous faire entendre par là cette insolente esclave? s'écria la fière Hélène tremblante de colère.

— Hélas! je ne sais, répondit dona Elvire avec inquiétude, ses paroles et ses manières ont quelque chose d'hostile qui me fait trembler. Vous auriez mieux fait de lui épargner le châtiment qu'elle a subi tout récemment, comme je vous y engageais. Maintenant il faut tâcher de





Imp. Bertaults Paris

Qu'ose donc nous faire entendre par là cette insolente esclave.

l'adoucir et pardonner à son ressentiment ces allusions provoquantes. Laissez-moi lui parler. « Mocal, reprit-elle avec une gravité douce, nous ne savons ce que signifie le conte de l'araignée-crabe et de l'oiseau-mouche que vous venez de nous dire ; mais je suis bien certaine que vous ne pensez point abuser de notre inexpérience dans les bois , pour nous y laisser exposées à des dangers dont votre sagacité peut seule nous mettre à l'abri.

— Mocal a vu bien des soleils , elle est réputée sage parmi les siens, elle fera ce que son esprit a résolu. »

Après avoir prononcé avec emphase cette réponse ambiguë, elle se mit à causer dans sa langue avec Yassi-Miri , laissant les dames dans l'inquiétude et la consternation.

CHAPITRE VII.

Une nuit dans le désert.

Le jour commençait à s'éteindre rapidement sous l'ombrage de la forêt, lorsque les deux esclaves se consultèrent sur le parti qu'il convenait de prendre pour leur sûreté. Si d'un côté elles redoutaient l'humidité de ce lieu pendant les ténèbres, de l'autre, elles appréhendaient la rencontre des Janguis ou celle des Portugais qui les aurait fait tomber dans l'esclavage, en marchant trop à l'aventure. Yassi-Miri n'était point insensible au plaisir de se retrouver en liberté, mais elle n'aurait point voulu que ce fût aux dépens de celle de dona Elvire qu'elle aimait à cause de sa douceur et dont l'enfant lui était cher. Cependant l'affection qu'elle leur avait vouée ne pouvait balancer l'affection plus ancienne et plus légitime qu'elle portait à Mocal, sœur de sa mère, qui lui en avait servi depuis qu'elle existait, et dont le fils était son mari. En proie à ces impressions opposées, elle écoutait la vieille Indienne lui expliquer ses craintes, ses projets et ses espérances avec plus de soumission que de joie.

« Il serait imprudent de dormir ici, disait Mocal ; mais nous ne devons marcher dans cette forêt qu'avec les plus grandes précautions, et après avoir donné le temps aux Janguis de reprendre le chemin de leurs villages, car il vaudrait autant voir deux panthères affamées venir à notre rencontre qu'une troupe de ces ennemis féroces. Évitions aussi le vieux chef, don Alvaro, qui doit chercher nos traces. Il sera bientôt persuadé que les Janguis

nous ont toutes tuées ou faites prisonnières, et cette erreur l'empêchera de troubler notre retraite.

— Ma mère est très sage, elle pèse le bien et le mal; mais Yassi-Miri est une ignorante qui ne saurait pénétrer dans l'esprit de Mocap pour voir les desseins qu'elle y renferme. Notre tribu est dispersée comme les feuilles desséchées des arbres, le feu a noirci nos cabanes, il n'y reste que les os de nos pères. Ma mère compte-t-elle les relever pour y conduire les Portugaises? Peut-être a-t-elle ordonné à son fils de rebâtir l'ancienne demeure des Tupinambas.

— Yassi-Miri était bien petite, lorsque je l'emportai suspendue à mes épaules jusque chez les Tapuyas, où j'allai chercher un asile, parce que nous n'étions plus assez nombreux ni assez forts pour nous suffire à nous-mêmes. Qu'irions-nous donc faire aujourd'hui dans le lieu que les méchants Portugais nous ont contraints d'abandonner? Il vaut mieux retourner parmi les Tapuyas dans la cabane de l'exil; mais nous n'y retournerons pas seuls.

— Les Tapuyas haïssent les Péros, ils seront mécontents de les voir partager notre cabane.

— Où est la tribu qui les aime?

— Ils feront mourir l'enfant que j'ai nourri de mon lait, et ce sera un grand chagrin pour Yassi-Miri.

— Il ne mourra point. Quand il en aura la force, il servira le chef des Tapuyas comme ses pères se font servir par les Indiens.

— Mais lui-même est le fils d'un chef, sa mère saura bien le lui dire, il ne voudra point obéir au Tapuyas. Voyez comme il est beau! comme déjà sa petite voix sait commander! Non, il ne doit point devenir esclave.

En parlant ainsi, elle dressait l'enfant sur ses petits pieds, et le regardait avec l'orgueil d'une nourrice affectionnée. Mocap lui posa une main sur le bras, et prenant l'attitude d'une personne qui écoute, elle reprit :

« Yassi-Miri entend-elle le chant d'un oiseau ? C'est celui du messager des âmes. Écoute-le, car nos ancêtres nous l'envoient pour nous instruire de leurs volontés.

— J'entends bien des sons plaintifs, mais je ne sais ce qu'ils veulent dire.

— Les coutumes des étrangers ont fait oublier à ma fille celles de ses pères. Pour moi dont le cœur a toujours habité dans les forêts, je n'en ai pas perdu le souvenir. L'âme de ta mère est irritée contre toi à cause de ton affection pour une race ennemie. Elle te commande de ne pas t'opposer à ma vengeance et de rester fidèle aux traditions de ton peuple.

— Je lui obéirai, dit la jeune Américaine en regardant autour d'elle avec terreur ; oui, Yassi-Miri suivra partout Mocap sans lui demander : Pourquoi marches-tu dans tel ou tel sentier ? »

Mocap, ayant ainsi, par son adresse, triomphé de la sensibilité de sa compagne, se leva pour se remettre en marche et chercher un lieu pour la nuit, en s'éloignant autant que possible du voisinage du marais. Dona Elvire et sa belle-sœur, malgré la juste défiance qu'elles avaient conçue de cette femme, suivirent Mocap sans résistance, ne sachant que trop bien que leur sûreté dans cette forêt dépendait entièrement d'elle, et que, réduites à leurs seules ressources, elles y périraient infailliblement de misère et de faim.

Lorsqu'on eut fait choix d'un emplacement, la vieille

Tupinambas fit asseoir ses compagnes et les invita à manger des fruits qu'elle avait cueillis chemin faisant. C'étaient des grappes de raisin sauvage, des pommes de pin que le vent avait détachées de leurs hautes cîmes, les fruits du pacoaire, et bien d'autres encore, car les forêts du Brésil abondent en arbres fertiles et en fruits nourris-sants. En dépit de tant de richesses végétales, dona Elvire et dona Hélène, auxquelles leurs propriétés étaient inconnues, seraient mortes de faim dans la crainte de s'empoisonner. Ce ne fut pas sans hésitation qu'elles les reçurent de la main de Mocap ; cette femme s'en aperçut très bien, mais sans paraître s'en offenser, elle en mangea la première en leur présence, et elles purent, en toute sécurité, se dédommager d'un long jeûne. Elles suivaient avec anxiété tous les mouvements de la vieille Américaine, qui s'occupait de pourvoir à leurs besoins en préparant des réduits pour leur coucher, de concert avec Yassi-Miri. En la voyant courber en berceau les branches les plus flexibles et arracher de longues herbes pour en former sur la terre une sorte de matelas, dona Elvire ne savait qu'augurer de ces attentions qui, d'ailleurs, ne s'accordaient guère avec l'expression dure et sauvage de sa physionomie.

« Je crois, dit-elle à Hélène, que le caractère de cette femme nous a été peu connu jusqu'ici, et qu'on n'a pas assez ménagé sa susceptibilité naturelle. Un vif ressentiment paraît empreint dans ses discours, et cependant voyez comme elle s'efforce de nous être utile. Passons-lui donc sa mauvaise humeur, de peur que, s'y abandonnant tout à fait, elle ne prenne la fuite à l'exemple de tant d'autres esclaves.

— Je vous assure, ma sœur, que je m'en consolerais aisément, tant l'insolence de son langage et la cruelle joie qui brille dans ses yeux, lorsqu'elle nous voit inquiètes, me sont insupportables. Songez donc que nous ne pouvons être fort éloignées de la colonne des émigrants, que mon père et don Alonzo ne manqueront pas de faire, pour nous trouver, les plus promptes et les plus exactes recherches, et qu'il me semble que nous pouvons compter sur la fidélité de votre jeune esclave.

— Il est vrai qu'elle paraît attachée à mon fils ; mais ne remarquez-vous pas entre elle et Mocap une intimité plus étroite depuis que nous avons quitté Nazareth ? Quand celle-ci lui parle, son ton de voix et ses gestes décèlent une autorité affectueuse, et, de son côté, Yassi-Miri l'écoute avec soumission et respect. On dirait une mère et sa fille, et je ne leur supposais d'autre liaison que celle d'appartenir au même peuple ; j'en conclus que l'influence de Mocap l'emporterait aisément sur toute autre considération.

— Il faut la prévenir et nous assurer le dévouement de votre esclave par l'appât des promesses les plus séduisantes.

— Vous oubliez le peu de succès qu'un pareil moyen a eu sur Mocap. L'affection rend incorruptible comme la fierté.

— La fierté ! l'affection ! les indigènes les connaissent-ils ?

— Hélène, ces préventions sont injustes. Pour être inférieurs aux nations civilisées sous beaucoup de rapports, les Indiens ne peuvent être étrangers aux sentiments de la nature, à ceux de l'amitié. Dieu a donné un cœur à ces femmes aussi bien qu'à nous. Bien certaine-

ment, ni séductions ni menaces ne vous persuaderaient de me trahir.

— C'en est trop, dona Elvire, je ne souffrirai pas que vous me compariez, moi, chrétienne et noble Portugaise, à ces êtres dégradés, à peine au-dessus des bêtes de leurs forêts ; à des monstres anthropophages qui préfèrent une odieuse nudité aux habitudes décentes de la civilisation. Non, je ne le souffrirai pas. Autant vaudrait nous assimiler aux femelles du tigre et de la panthère.

— Convenez pourtant, reprit Elvire en souriant de la véhémence de la jeune senora, qu'on n'a jamais entrepris de prêcher la foi aux panthères, tandis qu'on l'a fait connaître aux Indiens, et même avec succès. Il s'en convertirait un bien grand nombre, si, au lieu des'en reposer sur les seuls missionnaires, tous les chrétiens le devenaient eux-mêmes dans leurs maisons, en joignant l'exemple aux préceptes ; mais combien de colons ne veulent voir, comme vous, que des bêtes de somme dans leurs esclaves, au lieu de les considérer comme des frères et des sœurs infortunés qu'il est de notre devoir de consoler et d'instruire ! »

Pendant cet entretien, celles qui en étaient le sujet ayant achevé leurs préparatifs, invitèrent les dames à se livrer au repos avec sécurité. Rien ne paraissait les menacer d'aucun péril de la part des animaux féroces, que le bruit de la guerre et le voisinage des établissements européens avaient depuis longtemps éloignés de cette partie de la forêt. Le terrain sec et élevé sur lequel on campait devait aussi les rassurer contre l'attaque des reptiles. Elvire proposa d'allumer du feu ; mais Mocap alléguait que ce serait attirer près d'elles les Janguis, plus

redoutables que les serpents les plus dangereux, et, intérieurement, elle craignait aussi de découvrir leur retraite à ceux qui cherchaient les deux sœurs. Celles-ci, qui ne pouvaient pénétrer ce dernier motif, n'insistèrent pas davantage. Après s'être recommandées à la protection de celui pour lequel *les ténèbres sont comme la lumière*, elles allèrent prendre place sur leur matelas de verdure, ayant à leurs pieds Yassi-Miri et le petit enfant.

Ce groupe, accablé de fatigue, ne tarda point à dormir profondément, à l'exception de dona Elvire, qui demeura la tête appuyée sur son coude, les yeux ouverts, l'oreille attentive, veillant à la sûreté de son fils. Assise au pied d'un énorme jacapuya, arbre dont le fruit imite par sa forme, un petit vase garni de son couvercle, Mocap avait caché sa tête sous une pièce de coton qui faisait partie de ses vêtements, de sorte qu'il était difficile de voir si elle dormait ou se tenait éveillée. Cependant ses yeux noirs étincelaient fréquemment dans l'obscurité, et alors ils se dirigeaient vers la figure mélancolique de dona Elvire, qu'ils retrouvaient toujours dans la même attitude. L'esclave prit enfin la parole de manière à être entendue de celle qui veillait sans interrompre le repos des autres.

« Pourquoi les paupières de dona Elvire ne se ferment-elles pas comme celles de sa sœur ? demanda-t-elle. Serait-ce qu'elle n'ose se fier à la garde d'une vieille femme ?

— Non, Mocap, je sais que tes yeux voient mieux que les miens, quoiqu'ils soient moins jeunes ; mais mon esprit est trop agité pour me permettre de dormir. Le sort de mon mari m'inquiète, je pense aussi aux craintes de don Alvaro, qui ignore ce que nous sommes devenues.

Enfin je ne puis me défendre d'un peu de terreur en me voyant de nuit au fond des bois ; les femmes de ma nation n'y sont point accoutumées , les ténèbres leur font peur, elles ne se croient pas en sûreté ici comme dans leurs habitations.

— Pourquoi disent-elles donc que leur Dieu est partout, qu'il est puissant et bon , et qu'il n'arrive rien que par sa volonté ? Si cela était vrai , la nuit et le jour, la voûte du ciel ou le toit de la maison seraient la même chose pour les chrétiens. »

Elvire surprise et embarrassée de cette objection inattendue fut d'abord tentée d'y répondre par le silence froid et dédaigneux d'une maîtresse offensée de la liberté de son esclave ; mais la droiture de son caractère l'emportant sur sa fierté, elle repartit :

« Je ne puis nier, Mocap, que ton observation ne soit juste. Notre conduite n'est pas toujours d'accord avec notre croyance, et nous tombons fréquemment dans la tristesse et dans la défiance, au lieu de nous en remettre à notre Dieu. Toutefois il y a des périls que la prudence humaine suffit pour éloigner, et dont il est raisonnable de se défier en veillant au salut de ceux qui ont les yeux fermés par le sommeil.

— Que craint pour ceux-là dona Elvire ?

— Les Janguis peuvent être encore dans les bois.

— Que la senora se repose sur la vigilance de Mocap.

Une nuit sans sommeil est une mauvaise préparation aux fatigues du voyage que nous aurons à faire demain. »

Cette invitation ne rassura point l'épouse de don Aleixo, elle excita au contraire sa défiance, car elle s'imagina que l'esclave voulait profiter de leur sommeil pour les

abandonner dans ce désert, et elle résolut de l'épier plus attentivement encore; mais, comme il était important de lui cacher la mauvaise opinion qu'on avait d'elle, Elvire feignit au contraire de la ménager.

« J'ai dit à Mocap que le chagrin me tient les yeux ouverts, qu'elle dorme donc, car elle a besoin de réparer ses forces, je veillerai jusqu'au jour.

— Vos maux sont légers, le dormir les rendra plus légers encore.

— Légers! ô ciel! vous osez dire qu'ignorer le sort d'un époux, se voir chassée de ses biens, de son pays, séparée de sa famille, égarée dans une forêt, exposée à mille dangers, ce sont des maux qu'on oublie facilement dans le sommeil! Dormez, dormez, Mocap, vous ne comprenez rien à mes douleurs.

— Je ne les comprends que trop bien, reprit l'Indienne avec amertume, puisque j'en souffre depuis plus longtemps que vous. Ne suis-je pas aussi loin de mon peuple, dépouillée de ce que je possédais, en proie à tous les maux de l'esclavage? D'avidés étrangers sont venus s'emparer de nos terres de chasse, brûler nos villages, exterminer nos guerriers. Ceux qui nous ont traités ainsi étaient-ils pauvres et nus comme nous les sommes! Avaient-ils faim? Leurs arbres ne produisent-ils point de fruits? Leurs rivières manquent-elles de poisson? Ils vantent eux-mêmes la fertilité de leur pays et disent qu'il leur donne de tout en abondance.

— Les Portugais construisent des vaisseaux, répondit Elvire de plus en plus surprise, mais font-ils aussi le vent qui les soutient et les pousse sur la mer? Non, c'est l'ouvrage de Dieu, et tous les hommes réunis ne sauraient

enfler une voile. Ainsi la main de notre Dieu a seule fait aborder nos navires sur ce rivage. Nos pères y ont trouvé un peuple qui ne connaissait point ce Dieu puissant, qu'il faut que toute la terre adore, ils ont été chercher des missionnaires pour leur enseigner la grande science du salut.

— Oui, voilà ce qu'ils disent; mais pourquoi notre sang a-t-il coulé? Pourquoi nos terres sont-elles devenues les vôtres? Pourquoi sommes-nous chassés dans les bois, comme on chasse le loup et la panthère? Parce qu'après s'être emparés violemment de nos terres fertiles, les Portugais achètent des esclaves pour les cultiver.

— Nous méprisons ceux qui s'en procurent par un infâme trafic, dit Elvire; il y a même des lois qui les punissent: notre roi veut être le protecteur des Indiens comme de ses autres sujets.

— Je ne connais point votre roi; mais je sais que sa protection ne nous empêche point de devenir la proie de son peuple, et, quant à ceux qui demeurent dans les villes, s'ils ne nous troublent point dans nos déserts, ils nous achètent des mains de nos persécuteurs; leurs maisons sont pleines d'esclaves. »

Elvire baissa les yeux devant le regard étincelant de Mocap, jusqu'à ce que, sentant la nécessité de ne pas paraître réduite au silence, elle reprit :

« Quand nous reprochons à votre peuple l'atrocité de certaines coutumes, il allègue pour excuse qu'elles existaient longtemps avant cette génération, et qu'il ne fait que marcher sur les traces de ses pères. Nous aussi, nous sommes venus longtemps après les fondateurs de nos colonies; s'il y a des choses injustes, est-ce à nous qu'on doit les attribuer? Demande à Yassi-Miri si je n'ai pas

toujours été pour elle une maîtresse indulgente et affectionnée.

— Yassi-Miri ne se plaint pas de celle qui a besoin du lait de ses mamelles, répliqua sèchement l'impitoyable Mocap. Ses épaules ne portent point, comme les miennes, les marques des coups de verges dont on les a frappées. S'il faisait jour, vous les verriez encore, car elles sont toutes fraîches, et ce ne sont point vos pères qui me les ont faites. Celle dont la voix excitait le bras de son serviteur, où est-elle, maintenant ? A qui peut-elle commander ?

En parlant ainsi, la Brésilienne laissait briller dans ses yeux une joie maligne, qui aurait vivement alarmé dona Elvire, si l'obscurité lui eût permis de la voir.

« Ma belle-sœur est une enfant, dit-elle après une minute de réflexion ; une enfant un peu gâtée même, je l'avoue, et sa vivacité l'emporte parfois trop loin ; mais le malheur la rendra plus juste. En vous devant aujourd'hui son salut elle reviendra de ses préventions, et vous la trouverez à l'avenir aussi bonne et aussi généreuse qu'elle s'est montrée capricieuse et sévère jusqu'ici. »

Mocap ne répondit rien et toutes deux gardèrent le silence le reste de la nuit. Pendant une heure encore dona Elvire lutta avec succès contre le besoin du sommeil ; elle ouvrait et fermait alternativement les yeux, voyant toujours l'esclave à la même place. Enfin la nature l'emporta ; sa tête appesantie se laissa aller doucement sur l'épaule d'Hélène, et bientôt elle fut comme sa compagne, profondément endormie.

CHAPITRE VIII.

Les traditions brésiliennes.

Le premier qui s'éveilla fut le petit Sébastien ; sa nourrice se hâta de lui donner sa nourriture ordinaire pour apaiser ses cris ; mais déjà ils étaient parvenus aux oreilles de sa mère, dont le court sommeil fut aussitôt dissipé. Ses yeux se tournèrent vers le jacapuya, mais ils n'y retrouvèrent plus Mocap. Yassi-Miri lui dit que la vieille Tupinambas était allée reconnaître les sentiers et chercher de la nourriture, explication qui calma d'autant plus les craintes de la dame portugaise qu'elle lui fut donnée du ton le plus paisible et le plus naturel. Les deux sœurs s'agenouillèrent pour réciter leur chapelet, puis elles se promenèrent en s'entretenant de leur embarrassante situation et de la dépendance inquiétante où elles se trouvaient d'une esclave irritée.

« Elle ne manquera point de s'en prévaloir pour obtenir de nous une plus grande récompense, dit Héléna ; peut-être même demandera-t-elle sa liberté, et en vérité je me verrais sans regret débarrassée d'une pareille créature à la fois stupide et impertinente.

— Si vous eussiez entendu cette nuit notre conversation, Héléna, vous ne parleriez pas ainsi. J'étais confondue de la justesse de son raisonnement ; elle est révoltée de l'état misérable de sa nation, elle s'en plaint avec énergie, et j'ai pensé, en l'écoutant, que nous ne saurions assez ménager cette âme fière.

— Mon Dieu, ma sœur, quel étrange langage est le

vôtre ! Parleriez-vous autrement d'une princesse du sang royal de Bragance ?

— La fierté peut élever l'âme de la femme ou de la mère d'un cacique comme celle d'une reine de l'Europe, Hélène, et Mocap se prétend d'un rang supérieur. Je vous exhorte donc, dans votre propre intérêt, à ne pas froisser davantage la hante opinion qu'elle paraît avoir de sa naissance. N'en riez point, ma sœur ; mais souvenez-vous plutôt qu'aux yeux de celui que nous adorons, et devant lequel nous venons de nous humilier, une couronne de diamants n'est pas plus précieuse qu'une couronne de plumes et que les prétentions orgueilleuses de ceux qui les portent sont également vaines. Nous sommes tous descendus d'un même père et appelés au même salut. »

Elles retournèrent auprès de Yassi-Miri, qui faisait marcher l'enfant en jetant devant lui une pomme de pin. Elle ne paraissait point inquiète de l'absence de sa compagne, et cependant cette absence prolongée ne rassurait point dona Elvire.

« Mocap ne nous a point abandonnées sans retour dans cette forêt, dit-elle à la jeune Indienne en affectant une sécurité qui lui manquait ; mais si quelque accident malheureux nous privait de son secours, sûrement Yassi-Miri deviendrait notre guide.

— Yassi-Miri n'a jamais voyagé seule dans les bois, répondit l'Indienne ; elle n'en connaît point les sentiers ; elle ne pourrait retrouver les ruines du village de sa mère ni la terre qui couvre ses os.

— C'est que sans doute ils sont bien loin d'ici ; mais il est moins difficile de retrouver les traces de ceux que



Elles retournerent auprès de Yassi-Mur, qui faisait
marcher l'enfant en jetant devant lui une pomme de pin.



nous n'avons quittés que d'hier. Beaucoup de pas doivent avoir laissé de nombreuses empreintes.

— Les pieds des Janguis sont aussi en grand nombre : Yassi-Miri saurait-elle les distinguer de ceux des Péros ? Il faut attendre Mocap.

— Cependant, si elle ne revenait pas, que ferions-nous ?

— Mourir ici vaudrait mieux que de tomber sous la massue des Janguis.

— Juste ciel ! quelle alternative ! s'écria Héléna, et avec quel calme ces sauvages se résignent à la mort ! Ne trouves-tu pas, nourrice, que nous sommes encore bien jeunes pour quitter la vie ?

— Il tombe des arbres plus de fruits verts que de fruits mûrs, senora.

— Je ne le sais que trop, répliqua Héléna ; les personnes comme les fruits n'atteignent pas toutes leur maturité ; mourir ici, loin des secours de la religion, sans emporter la bénédiction de mon père, sans recevoir les adieux de... de ceux qui nous sont chers ! sans avoir la consolation de penser qu'on sera enseveli dans une terre sainte... O c'en est trop ! c'en est trop ! »

La pauvre fille fondit en larmes.

« Pourquoi vous désespérer ainsi, chère sœur ? lui dit la pieuse Elvire. Mettons notre confiance dans le ciel, car c'est de lui que nous viendra le secours. Il nous enverra la délivrance, ou nous donnera la force de mourir saintement. Toutes les créatures ne sont que les instruments de sa volonté, et bien souvent il se sert des plus faibles pour l'accomplir. »

Élevant alors ses yeux humides de larmes, elle laissa

échapper de ses lèvres une de ces touchantes invocations que le malheur inspire aux âmes vraiment religieuses. Héléna se jeta dans ses bras, elles restèrent quelques instants serrées l'une contre l'autre. Elvire remarquant que Yassi-Miri les contemplait avec attendrissement, lui dit avec bonté :

« C'est aussi pour toi que j'ai prié, pourquoi ne te joindrais-tu pas à nous ? tu es la compagne de nos périls.

— Yassi-Miri ne connaît point votre Dieu, elle ne sait pas comment on lui parle.

— Ce qu'elle dit là est pour nous un amer reproche, Héléna. Oui, nous sommes coupables d'une grande négligence.

— Ma sœur, votre conscience est trop délicate ; sommes-nous donc obligées de travailler à la conversion de nos esclaves ? Cela regarde les prêtres et les missionnaires.

— Il est vrai qu'étant plus versés que nous dans ces matières, et tirant de leur saint caractère une autorité qui nous manque, ils ont plus de chance d'y réussir ; mais Dieu bénit quelquefois les efforts des chrétiens ignorants, et c'est notre devoir de nous intéresser aux âmes de ceux qui nous appartiennent. Si nous étions aussi exigeants pour le service qu'ils doivent à Dieu que pour celui qu'ils nous doivent à nous-mêmes, leur instruction religieuse ne laisserait rien à désirer.

— Vous savez bien, Elvire, que mon père a toujours ordonné à ses esclaves d'assister aux cérémonies de l'Église.

— Oui, Héléna ; mais je sais aussi que trop souvent, pour mon plaisir ou pour mon intérêt, j'ai empêché les miens de remplir fidèlement cette obligation importante.

Sans doute la fréquentation de l'Église est une bonne chose ; et toutefois il faut quelque chose de plus à ces pauvres âmes qui ont vieilli dans l'abrutissement. La meilleure semence est répandue en vain sur une terre non préparée.

— Nous n'avons fait que suivre l'usage de tous les colons, ma sœur.

— La négligence d'autrui ne justifie pas la nôtre , continua Elvire , il vaut mieux donner un bon exemple que de s'en tenir à un mauvais. Je vous avoue , Héléna , que je ne puis m'empêcher de craindre que nous n'en subissions les dangereuses conséquences. Si ces esclaves avaient été soigneusement instruites des devoirs de la religion , elles sauraient que la vengeance appartient au Seigneur et que le chrétien doit surmonter le mal par le bien. Au contraire , dans leurs mœurs sauvages , c'est une vertu de se venger de ses ennemis. Si Mocap juge que nous avons abusé de notre pouvoir sur elle , n'avons-nous pas tout à redouter de son ressentiment ? »

La jeune fille baissa la tête et garda le silence , car sa conscience lui faisait des reproches qu'elle ne pouvait désavouer. C'était elle surtout dont la rigueur et l'esprit hautain avaient rendu à Mocap son esclavage insupportable. Sa belle-sœur , voyant qu'elle avait éveillé en elle des remords salutaires , feignit délicatement de ne pas le remarquer , et s'asseyant auprès de Yassi-Miri , elle prit son enfant sur ses genoux , et se remit à causer avec l'Américaine.

« Mocap aura été trop avant dans la forêt , lui dit-elle , elle ne peut plus retrouver son chemin pour revenir vers nous.

— Quand le ramier perdra sa route à travers les airs, la vieille Tupinambas s'égarera dans les bois où chassaient les guerriers de sa tribu, répondit la nourrice avec un air de confiance.

— Mocap n'aime pas les femmes de mon peuple : peut-être a-t-elle pris la fuite vers le sien, nous ne la verrons pas revenir.

— N'a-t-elle pas dit à Yassi-Miri de l'attendre ?

— Peut-être a-t-elle voulu la tromper aussi bien que nous ?

— Une mère n'agit point de la sorte avec son enfant... Yassi-Miri s'arrêta tout à coup, comme une personne qui a laissé échapper son secret.

— Mais Mocap n'est point ta mère, dit vivement Hélène en venant prendre part à la conversation.

— Elle est la mère de mon mari, reprit Yassi-Miri d'un air un peu confus, celle qui m'a enfantée était sa sœur.

— Quelle duplicité ! s'écria Hélène, avec quel soin elles nous ont caché leur lien de famille ! Quel était le but de ce mystère ?

— Mocap sait beaucoup de choses, sa mémoire est pleine des traditions de nos ancêtres, depuis le temps où l'homme de feu prit place dans leur conseil jusqu'au jour qu'ils partirent pour l'exil. Yassi-Miri ne connaît rien, elle doit donc obéir.

— Qu'entend-elle par l'homme de feu ? reprit Hélène en regardant Elvire.

— Explique-nous cela, si tu peux, Yassi-Miri, ajouta la jeune mère.

— On le nommait autrement le grand Caramourou,

répartit l'Indienne , il était arrivé dans un grand canot qui se brisa contre les rochers du pays qu'habitaient alors les Tupinambas nos ancêtres. C'était une belle contrée, aussi la leur a-t-on enlevée par violence. Un jour qu'ils avaient bu abondamment du suc de l'acayaba , ils virent des inconnus qui du bord de la mer se dirigeaient vers leur aldée. Les Tupinambas leur crièrent de s'arrêter, et et comme ils s'avançaient toujours, on tua les uns à coups de flèches, on fit les autres prisonniers pour servir à la fête.

— Quoi ? quelle fête ? » interrompit Hélène avec impétuosité.

Yassi-Miri garda le silence.

« Je te comprends, poursuivit la jeune Portugaise, ils en firent un abominable festin. »

Les indigènes établis parmi les Européens n'avouaient qu'avec répugnance cette odieuse coutume de leurs ancêtres, intimidés par la juste horreur qu'elle inspirait aux colons. La nourrice demeura muette, la rougeur sur le visage, n'osant continuer son récit. Elvire vint encore à son secours.

« Je trouve assurément comme vous, ma sœur, que l'anthropophagie est une chose révoltante ; mais songez que cette esclave nous parle d'un temps fort éloigné, où personne n'avait encore appris à ces pauvres gens qu'ils commettaient une action infâme, dont leurs descendants mieux instruits rougiraient un jour. Souffrez donc que Yassi-Miri poursuive un récit qui déjà m'intéresse. »

La nourrice reprit timidement :

« Le lendemain, des Tupinambas s'étant levés de bonne heure pour aller pêcher, virent un étranger sortir

des mangliers qui croissaient au bord de la mer. Saisis de frayeur, ils le prirent d'abord pour l'Ypinapra, monstre redoutable, qui demeure au fond des eaux, dont le visage est semblable à celui d'un homme, et qui emporte dans l'abîme les imprudents qui osent s'en approcher. Cependant en considérant mieux cet étranger, ils le reconnurent à sa couleur, à ses vêtements et à sa démarche, pour le compagnon de ceux qu'ils avaient pris la veille. Ils allèrent à sa rencontre. En les voyant, il cueillit une branche verte, se prosterna à leurs pieds, et tâcha de leur faire comprendre que son désir était de vivre en paix avec eux. Caramourou, car c'était lui, craignait de mourir comme ses amis ; mais les Tupinambas, loin de lui faire aucun mal, le conduisirent au chef qui le rassura et le garda dans sa cabane, en le traitant avec beaucoup de bonté, le menant avec lui à la pêche et à la chasse ; il était armé d'une de ces massues bruyantes, que vous appelez mousquets. Nos pères furent bien surpris de voir l'homme la diriger sur un oiseau qui traversait les airs, et le tuer à une grande distance avec le bruit accoutumé. Ils s'écrièrent dans leur admiration : Caramourou ! c'est-à-dire dans notre langue : Homme de feu ! Le nom en resta depuis à l'esclave du chef.

— Vous l'entendez, ma sœur, interrompit encore l'altière Héléna, ces Indiens mangeurs d'hommes, qui se plaignent si amèrement de nous, ont osé réduire un chrétien, un Portugais peut-être, à la plus honteuse servitude ! Et nous nous ferions un scrupule de les priver de leur liberté !

— Réfléchissez-y mieux, ma sœur, et vous reconnaîtrez que l'agression n'est pas venue de ce peuple que

vous méprisez tant. Déjà à l'époque de l'événement dont on nous parle (car je crois en avoir lu la relation), les Portugais avaient tenté de chasser les Tupinambas de leur pays, et ces derniers n'avaient que trop de sujets de se tenir sur leurs gardes. »

Yassi-Miri ne comprenait qu'imparfaitement la conversation des deux dames, lorsque celles-ci s'exprimaient en bon Portugais, l'idiome ordinaire des Indiens des colonies étant une espèce de patois mêlé de mots tupis et portugais, souvent inintelligible pour Elvire, dont la première jeunesse s'était passée à Lisbonne, mais que dona Héléna, toujours entourée d'esclaves, parlait aussi bien que sa propre langue. Après la courte interruption que l'impatience d'Héléna avait occasionnée, la jeune Indienne fut invitée à continuer son histoire.

CHAPITRE IX.

Dispersion d'un grand peuple.

Yassi-Miri reprit la parole en ces termes ou à peu près :

« Caramourou, en grande faveur parmi les Tupinambas, les aida à triompher d'une peuplade, qui vint pour s'emparer de leur belle contrée, et son arme formidable la mit aisément en fuite, ce qui augmenta tellement l'estime du chef, qu'il lui donna pour femme sa fille Paragazou, la plus belle de la tribu.

— Je suppose qu'elle fut baptisée auparavant, dit Hélène, car il n'est pas permis à un chrétien de se marier avec une payenne.

— Yassi-Miri ne peut vous le dire, senora. Si beau que fût alors le pays des Tupinambas, il n'était qu'un désert auprès de celui que possédait la grande nation des Tapuyas, dans le Reconcavo, qui s'étend comme un grand cercle au bord de la mer. Plusieurs rivières abondantes en poissons y versent leurs eaux douces dans l'eau salée, et l'on y voyait partout la terre ombragée d'arbres et de fruits délicieux suspendus aux rameaux de ces arbres. Depuis longtemps nos pères désiraient s'établir sur ce rivage, dont les Tapuyas les avaient toujours repoussés, parce qu'ils étaient plus nombreux. Mais l'homme de feu valait à lui seul une tribu, et son nom répandait tant de terreur qu'en apprenant qu'il était sorti pour les combattre, les Tapuyas prirent la fuite, et abandonnèrent le Reconcavo aux Tupinambas. Alors nos

pères mirent un manteau de coton sur les épaules de Caramourou, sur sa tête une coiffure de plumes rouges, et lui dirent : « Sois notre chef. » Ils lui bâtirent aussi de belles cabanes, pour sa famille et pour lui, ne le laissèrent manquer ni de fruits, ni de poisson, ni de maïs, ni de gibier, suivirent docilement tous ses conseils, et consentirent à faire pour lui plaire beaucoup de choses nouvelles que leurs pères ne connaissaient point.

« Aimé, obéi des Tupinambas, entouré d'une nombreuse famille, le chef blanc vivait heureux, quand un canot rempli d'étrangers aborda dans le Reconcavo. Ils y virent avec surprise le commencement d'une ville, et un chef qui ne ressemblait point à son peuple. Ces étrangers n'étaient point du pays de l'homme de feu ; ils ne parlaient point la même langue, ce qui ne l'empêcha pas de les recevoir comme des frères. Il arriva même qu'après avoir passé un peu de temps avec eux, il sentit se réveiller en lui le désir de se rapprocher de sa terre natale, et il les pria de l'emmener avec eux dans leur grand canot.

« Ce fut un grand deuil parmi les Tupinambas. Les plus âgés lui firent d'inutiles remontrances. « Que te manque-t-il parmi nous ? n'as-tu pas des femmes et des enfants ? Qu'aurait l'homme de plus cher ? Te faut-il de l'or comme à tes compagnons ? le sable de nos rivières en est plein, nos jeunes gens iront t'en chercher. Tes femmes veulent-elles des plumes rouges ? nos flèches atteindront l'oiseau qui les porte. » Caramourou ne soupirait qu'après son pays ; mais il promit de revenir pour ne les plus quitter, et il emmena avec lui sa femme Paragazou, qu'il avait toujours aimée plus que les autres.

— Cet aventurier en avait-il donc plusieurs? demanda Héléna d'un air scandalisé.

— C'est ce qui fait la gloire d'un chef, repartit l'esclave, et Caramourou était trop puissant pour n'en nourrir qu'une. Celles que Caramourou ne put emmener versaient beaucoup de larmes et lui tendaient les bras du rivage. L'une d'elles se précipita dans la mer et essaya d'atteindre à la nage le vaisseau qui emmenait l'homme de feu; mais ne pouvant y réussir, les forces lui manquèrent et elle disparut sous les flots. Au retour de la marée, ses compagnes trouvèrent son corps sur le sable. Elles l'enterrèrent dans ce lieu même, afin que son âme pût se réjouir lorsque son époux aborderait au pied de sa sépulture.

— Cet espoir, j'imagine, ne s'est jamais réalisé, interrompit la jeune Rodriguez. Quel est l'homme assez dépourvu de délicatesse pour préférer la vie sauvage à la civilisation?

— Après bien des lunes, Caramourou revint pourtant avec la belle Paragazou, qui se nommait alors Catherine.

— Elle avait été baptisée? demanda Héléna.

— On dit que la femme d'un grand chef blanc avait changé de nom avec elle.

— Je crois pouvoir vous expliquer cela, ma sœur, dit Elvire, car je connais cette relation. L'homme de feu était le Portugais Corrêa. Les marins français qui l'emmenèrent dans leur pays le présentèrent à leur roi Henri II et à Catherine de Médicis sa mère, qui, ayant fait instruire la jeune Brésilienne, voulut être ensuite sa marraine. L'espoir de régner par son moyen sur cette

partie du Fernambuco, porta la cour de France à retenir Corrêa et à l'entourer de séductions pour le détacher du Portugal; mais tout fut inutile. Ne pouvant obtenir l'autorisation de se rendre à Lisbonne, il écrivit secrètement au roi Jean III, son souverain, pour l'engager à faire continuer son œuvre à peine commencée. Plus tard il y revint lui-même en effet sur un navire français. Je laisse à Yassi-Miri le soin de nous apprendre ce qui arriva plus tard à cet aventurier, dont le souvenir vit encore parmi les naturels de ce pays.

— Nos pères accueillirent leur chef avec de vifs transports de joie, continua l'Américaine, qui paraissait se complaire à cette narration. Paragazou s'empressa d'enseigner à ses compagnes plusieurs travaux agréables et peu pénibles qu'elle avait appris parmi les femmes des Maïrs; une maison fut bâtie au Dieu qu'elle adorait; on planta des cannes à sucre, et tout recommença à prospérer comme avant leur départ. Des frères de Caramourou vinrent le voir; plusieurs s'établirent dans sa tribu, où, par amitié pour leur chef, les Tupinambas leur accordèrent tout ce qu'ils désiraient. Deux d'entre eux prirent pour femmes des filles de Caramourou, et le plus heureux accord régna quelque temps entre eux; mais ensuite ces derniers venus se mirent à mépriser nos pères; ils devinrent injustes, exigeants, et prétendirent asservir les braves Tupinambas. Indignés contre ces ingrats, ils s'armèrent pour les repousser, et leur chef se mit à leur tête, quoiqu'il fût affligé de combattre ses frères. Ceux-ci, se voyant les plus faibles, eurent recours à la trahison, et firent Caramourou prisonnier, après l'avoir attiré sur leur navire par un faux prétexte. Le bruit de sa mort se

répandit dans la tribu, où on ne respira que la vengeance. Paragazou appela à son aide une peuplade alliée. De leur côté, les méchants Portugais, au lieu de s'enfuir, résolurent de s'emparer du Reconcavo. Il y eut une bataille dans laquelle les Tupinambas demeurèrent vainqueurs. Elle coûta la vie aux Portugais. Mais, ce qui augmenta la joie des Tupinambas, ce fut de retrouver l'homme de feu vivant sur le grand canot. Délivré par le courage de sa femme Catherine, il continua d'être le chef de notre peuple, qui, tout le temps qu'il vécut, conserva son bonheur et sa liberté.

— Si je t'ai bien comprise, dit Elvire, c'est de cette petite nation, gouvernée par Corrêa, que Mocap et toi vous prétendez descendre. »

Yassi-Miri fit un signe affirmatif.

« Je serais curieuse de voir le parchemin de leur arbre généalogique, repartit Hélène d'un ton moqueur.

— Il y a longtemps que Reconcavo appartient aux Portugais, comme l'attestent les villes qu'ils y ont construites, poursuivit dona Elvire. Yassi-Miri sait-elle ce que sont devenus ces Tupinambas qui l'habitaient ?

— Après la mort de leur chef, ils furent attaqués tant de fois, que, malgré leur courage et celui des autres tribus auxquelles ils s'allièrent, il ne leur resta plus qu'à choisir entre l'exil et la servitude, et ils préférèrent l'exil. Ils abandonnèrent le pays où reposaient les os de leurs pères, et s'en allèrent, comme j'ai vu les Portugais, chercher un lieu où le nom de leurs vainqueurs n'eût pas encore pénétré. Mais, à mesure qu'ils s'éloignèrent de la mer, les étrangers s'y établirent plus nombreux. Plusieurs remontèrent les rivières, et, partout où ils se pré-

sentaient, la mort et l'esclavage arrivaient sur leurs pas. Les Tupinambas, autrefois nation forte et guerrière, maintenant affaiblis et dispersés, se mirent à fuir de nouveau. Quelques tribus allèrent jusqu'à la grande mer d'eau douce¹, où leurs enfants existent, dit-on, encore. La tribu de nos pères se fixa au pied des montagnes qu'habitent les Tapuyas, qui les y laissèrent vivre en paix; des eaux poissonneuses, des terres aisées à cultiver, des bois où le gibier abonde, des arbres à fruits, semblaient assurer leur existence. Cependant le temps réduisit leur nombre au lieu de l'augmenter, et il ne s'y trouvait que dix cabanes lorsque Mocap vint au monde dans la cabane du chef; mais ces familles étaient de vrais Tupinambas de la tribu de l'Homme de feu; leur chef descendait du deuxième fils de la belle et célèbre Paragazou; jamais leur sang ne s'était mêlé à celui d'une race étrangère.

— Si telle est votre origine, répliqua Elvire, Mocap ne devrait pas se montrer si hostile aux Portugais, car enfin, puisque Caramourou appartenait à notre nation, ses descendants sont un peu nos compatriotes.

— Caramourou était l'ami des Tupinambas; les Tupinambas ont oublié que ses pères furent leurs ennemis. S'il les avait persécutés comme eux, on ne se souviendrait de son nom que pour le maudire. Au lieu qu'ils apprennent à leurs descendants à respecter sa mémoire et celle de la courageuse Catherine. Un Tupinambas ne doit jamais oublier ni un service, ni une injure. Les mères endorment leurs enfants avec une chanson qui dit que lorsque les Tupinambas redeviendront puissants dans le

(1) Le fleuve des Amazones.¹

pays de leurs ancêtres, ils mangeront les Portugais.

— Pouvez-vous entendre ces affreuses paroles sans indignation, ma sœur ? s'écria Hélène. Au lieu de prêcher à la jeunesse le pardon des outrages, comme on le fait parmi nous, cette race de cannibales les excite au meurtre. Quelle épouvantable perversité ?

— Hélas ! ma sœur, voilà peut-être ce que nous serions nous-mêmes si la lumière bienfaisante de l'Évangile ne nous éclairait pas. Au lieu de juger si sévèrement ces pauvres ignorants, demandons-nous si nous leur sommes aussi supérieurs que cette divine clarté devrait nous le rendre ; si nous triomphons mieux qu'eux de nos ressentiments. Pour moi, je n'oserais assurer que ce que j'éprouve pour les Hollandais, depuis que je pleure mon époux, soit entièrement conforme à l'esprit de charité que ma religion me prescrit. »

Hélène baissa encore la tête avec confusion, reconnaissant qu'il ne lui appartenait pas plus qu'aux Pharisiens de jeter la première pierre à la femme sauvage. Dona Elvire s'adressant de nouveau à l'Américaine :

« Si tels sont les principes de ceux qui ont élevé ton enfance, lui dit-elle, tu ne dois voir en moi qu'une ennemie, et je ne dois attendre de toi aucune reconnaissance pour l'affection que je t'ai vouée. Je croyais, cependant, que tu aimais mon fils.

— Yassi-Miri n'est qu'à demi la fille des Tupinambas ; il y a du sang blanc dans ses veines. »

La jeune femme fit cet aveu avec un singulier mélange d'embarras et de vanité. Les dames portugaises l'entendirent avec intérêt et pressèrent l'Indienne de s'expliquer plus clairement.

« C'est une chose que Mocap n'aime guère à se rappeler, et que je me garderais bien de dire si elle était là, reprit l'esclave en secouant tristement la tête.

— Elle devrait au contraire s'en glorifier, répondit Héléna, car si l'un des auteurs de tes jours était chrétien, tu te trouverais d'un degré au-dessus de tes compatriotes.

— J'ignore s'il adorait le même Dieu que nous ; mais je sais qu'il fut infidèle à ses promesses et rendit le mal pour le bien. Ce n'est pas là ce que vous dites qu'il faut faire pour être chrétien.

— Non, sans doute, et ceux qui en prennent le titre sans en observer les préceptes ne valent pas mieux que les idolâtres. Je te conjure, nourrice, de nous raconter l'histoire de ta naissance avant le retour de Mocap.

— Elle est bien triste, dit Yassi-Miri ; mais elle vous prouvera que ce n'est pas sans sujet que la vieille Tupi-nambas est l'ennemie des Portugais.

CHAPITRE X.

Zomé.

Mocap avait une jeune sœur qui se nommait Zomé. Aucun guerrier de sa tribu ne l'avait encore choisie pour habiter avec lui la même cabane, lorsqu'un jour qu'elle se baignait dans une rivière écartée, elle vit paraître un inconnu, qui se prosterna devant elle avec les signes d'une grande détresse. Quoiqu'il lui parlât dans un langage que Zomé ne comprenait point, elle vit bien qu'il implorait son assistance ; mais l'ayant reconnu en même temps, à la couleur de son visage et à la forme de ses habits, pour l'un de ces cruels étrangers qui avaient fait tant de mal à sa tribu, et qu'elle entendait maudire chaque jour dans sa cabane, elle s'élança dans l'eau toute effrayée, se hâta de gagner l'autre bord de la rivière, et se cacha dans les roseaux. De là, elle vit l'inconnu se débattre contre deux hommes semblables à lui. Tous les trois avaient à la main de ces longs couteaux que les Portugais attachent à leur ceinture. Après un assez long combat, celui qui avait parlé à Zomé tomba, et les deux autres prirent la fuite. Lorsqu'il se fut passé assez de temps pour la rassurer contre leur retour, la jeune fille traversa une seconde fois la rivière, et s'approcha du blessé, qui respirait à peine. Elle remarqua alors qu'il était jeune et beau ; son danger excita la compassion de Zomé, qui lava ses blessures, et arrêta le sang qui s'en échappait avec de l'écorce d'ambayba,



Son danger excita la compassion de Zoiné, qui lava ses
blessures et arrêta le sang.

comme les femmes de notre tribu le lui avaient appris pour soulager les guerriers blessés à la chasse. Elle le porta ensuite sur un lit de longues herbes qu'elle lui avait préparé dans un réduit bien couvert, où il n'était pas facile de le découvrir.

De toutes les blessures qu'il avait reçues, aucune n'était mortelle, et le soulagement qu'il éprouva fut si prompt, qu'il put ouvrir les yeux et remercier sa bienfaitrice avant l'heure où Zomé dut retourner dans son village. Elle lui fit comprendre qu'il devait rester dans cette cachette jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses forces, qu'elle continuerait à prendre soin de lui, et, mettant auprès de sa couche un fruit de murucugé, elle le quitta, de peur d'exciter les soupçons par une absence trop prolongée.

Zomé ne parla à personne de cette rencontre, pas même à sa sœur Mocap, qui lui servait de mère depuis que la sienne était morte; car, pensait-elle, la race de cet étranger est odieuse à mon peuple; s'il était découvert, nos guerriers prépareraient aussitôt le feu du conseil, et le traiteraient comme un prisonnier de guerre; Zomé souhaite qu'il vive. Elle retourna secrètement auprès de lui dès le lever du soleil, lui construisit une cabane de feuillage, et le soigna si bien pendant toute une lune, que les forces et la santé lui revinrent entièrement. La pauvre fille s'attacha à lui comme s'il eût fait partie de la tribu, et lorsqu'il l'assurait qu'elle lui paraissait plus belle que les plus belles Portugaises, et qu'il l'aimerait toute sa vie, elle se sentait heureuse et fière. En peu de temps ils s'apprirent mutuellement leur langage. Ce Portugais se nommait Lorrédo. Pauvre et dési-

rant se faire une fortune, il s'était associé à deux compatriotes pour aller à la recherche des pierres précieuses dans l'intérieur du Brésil. Sa bonne ou mauvaise fortune lui ayant fait rencontrer un diamant de grand prix, ses compagnons s'étaient réunis pour le lui enlever, et avaient tenté même de lui ôter la vie. En faisant ce récit à la jeune Indienne, Lorrédo ne put s'empêcher d'ajouter avec un peu d'amertume, que, si au lieu de le fuir elle l'avait aidé à se soustraire à ses ennemis, il posséderait encore le diamant qui l'aurait à jamais rendu riche. Zomé, pour laquelle les fruits et les autres dons de la nature qui fournissent aux besoins de l'homme avaient bien plus de prix que toutes ces pierres inutiles, tant recherchées des Portugais, lui répondit en souriant :

« Que mon ami se console ; il aura une cabane parmi nous, et au lieu de pierres, nous la remplirons de choses bonnes à manger.

— Je ne veux point aller vers ton peuple, Zomé, il me ferait mourir ; c'est une race cruelle.

— Non, non, il n'est cruel que pour les méchants qui lui ôtent ses terres de chasse et l'emmènent ensuite en esclavage ; mais si tu te présentes seul avec Zomé pour ton épouse, ils te recevront comme leurs ancêtres reçurent Caramourou. »

Lorrédo se laissa persuader. Un jour que tous les hommes de la tribu s'étaient réunis pour la chasse, ne laissant au village que des femmes, Zomé y conduisit si secrètement celui qu'elle avait choisi pour époux que Mocapne l'aperçut que lorsqu'il eut pris place au foyer de la cabane. C'est pour celui qui l'occupe un asile inviolable. Mocapne recula de surprise et de terreur à son aspect, et voyant à l'air

de sa sœur que c'était elle qui avait amené là cet étranger :

« Fille imprudente ! s'écria-t-elle, es-tu donc liguée avec les ennemis de ton peuple, que tu les introduise toi-même dans nos paisibles foyers ? Tu aurais mieux fait d'y apporter un nid de serpents. Sans doute il n'est pas venu seul, ses compagnons guettent le retour de nos guerriers pour les tuer, et nous réduire à l'esclavage.

— Lorrédo est seul, ses frères l'ont trahi, il vient demeurer parmi nous, il se joindra à nos guerriers, il sera pour eux un autre Caramourou, et Zomé deviendra sa femme. »

Mocap n'eut plus rien à répliquer ; mais elle m'a dit que son cœur ne fut point satisfait, Lorrédo ne lui inspirait point de confiance. Elle aurait mieux aimé voir sa sœur devenir la femme du plus pauvre Tupinambas que celle d'un Portugais. Les anciens pensèrent comme elle ; cependant, fidèles à leur coutume hospitalière, ils saluèrent avec des paroles de paix l'ennemi qui s'était assis dans leur foyer.

Lorrédo eut une cabane dans leur village ; il apprit à vivre comme eux de sa chasse et de sa pêche, et quant aux autres travaux, la bonne et généreuse Zomé s'en chargeait pour les lui épargner, Lorrédo répugnant à travailler à la culture de la terre. Malgré le bonheur dont il aurait dû jouir au milieu d'une peuplade qui le traitait comme un frère, Lorrédo se dégoûta de la vie des forêts ; son cœur soupirait après les villes, il voulut y retourner ; et persuada à Zomé de le suivre, car il n'aurait pu sans elle faire un si longue route dans les bois. Ils s'en allèrent ensemble sans avertir Mocap de leur projet.

Il s'écoula bien des lunes sans que les Tupinambas entendissent seulement parler des fugitifs; mais voici qu'ils virent arriver une femme maigre, exténuée, mourant de faim et de fatigue, et portant un enfant dans sa couverture en lambeaux : cette femme était Zomé et son enfant Yassi-Miri. Elle me présenta à Mocap sans avoir la force de parler et se laissa tomber sur le seuil de la cabane. Mocap m'embrassa en pleurant, me déposa sur la terre, puis s'empressa de porter ma mère sur son hamac. Elle lui donna un peu de nourriture, pansa les blessures de ses pieds déchirés, et mêla à ces soins de bonnes paroles pour la consoler, car elle vit bien que Zomé était malheureuse. Quelques heures de sommeil et la joie de se retrouver parmi les siens lui ayant rendu un peu de forces, Zomé en profita pour raconter ses tristes aventures.

Lorrédo l'avait conduite dans une ville au bord de la mer, où elle ne tarda point à me mettre au monde. Là elle se soumit pour lui plaire à toutes les coutumes de sa nation, s'efforçant d'oublier celles de sa jeunesse qu'elle voyait bien qu'il méprisait. Mais déjà il ne ressentait pour elle que du dédain; il avait honte de sa femme et de son enfant, et ne les regarda bientôt plus que comme des objets de commerce. Cependant, n'osant l'avouer à la trop confiante Zomé, il la quitta brusquement; un étranger vint aussitôt réclamer la mère et la fille comme les ayant achetées de Lorrédo. Zomé eut beau protester qu'elle était l'épouse et non l'esclave de l'ingrat, que c'était volontairement qu'elle l'avait suivi, celui auquel il l'avait vendue prouva que toutes les formalités se trouvaient remplies, que Lorrédo avait reçu

son argent au moment de s'embarquer pour le Portugal, et la mère et l'enfant lui furent adjugées. Zomé, n'ayant aucune protection, recourut aux prières; elle arrosa de ses pleurs les pieds de son nouveau maître. Hélas! il était du nombre de ces odieux chasseurs d'hommes qui vont surprendre les Indiens dans leurs retraites, et il avait vu couler trop de sang et de pleurs pour se laisser attendrir par ceux d'une pauvre créature abusée.

Un riche Portugais acheta Zomé et l'envoya dans sa sucrerie, où elle fut soumise au travail, elle dont la jeunesse s'était écoulée libre et heureuse. Elle pensa à se laisser mourir, mais son affection pour sa fille lui donna le courage de vivre. Cependant, cette mort qu'elle n'osait invoquer semblait s'approcher d'elle à grands pas; la douleur, les regrets, la fatigue, les soins maternels usaient si promptement son existence que le colon craignant de perdre son argent, essaya d'en recouvrer une partie en la revendant à vil prix au marchand de qui il la tenait; celui-ci, reconnaissant au premier coup d'œil que la jeune mère portait en elle le germe d'une maladie mortelle, parut ému de compassion; il lui demanda son histoire, qu'elle lui raconta avec sincérité, et finit par lui dire que l'air de son pays natal pouvant seul la rétablir, il consentirait à son départ s'il y avait la moindre apparence qu'elle pût retrouver seule le chemin de sa tribu. Zomé, transportée de joie, tomba à ses genoux en l'assurant qu'elle ne doutait point du succès de son voyage; que le soleil, les arbres et les oiseaux lui serviraient de guides, et que, dût-elle y mettre autant de lenteur qu'une tortue, son courage ne l'abandonnerait pas. Dès le lendemain, Zomé quitta la colonie et com-

mença son pénible voyage. Elle se disait en elle-même :

« Peut-être j'y succomberai ; mais j'aime mieux que ma fille meure sur mon cadavre, au milieu des bois, que de la laisser vivante, esclave des Portugais, pour être battue de verges à la moindre faute. »

Elle marcha longtemps, ses jambes ayant perdu leur élasticité naturelle ; la nécessité de chercher sa nourriture, son incertitude de la route, la prudence qu'elle mettait à se préserver de tout obstacle dangereux, la retardaient encore. Elle reçut l'hospitalité dans quelques bourgades indiennes, qui bien qu'étrangères à sa tribu ne voulurent voir en elle qu'une sœur fuyant avec courage le joug de leur ennemi commun. Quelquefois vaincue par la fatigue, dévorée par la fièvre, elle s'étendait à terre pour y mourir, mais les gémissements plaintifs de sa fille venant à se faire entendre, Zomé se ranimait :

« O que je vive seulement assez pour remettre Yassimiri sur le sein de Mocap ! » murmurait la pauvre mère d'une voix éteinte ; puis elle se levait, replaçait l'enfant dans sa couverture et se remettait à marcher.

Elle arriva enfin et se crut sauvée ; mais deux jours après les Tupinambas lui creusèrent une fosse et pleurèrent à ses funérailles en maudissant l'ingrat qui avait causé la mort de celle qui lui avait conservé la vie. Hélas ! Zomé ne devait pas être son unique victime ! Lorsqu'elle croyait errer seule dans les bois, le traître qui lui avait permis de s'y hasarder la suivait de loin avec d'autres scélérats, faisant comme lui le trafic d'esclaves, et tous ensemble, ayant épié le moment favorable, tombèrent sur les guerriers de la tribu alors sans armes. Les

femmes épouvantées prirent la fuite, suivies de leurs vieillards et de leurs enfants, pour attendre l'issue du combat, car les hommes se défendirent vaillamment et il en coûta la vie à plusieurs Portugais ; mais l'avantage des armes l'emporta. Quand les femmes sortirent de leurs refuges, le village n'offrait plus qu'un désert parsemé de cadavres et de ruines encore brûlantes. Un concert de plaintes et de malédictions succéda au silence ; comme celui-ci avait succédé au tumulte du combat. Ces pauvres abandonnés, trop faibles pour réparer leur désastre et qui n'osaient rester dans un lieu désormais connu de leurs persécuteurs, se demandaient en pleurant ce qu'ils allaient devenir. Tous se tournèrent vers Mocap, la femme de leur chef, qui s'occupait à relever le corps de son mari tué par les balles des Portugais. La grande fermeté de cette femme, les prétentions qu'elle avait de prévoir beaucoup de choses dans l'avenir, lui avaient obtenu la confiance de son peuple.

« Mes amis, dit-elle, nous n'avons qu'un parti à prendre ; c'est de nous retirer chez les Tapuyas, autrefois nos ennemis, mais depuis longtemps nos fidèles alliés. Ils sont assez forts pour nous défendre et assez riches pour nous admettre parmi eux. D'ailleurs leur haine bien connue pour les Portugais, dont le pied n'a jamais souillé le sol de leurs montagnes, les disposera d'autant mieux pour nous que nous sommes devenus leurs victimes et que nous les haïssons nous-mêmes de toutes les forces de notre âme. »

Un assentiment général ayant accueilli cette proposition, on s'occupa de la sépulture des morts de la tribu ; puis la troupe, composée de sept personnes et d'autant

d'enfants, se mit en chemin pour les montagnes sous la conduite de Mocap. On voyagea à petites journées, ce qui n'empêcha pas les plus faibles et les plus âgés de succomber à la fatigue.

Mocap, se présentant au chef d'une des tribus des Tapuyas, lui demanda l'hospitalité pour elle et pour les siens. Il l'écouta d'abord avec un peu de froideur; le gibier commençait à devenir rare dans leur contrée, le manioc avait mal réussi, la tribu était déjà peuplée; quatre familles de plus à nourrir pouvaient y causer de l'embarras. Les Tupinambas et les Tapuyas avaient une origine différente, et, selon leurs traditions, les premiers chassèrent même ceux-ci des bords du Reconcavo. Mocap répliqua que, quelque eussent été autrefois leurs griefs, les Indiens ne devaient plus reconnaître pour ennemis que les étrangers qui abordaient chez eux pour s'emparer de leur pays; que les débris de sa tribu avaient désiré la protection des Tapuyas de préférence à celle des autres, parce qu'ils savaient avec quelle persévérance ces montagnards avaient fermé aux Portugais l'entrée de leurs bourgades, sans se laisser séduire par leurs paroles trompeuses ni intimider par leurs menaces. « Ne craignez pas, ajouta-t-elle, que nous vous devenions à charge; les femmes d'entre nous qui ont encore des forces travailleront pour leurs parents trop vieux ou trop jeunes. Il est vrai que nos guerriers sont morts ou esclaves; mais leurs enfants grandiront pour se mêler un jour à vos hommes forts et nos jeunes filles deviendront leurs épouses. »

Il y eut de la division parmi les Tapuyas; les uns voulaient recevoir les exilés, les autres demandaient qu'on

les congédiait. On résolut de consulter le *paye* (le devin) le plus habile de la contrée. Mocap ayant eu l'adresse de le prévenir par un présent, sa décision fut favorable aux exilés, auxquels on accorda la permission de se construire des cabanes et de semer du maïs. Ils se groupèrent autour de Mocap, qu'ils regardaient comme leur reine, et formèrent une petite peuplade distincte de celle des Tapuyas, jusqu'à ce que la mort et les mariages les eussent à peu près confondus.

La famille de Mocap fut la seule qui ne se mêla point. Elle se composait désormais d'un fils unique, âgé de quatre ans, et de sa nièce, Yassi-Miri, beaucoup plus jeune encore. Elle enjoignit à ses Tupinambas de ne point révéler à leurs hôtes la triste aventure de Zomé, de peur qu'ils ne fissent retomber sur la fille innocente de Lor-rédo une partie de la haine que la nation portugaise leur inspirait. Le secret en fut rigoureusement gardé; mais la nature, moins discrète, avait empreint sur le visage d'Yassi-Miri quelques traits dont le caractère européen ne laissait pas de paraître étrange et désagréable aux indigènes, et qui l'exposa plusieurs fois aux railleries des autres jeunes filles. Lorsqu'elle fut en âge de se marier, Arraïp, à qui l'habitude de vivre avec elle depuis son enfance rendait sa couleur plus pâle, son visage plus allongé et ses yeux plus grands moins choquants qu'aux Tapuyas, la demanda pour femme à sa mère, qui la lui donna sans difficulté.

En écoutant ce récit, dont je rapporte seulement les événements sans essayer d'en traduire les termes, Hélène ne put s'empêcher de relever le dernier trait.

« Est-il possible, s'écria-t-elle, que ce peuple sauvage

soit d'assez mauvais goût pour préférer les petits yeux, le teint bronzé et la tournure gauche des femmes de son pays à la beauté des Européennes?

— Vous voyez, Hélène, que non-seulement cette préférence est possible, mais qu'elle existe véritablement. La beauté est une qualité de convention, et cela doit suffire pour nous en prouver la frivolité, la vanité.

— L'Indien Caméran, qui combat avec les Portugais, a cependant épousé une dame de cette nation, Elvire, et l'on dit qu'il aime beaucoup dona Clara.

— Cela se peut, ma sœur; ne voyons-nous pas aussi de riches et nobles seigneurs arrivant de Lisbonne se passionner pour des Indiennes et même des Africaines? Mais ne voulez-vous pas que mon esclave nous termine son récit, car nous ignorons encore ce qui l'a amenée parmi nous? »

Yassi-Miri continua :

« Nous vivions heureux dans notre exil, lorsque Mocap nous dit un jour que Zomé lui était apparue en songe pour lui reprocher de ne m'avoir pas encore conduite sur sa sépulture. Elle avait aussi entendu dans les bois le messager des âmes, qui lui ordonnait de se venger des ennemis de notre peuple infortuné. Arraïp lui demanda par quel moyen elle entreprendrait cette vengeance contre des hommes puissants qui demeuraient si loin de nous? — Le messager des âmes ne me l'a point dit, mon fils, répondit Mocap; mais lorsque nos morts nous l'envoient, ils ne manquent jamais de nous inspirer des résolutions d'accord avec leurs volontés. Rendons-nous d'abord sur le lieu où les ossements de ma sœur sont enterrés. » Aussitôt, remplissant de manioc nos sacs de

peau de chèvre, nous nous mîmes en chemin, Mocap, Arraïp et moi, avec une petite fille que je nourrissais.

— Quel est cet Arraïp? interrompit Elvire un peu émue; ainsi se nomme l'esclave de don Aleixo. Serait-il le fils de Mocap? serait-il ton mari? »

L'Indienne, embarrassée, devint rouge.

« Ne le voyez-vous pas à sa confusion, ma sœur? répondit Héléna; c'est par suite d'un complot que ces trois individus affectaient de ne se point connaître; cette ruse cache nécessairement quelque projet diabolique.

— Pourquoi, en effet, Yassi-Miri ne voulait-elle pas avouer hautement qu'elle était la femme d'Arraïp? reprit Elvire avec plus de douceur.

— Elle obéissait à Mocap.

— Mais Mocap avait sans doute expliqué à ses enfants le but qu'elle se proposait de tout ce mystère? »

Yassi-Miri ne comprit pas, ou plutôt feignit de ne pas comprendre cette observation, et les deux sœurs, n'ayant pu tirer d'elle l'éclaircissement qu'elles désiraient, la laissèrent poursuivre sa narration, d'autant plus attentives à l'écouter, qu'elles espéraient y découvrir quelque chose de relatif au sort de don Aleixo.

« La vue des lieux qu'avaient habités nos ancêtres, et que nous avions quittés si jeunes, Arraïp et moi, nous causa de la joie et de la douleur. Nous nous assîmes en pleurant sur la sépulture de Zomé, et là, Mocap nous dit des choses que nous ne devons jamais ni répéter ni oublier. L'herbe et les arbres avaient crû partout; des lianes obstruaient tous les passages; rien ne rappelait qu'ils étaient autrefois habités. Nous nous arrangeâmes pour passer la nuit, et nous espérions y reposer en paix sous

la protection des âmes de nos ancêtres. Mais, hélas ! nous fûmes, au réveil, bien cruellement désabusés : des chasseurs d'hommes nous entouraient. Arraïp se débattait inutilement dans les liens dont ils avaient chargé ses bras. « Ma petite fille commençait à être malade, et je ne pus obtenir d'aller lui chercher une plante dont la vertu l'aurait soulagée. Je la vis donc languir et puis mourir entre mes bras. »

A ces mots, la jeune Brésilienne, malgré ses efforts pour contenir sa douleur, laissa échapper quelques sanglots dont elle paraissait avoir honte.

« Laisse couler tes larmes, lui dit Elvire avec bonté ; ta douleur est trop légitime pour que son expression nous offense. »

L'histoire d'Yassi-Miri était à peu près terminée. Amenée avec ses compagnons d'infortune au marché des esclaves, ils furent achetés tous les trois par don Alvaro Rodriguez, qui, sachant que la jeune Indienne avait perdu récemment un enfant qu'elle nourrissait, la destina à l'allaitement de son petit-fils. Fidèle au motif superstitieux qui l'avait entraînée loin des Tapuyas, Mocap se crut chargée de venger l'injure de sa sœur sur les premiers Portugais qui se trouveraient en son pouvoir, et, sans savoir encore comment elle y réussirait, elle en attendait patiemment l'occasion. Il lui sembla que, si leur parenté était connue, elle éveillerait des soupçons qu'il était utile d'endormir ; c'est pourquoi elle avait recommandé à ses enfants de la tenir secrète, et l'on a vu avec quelle docilité ils se soumettaient à ses ordres, quoiqu'ils ne les approuvassent pas entièrement. Il est vrai que deux fois, dans la chaleur de son récit, la jeune femme avait

laissé échapper le secret de cette parenté ; mais elle n'en fut que mieux sur ses gardes relativement au reste, et sut éviter de répondre aux questions multipliées des deux sœurs avec une finesse dont celles-ci ne la croyaient point susceptible et qu'elles prirent pour de la naïveté.

CHAPITRE XI.

La vengeance.

Mocap, qui était partie avant le lever du soleil, ne revint auprès de ses compagnes que lorsqu'il eut dépassé la moitié de sa course et dans le temps que les dames commençaient à désespérer de la revoir jamais. Elle conduisait par la bride un cheval qui paraissait avoir appartenu à un Portugais, et auquel le désordre d'une mêlée, peut-être la mort de son cavalier, avaient permis d'errer librement dans la forêt. La vieille Tupinambas, employant activement les heures, s'était d'abord assurée qu'il ne restait plus de Janguis dans les environs, que les Portugais avaient effectué le passage de la rivière, et que la route qu'elle comptait suivre ne présentait, quant à présent, aucun obstacle. Tout en se procurant ces utiles renseignements, Mocap n'oublia pas les besoins de sa petite caravane. Elle tua fort adroitement un oiseau d'un coup de fronde, et avait une provision d'écorce de timbo, qui sert à enivrer le poisson, qu'on pêche ensuite facilement; son œil perçant découvrait, parmi des herbes inutiles, le végétal nourrissant et savoureux que la nature réserve à l'homme. Aussi revint-elle chargée des mets les plus agréables que produit le désert.

Elvire et Hélène la saluèrent avec une joie que sa présence ne semblait pas devoir leur faire éprouver (surtout à Hélène, à qui elle inspirait une sorte d'aversion), mais qui était cependant assez naturelle, les conséquences de

son abandon les ayant cruellement inquiétées. D'ailleurs, la vue du cheval leur fit concevoir l'espérance d'être plus tôt réunies à leurs compatriotes ; elles pensèrent même, au premier moment, que don Alvaro le leur envoyait. Leur douce erreur ne dura pas longtemps, et le ton brusque et presque impérieux de Mocap ne les convainquit que trop qu'elles se trouvaient toujours dans sa dépendance.

« Voilà des vivres, dit l'esclave en déposant ses provisions sur l'herbe ; voilà un cheval pour vous porter ; il ne faut pas que la nuit nous surprenne ici.

— As-tu bien observé les chemins ? demanda Héléna. Ne crains-tu pas de t'égarer dans l'obscurité des bois ? Promets-tu de nous faire rejoindre le corps des émigrants ?

— Je ne promets rien, répliqua-t-elle sèchement, mais j'espère que chaque pas me rapprochera du but. »

Cette réponse avait quelque chose d'ambigu qui n'était rien moins que satisfaisant ; mais le ton dont elle était faite n'encourageant pas les deux sœurs à chercher à l'approfondir, elles furent réduites à lui donner le sens le plus favorable à leurs désirs. Pendant qu'elles s'entretenaient ensemble de leurs conjectures, Mocap et Yassi-Miri allumèrent du feu par le procédé en usage parmi les peuples sauvages, qui consiste dans le frottement rapide de deux morceaux de bois, puis elles firent griller sur de la braise l'oiseau et le poisson apportés par Mocap ; mais ce fut Yassi-Miri qui les plaça devant les dames dans des feuilles en guise de plats. La vieille Tupinambas restait à l'écart dans une oisiveté grave, annonçant moins la paresse que l'intention de ne point compromettre sa dignité :

Du reste, elle ne s'était réservé pour sa fille et pour elle que quelques racines assez grossières. Dona Elvire ne savait comment concilier ses attentions avec l'impertinence de ses manières, ce qui ne l'empêcha pas de faire quatre portions égales des mets qu'on leur avait servis, en invitant les deux esclaves à en prendre leur part. La plus jeune obéit après quelque hésitation ; mais Mocap refusa obstinément de l'imiter, et ne se montra nullement reconnaissante de cet acte de bienveillance. Héléna en fit la remarque avec une indignation mal contenue.

« Vous êtes trop bonne, ma chère, dit-elle à Elvire, vous réussiriez mieux à apprivoiser une louve que cette méchante esclave, et je reconnais maintenant que les verges sont l'unique moyen d'en venir à bout. Aussi je vous assure que, à l'avenir, je ne les lui épargnerai pas, et j'espère que vous ne plaidez plus sa cause.

— On ne doit jamais se lasser d'être indulgent, Héléna, et d'ailleurs, bien loin de justifier votre système de sévérité, la dureté de cette femme m'en paraît plutôt la conséquence ; un traitement doux et affectueux aurait amélioré son caractère en lui rendant son esclavage moins odieux. Ne faites donc pas de projets menaçants pour l'avenir, de peur que le ciel ne nous en punisse, car nous sommes encore complètement à la merci de nos esclaves. »

Après le repas, Mocap en mit soigneusement les restes dans un sac, aida les dames à monter à cheval, et attacha autour de Yassi-Miri l'écharpe qui soutenait le petit enfant qu'elle portait sur son dos, selon la mode de son pays, avec cette différence que, au lieu d'être d'un grossier coton, l'écharpe était d'une étoffe précieuse. Dès que

dona Elvire se sentit solidement établie derrière sa sœur, sur un cheval qui avait le pas très doux, elle voulut soulager la nourrice de son fardeau en prenant son fils sur ses genoux. Ce n'était pas le compte de la rusée Mocap, qui songeait à se faire un otage de cet enfant et à s'assurer par lui de la docilité de sa mère. Trop voisine encore des Portugais pour lever le masque, craignant de rencontrer ceux qui cherchaient sans doute les jeunes dames, elle alléguait divers prétextes pour laisser Sébastien à sa nourrice, et, comme ils paraissaient tous fondés sur la prudence, Elvire crut devoir s'y résigner.

On voyagea tout le jour et une partie de la nuit, la lune donnant une clarté très vive, sans découvrir ni habitants, ni habitations. Les dames ne s'en alarmèrent pas, Mocap les ayant averties que, pour atteindre plus promptement le terme de leur course, elles ne devaient pas suivre la même route qu'elles avaient quittée, mais plutôt traverser des campagnes désertes qui les conduiraient près de la source de la rivière qu'avaient dû franchir les émigrants. On s'arrêta pour prendre de la nourriture et du repos. Les Indiennes veillaient toujours attentivement au bien-être et à la sûreté de leurs compagnes plus délicates, qui montrèrent d'abord de la patience; mais au bout de trois jours, n'apercevant autour d'elles qu'une contrée de plus en plus sauvage et une éternelle solitude, elles commencèrent à soupçonner quelque trahison.

« Quelle que soit la direction que tu nous fasses prendre, dit dona Elvire en s'adressant à Mocap, il est certain qu'une rivière doit se trouver entre l'armée et nous; nous ne pouvons donc la rejoindre sans traverser cette rivière en quelque endroit, et depuis trois jours nous n'en

voyons aucune apparence. Il me semble même que nous la laissons bien loin du côté du midi. »

On était alors parvenu sur une hauteur, d'où il était facile d'apercevoir un assez vaste horizon. Mocap, étendant le bras vers ce lointain, répondit avec un cri de joie sauvage :

« Voyez-vous cette ligne sombre qui paraît toucher au ciel ? Ce sont les montagnes des Tapuyas. La cabane de Mocap est là.

— Que nous importe ? repartit Héléna, nous ne voulons point aller dans ces montagnes.

— Cherchez donc d'autres guides, répliqua la vieille Tupinambas, car nos pieds sont tournés vers nos amis, et ils ne changeront point de direction.

— O ciel ! quelle perfidie ! reprit Héléna au comble de l'indignation, ne craignez-vous pas les terribles châtiements qu'on inflige aux esclaves révoltés ?

— Jeune fille, continua Mocap, je me ris de tes menaces, elles ressemblent au vent qui souffle sur une plaine sans arbres, où il ne produit aucun effet. Où sont les ministres de ta colère ? Appelle-les de ta voix la plus haute, ordonne-leur de découvrir les épaules de la fille et de la femme d'un chef et d'y imprimer leurs verges, car sans eux que ferais-tu ? tu es grande et dans la force de l'âge, mais tes membres accoutumés à la mollesse ne valent pas ceux d'une vieille femme de mon peuple. Ces mains briseraient les tiennes comme la coque tendre d'un fruit à peine formé. Je n'aurais besoin du secours de personne pour vous attacher ensemble à un tronc d'arbre et vous abandonner à la voracité des hyènes. Soumettez-vous donc à votre sort, nos rôles sont chan-

gés, nous étions vos esclaves, vous êtes devenues les nôtres. »

Hélène, à cette terrible déclaration, jeta un long cri de désespoir, et se tournant vers Elvire, lui demanda en pleurant si ce n'était point une illusion, si elle avait bien entendu les paroles de cette femme abominable. Elvire ne les avait que trop comprises, et elle avait peine à revenir de son douloureux étonnement; mais appelant à son secours sa présence d'esprit et sa douceur ordinaires, elle feignit de ne point prendre au sérieux les menaces de Mocap. Brutalement démentie par elle, Elvire eut alors recours aux remontrances.

— D'après ce que nous connaissons de votre histoire, lui dit-elle, vos griefs contre quelques-uns de nos compatriotes ne sont que trop réels. Si, comme chrétienne, je ne puis approuver que vous en conserviez le désir de la vengeance, il ne m'est pas défendu de partager votre indignation, et de détester les auteurs de vos chagrins; mais, y a-t-il la moindre apparence de justice à faire retomber cette vengeance sur nos têtes? Qu'avons-nous de commun avec vos persécuteurs? Ils ne sont ni nos parents, ni nos amis.

— Vous êtes de la même race, répondit Mocap, et cette race est ennemie de la nôtre. Ne détruit-on pas les petits du jaguar avant même qu'ils aient les yeux ouverts? J'ai aussi à me venger de votre maison. Croyez-vous que Mocap soit comme une terre altérée qui absorbe la pluie à mesure qu'elle tombe? Non, non, les coups et les injures sont tous là, dans mon cœur; je les tenais en réserve pour le jour de la vengeance. »

Dona Elvire était tentée de faire valoir la conduite

toute différente qu'elle avait tenue ; mais chercher à séparer son sort de celui de sa sœur dans un pareil moment, lui parut une lâcheté indigne d'elle. Sans répondre à des reproches qu'elle ne trouvait que trop justes, elle promit solennellement aux deux esclaves leur liberté, si, renonçant à toute intention hostile, elles les ramenaient dans la ville portugaise la plus voisine ; mais le vent emporta ses paroles, Mocap n'en parut pas ébranlée. Persuadée qu'elle en avait trop fait pour obtenir grâce, elle mettait d'ailleurs trop d'orgueil dans l'accomplissement de son entreprise pour se décider à y renoncer. Elvire essaya tout aussi inutilement de gagner Yassi-Miri à sa cause ; à tout ce qu'elle imagina de lui dire, la jeune femme n'opposa qu'un silence obstiné.

« Puisque ni raisons, ni prières ne peuvent attendrir ces âmes impitoyables, ma sœur, continua dona Elvire en s'adressant à Héléna, il ne nous reste qu'à mettre notre espérance en Dieu. Acceptons cette croix comme un châtiment qu'il veut imposer à notre orgueil, adorons la main qui nous frappe, car nous savons que les créatures ne sont que les instruments aveugles de ses volontés. Peut-être, satisfait de notre résignation, viendra-t-il à notre secours par l'un de ces moyens imprévus dont il dispose. Si, au contraire, il veut que nous y laissions notre vie, souvenons-nous que nous sommes chrétiennes et que nos espérances ne sont pas bornées à ce monde. »

Ces paroles, à la fois nobles et religieuses, ne trouvèrent pas d'écho dans le cœur mal préparé de la jeune personne.

« Pouvez-vous envisager si froidement l'horrible destinée qu'on prétend nous faire ? répliqua-t-elle avec feu. S'il ne fallait que mourir, je m'y résoudrais ; mais deve-

nir les esclaves de nos esclaves ! ah ! c'est pire que la mort.

— Nous ne choisissons pas nos épreuves, chère sœur, notre lot est de les supporter quelles qu'elles soient pour les faire tourner au profit de notre salut éternel.

— Vous ne savez pas, continua Héléna en se cachant le visage avec confusion, vous ne savez pas tout ce que j'ai à redouter de cette femme vindicative. Hélas ! si je pouvais me prévaloir, comme vous, de la modération de mon autorité ! mais je me dissimulerais vainement à moi-même que, l'ayant souvent traitée sans ménagement, je ne doive trembler à la pensée des représailles qu'elle est capable d'exercer contre moi.

— Vous m'affermissez dans l'opinion que je viens de vous exprimer tout à l'heure, que nos épreuves sont des remèdes salutaires que le Médecin des Âmes nous envoie. Sans elles, ma sœur, notre conscience s'endormirait ; gâtées par la bonne fortune, nous ne voyons pas nos défauts, nous ne sentons pas notre faiblesse, nous abusons des bienfaits du ciel, nous devenons indifférents pour nos frères. N'ai-je pas attiré la colère de Dieu sur ma famille et sur moi en différant le baptême de cette jeune esclave dont la douceur et la soumission rendaient ma tâche si facile ? La foi deviendrait aujourd'hui entre elle et nous un lien qui ferait notre sûreté. Pour l'avoir négligé, combien de périls nous menacent ! J'ignore le destin de mon époux, je tremble pour mon fils, et nous sommes esclaves ! Ah ! je vous en conjure, n'aggravons point nos fautes par un désespoir aussi inutile que coupable. *Qui est-ce qui s'est opposé à Dieu et s'en est bien trouvé ?* disait le saint homme Job. Le plus déplorable des malheurs est de ne retirer aucun fruit des siens. »

C'est ainsi que la vertueuse Elvire relevait le courage de sa jeune compagne et lui donnait de graves leçons, sans trop humilier son orgueil. Héléna avait tous les défauts que produisent l'ignorance et une mauvaise éducation ; mais la nature l'avait douée d'une âme élevée et sensible, et même lorsque ses préjugés ne l'aveuglaient pas, elle ne manquait ni de jugement ni de droiture. Réprimandée souvent par sa belle-sœur, Héléna ne lui en était pas moins attachée, plus touchée du ton maternel de ses reproches qu'offensée des vérités qu'elle lui faisait entendre. Dans cette triste circonstance elle l'appela sa mère, sa protectrice, et lui promit de se laisser conduire par ses conseils avec une parfaite docilité.

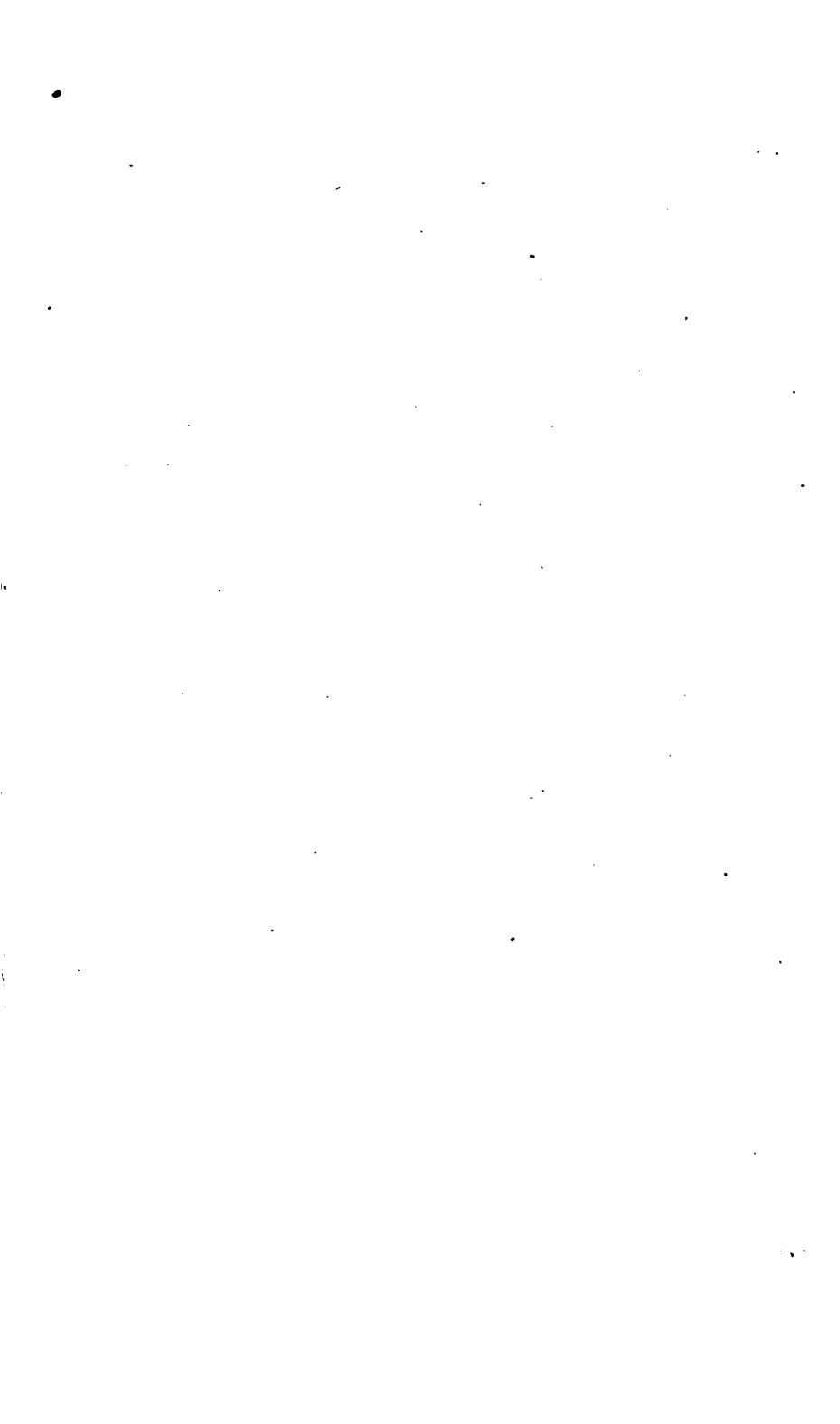
Mocap conduisait ses captives (car c'est ainsi que nous devons les considérer désormais) par un pays inculte, où l'on ne voyait aucune route frayée, avec autant d'assurance que les guides précèdent les voyageurs dans les contrées civilisées. Jamais elle ne laissait voir la moindre hésitation ; son œil exercé saisissait avec une étonnante promptitude des indices invisibles pour tout autre. Une halte de quelques heures suffisait chaque soir à rétablir leurs membres fatigués, et quant aux animaux qui auraient pu les inquiéter au milieu des ténèbres dans cette immense solitude, un feu brillant les tenait prudemment éloignés. Elvire et Héléna conservaient l'espérance de rencontrer, pendant un si long trajet, une créature humaine, de quelque nation qu'elle fût, qui consentirait à leur prêter son secours dans leur détresse. Elles avaient ouï parler de deux sortes de personnes qui s'aventuraient hardiment bien au-delà des lieux où elles étaient parvenues. C'étaient les missionnaires chrétiens et des hom-

mes qui, comme Lorrédo, le père de Yassi-Miri, cherchaient des diamants et des mines d'or. Ces derniers ne leur auraient pas inspiré une grande confiance, mais dans leur détresse elles n'en auraient pas moins accepté leur protection, tout en priant Dieu de les adresser de préférence à ses fidèles serviteurs. Hélas ! les malheureuses femmes espérèrent en vain ; deux fois seulement elles virent à peu de distance deux familles indiennes qui se transportaient d'une contrée dans une autre. Le chef marchait devant, chargé de son filet de pêcheur, de son arc, de ses flèches, de son sac de peau de chèvre et de sa couverture ; ses femmes le suivaient, portant sur le dos leurs plus jeunes enfants, sur leurs têtes des ustensiles de ménage et tenant par la main leurs autres enfants plus âgés, mais trop faibles encore pour marcher seuls, comme leurs aînés. Les deux sœurs ne manquèrent pas de les implorer du geste et de la voix, mais leurs lamentations ne furent pas comprises ; l'homme ne daigna même pas s'arrêter pour entrer en communication avec elles et les femmes répondirent par un rire stupide aux témoignages de leur affliction. Il est même douteux qu'ils se fussent montrés plus sensibles quand les Portugaises se seraient exprimées dans leur idiome, tant il y avait peu de sympathie entre les deux peuples. L'action de Mocap ne leur eût semblé qu'une juste représaille des violences exercées chaque jour contre les Indiens.

La petite caravane se reposait, pendant la grande chaleur, d'une journée que l'inégalité du terrain rendait plus fatigante que les autres ; le cheval, qui ne se traînait qu'avec peine, rafraîchissait dans un petit bassin ses pieds endoloris, et Hélène, reconnaissante des services

que leur rendait ce fidèle animal, lui choisissait l'herbe la plus fraîche et la plus tendre que dona Elvire lui présentait de sa propre main. Tout à coup les quatre femmes se regardèrent avec effroi; un tintement bien connu venait de frapper en même temps leurs oreilles, un serpent à sonnettes se trouvait dans leur voisinage. Elles le virent au pied d'un cèdre, se dresser presque debout (et dans cette situation il surpassait la hauteur d'un homme de moyenne taille), la gueule béante, l'œil étincelant; il restait immobile, épiait tous les mouvements d'un écureuil placé sur le cèdre. Le pauvre petit animal, fasciné par le regard fixe de son ennemi, poussait des cris de détresse et donnait tous les signes d'une agitation nerveuse indépendante de sa volonté; il sautillait de branche en branche, allait et revenait dans un même espace, comme retenu par un cercle magique qui lui ôtait la puissance de s'enfuir; de temps en temps le serpent se secouait, se contractait et faisait entendre son tintement sinistre. L'écureuil, au comble de l'épouvante, céda à l'espèce de fascination qui l'attirait vers son redoutable ennemi, et celui-ci, le voyant enfin à sa portée, saisit et dévora sa proie.

Glacées de terreur à ce spectacle, Elvire et Hélène, immobiles à leur place, paraissaient soumises à la terrible fascination que le serpent exerçait sur l'écureuil, lorsque Mocap, s'emparant de leurs mains, les tira de cette étrange stupeur en les pressant de prendre la fuite. Yassi-Miri était déjà à une grande distance avec le petit enfant. Mocap conduisait près d'elle ses captives, lorsque la répétition du même bruit les avertit qu'un autre serpent à sonnettes menaçait de leur couper la retraite.





L'effroi d'Hélène lui en ôta la force, elle tomba presque évanouie entre les bras de Mocap

Mocap s'arrêta pour s'assurer de la direction qu'il suivait, afin d'éviter sa rencontre, et en recommandant à ses compagnes de ne faire aucun bruit ; mais Héléna, l'ayant aperçu la première, jeta des cris d'épouvante que le reptile, effrayé à son tour, prit pour des signes d'agression. Il agita bruyamment ses écailles, dressa la tête et se prépara à s'élancer sur le groupe de femmes. Une fuite précipitée pouvait seule les soustraire à ce danger, et Elvire ne balança pas à prendre ce parti, persuadée que sa sœur suivrait son exemple. Cependant, il n'en fut pas ainsi ; l'effroi d'Héléna lui en ôta la force, elle tomba presque évanouie entre les bras de Mocap, qui la chargea aussitôt sur ses épaules et retourna brusquement à l'endroit où elle avait laissé le premier serpent. Le fardeau dont la vieille Tupinambas était chargée ne lui permettant pas de compter sur sa légèreté naturelle, elle espérait que la rencontre des deux serpents ferait une heureuse diversion à leur péril et lui donnerait le temps de se débarrasser de leur poursuite. Son calcul se trouva juste. En apprenant qu'elle devait la vie à Mocap (car la morsure du serpent à sonnettes est presque toujours mortelle), la fille de don Alvar ne sentit pas seulement de la reconnaissance, elle espéra que le cœur de cette femme s'était adouci et que sa vengeance se bornerait à de vaines menaces.

« En me secourant au risque de sa propre vie, lui dit-elle, Mocap vient de me prouver qu'elle est bonne et généreuse, et qu'elle ne nourrit point contre nous des projets dangereux. A mon tour je n'oublierai jamais le service qu'elle m'a rendu, et mon premier soin en arrivant auprès de mon père...

— N'y comptez pas, interrompit Mocap, car à moins qu'il ne vienne chez les Tapuyas, il est douteux que vous le revoyiez jamais.

— Pourquoi donc, femme impitoyable, m'avez-vous délivrée de l'attaque du serpent?

— Parce que vous êtes mon bien, ma propriété, le témoignage de ma gloire, et qu'en me voyant maîtresse de vous, les Tapuyas apprendront que les femmes de mon peuple savent se venger de leurs ennemis.

— Ainsi vous ne m'avez conservé la vie que pour prolonger mon infortune !

— N'est-ce pas ainsi que fait votre peuple ? Dès que son esclave est malade, il le soigne ; s'il est en péril, il le délivre, non par intérêt pour l'esclave, mais à cause du prix qu'il a coûté.

— Mais nous ne sommes point des esclaves ; vous ne nous avez payées aucun prix : une confiance imprudente de notre part et une trahison odieuse de la vôtre, nous ont seules livrées entre vos mains.

— Si je ne vous ai point achetées avec de l'or, vous êtes le prix de ma persévérance et de mon adresse. J'ai risqué ma vie pour assurer ma vengeance (car don Alvar me tuerait si je tombais en son pouvoir), et je pourrais y renoncer ! Non, non, elle m'est plus précieuse que beaucoup d'or : vous me suivrez chez les Tapuyas.

— O ciel ! s'écria dona Hélène, puisque tout espoir de délivrance est ainsi perdu pour nous, que la mort vienne donc à notre secours ! elle sera la bien-venue, de quelque manière qu'elle se présente. »

L'infortunée en s'exprimant de la sorte, versait abondamment des larmes et se tordait les mains avec angoisse.

La douce voix d'Elvire réussit encore à la calmer, en lui rappelant qu'un Dieu puissant et bon préside aux événements de notre vie, qu'il les proportionne toujours à nos forces, et que le sort le plus affreux ainsi que la destinée la plus brillante trouvent bientôt leur terme dans le tombeau. Dona Elvire avait autant besoin que sa sœur de s'appliquer ces pieuses consolations. Douée de plus d'expérience et d'instruction, elle prévoyait même des périls que la jeune personne ne soupçonnait peut-être pas, ou qui ne se présentaient pas encore à son esprit, car elle avait entendu raconter plus d'une fois les féroces coutumes des Indiens. Elvire ne les craignait pas seulement pour elle, elle tremblait surtout pour son fils, mais jusqu'à ce moment ces terribles appréhensions restaient renfermées dans son cœur.

Le cheval qui facilitait la rapidité de leur voyage, en permettant aux Portugaises de suivre la marche active et infatigable de leurs conductrices, que n'arrêtaient ni les inégalités du sol, ni les rivières, ni les embarras d'une végétation envahissante, ne put leur continuer jusqu'au bout ses services. Il perdit ses fers les uns après les autres, ralentit le pas et finit par s'arrêter tout à fait, l'excès de la fatigue le rendant insensible aux plus énergiques stimulants. Plus d'une fois, pendant sa première vigueur, les deux dames eurent la pensée de se remettre en liberté à l'aide de la vitesse et de la sagacité de cet animal, qui n'aurait pas manqué de retrouver le chemin des colonies, où il avait été élevé; mais Elvire était retenue par son fils, dont Mocap n'avait garde de se dessaisir, et Hélène, non-seulement ne pouvait entreprendre seule une fuite aussi périlleuse, mais elle avait l'âme trop

généreuse pour abandonner sa sœur et son neveu.

Les colonies étaient déjà bien loin derrière elles lorsqu'elles se virent obligées de se séparer de leur cheval, qui ne tarda pas à devenir la proie des bêtes féroces, et de continuer leur route à pied. Plus élégante que solide, leur chaussure ne résista pas longtemps à cette épreuve, et leurs pieds eux-mêmes furent bientôt déchirés. Les Brésiliennes leur composèrent alors une espèce de brodequins en écorce d'arbres et soulagèrent promptement leurs blessures en y appliquant des feuilles fraîches souvent renouvelées. Ce remède, et les bains salutaires auxquels elles avaient recours, chaque fois que l'occasion s'en présentait, leur donnèrent une vigueur et une légèreté étonnantes. Cependant leurs vêtements peu faits pour un pareil voyage, ne conservèrent bientôt plus rien de leur forme primitive. De nombreux lambeaux attestaient les obstacles qu'avaient dû leur présenter des herbes à feuilles dures et tranchantes comme des lames de sabre, des buissons hérissés d'épines, les branches étroitement entrelacées des arbres; toutes ces difficultés, quoique affrontées d'abord par les Indiennes plus robustes, n'avaient pas épargné les dames bien autrement délicates, dont la longue chevelure abandonnée au vent laissa plusieurs de ses boucles suspendues en divers endroits comme des trophées.

Le plus heureux de ces voyageurs était le petit Sébastien; il n'éprouvait ni inquiétudes, ni souffrance, et jouissait du présent sans s'alarmer pour l'avenir. Pendant que sa mère et sa tante pleuraient sur elles et sur lui, il faisait retentir la campagne des éclats de sa gaieté, passant ses petits bras autour du cou de sa nourrice, qui s'arrê-

tait complaisamment pour lui laisser cueillir le fruit ou la fleur dont le vent lui caressait fréquemment le visage. Une volée d'oiseaux, le bourdonnement des insectes, les tours multipliés du sapajou, qui sautait d'un arbre à l'autre, en se suspendant par l'extrémité de sa queue, cette course lointaine, dont le mouvement et la variété lui plaisaient sans le fatiguer, le remplissaient d'une joie naïve, dont l'expression forçait sa mère à lui sourire, même au milieu de ses larmes.

CHAPITRE XII.

Le châtimeut de l'injuste.

Dans l'une de ces haltes fréquentes que nécessitait la marche peu exercée des Portugaises lorsqu'elles se trouvèrent privées de leur palefroi, tandis qu'elles se rafraîchissaient en mangeant des fraises, dont la terre était abondamment couverte en cet endroit, toute leur attention fut suspendue par l'apparition d'un groupe de personnes qui venait à leur rencontre. Cette vue affecta diversement les individus composant notre caravane ; car, ne pouvant douter que les nouveaux venus ne fussent Européens, les unes crurent voir en eux des ennemis, et les autres des libérateurs ; mais la lenteur de leur démarche laissant le loisir de mieux les observer, on se convainquit bientôt que, chargés d'enfants et réduits à une extrême détresse, la compassion était l'unique sentiment qu'ils devaient inspirer. Cette famille n'eut pas plutôt aperçu à son tour nos voyageuses, qu'elle s'arrêta subitement et parut disposée à prendre la fuite ; mais, reconnaissant à sa faiblesse qu'elle le tenterait inutilement, elle continua de s'avancer.

Le père et la mère soutenaient chacun les pas d'un enfant déjà en âge de les suivre, si la maladie leur en eût laissé la force, mais qui portaient alors sur leurs traits ingénus les symptômes d'une prochaine agonie. Leurs yeux ne s'ouvraient plus qu'avec peine, et leur tête se renversait sur leurs épaules comme la tige d'une plante

trop faible pour se soutenir. Après une courte délibération, l'homme s'assit à terre entre les deux enfants malades, et la femme s'approcha seule des dames portugaises, qui, saisies d'un étonnement douloureux, devinaient que cette étrangère était comme elles la victime de quelque infortune inouïe.

« Senora, dit l'inconnue en s'adressant à Elvire en portugais, si, comme je le suppose, vous êtes la maîtresse de ces esclaves et la mère de ce petit enfant, ne refusez pas votre protection à une famille au désespoir. Depuis huit jours nous errons dans ce désert, poursuivis par la rage des Indiens avides de notre sang, sans guides, sans provisions, souffrant la faim, la soif, n'osant succomber au sommeil, en proie à toutes les misères. Elles ont déjà miné les forces de nos malheureux enfants, et les nôtres nous abandonnent. Au nom de la religion qui nous est commune et de cette croix que vous portez à votre cou, ayez pitié de nos douleurs ! » ajouta-t-elle en tombant à ses pieds.

Celle qui s'exprimait ainsi ne paraissait pas accoutumée à cet humble langage ; même en l'employant, elle conservait un ton et des manières empreints de dignité, et l'habitude du commandement se reconnaissait aussi dans son mari. Dona Elvire s'empessa de relever cette dame infortunée, et l'assura qu'elle terminerait volontiers ses malheurs si son pouvoir égalait sa sympathie.

« Mais, loin de là, continua-t-elle, notre destin n'est guère moins affreux que le vôtre. Tombées au pouvoir de deux esclaves révoltées, elles nous emmènent prisonnières dans leur tribu, où nous ignorons le sort qu'on nous réserve. Nous ne pouvons que partager avec vous

les provisions qu'on nous accorde avec abondance. »

Elle s'empressa alors de lui offrir un choix des meilleurs aliments amassés pour leur usage, non sans une secrète inquiétude de se voir désapprouvée par Mocap, quoique, par fierté, elle dédaignât de le laisser paraître. La vieille Tupinambas ne parut pas y faire attention, préoccupée comme elle l'était des suites de cette rencontre ; elle en calculait en elle-même le résultat probable. Voici comment cette femme raisonnait :

« Si, profitant de leur nombre, ces Portugais se réunissent contre nous, nous leur échapperons sans peine par l'agilité de notre course. Mais que deviendra ma vengeance ? Je n'ai qu'un moyen de l'assurer, et je ne le négligerai pas. »

Quoiqu'elle n'eût compris que très imparfaitement la harangue de la dame inconnue, elle vit bien que sa position était affreuse, et que l'état désespéré de ses enfants lui ôtait, ainsi qu'à son mari, la faculté de songer à autre chose ; ils n'étaient ni l'un ni l'autre tentés en ce moment de lui disputer ses captives ; mais, de peur qu'il ne survînt quelque changement désavantageux pour elle, la prudente Mocap donna le signal du départ. Hélène, qui avait fait intérieurement les mêmes réflexions que Mocap, se récria sur l'inhumanité d'abandonner des compatriotes dans cette crise. Il était clair que leurs pauvres enfants ne passeraient pas la nuit, et Hélène pensait que, en dépit de leur douleur, ces infortunés, n'ayant plus à s'occuper que de leur conservation personnelle, se joindraient volontiers à sa sœur et à elle pour s'assurer de Mocap et de Yassi-Miri, et les contraindre à revenir aux colonies. Ce plan, qu'elle se réservait de communiquer plus

tard à dona Elvire, fut appuyé instamment par celle-ci, non qu'elle l'eût deviné, mais parce qu'il s'accordait avec les sentiments d'humanité qui distinguaient son caractère.

« Le jour est déjà avancé, dit-elle à la vieille Américaine, vous ne pouvez nous conduire bien loin avant la nuit. Passons-la donc dans ce lieu, où une bonne action nous est donnée à faire. Une scène douloureuse semble se préparer, et, dans ces occasions, des personnes chrétiennes ont des devoirs à remplir. »

— Il y a peut-être des bêtes féroces dans ces environs, repartit Mocap.

— Elles nous attaqueront d'autant moins que nous serons plus nombreux, et vous savez comment nous en garantir. Mais voudriez-vous abandonner à leur fureur une famille exténuée de besoin et de tristesse, et exposer ce père et cette mère à leur disputer les restes de leurs enfants ? »

Mocap, pendant qu'Elvire parlait, cherchait à découvrir si quelque dessein secret n'était point caché sous cette sensibilité apparente. L'émotion de cette dame lui parut si vraie qu'elle n'hésita plus à la satisfaire et se mit sur-le-champ à faire ses préparatifs accoutumés pour la nuit. Les portions du festin furent généreusement augmentées en faveur des étrangers, qui y touchèrent cependant à peine, leur affliction les rendant indifférents aux besoins de la nature. Toujours penchés sur les chers objets de leur sollicitude, partagés entre la crainte de les perdre et l'espoir de les conserver, ils leur proposaient de tous les mets qu'on avait étalés devant eux, se réjouissant si leurs lèvres pâles en absorbaient quelques sucs, se désolant

lorsqu'ils faisaient pour cela de vains efforts. Au milieu de leur douloureuse préoccupation, ils ne crurent pas pouvoir se dispenser d'apprendre à celles qui leur témoignaient une sympathie si touchante le nom et le rang qu'ils avaient tenus dans les colonies ainsi que la cause de leur funeste aventure ; mais comme ils le firent rapidement et supprimèrent beaucoup de choses qui eussent donné à ce récit l'apparence d'une confession, nous nous chargerons nous-mêmes de la raconter au lecteur, non comme un fruit de l'imagination, mais comme un fait presque entièrement historique, en ce qu'il présente surtout de plus douloureux.

Cohello de Souza avait fondé, sur les rives de la Paraiíba, un établissement agricole assez considérable, dont la prospérité toujours croissante promettait de dédommager amplement son possesseur de ses dépenses et de ses travaux ; mais séduit par l'exemple de la plus grande partie de ses compatriotes, que l'espoir de faire une fortune rapide amenait dans le Brésil, il se dégoûta d'un mode lent, quoique certain, de s'enrichir, et se mit à la recherche des mines d'or, dont tout le monde parlait, et que personne n'avait encore pu découvrir. Il s'embarqua sur le grand fleuve des Amazones, explora les nombreux courants qui en sont les tributaires, dépensa inutilement une partie de ses capitaux, courut de grands périls, et revint dans ses terres, appauvri, endetté, mécontent, et plus possédé que jamais de la manie de tenter les aventures.

Pour se livrer à ce goût, il fallait beaucoup d'or, et Cohello avait épuisé sa fortune. Il recourut à l'intrigue. Sa naissance, ses nombreux amis, ses qualités personnelles,

l'expérience qu'il devait à ses voyages le firent accueillir à la cour du gouverneur. A la place du sort indépendant dont il aurait pu jouir en cultivant un sol généreux, qui aurait réparé promptement ses pertes, il se soumit à tous les dégoûts attachés de tout temps au rôle de solliciteur, et obtint, à force de persévérance et de flatteries, à faire approuver ses projets hasardeux. Mais pour appuyer plus solidement sa faveur, il rechercha et obtint en mariage une jeune personne assez proche parente du gouverneur, à la vérité dépourvue de fortune et d'un extérieur fort ordinaire, mais qui joignait aux avantages de la naissance des qualités morales que Cohello sut apprécier plus tard.

Allié du gouverneur, encouragé par lui dans ses des-seins, Cohello ne se borna plus à la découverte des mines, il osa aspirer au titre de conquérant et de fondateur, et promettre à son protecteur un agrandissement de territoire et de puissance. Des tribus de cette même nation vers laquelle Mocap conduisait ses captives vivaient indépendantes dans une vaste chaîne de montagnes. Elles étaient nombreuses, aguerries, et connaissaient à peine de nom les Européens, lorsque Cohello vint les attaquer avec une armée nombreuse, composée de Portugais et d'Indiens alliés. Le succès couronna d'abord ses armes ; un chef Tapuyas, après une défense opiniâtre, fut contraint de capituler, à des conditions honorables toutefois. Les autres chefs, plus heureux, se soutinrent mutuellement avec tant d'habileté, que les Portugais, désespérant de les réduire, les laissèrent paisibles possesseurs de leurs rochers.

Cohello, sans renoncer à cette conquête, se réserva d'y revenir dans un autre temps, et s'occupa de la fon-

dation d'une ville qu'il nomma la nouvelle Lisbonne. A peine put-il déceimment les y loger qu'il y appela près de lui sa femme et ses enfants. Actif, ambitieux, plein de projets hardis, ne manquant pour les exécuter ni de fermeté, ni de courage, Cohello aurait vu fleurir sa colonie, s'il avait su respecter lui-même la justice, seul fondement solide de toute autorité. Il rendit la sienne odieuse par un despotisme cruel, par une insigne mauvaise foi. Sans égard pour la capitulation qu'il avait accordée au chef Tapuyas, lorsqu'il se soumit avec sa tribu, Cohello vendit pour l'esclavage tous ceux dont il put s'emparer, et son avarice n'épargna pas le même traitement aux Indiens alliés des Portugais, qui l'avaient volontairement suivi dans son expédition. Cette noire ingratitude souleva tout le monde contre lui. Fatigués de son despotisme, craignant tout d'un homme qui ne respectait plus aucune loi, les Portugais de la nouvelle Lisbonne prirent parti pour les Indiens opprimés. Ils ne s'adressèrent point au gouverneur, dont la partialité pour Cohello leur inspirait peu de confiance; ce fut au pied du trône qu'ils firent parvenir leurs plaintes. La cour, indignée, se hâta de remettre en vigueur les lois protectrices des malheureux Brésiliens, lois trop souvent négligées ou violées par la cupidité qu'elles répriment.

Le fondateur de la nouvelle colonie, convaincu d'avoir porté la guerre et l'esclavage dans une nation paisible, sans motif et sans autorisation, reçut l'ordre de se retirer. Il espérait que le gouverneur l'aiderait à sortir de ce mauvais pas, en déclarant qu'il avait eu connaissance de son projet, et qu'il l'avait encouragé, comme utile à la couronne; mais dans la crainte

d'être disgracié lui-même, l'homme en place abandonna son protégé à la vengeance de ses nombreux ennemis.

Cette vengeance menaçait d'être si terrible, que, les domestiques de Cohello, redoutant de s'y trouver enveloppés, se hâtèrent de quitter sa maison, où les Indiens parlaient de le brûler avec sa famille. Ce ne fut pas sans peine que des personnes charitables réussirent à leur procurer le moyen de s'évader à la faveur de la nuit. Il paraissait si impossible qu'un homme avec une femme et deux enfants eût entrepris un pareil voyage, qu'on le cherchait dans toutes les maisons de la ville, pendant qu'il parcourait les bois, et cette erreur seule le préserva d'une mort inévitable ; mais celle de ses enfants qu'il voyait périr victimes de ses iniquités, le désespoir de leur mère, le livraient à un supplice aussi douloureux que celui qu'on lui destinait. Aucune plainte néanmoins ne s'échappait de sa bouche, il était muet. Qu'aurait-il pu dire ? Hélas ! il est des souffrances telles que la parole manque pour les exprimer, et l'on peut dire que les siennes étaient de ce nombre. Sa femme comprenait si bien ce qui se passait dans la conscience bourrelée de Cohello, qu'elle comprimait jusqu'à ses angoisses maternelles, de peur qu'il ne prît ses gémissements pour des reproches, et aussi longtemps qu'elle le put, elle feignit de compter sur la guérison des jeunes malades, qu'elle l'entendait demander au ciel avec une ardeur extraordinaire. Mais la feinte devint bientôt inutile ; l'aîné, jeune garçon de sept à huit ans, expira vers le milieu de la nuit. Sa sœur, un peu plus jeune, était à quelques pas, luttant dans une pénible agonie, parlant incessamment de son frère, dont on lui cachait le trépas. Pendant que

la malheureuse se penchait sur sa fille pour étouffer ses sanglots, Cohello debout auprès des restes de son fils prononça tout haut ces paroles :

« Ame innocente, lorsque tu paraîtras devant le trône de l'Éternel, épargne ton coupable père, et au lieu de l'accuser de ta mort, comme tu le pourrais si justement, que tes prières lui obtiennent miséricorde. »

Sa femme l'entendit et se hâta de l'arracher à cette funeste contemplation en l'amenant avec elle auprès de l'enfant qui respirait encore.

« O ! si seulement le Seigneur mettait des bornes à son juste courroux ! murmurait le père désolé. Si celle-ci nous restait pour nous consoler de son frère ! »

Vain désir ! inutile prière ! le sacrifice devait être complet ; cette même nuit, la mort allait frapper deux victimes. Le fils était mort sans avoir la conscience de son état, sans prononcer autre chose que des mots sans suite et des gémissements douloureux ; mais la jeune fille, d'une intelligence plus avancée, et que les approches de la mort semblaient augmenter encore, adressait fréquemment la parole à sa mère. Sa voix enfantine se faisait entendre dans cette nuit terrible et troublait seule le silence qui régnait autour de son lit de mort. Elle s'informait souvent de son frère, sans se douter du mal qu'elle faisait à ses malheureux parents.

« Pardonnez-moi, leur dit-elle, si je vous importune, mais c'est que je ne voudrais pas mourir sans embrasser encore une fois ce cher frère, sans lui recommander de vous aimer pour nous deux. Ne m'avez-vous pas dit qu'il dormait ?

— Oui, ma fille, le Seigneur lui a envoyé un doux re-

pos pour terminer ses souffrances, répondit la mère d'une voix tremblante.

— S'il pouvait aussi prendre pitié de moi ! poursuivit l'enfant. Mais le sommeil ne peut pas fermer mes yeux, la fièvre me brûle, j'ai peine à respirer... c'est la mort. Eh bien, mes chers parents, si Dieu le veut, il faut bien le vouloir aussi. Ne m'avez-vous pas dit, ma mère, que Jésus est l'ami des petits enfants, et qu'il réserve mille douceurs à ceux qui lui ont obéi sur la terre ? Il est vrai que cette obéissance n'a pas toujours été mon partage. Croyez-vous, du moins, qu'il me pardonne, comme vous m'avez pardonné tant de fois ?

— Hélas ! trop chère enfant, tu as fait notre joie et notre bonheur, le ciel est destiné à celles qui te ressemblent.

— Si le Sauveur m'y accorde bientôt une place, je le prierai de conduire vos pas loin de cet horrible désert, où nous avons éprouvé tant de souffrances, et qu'il vous ramène parmi les Portugais, au milieu de vos amis. Si vous pouviez m'envoyer chercher par vos esclaves, afin que je ne reste pas ensevelie dans cette forêt ! car ce n'est pas ici une terre sainte, n'est-ce pas, ma mère ?

— Toute la terre appartient à Dieu, ma fille ; lui seul peut dire où reposeront nos os. Quelque malade que tu sois, s'il veut que tu vives, tu vivras. »

Elvire et Hélène, le visage baigné de larmes, écoutaient avec une tendre admiration les paroles édifiantes qui sortaient de la bouche naïve de cette enfant, qui tantôt remettait son âme à Dieu, tantôt exprimait le regret de quitter sa famille, qu'un moment après elle cherchait elle-même à consoler de sa perte. Vers le point du jour ses idées se troublèrent, sa vue s'obscurcit, sa langue

s'embarrassa, elle tendit la main à ses parents, qu'elle reconnaissait toujours sans pouvoir leur parler. Le malheureux père répétait à voix basse, et presque à son insu, ces paroles du roi David :

« C'est moi qui ai péché, c'est moi qui ai commis l'iniquité; mais ces brebis, qu'ont-elles fait? »

Tout à coup la jeune malade jeta un grand cri, et dit d'une voix claire :

« Je viens, Seigneur, je viens! »

Puis elle appuya sur le sein de sa mère son front baigné d'une sueur froide, et expira dans une dernière convulsion. Sa mère sembla mourir avec elle; elle s'évanouit. Pendant qu'on lui prodiguait des secours, Cohello se disait à lui-même :

« Homme barbare, contemple à présent ton ouvrage, regarde ces aimables enfants que Dieu t'avait donnés, cette épouse sensible et fidèle qui ne vivait que pour ton bonheur, comment as-tu profité de ces bienfaits du ciel? Si tu avais su borner ton insatiable ambition, si tu avais respecté la justice, ils vivraient encore pour te consoler et te bénir. Ce n'est point une maladie ordinaire qui les enlève ainsi au même instant, non, c'est l'excès de la misère que tes crimes ont attirée sur leurs têtes, sur celle de la mère et des enfants à la fois. »

Son épouse, revenue à elle, fut effrayée du désespoir empreint sur sa physionomie. L'assurance que son malheur n'était pas aussi complet qu'il l'avait cru d'abord le rendit plus accessible à ses consolations; mais bientôt, ressentant de nouveau la pointe acérée du remords, il quitta brusquement sa femme et marcha vers les bois, en lui disant :

« Laissez-moi, je suis un homme maudit, que le malheur accompagne, hâtez-vous de séparer votre sort du mien, attachez-vous aux personnes compatissantes que nous avons rencontrées, vous n'entendrez plus parler de moi.

— Je n'espère trouver le bonheur ni avec vous, ni avec qui que ce soit, lui répondit-elle, puisque j'ai été mère et que je n'ai plus d'enfants ; mais celui qui m'a mis sur la terre m'y a donné des devoirs à remplir, et je dois faire sa volonté. Je ne puis, ni ne désire me séparer de vous ; pourquoi fuiriez-vous ma présence ? Prenons plutôt pitié l'un de l'autre, humilions-nous devant celui qui nous frappe, embrassons-nous comme deux victimes offertes sur un même autel. »

Cohello, cédant alors aux tendres prières de sa compagne, s'assit auprès d'elle, et tous deux soulagèrent par des larmes leur excessive douleur.

La haine de Mocap pour les Européens était si fort enracinée dans son cœur, que les scènes déchirantes de cette nuit n'y avaient excité aucune sympathie. Yassi-Miri, au contraire, en était intérieurement émue ; elle n'eut besoin que de se rappeler l'enfant qu'elle avait elle-même perdu, pour mêler ses pleurs à ceux qu'elle voyait répandre. Hélène fut la seule qui remarqua cette différence, dont elle espéra tirer quelque profit pour son projet, car elle augura de la sensibilité de la nourrice qu'il ne serait pas impossible de la détacher de Mocap en faveur du petit enfant, qui ne pouvait guère se passer d'elle. Tant que dura ce drame affligeant, elle ne fit part à personne de ses pensées ; mais lorsque la mort l'eut dénoué, et qu'il ne resta plus qu'à se résigner

à un malheur accompli, Hélène dit à sa belle-sœur :

— Ne voyez-vous pas que Mocap se prépare à continuer son voyage, et comptez-vous la suivre docilement, comme nous avons fait jusqu'ici ? Serons-nous assez ennemies de nous-mêmes pour ne pas saisir l'occasion que le ciel nous envoie de recouvrer notre liberté ? Deux femmes telles que Mocap et Yássi-Miri feront-elles la loi à quatre personnes civilisées, dont l'une est un homme dans la force de l'âge ?

— Quel secours pouvons-nous attendre de lui ? répartit dona Elvire d'un air découragé ; il n'a aucune expérience de cette vie errante, et le chagrin l'a presque privé de sa raison. Rappelez-vous dans quelle horrible détresse nous les avons trouvés ! Confierai-je la vie de mon enfant à deux infortunés qui n'ont pas su empêcher les leurs de mourir de faim ?

— Mais moi, ma sœur, je la possède déjà cette expérience, je connais les fruits et les plantes dont on peut subsister dans ce désert, la manière d'écarter les animaux malfaisants. J'ai laissé derrière nous des marques nombreuses qui nous ramèneront sûrement sur nos pas, je retrouverai toutes les haltes que nous avons faites, toutes les eaux où nous nous sommes désaltérées. De quelque faible ressource que nous soient ces étrangers malheureux, leur présence doit au moins nous enhardir. Le sentiment de la conservation ranimera leur courage, et nous sommes sauvées si nous le voulons. »

Toute la personne d'Hélène exprimait une confiance si énergique, que l'indécision d'Elvire en fut ébranlée. La perspective séduisante qui s'ouvrait tout à coup à ses yeux remplit son âme de trouble et de joie, et elle

était prête à donner son assentiment au projet hardi de la jeune personne, lorsqu'elle vit la nourrice allaiter le petit enfant.

« Mon fils ne peut vivre sans sa nourrice, dit-elle, il en mourrait.

— J'ai prévu cet obstacle, repartit l'opiniâtre Héléna, et je ne le crois pas insurmontable. Yassi-Miri n'a point, comme Mocap, un cœur de rocher. Elle aime votre fils, la crainte de l'exposer à périr la déterminera à le suivre, si elle vous voit résolue à le séparer d'elle. Mais ne montrez à cet égard aucune faiblesse, aucune indécision. »

Aussitôt se rapprochant de Cohello et de son épouse, toujours accablés de leur douleur, Héléna leur raconta le plan qu'elle avait formé de s'associer à eux pour retourner ensemble aux colonies, et les mesures prudentes qu'elle avait prises pour ne pas s'égarer dans cette longue route. Ils l'écoutaient attentivement lorsque Mocap, alarmée de ces entretiens secrets, donna à haute voix le signal du départ. Héléna lui déclara nettement qu'elles n'iraient pas plus loin, et se joindraient à leurs compatriotes pour tâcher de se retrouver dans un pays chrétien. Mocap, sans paraître surprise de cette déclaration, se tourna vers Elvire, et lui demanda si c'était réellement son projet, et si elle y avait bien réfléchi.

« N'en doutez pas, Mocap, lui répliqua-t-elle, ce projet nous occupe depuis le moment où nous avons découvert votre trahison, nous l'eussions tenté plus tôt, si la plus légère espérance de réussir nous y eût encouragées. De votre côté, retournez parmi vos amis, nous ne nous y opposons pas, et même je vous fais la promesse de ne

jamais me venger de votre manque de foi, quelle que soit l'occasion qui s'en présente.

— Qui cueillera des fruits pour vous nourrir ? Qui trouvera de l'eau pour vous désaltérer ? Qui enveloppera de feuilles vos pieds meurtris ? Qui allaitera le petit enfant ?

— Nous ne nous faisons point illusion sur les périls de notre entreprise, mais notre Dieu est tout-puissant, et si telle est sa volonté, nous ne perdrons pas un seul cheveu de notre tête. Quant à cet enfant, j'avais espéré que celle qui l'a nourri ne l'abandonnerait point, et qu'elle consentirait à nous suivre pour l'amour de lui. Eh ! pourquoi me refuserais-tu ce dernier service, Yassi-Miri ? tu n'as aucun sujet de me haïr, je ne t'ai fait que du bien, je t'en ferais davantage encore, tu ne serais plus mon esclave, mais une autre mère pour mon enfant, libre de retourner dans ta tribu dès que tu le souhaiterais. »

Yassi-Miri regardait Sébastien endormi sur ses genoux d'un air mêlé d'indécision et de tendresse, elle soupirait et tout montrait qu'un rude combat se livrait dans son cœur. Elvire et Hélène croyaient qu'elle hésitait encore entre Mocap et son nourrisson ; mais toutes deux se trompaient. La pensée de quitter celle qui lui servait de mère, de la quitter pour une race ennemie n'avait pu entrer un instant dans l'esprit de la jeune Brésilienne. Il s'agissait pour elle de garder l'enfant ou de le rendre à sa mère, d'obéir à Mocap, dont elle connaissait les desseins, ou de céder au sentiment de justice que la nature lui inspirait. Au moment où, prenant ce dernier parti elle allait remettre Sébastien entre les bras d'Elvire, Mocap, qui surveillait tous ses mouvements, se saisit de l'enfant

et s'enfuit avec lui si rapidement qu'on l'eut bientôt perdue de vue. A ce spectacle, la mère éperdue jeta un cri aussi perçant que si son fils fût devenu la proie d'une lionne, et oubliant pour lui le reste de l'univers, elle s'élança sur les traces de Mocap, sans retourner la tête pour s'assurer qu'Hélène la suivait.

Cet incident fit évanouir toutes les espérances de cette fille courageuse, qui ne pouvait songer à s'enfuir seule, en abandonnant à leur cruelle destinée l'épouse et le fils de son frère. Ce fut en maudissant l'astuce de leur barbare ennemie qu'elle fit ses adieux à Cohello et à son épouse, en leur recommandant d'instruire don Alvaro du lieu où l'on conduisait ses filles, s'ils parvenaient dans une possession portugaise, grâce aux indications assez précises que sa prévoyance leur avait ménagées. Elle ne put s'éloigner d'eux sans verser des larmes de pitié sur la terrible situation dans laquelle elle se voyait contrainte de les laisser; mais déjà elle n'apercevait autour d'elle qu'une complète solitude, et cherchait sur le sol des traces qui pussent la guider, lorsque Yassi-Miri parut. Elle avait deviné qu'Hélène était trop généreuse pour se séparer de sa sœur, et l'avait attendue.

Demeurés seuls, les colons fugitifs n'en apprécièrent que mieux toute l'étendue de leur infortune. Ce n'était point l'effroi qui dominait dans leur âme, non, une profonde douleur rend insensible au danger, ou du moins elle ne permet guère de le prévoir. Ce qui les accablait, c'était leur isolement. Hier encore ils étaient entourés de leurs enfants, et quoique leurs souffrances déchirassent leur cœur, les efforts qu'elles exigeaient d'eux remplissaient cependant leur vie, l'espérance pouvait encore y

trouver place. Aujourd'hui, plus rien... rien... que deux corps inanimés qu'il fallait se hâter de faire disparaître. Un moment Cohello eut la pensée de charger ces tristes restes sur ses épaules pour les emporter avec lui ; mais la froide raison combattit bien vite cet absurde projet du cœur, et il fallut que l'infortuné père rassemblât ses forces pour travailler à la sépulture de ses enfants.

Un arbre, récemment déraciné par le vent, était à peu de distance, et le sol, bouleversé en cet endroit, paraissait plus propre que tout autre à recevoir le funèbre dépôt. Ce fut là qu'ils portèrent en pleurant ce qui restait des deux aimables créatures qu'ils avaient tant chéries. Que de larmes coulèrent pendant ce rude travail ! Que d'agréables projets furent ensevelis avec ces corps si jeunes ! que de prières ferventes montèrent au ciel en cette déplorable occasion ! Avec quel profond repentir Cohello se frappait la poitrine et s'accusait d'être l'assassin de ses malheureux enfants !

Ce ne fut qu'après s'être bien assurés de la solidité de leur travail, et que les corps n'avaient rien à craindre de la voracité des animaux, que les deux époux, appuyés l'un sur l'autre, s'éloignèrent à pas lents de ce lieu funeste, où pendant longtemps l'Indien errant, l'aventurier Européen, le missionnaire, purent apercevoir la croix de bois grossièrement façonnée qui désignait la sépulture des enfants de Cohello de Souza.



Que de larmes coulèrent que d'agres vœux
Furent ensevelis.



CHAPITRE XIII.

Les Tapuyas.

Mocap n'avait pas douté un moment qu'en s'emparant du fils d'Elvire elle obligerait cette dame à la suivre partout; mais elle n'était pas aussi assurée du dévouement d'Hélène, parce que, pour deviner de certaines actions, il faut être susceptible de les faire. Ce fut donc avec les transports d'une joie sauvage, que, du sommet d'une colline où elle s'était arrêtée, la vieille Tupinambas aperçut les deux sœurs et Yassi-Miri qui se hâtaient de la rejoindre, et dans le lointain Cohello et sa femme toujours à la même place. Elle jugea qu'Hélène avait renoncé à son projet, et qu'ainsi elle ne serait point frustrée dans sa vengeance, car elle tenait surtout à humilier cette fille orgueilleuse, dont elle avait reçu de si rudes traitements. Rassurée sur la crainte de voir Cohello se déclarer le protecteur des deux captives, elle s'assit tranquillement pour les attendre, car, bien qu'elle ne fût plus jeune, Mocap courait encore avec une telle vitesse qu'il était difficile de l'atteindre, même aux femmes de sa tribu.

Yassi-Miri arriva près d'elle la première. Pendant qu'Elvire et Hélène, hors d'haleine, et arrêtées à chaque pas par les obstacles d'un sentier jonché de pierres roulantes, étaient contraintes de se reposer fréquemment, Mocap se mit à reprocher à sa jeune compagne le moment de faiblesse qu'elle avait si habilement prévenu.

«Es-tu donc insensible à la gloire de reparaitre chez les Tapuyas, non comme des esclaves fugitives, mais comme

des femmes guerrières, accompagnées des captives que nous avons faites de nos propres mains, sans le secours d'aucun homme? Je ne doute pas qu'Arraïp ne nous y ait déjà devancées avec don Aleixo. A notre tour nous nous ferons obéir de ceux qui prétendent avoir le droit de nous commander. Ah ! si, au lieu d'arriver dans une tribu étrangère, nous étions reçus par nos frères les Tupinambas, quels transports et quelle joie notre triomphe exciterait ! Tu entendrais chanter de toutes parts que Mocap et Yassi-Miri sont des femmes courageuses qui savent se venger de leurs ennemis. Les présents abonderaient dans notre cabane, et l'on ferait une fête solennelle de ces trois captifs ; mais les Tapuyas ne savent point comme notre peuple se réjouir de la mort de leurs prisonniers.

— Ne me rappelez point une coutume qui fait la honte de notre peuple et nous attire la haine des chrétiens, répliqua vivement Yassi-Miri. Que les Tupinambas sèment le maïs et plantent des arbres à fruit, qu'ils chassent les bêtes dans les bois et jettent leurs filets dans les rivières, mais qu'ils ne se mangent plus entre eux !

— Crois-tu donc que c'est la faim qui nous attire à nos festins solennels ? Informe-toi mieux, tu sauras si jamais nos pères ont immolé d'autres victimes qu'un ennemi saisi vivant sur le champ de bataille, lié de la Mussurana, corde qui était tressée exprès, promené en triomphe par toute la tribu, et assommé avec la Liwarapenne ou la hache d'honneur, par celui qui en obtenait seul le droit. Je te dis que les Tupinambas sont un peuple très grand et très sage.

— Et moi je vous déclare que je mourrai si je vois l'en-

fant de mon lait ou sa mère tomber sous les coups de la Liwara-penne.

— Pauvre fille dégénérée, poursuivait Mocap, tu n'as jamais connu le peuple de ta mère dans sa prospérité, lorsque ses villages couvraient les bords de l'eau salée, ou qu'il formait dans les forêts des nations nombreuses, comme des abeilles dans le tronc d'un gabariba, qui distille le baume. Tu n'as pas vu ses guerriers accoutrés pour le combat, ornés de peintures et de plumes d'aras d'un rouge éclatant. Moi-même, hélas ! je n'ai vu que l'ombre de leur gloire ; mais j'ai recueilli avidement les récits qu'on m'en a faits, car mon sang n'est pas mêlé comme le tien à un sang plus blanc que celui de mes pères. La langue des Portugais a été bien reçue dans tes oreilles pour te faire entendre des choses que nos ancêtres n'ont point entendues. Ces paroles ont changé la fille de Zomé ; qu'elle les écoute encore, et elle abandonnera Mocap pour s'en retourner dans les villes des chrétiens.

— Jamais Yassi-Miri ne se séparera de Mocap, » dit solennellement la jeune Indienne.

A ce moment les deux captives atteignirent le sommet de la colline. Elvire courut embrasser son fils, qui lui tendait les mains en riant ; Hélène s'assit à l'écart, le visage caché dans son mouchoir, sans daigner proférer une plainte inutile. Cependant Mocap, tenant toujours l'enfant sur ses genoux, paraissait craindre encore de le livrer entièrement aux douces étreintes de sa mère.

— Femme cruelle ! lui dit Elvire en pleurant, ne suffit-il pas à ta haine de nous avoir entraînées au fond de ce désert pour faire de nous tes esclaves, sans que

tu veuilles encore me priver des caresses de mon fils? Que crains-tu? ai-je des ailes, comme ces oiseaux, pour l'emporter à travers tant de solitudes?

— Vous n'aviez pas d'ailes tout à l'heure, et cependant si je ne me fusse saisie de ce petit enfant, où seraient à présent les captives de Mocap?

— Oserais-tu nous reprocher une tentative si cruellement déjouée? s'écria Héléna avec emportement. Toi, misérable esclave révoltée, nous appeler tes captives! Quels sont tes droits sur nous, sinon ceux que te donne une infâme trahison? Ah! si ces infortunés que nous quittons avaient conservé dans leur âme la moindre énergie, non-seulement nous serions maintenant en liberté, mais tu nous suivrais les mains liées derrière le dos pour recevoir dans nos colonies le prix de ton attentat. »

Elvire, craignant que ces vaines menaces ne servissent qu'à aggraver leur destinée en exaspérant celle qui en était l'arbitre, se hâta d'interrompre la jeune fille.

« Laissez parler cette orgueilleuse, lui dit Mocap avec un froid dédain, ne voyez-vous pas qu'elle se croit toujours entourée de ses flatteurs? A présent que je connais le traitement qu'elle me réserve, j'aurai grand soin de ne pas m'y exposer, et j'espère qu'il passera bien des nuages sur nos têtes avant que Mocap se laisse lier les bras.

— Ne regardez pas comme sérieuses des paroles prononcées dans la chaleur du ressentiment, répartit dona Elvire. Nous eussiez-vous fait un tort beaucoup plus grave, nous sommes chrétiennes, notre devoir est non-seulement de l'oublier, mais de vous rendre des bienfaits

pour des outrages. Vous secouez la tête, vous ne me croyez pas? Comment espérer en effet de le faire comprendre à des êtres assez dégradés pour considérer la vengeance la plus atroce comme un acte de vertu?

— Puisque vous en reconnaissez vous-même l'inutilité, ma sœur, cessez donc d'avoir recours à de honteux ménagements. N'abaissez plus par vos prières votre caractère de noble chrétienne devant cette louve sauvage des Tapuyas.

— Hélas! vous n'êtes pas mère, il vous est aisé de la braver. Je le ferais sans doute aussi, si je n'avais à la craindre que pour moi-même; mais quand je viens à penser que le sort de mon fils est entre ses mains, rien ne me coûte pour la lui rendre favorable, et je suis prête à baiser la poussière de ses pieds. »

Un mouvement que fit Mocap pour reprendre l'enfant fut pour Elvire l'occasion de mettre en action ce qu'elle venait d'exprimer. Elle s'écria avec un accent irrésistible.

« Mocap, si vous avez été mère, je vous supplie de ne pas me priver plus longtemps des droits que j'ai sur cet enfant. A peine jusqu'ici m'a-t-il été permis de le tenir une heure entre mes bras, votre défiance me le dérobe toujours; mais écoutez-moi, je vous promets en présence de mon Dieu, qui m'entend (serment que je n'oserais enfreindre), que je ne chercherai point à fuir à votre insu, pourvu que de votre côté vous cessiez d'intervenir entre ce cher fils et moi. Que je sois libre de le caresser à toute heure du jour et de la nuit, comme je l'ai toujours fait depuis sa naissance! Hélas! Dieu me punit cruellement de n'avoir pas rempli moi-même uniquement les saintes fonctions que la nature impose aux

rochers, des précipices, des bois obstrués de plantes épineuses, étaient franchis avec un nouveau courage. Enfin de petites portions de terres cultivées annoncèrent le voisinage de l'homme ; une légère colonne de fumée se fit voir au-dessus d'un bouquet de cèdres , et l'on découvrit la cabane d'où elle sortait. C'était la seule qui parût aux environs ; on semblait l'avoir bâtie à dessein dans le lieu le plus triste et le plus isolé de la contrée. Le devin ou le Paye le plus célèbre et le plus redouté de cette tribu tapuyas faisait là sa demeure. Ces sauvages charlatans affectaient de choisir de préférence les sites les plus affreux, ils y vivaient seuls, fuyant la société des hommes pour celle des démons auxquels ils prétendaient commander, sacrifiant toutes les joies d'une existence innocente à la folle prétention de se faire craindre et révéler. Il y avait pourtant des occasions où la colère l'emportait sur la terreur superstitieuse qu'ils tâchaient d'inspirer à leurs dupes, ainsi que dona Elvire et sa jeune sœur en virent un exemple à leur arrivée. Un Tapuyas sortit brusquement de la cabane du Paye, l'œil étincelant, le visage enflammé de courroux, et se mit à proférer contre lui des menaces et des reproches. L'imposteur parut à son tour, mais arrêté sur le seuil de sa demeure, d'où son regard haineux semblait vouloir anéantir son ennemi.

« Oses-tu prononcer contre moi des paroles outrageantes ? s'écriait-il avec des gestes d'énergumène, ne crains-tu pas que je ne te donne en pâture aux monstres cachés dans ces bois ? ou que je n'ordonne à l'esprit malin de l'enlever au-delà des nuages pour te laisser retomber sur ces rocs aigus ? Mais va, je n'ai besoin que de moi-même

pour te punir, tu as offensé Paranopuza, Paranopuza ne veut plus que tu vives. Je vois déjà le mal descendre sur toi, tes compagnons n'ont plus qu'à ouvrir ta sépulture, car pour toi tu vas te coucher dans ton hamac, et tu n'en sortiras plus vivant. »

Le farouche magicien se retira dans sa hutte, sans paraître avoir remarqué le groupe des voyageuses qui l'avaient écouté à peu de distance, et laissant le jeune Indien immobile de terreur sous le coup de la terrible prédiction. Toute sa colère s'évanouit pour faire place au plus complet découragement. Sa démarche, d'abord précipitée, devint mal assurée et lente; il croisa ses mains sur sa tête et pleura. Mocap l'ayant facilement atteint, le reconnut et voulut l'entretenir de son voyage; mais il n'était plus en état d'y prêter attention.

« Que la femme tupinambas laisse en paix celui qui s'en va mourir, lui dit-il languissamment; les paroles du Paye sont venues sur moi; elle a dû les entendre.

— Et pourquoi mon fils a-t-il irrité cet homme puissant? Ne sait-il pas qu'il est moins dangereux d'attaquer le féroce janouare dans la forêt que de braver Paranopuza dans sa hutte écartée, toujours pleine de malins esprits, quoique nos yeux ne puissent les apercevoir?

— Le chagrin m'a rendu imprudent. Celle que j'aimais est allée dans le pays des âmes, et cependant le Paye a reçu mes présents en me promettant qu'elle guérirait. Pourquoi me trompait-il?

— Mon fils est jeune; il choisira une autre femme pour lui faire cuire sa venaison. Qu'il ne se laisse point abattre. Un rayon de miel et de chaudes fourrures ac-

compagnées d'humbles paroles pourront apaiser le terrible Paranopuza.

— Non, Mocap; il est trop tard; le mal est déjà venu. Je l'ai senti qui s'emparait de moi avant que le Paye fermât la bouche. Mon cœur est froid, mes genoux sont faibles. Paranopuza est un homme puissant.»

Il prit un sentier détourné, impatient de finir un entretien pénible, et s'éloigna sans faire attention aux compagnes de Mocap. Telle est, sur un peuple ignorant et superstitieux, l'empire de l'imagination, que ce malheureux aida lui-même à l'accomplissement de la vengeance du devin en se laissant consumer de tristesse, et enfin mourir de frayeur. Les voyageurs ont vu plusieurs exemples de faits semblables.

Peu de temps après, la petite caravane était au centre du village des Tapuyas. Il n'était point fortifié, comme ceux de la plupart des autres populations du Brésil; on n'y voyait point de ces vastes hangars où habitaient ensemble plusieurs familles; les cabanes, rangées en cercle au nombre de cinquante à soixante, étaient légèrement construites, parce que les Tapuyas changent de demeure à mesure que l'abondance du gibier diminue dans leur contrée. Ils étaient même à la veille d'effectuer l'une de ces translations, lors du retour de Mocap. Elle s'assit dans la place avec ses prisonnières, en attendant qu'on la priât d'entrer dans quelque hutte, la sienne ayant disparu pendant son absence, et le vent en ayant balayé jusqu'aux débris. Les Tupinambas accoururent les premiers autour de l'épouse de leur défunt chef, et entendirent avec admiration le récit que Mocap leur fit de ce qu'elle appelait son triomphe dans un langage que les Portugaises ne

comprenaient point. Elles n'étaient d'ailleurs occupées que de l'espoir de revoir don Aleixo, qu'elles s'attendaient à voir sortir de l'une de ces misérables cabanes. Elles ne tardèrent point à être entourées d'une foule nombreuse de femmes, parmi lesquelles se trouvaient aussi quelques hommes, mais dont l'aspect suffit pour obliger les dames chrétiennes à tenir leurs yeux constamment baissés, à cause de la nudité dégoûtante de ces sauvages. Ce fut une confusion étourdissante de questions, d'exclamations de surprise, d'éclats de rire mêlés de gestes frénétiques qui ne laissaient pas d'inquiéter celles qui en étaient les principaux objets. Mocap, haranguant seule l'assemblée, se vanta, non-seulement d'avoir échappé à ses oppresseurs, mais de leur avoir rendu le mal qu'elle en avait reçu en leur enlevant celles qui faisaient leur joie et leur orgueil.

« Oui, mes amis, continua-t-elle avec emphase, il est temps que nous leur apprenions à servir les Indiens, comme ils nous appellent, et il serait juste que les chefs achetassent des esclaves blancs pour remplacer ceux de nos frères qu'on emmène par violence dans leurs colonies. Je me suis dit : Mocap, te voilà vieille ; tes bras ont besoin de se reposer : iras-tu demander aux Tapuyas qu'ils te nourrissent ? Non ; il vaut mieux te procurer deux esclaves jeunes qui feront ce que tu ne voudras pas faire. Tu les enverras travailler à la chaleur du jour, et, pendant ce temps-là, tu dormiras dans ton hamac. »

Un grand éclat de rire servit d'applaudissement à ces paroles ; mais une vieille Tupinambas sortit de la foule en secouant la tête avec un air d'incrédulité, et, prenant dans sa main la main blanche et délicate de la

tremblante fille de Rodriguez, elle répondit à Mocap :

— Si ma sœur a compté sur cette main pour faire venir son manioc, elle pourra avoir faim. Qu'elle regarde : ces doigts ont-ils jamais touché à la terre ? »

Mocap repartit aussitôt :

« Que ma sœur voie aussi les pieds : avant de suivre Mocap, ils étaient comme ceux de ce petit enfant qui ne sait pas encore s'en servir ; mais, depuis, ils ont fait beaucoup de chemin. Au commencement, un grain de sable les blessait ; il fallait les envelopper de feuilles fraîches, l'habitude les a endurcis ; les mains feront de même. »

Elvire, dévorée d'impatience, ne put se contenir plus longtemps, et demanda à Yassi-Miri pourquoi don Aleixo ne paraissait point. La réponse de la jeune Indienne fit évanouir sa dernière espérance. Elle lui apprit qu'Arraïp n'avait point encore paru chez les Tapuyas, et, quoique Yassi-Miri se flattât de l'y voir arriver bientôt, dona Elvire, en songeant au temps qui s'était écoulé depuis sa sortie de Nazareth et aux nombreux accidents qui avaient pu se présenter sur une si longue route, sentit un triste découragement s'emparer de son cœur. Ses larmes coulèrent, et ce fut au tour d'Hélène de lui rappeler que le sort le plus désespéré en apparence peut subir un heureux changement par la seule volonté de Dieu, qui l'accomplit de la manière et dans le temps qu'il lui plaît ; qu'elles se trouvaient, il est vrai, à la merci d'une nation barbare, ennemie de leur race, dont la grossièreté et la laideur blessaient leur modestie et leurs regards, mais que cette dépendance était plus apparente que réelle, puisque, là comme partout, Dieu continuait de tout gouverner.

Les amis de Mocap, ceux qui, l'ayant accompagnée chez les Tapuyas, la regardaient comme leur reine, s'empresèrent à l'envi de lui offrir un asile, jusqu'à ce que le chef, absent en ce moment pour la chasse avec presque tous ses guerriers, lui en eût assigné un. Mocap connaissait à peine ce chef, qui ne jouissait de l'autorité que depuis son départ, et ce n'était pas sans une secrète inquiétude qu'elle attendait son retour, parce qu'on le lui avait représenté comme un jeune homme fier et absolu, jaloux de son autorité, et ne pouvant souffrir qu'un autre le surpassât en quelque chose. Or, cette femme avait une si haute opinion de l'action qu'elle venait de faire en ravissant les deux Portugaises, qu'elle craignait de se trouver en butte à la vanité blessée de Couarassi, nom du chef, qui signifie soleil. Elle eut bientôt sujet de se rassurer, car Couarassi, auquel ses femmes racontèrent avec empressement la grande nouvelle, en montra une admiration mêlée de joie, et voulut aller lui-même l'en féliciter. Le véritable motif de cette politesse prenait sa source dans la curiosité. Le chef n'avait jamais vu de Portugais, dont il avait beaucoup entendu parler, surtout depuis l'agression de Cohello, et il éprouvait le désir bien naturel de voir les captives de Mocap ; mais la fierté indienne ne permettait ni qu'il avouât cette curiosité ni qu'il la contentât avec trop d'empressement. Il trouva Mocap seule dans la cabane d'emprunt qu'elle habitait provisoirement.

« Ma mère a bien fait de revenir parmi ses amis, lui dit le chef, j'espère qu'elle ne les quittera plus. Elle a montré qu'elle est sage, courageuse, et sait rendre à ses ennemis le mal pour le mal. Maintenant elle ne doit plus

songer qu'au repos. Nos jeunes gens lui dresseront une cabane où elle voudra ; ils sèmeront son manioc, et la viande de chasse ne lui manquera pas. Mais sont-elles menteuses les langues qui disent que Mocap a fait de sa main deux prisonnières ? Ma mère serait-elle seule comme je la vois ?

— Couarassi est un grand chef, répondit-elle en s'inclinant ; il adresse des paroles de paix aux affligés, comme avait fait avant lui le vieux chef. Quand mon fils Arraïp sera aussi de retour, Couarassi pourra compter un guerrier de plus, et nous aurons de la chasse en abondance, sans qu'il soit besoin que d'autres qu'Arraïp y pourvoient. Maintenant, nous ne sommes que des femmes, Yassi-Miri et les deux captives portugaises, car on a dit au chef la vérité ; il peut les voir d'ici sous cet ombrage, où elles font baigner leur petit enfant.

— Ont-elles donc un mari ? demanda Couarassi en se tournant vers l'endroit désigné.

— Oui, la plus âgée ; mais la plus jeune n'en a point encore. »

Le chef contempla quelques moments avec surprise deux femmes si différentes de celles qu'il avait vues jusque là ; mais il ne prononça pas une parole qui pût faire deviner ce qu'il en pensait, et se retira sans essayer d'entrer en communication avec elles.

Partout la faveur des chefs attire la vénération publique à ceux qui en sont les objets. Les Tapuyas n'attendent pas les ordres du leur pour prévenir avec empressement les besoins des nouvelles arrivées. Les femmes les fournirent de hamacs de toile de coton fabriqués par elles-mêmes, de robes teintes et bigarrées de brillantes

couleurs, de vases d'argile qu'elles savent sculpter et peindre assez agréablement. On leur apporta force manioc en farine, en pâte plus ou moins dure, principale nourriture de ce peuple; du poisson, du miel, du gibier. Mocap avait trop d'expérience, elle connaissait trop l'inconstance du cœur humain pour espérer que cet empressement fût durable. Elle était loin, d'ailleurs, de vouloir vivre ainsi aux dépens d'autrui, et s'en expliqua nettement, en déclarant aux Portugaises qu'elles eussent à prendre part au travail commun. C'était où l'attendait Héléna; sa réponse était depuis longtemps préparée, et, comme elle la croyait propre à déconcerter tous les projets de Mocap à leur égard, elle la fit d'un ton calme et résolu.

« Nous comprenons parfaitement, lui dit-elle, que les Tapuyas seraient bientôt las de fournir à vos besoins et aux nôtres, et qu'ils n'ont aucun intérêt à le faire. Ce ne sont point eux qui nous ont enlevées de notre pays, pour nous conduire dans un lieu où tout diffère si essentiellement de nos habitudes. Pour vous qui les connaissiez, et qui avez voulu vous charger de nous, malgré nous, vous devez en subir seule les conséquences. Vous n'ignorez pas qu'accoutumées à recevoir les soins de nos esclaves, nous ne savons rien faire des choses dont les femmes s'occupent parmi vous.

— Les personnes de notre nation ont aussi des habitudes qui ne ressemblent point à celles des chrétiens, répliqua Mocap sans s'émouvoir; lorsqu'elles ont pourvu à leurs besoins, elles se reposent sans s'inquiéter de la poussière de leur cabane ni des toiles que file l'araignée dans un coin, ni des mouches qui bourdonnent autour

d'elles pendant leur sommeil. Aussi libres que les oiseaux de l'air, on ne les voit obéir qu'à leur propre volonté; si leurs yeux sont fatigués pendant qu'elles tissent ou filent leur coton, elles les ferment sans craindre qu'un cruel inspecteur vienne les réveiller avec son fouet; mais, une fois prises et achetées par les Portugais, il faut qu'elles oublient ce que leur ont appris leurs mères pour faire ce que leur commande un maître étranger; et, si elles disaient : « Je ne sais rien faire de ce que vous faites, » la jeune maîtresse de la maison commanderait à l'un de ses serviteurs d'attacher au poteau l'esclave indienne et de lui donner dix coups de fouet, si elle n'aimait mieux elle-même la frapper au visage. Vous verrez que les Tupinambas sont plus faciles à servir que les riches Portugaises, et que nous saurons vous occuper selon votre intelligence et vos forces. »

En entendant cette allusion à son despotisme, Héléna avait rougi et baissé les yeux avec embarras; mais les dernières paroles de Mocap blessèrent si cruellement son orgueil, que, les relevant avec vivacité, elle s'écria, pleine de dépit :

« Que ma force y suffise ou non, jamais, non, jamais on ne verra la fille de don Alvar Rodriguez se dégrader jusqu'à obéir à ses esclaves. »

Mocap s'approcha d'elle, et, lui serrant le bras avec force, elle lui dit d'un air menaçant :

« Vous m'avez appris comment les maîtres châtient leurs esclaves; souvenez-vous que vous êtes maintenant la mienne, et que je n'ai pas besoin de personne pour mettre en pratique les leçons que vous m'avez données. »

A ces paroles foudroyantes, la malheureuse jeune

filles pâlit et rougit tour à tour ; mais elle se tut, n'osant braver cette femme impitoyable. La nuit qui succéda à cette scène fut pour Héléna une nuit affreuse ; elle la passa entièrement dans les pleurs. Elvire, couchée près d'elle, dans le même hamac, oubliait ses propres chagrins pour ne songer qu'à la consoler ; mais ni le langage de la raison, ni celui de la tendre amitié, ne pouvaient calmer son désespoir. Elle appelait la mort, et laissait même entrevoir le sinistre dessein d'attenter à ses jours.

« Fille obstinée, lui dit enfin sa belle-sœur, vous êtes-vous bien rendu compte de ce qui produit en vous ce désespoir criminel ? Ce n'est point le légitime regret d'être séparée violemment de ceux que vous aimez, puisque vous avez de justes motifs d'espérer qu'ils parviendront à retrouver nos traces. Non, votre orgueil seul, révolté de l'insolence de Mocap, vous inspire la haine de la vie ; c'est pour si peu que vous voulez mourir. Mourez donc, cruelle, car rien ne vous est plus facile : les moyens ne vous manqueront pas. Mais que répondrez-vous à Dieu quand il vous demandera compte de tant d'années que vous paraissez devoir vivre encore ? Et s'il vous fait voir que ces années vous étaient nécessaires pour accomplir votre salut qu'une impatience extravagante vous a fait perdre, ne sera-ce pas alors que vous sentirez le véritable désespoir, le désespoir des réprouvés ?

— Ah ! ma sœur, ayez pitié de moi ; ne me présentez pas des images si terribles. Hélas ! je n'ai ni votre piété ni votre courage ; mais celui qui nous a créés l'une et l'autre connaît ma faiblesse, et me traitera sans doute avec indulgence ; il voit bien que mes maux sont plus grands que je ne les puis supporter.

— Lui seul est le juste appréciateur de notre force morale, répartit Elvire, et a bien voulu nous dire, par la bouche d'un saint apôtre, qu'il ne permettra point que nous soyons tentés au-delà de celle qu'il a donnée à chacun de nous. Le désespoir ne peut donc naître que dans un cœur où la foi est languissante et menace de s'éteindre tout à fait. Voulez-vous que je puisse supposer que le vôtre soit dans un état si déplorable ? »

Elvire et Hélène ne sont que des personnages imaginaires, j'en conviens ; mais la situation dans laquelle on les représente, ne l'est pas, et il est arrivé assez fréquemment que des familles chrétiennes soient tombées entre les mains des barbares pour y être sacrifiées ou réduites en servitude. Qu'on pèse bien toute l'horreur d'une pareille destinée, et qu'on se demande s'il y a quelque consolation humaine qui puisse la rendre supportable ; mais la religion en a en réserve pour toutes les infortunes, et il n'en est aucune qu'elle ne parvienne à soulager. Hélène l'éprouva bientôt, lorsque les affectueuses exhortations de sa compagne eurent enfin pénétré dans son âme, et que, domptant son caractère altier, elle eût reconnu humblement devant Dieu qu'elle méritait ce rude châtiment. Mocap ne fut plus à ses yeux que l'instrument aveugle de la toute-puissance éternelle. Elle s'était couchée le cœur gonflé de haine, méditant des projets de vengeance et de révolte, accusant de dureté la Providence ; elle se leva humble, résignée, prête à souffrir toutes les épreuves qu'il plairait au ciel de lui envoyer. Mocap, qui s'attendait à de nouvelles scènes de violence, fut étrangement surprise d'entendre la jeune senora lui tenir ce langage :

« Mes emportements d'hier n'étaient conformes ni à la raison ni à la foi chrétienne. La première veut qu'on cède avec calme à la nécessité; la seconde nous enseigne à démêler, dans tous les événements qui nous arrivent, la volonté d'un Dieu auquel toutes les créatures doivent obéir. Ce n'est ni votre adresse ni notre crédulité qui nous ont conduites ici; c'est uniquement parce que Dieu l'a voulu, et quand il voudra de même nous ôter de vos mains, tous vos efforts pour vous y opposer deviendront inutiles. Dès ce moment, je serai en sorte de vous montrer, par mon exactitude à remplir la tâche qui m'est imposée, comment une fille chrétienne sert son Dieu.

— C'est bien, répartit l'Indienne en cachant sous une froideur apparente l'étonnement que lui causait ce changement inattendu. Vous verrez que je serai pour vous une meilleure maîtresse que vous n'avez été pour moi.

— Que vous ai-je donc fait pour que vous m'accabliez si souvent de vos reproches? répliqua la jeune Portugaise avec une impatience mal contenue qui démentait un peu les sentiments qu'elle venait d'exprimer. Je ne vous ai pas traitée plus durement que les autres dames de la colonie ne traitent leurs esclaves.

— Ce que vous m'avez fait? répéta la vindicative Brésilienne, l'avez-vous si tôt oublié? Quand je déplorais jour et nuit ma liberté perdue, avez-vous daigné vous apercevoir de mon chagrin et me faire entendre une parole de consolation? Quand j'ai été malade dans mon hamac, êtes-vous venue vous assurer que je ne manquais pas de secours? Eh! pourquoi l'eussiez-vous fait, vous qui avez dit si souvent en ma présence que les Indiens ne valent pas les animaux de leurs forêts, et que vous

donneriez toute une tribu pour l'un de ces perroquets magnifiques dont vous faites vos délices ? Regardez mes épaules : elles portent encore la trace des coups appliqués par vos ordres. Si je pouvais vous montrer aussi aisément mon cœur, vous y verriez vos injures gravées plus profondément encore. Vous dites : les autres dames des colonies agissent de même. Je le sais, à peu d'exceptions près ; aussi sommes-nous tous d'accord pour vous haïr. »

Plus ces reproches étaient fondés, plus ils paraissaient durs à entendre. Aussi Hélène, dont l'orgueil n'était qu'à demi dompté, se disposait-elle à défendre sa cause, quelque mauvaise qu'elle fût, lorsque sa belle-sœur lui rappela ses sages résolutions. Hélène garda le silence, effort dont elle recueillit bientôt le prix ; car Mocap, malgré sa dureté, se conduisit assez généreusement envers ses captives ; non-seulement elle ne chercha pas à les humilier par des emplois dégradants, mais elle prenait soin de leur réserver dans les travaux tout ce qui n'excédait point leur force, tout ce qui ne répugnait point trop à leur délicatesse.

Yassi-Miri allait encore plus loin à l'égard de dona Elvire ; il n'eût tenu qu'à cette dame de passer ses jours dans une complète oisiveté, et même de se faire servir par elle comme autrefois ; la nourrice indienne ne laissait échapper aucune occasion de continuer auprès d'elle son service d'esclave. Elvire recueillait ainsi le prix de sa bienveillance et de son humanité. Elle avait compris de bonne heure que l'esclavage blesse la justice, et que s'il ne dépendait pas d'elle de l'abolir, elle pouvait du moins en diminuer beaucoup l'humiliation par les témoignages d'une affectueuse sympathie. La sienne s'ex-

primait journellement par des égards multipliés envers les moindres serviteurs de la maison, en les visitant dans leurs maladies, en s'intéressant à leurs affaires, en leur donnant des directions pour leurs devoirs, en excusant ou réparant leurs négligences. Yassi-Miri, à laquelle ses fonctions de nourrice donnaient avec sa maîtresse des relations plus étroites, avait eu aussi plus d'occasions de la bien apprécier, et elle l'aimait, comme il est naturel d'aimer tout ce qui est bon. Il avait fallu son aveugle dévouement aux volontés de Mocap pour la déterminer à ne point traverser les projets de vengeance de la vieille Tupinambas, en en avertissant dona Elvire ; mais au moins à présent qu'ils étaient accomplis cherchait-elle ingénieusement à en détourner de cette dame les conséquences les plus pénibles. Tout ce que dona Elvire avait à faire, soit pour son propre service, celui de son fils, ou le service commun, Yassi-Miri s'en chargeait à son insu, et l'exécutait si promptement, qu'Elvire restait toute surprise de voir sa besogne achevée comme par enchantement. Il arrivait même fréquemment à la fille de Zomé de se charger seule de la tâche des deux captives, non qu'elle aimât beaucoup l'orgueilleuse Hélène, mais parce qu'elle savait qu'Elvire lui en saurait gré. Cette dame était reconnaissante en effet de tout ce que la jeune Brésilienne faisait pour adoucir leur situation, et néanmoins elle éprouvait contre elle un secret dépit, en songeant qu'elle aurait pu les en préserver par un avis charitable, et que même c'était son devoir, puisqu'elle ne lui avait donné aucun sujet de lui vouloir de mal. Aussi lui dit-elle, un jour que Yassi-Miri redoublait de zèle pour son service :

— Tes prévenances, jeune femme, ressemblent à celles d'une personne qui jetterait sa compagne dans une rivière pour avoir ensuite le plaisir de la sauver. Si tu avais aimé le fils et la mère, tu ne te serais pas ligüée avec leurs ennemis, car tu ne pouvais douter que ce ne fût un grand malheur pour tous deux. Pourquoi nous trahissais-tu alors, ou pourquoi cherches-tu à nous faire du bien à présent ?

— Le messager des âmes est venu parler à Mocap, il venait de la part de ma mère : Yassi-Miri pouvait-elle ne pas obéir ?

— Je t'ai déjà dit que ce n'est qu'une imposture. Les âmes des morts n'ont aucun commerce avec les vivants. Si Dieu leur permettait d'en avoir, ce ne serait pas pour prescrire des actes de vengeance que lui-même défend. Est-il juste de punir sur notre famille innocente le crime qui a coûté la vie à ta mère, que nous ne connûmes jamais ?

— Je ne pouvais trahir Mocap, car Mocap a été une mère pour Yassi-Miri.

— Ne m'as-tu pas trompée encore en me disant que je retrouverais ici don Aleixo, qu'il y serait conduit par Arraïp ? N'est-ce pas encore un fruit de la méchanceté de Mocap ? Tu pleures... hélas ! je frémis de t'en demander la cause !

— Je ne sais rien de don Aleixo, mais le nom d'Arraïp met de l'amertume dans mon esprit, il ne se souvient plus de sa femme.

— Tu en as donc reçu des nouvelles ?

— Paranopuza le devin, que j'ai été consulter, m'a dit qu'Arraïp a rencontré une tribu de son peuple, et

qu'il vit heureux avec une épouse plus belle que Yassi-Miri.

— **Enfant crédule ! si tu n'as pas de meilleure raison pour douter de la fidélité de ton mari, crois-moi, sèche tes larmes. Il est plus probable que don Aleixo, par persuasion ou par force, aura triomphé des mauvais desseins de son guide, et qu'ils se seront rendus ensemble dans le Reconcavo où doit se trouver don Alvaro Rodriguez.** »

La jeune Indienne regarda Elvire d'un air de surprise et de joie, comme si cette nouvelle idée lui faisait du bien.

« Si la chose est ainsi, continua Elvire, Yassi-Miri serait sage d'imiter l'exemple du fidèle Arraïp, et se repentant comme lui du mal qu'on a voulu faire à des personnes de qui elle n'en reçut jamais, nous faciliter les moyens de retourner aux villes portugaises.

Yassi-Miri demeura quelques minutes pensive, puis secouant tristement la tête, elle dit, comme se parlant à elle-même :

« Non, cela ne saurait être, Arraïp n'a point désobéi, il n'est point retourné parmi les blancs, le Paye connaît la vérité, Yassi-Miri a perdu l'affection de son mari.

— Mais si don Aleixo l'accompagne, quel intérêt a-t-il de le retenir loin de nous ? » continua Elvire avec un peu d'impatience.

L'Indienne repartit :

« Peut-être le jeune seigneur a-t-il fait comme Caramourou ; la fille de quelque chef aura trouvé grâce devant ses yeux.

— Quoi ! répondit la dame portugaise émue par cette supposition, vous avez vécu près de deux ans avec les

chrétiens, et vous connaissez si mal la sainteté des nœuds qui les engagent ! Quand deux époux s'unissent, ils prennent Dieu pour témoin de leurs promesses, ils s'appartiennent pour la vie, et ne peuvent plus disposer d'eux-mêmes. Quelque part que soit mon cher Aleixo, je ne crains pas qu'il me donne de rivale.

— Que les femmes chrétiennes sont heureuses ! s'écria naïvement l'Américaine. Pour nous, nous avons beau être soumises à nos maris, ils prennent autant d'épouses qu'il leur plaît, sans que nous ayons le droit de nous en plaindre. Jusqu'ici cependant le fils de Mocap n'aimait que Yassi-Miri, mais cela ne pouvait pas durer, puisqu'il est fils d'un chef. Quand je ne devrais jamais le revoir, je ne sortirai jamais de la cabane de sa mère pour entrer dans celle d'un autre mari. Les femmes des Tapuyas ne mettront jamais une marque autour de mes yeux.

— Que veut dire, en effet, ce signe que j'ai remarqué sur le visage de quelques jeunes filles de ce pays ?

— Les mères attirent ainsi l'attention sur celles qui les portent, afin que les jeunes gens apprennent qu'elles sont en âge d'être mariées.

— Fi donc ! cela est bien digne d'un peuple barbare, où les femmes n'ont aucune idée de la pudeur.

— Comment font donc les jeunes filles des Portugais quand elles ne trouvent point de maris ?

— Elles restent dans la maison de leurs parents, et se contentent du bonheur qu'elles y trouvent. Il y a même des vierges qui renoncent à plaire aux hommes, et qui vivent ensemble dans la retraite, sans vouloir d'autre époux que Dieu. »

CHAPITRE XIV.

Le Chef.

Le gibier commençant à devenir de plus en plus rare dans ce canton, les Tapuyas songèrent à le quitter, pour aller s'établir dans quelque autre partie de la chaîne de montagnes qu'ils habitent, car ce peuple ne descend jamais dans la plaine. Dès que la nécessité du départ fut convenue entre le chef et son conseil, Couarassi assembla les Payes de la tribu, pour les consulter sur la direction qu'il convenait de prendre pour trouver du gibier en abondance. Ce fut l'occasion d'un grand festin dans lequel on consumma assez imprudemment le reste des provisions, et qui fut suivi de chants et de danses, accompagnements obligés de toutes les cérémonies parmi les peuples sauvages. C'est par des chants et des danses qu'ils saluent le lever des Pléiades, constellation bien connue, à laquelle ils rendent une espèce de culte. Lorsque les Portugaises s'en aperçurent pour la première fois, elles s'imaginèrent qu'ils adoraient le Créateur dans le plus magnifique de ses ouvrages, le ciel étoilé; mais en interrogeant mieux les femmes, elles acquirent bientôt la certitude que tout se réduisait pour eux à la plus stupide idolâtrie.

Pendant que le vulgaire se réjouissait en se gorgeant de boisson et de viande, les devins réunis à part, se livraient à leurs conjurations dont les chefs attendaient le résultat avec anxiété. Les premiers faisaient mille contorsions effroyables, feignant de lutter avec le démon invisible

auquel chaque Paye se vantait de commander, et plus la lutte paraissait longue et difficile, plus elle donnait une haute opinion de celui qui la soutenait ; aussi ces misérables se mettaient-ils dans un état affreux : ils tremblaient, ils hurlaient, la sueur ruisselait sur leur corps, et à force de simuler, ils tombaient dans des convulsions véritables. A quoi l'ambition de dominer ne conduit-elle pas les hommes ! Pour s'attirer de la considération, ces devins se vouent à une triste solitude, ils compromettent leur santé par un exercice violent, et par des excitants dangereux, qui les mettent quelquefois dans des accès de rage. Il est présumable qu'il y a parmi ces imposteurs des hommes à cerveaux malades, qui croient les premiers à leur prétendue puissance, et s'imaginent de bonne foi être en relation avec des êtres invisibles. Cette illusion peut seule expliquer le fait extraordinaire de tant de sorciers, se déclarant eux-mêmes pour tels en face de leurs juges, quoiqu'ils n'ignorassent pas le supplice effroyable auquel un pareil aveu les exposait. Que les Payes Tapuyas fussent des imposteurs ou des extravagants, leur art n'en était pas moins en faveur parmi leurs compatriotes. Paranopuza (nom qui signifie pompeusement la vaste mer) passait pour le plus savant de tous, et quoique ses prédictions ne réussissent pas toujours, il savait se tirer si adroitement d'embarras, que son crédit n'en était pas diminué.

Le jour fixé pour le départ, la tribu partit avec l'aurore, chargée du peu de bagage qui composait son matériel. Mocap ne se déplaça qu'à regret, et parce qu'il y avait trop de péril à demeurer en arrière, les animaux carnassiers accourant ordinairement sur les terrains

abandonnés pour se nourrir des débris qu'y laisse après elle une population nomade. Les Tupinambas n'avaient point l'habitude d'errer ainsi, ils s'attachaient volontiers à leur cabane et au champ qui l'avoisinait; mais réduits à un petit nombre, ils étaient obligés de se conformer aux mœurs des Tapuyas chez lesquels ils vivaient. Quant à Elvire et à Hélène, le lieu de leur exil leur eût été indifférent, si elles n'eussent conservé l'espérance d'être délivrées tôt ou tard par le courage et la persévérance de leurs amis, à qui ce changement pouvait faire perdre leurs traces. Elles prirent du moins de sages précautions pour les aider dans leurs recherches, en laissant en divers lieux des écrits détaillés de leur triste aventure, et des moyens dont elles se proposaient d'user pour indiquer le chemin qu'elles allaient suivre. Yassi-Miri n'avait peut-être pas perdu tout espoir de revoir Arraïp, malgré la déclaration du devin; mais elle ne se mit pas en peine de lui laisser des avertissements sur leur route, sachant bien qu'il n'avait besoin pour cela que de ses yeux.

A l'ordre des devins, qui marchaient en tête de la troupe, celle-ci s'arrêta et prit possession de son nouveau territoire, en plantant un arbre à l'endroit où l'on devait placer la cabane du conseil. Des jeunes gens furent chargés de réunir les simples et légers matériaux dont on construit les huttes, qui s'élevèrent promptement sur un emplacement circulaire. Quelques-unes cependant furent bâties à l'écart, suivant le goût ou le caprice de leurs propriétaires. Les Tupinambas exilés se groupèrent autour de Mocap, sur le penchant d'une colline, comme des abeilles autour de leur reine, et les Payes, fidèles à leur misanthropie, se retirèrent dans les sites les plus

agrestes, en évitant même le voisinage les uns des autres.

Pendant que les uns bâtissaient, les autres s'occupaient de chercher des vivres. On fouilla les troncs d'arbres pour recueillir du miel, on jeta l'hameçon dans les ruisseaux poissonneux, on tira des flèches aux oiseaux, on ramassa avec soin les fruits tombés des arbres, et à mesure qu'on leur apportait des provisions, les femmes se hâtaient de présenter au feu celles qui avaient besoin d'être cuites. Toute la population était en mouvement, déployant une activité proportionnée aux forces et à l'intelligence de chacun, depuis l'enfant jusqu'au vieillard. Les terres qui parurent susceptibles d'être ensemencées furent distribuées par le chef, selon le nombre des familles et l'activité de ceux qui devaient les mettre en valeur. Cette culture, si rude ailleurs, n'offre rien de pénible dans un pays d'une fertilité si surprenante, qu'un travail de vingt-quatre heures suffit pour nourrir une personne pendant toute l'année.

Ces intérêts divers étant réglés, on se disposa à faire une grande chasse pour juger de l'abondance du nouvel établissement. Les Payes, sur la foi desquels on l'avait choisi, accompagnèrent les chasseurs, et firent les cérémonies d'usage pour empêcher le gibier de dépasser de certaines limites, par le moyen des sorts qu'ils lui jetèrent. La méthode de ces chasseurs sauvages est celle que la nature indique aux hommes de tous les pays. Elle consiste à enfermer la proie dans un cercle que forment les chasseurs, et qu'ils rétrécissent en se rapprochant toujours davantage du centre, jusqu'à ce que, rencontrant le gibier, ils n'aient plus qu'à l'exterminer à coups de flèches. Ces chasses générales durent plusieurs jours de

suite, et entraînent souvent une tribu fort loin de son village. Celle-ci ne retint les Tapuyas que trois jours, le gibier étant en abondance dans leurs bois. Ils annoncèrent de loin leur retour par des cris de joie auxquels répondirent les femmes restées dans les cabanes, et aussitôt elles abandonnèrent tout pour courir à la rencontre des chasseurs, ne laissant derrière elles que les infirmes, ceux que la vieillesse accablait, et les tout petits enfants. Mocap et Yassi-Miri ne se joignirent point à elles, parce que, n'ayant aucun parent parmi les chasseurs, elles n'y prenaient aucun intérêt personnel.

Un bruit formidable signala la réunion des deux troupes, dont les chants, ou plutôt les hurlements et les danses, confondus ensemble, troublèrent la tranquillité de ces lieux pendant toute la nuit. Les transports étaient d'autant plus exagérés que la chasse avait surpassé leur espérance. Des cornets, des roseaux composaient leurs instruments de musique; les danseurs s'attachaient aux chevilles des espèces de grelots dont le son multiplié les animait et augmentait encore le tumulte. La lutte succéda aux autres divertissements. Les jouteurs se partagèrent en deux bandes, dont chacune se pourvut d'un tronc d'arbre, qu'il s'agissait de porter le plus loin possible. Chaque homme enchérissait sur son adversaire pour fournir une plus longue carrière, et celui qui était proclamé vainqueur jouissait du privilège de s'établir à son choix sur le nouveau territoire, et le tronc d'arbre illustré par ses exploits restait exposé devant sa cabane comme un monument triomphal.

On pense bien que dona Elvire et la belle Hélène ne prenaient aucune part à ces fêtes grossières, quoique le

chef les y eût fait inviter par ses femmes ; mais du lieu où elles se tenaient à l'écart, non-seulement le bruit en parvenait à leurs oreilles , mais elles pouvaient même apercevoir une partie des exercices, et la curiosité les excita plus d'une fois à y diriger leurs regards. Cependant, à mesure que l'orgie s'animait, une secrète inquiétude s'éveillait dans leur esprit , et elles frémissaient à la pensée que ces sauvages, exaltés par l'ivresse, termineraient peut-être la fête en venant les massacrer. Leur effroi eût été bien plus grand si elles eussent compris les sujets de leurs chansons et de leurs harangues, commencées par les devins, et auxquelles les guerriers répondaient en chœur avec une énergie toujours croissante. Ils célébraient d'abord la gloire et la prospérité de leur patrie avant qu'une race étrangère fût venue l'envahir, et finissaient par s'exciter réciproquement à la vengeance contre les Portugais, qui récemment encore avaient entrepris de les asservir.

On ne sait que trop, en effet, si dans de semblables occasions la sûreté des deux captives n'eût pas été compromise, sans la puissante protection du chef, qui paraissait s'étendre sur tout ce qui appartenait à Mocap. Couarassi continuait à entourer cette femme de témoignages d'estime et de respect. Il lui avait fait construire une grande cabane dans le meilleur terrain ; il lui fit porter de la venaison de sa propre chasse, et ordonna à ses femmes d'y ajouter de leurs plus précieuses étoffes, car, disait-il, elle n'a pas de chasseur qui aille pour elle dans la forêt, et ses prisonnières ne savent point tisser le coton pour en faire des robes, des manteaux et des couvertures, comme font les femmes des Tapuyas.

Couarassi était un homme de vingt-huit à trente ans, grand, bien fait, et d'une figure qui aurait pu être agréable sans le tatouage dont elle était peinte, et plus encore la hideuse incision que ces sauvages se font à la lèvre inférieure, de manière qu'ils paraissent avoir deux bouches. Ils ont beau orner cette incision de plumes et de pierres de couleurs éclatantes, elle n'en est pas moins une difformité repoussante aux yeux des Européens. Le chef entra un jour dans la cabane de Mocap, et y demeura quelques moments en silence, les yeux attachés sur le petit Sébastien, endormi entre les bras de sa nourrice. Elvire, à côté de lui, s'occupait de lui tailler un vêtement; Hélène, un peu plus loin, aidait Mocap à préparer du manioc. Un léger signe de tête fut la seule marque que donna la vieille femme qu'elle s'apercevait de la présence du chef, après quoi elle continua son ouvrage. Pour les captives, leurs yeux s'en étaient détournés d'abord, comme il leur arrivait toujours à l'aspect de ces hommes, dont la nudité offensait leur modestie, et elles les tinrent constamment baissés tant que dura sa visite. Mocap, voyant que Couarassi continuait de garder le silence, s'approcha enfin de lui, et lui dit avec une affectueuse gravité.

« Mon fils a-t-il besoin de boire, de manger, ou de quelque chose qui soit dans la cabane de la pauvre exilée? Qu'il parle. Mon fils est bien bon de s'être donné la peine de venir sous mon toit. »

A ces formules de la politesse brésilienne, le chef répondit par un assez long discours, auquel les Portugaises ne comprirent rien, quoiqu'elles commençassent à entendre un peu l'idiome des Tapuyas et qu'elles écoutas-

sent avec d'autant plus d'attention qu'elles crurent s'apercevoir qu'il était question d'elles. Le ton de voix et les gestes de Couarassi donnaient l'idée d'un prince accordant à ses inférieurs quelque faveur importante, pendant que Mocap et Yassi-Miri s'inclinaient, comme pour le remercier, avec plus d'embarras que de reconnaissance. Le chef ne s'aperçut, ou ne voulut s'apercevoir que de cette dernière impression, et sortit de la hutte avec le pas assuré et la contenance majestueuse que donne l'habitude du commandement. A peine les eut-il quittées, que les dames portugaises se hâtèrent d'interroger Mocap sur le motif de cette visite, dont un secret pressentiment leur faisait craindre le résultat.

« Couarassi veut du bien au petit étranger, dit Mocap après une courte hésitation. Il le fera marcher l'égal de ses propres enfants, car demain est le jour où on leur percera la lèvre, et il est venu nous prévenir qu'il lui destine le même honneur.

— Percer la lèvre à mon fils ! s'écria dona Elvire alarmée, le défigurer hideusement ! Ah ! ne m'en parlez pas ; je n'y consentirai jamais... »

Puis, se rappelant combien sa volonté était impuissante, elle eut recours à la prière, et demanda à la vieille Tupinambas d'employer le crédit dont elle jouissait pour lui épargner une si grande douleur.

« Vous ne savez pas ce que vous dédaignez, repartit Mocap. Ce que désire le chef est un grand honneur pour l'enfant. Élevé selon les usages de ce peuple, il deviendra un jour un grand chef dans quelque puissante tribu, comme il arriva autrefois à l'homme de feu ; au lieu qu'en restant séparé des Tapuyas, il vivra obscur et méprisé.

— Hélas ! je ne puis me persuader que Dieu abandonne à son triste sort cette innocente créature. La délivrance peut tarder, mais elle arrivera certainement, puisqu'il a des parents qui ne peuvent l'oublier. Vous savez que ces mutilations sont en horreur aux chrétiens.

— Ils se percent cependant les oreilles, et les vôtres sont même chargées d'ornements précieux. Y a-t-il plus de mal à embellir de préférence une autre partie du corps ?

— Je conviens que tout cela est la marque d'une vanité ridicule, mais l'habitude nous rend l'un de ces usages agréable, et l'autre odieux. Je vous conjure, au nom du ciel, de ne pas souffrir qu'on rende mon cher fils méconnaissable à son père.

— J'avais prévu cette résistance, reprit Mocap en se tournant vers Yassi-Miri. Oui, je m'y attendais, car je sais combien les chrétiens nous haïssent, nous et nos coutumes ; mais comment oser dire à Couarassi : Nous ne voulons point de tes faveurs pour l'enfant ? S'il laisse entrer la colère dans son cœur, nous serons chassées de la tribu.

— Si vous craignez d'attirer sur vous le ressentiment de ce chef, continua Elvire, me voici prête à l'affronter seule. J'irai lui dire que mon fils est chrétien, qu'il a reçu sur son front l'eau sainte du baptême, et qu'il ne doit pas participer à des cérémonies que désapprouve sa religion. Que Yassi-Miri consente à me servir d'interprète, et l'on verra ce que peut l'éloquence d'une mère désespérée. »

Après y avoir réfléchi, la vieille Brésilienne approuva une démarche qui lui sembla, en effet, devoir détourner

d'elle l'indignation des Tapuyas. Hélène voulait accompagner sa belle-sœur, afin de partager ses périls, s'il y en avait. Mocap la retint, sous prétexte qu'il valait mieux que l'attention du chef ne se fixât que sur une seule personne ; mais son véritable motif sera connu plus tard du lecteur.

Tenant son fils serré contre sa poitrine (car, dans le péril qui le menaçait, elle n'osait le confier à personne), dona Elvire traversa le village au milieu des Indiens étonnés, pour qui la vue des femmes blanches, comme ils les appelaient, était le sujet d'une curiosité d'autant plus vive qu'elles se montraient rarement en public. Ils lisaient d'ailleurs sur son visage, dans ses yeux, où brillaient encore quelques larmes, dans sa démarche, qu'une vive émotion remplissait son âme ; mais aucun d'eux ne se permit de l'interroger, ni de faire à haute voix une conjecture à son sujet ; tous la laissèrent passer dans un profond silence.

Couarassi était assis à l'entrée de sa cabane, fumant sa pipe et fermant à demi les yeux, dans cet état de somnolence et d'oisiveté qui plaît tant aux Indiens. Ses femmes travaillaient autour de lui, les unes à filer du coton, les autres à le tisser, soit pour garnir des hamacs, soit pour des manteaux de cérémonie qu'elles ornaient de plumes. Leur activité dans ces diverses occupations contrastait avec l'indolence de leur sultan sauvage. Lorsque Elvire s'arrêta devant lui, l'une de ces femmes l'éveilla en lui frappant doucement sur l'épaule, et lui montra en silence la Portugaise. Le chef se leva aussitôt, entra dans la cabane avec Elvire et la nourrice, et parut attendre qu'elles s'expliquassent.

« Grand chef, lui dit l'épouse de don Aleixo, en s'exprimant avec lenteur, afin de faciliter à Yassi-Miri son rôle d'interprète, je suis venue vous remercier de l'honneur que vous destinez à ce petit enfant, et vous prier en même temps de ne point vous offenser si je ne reçois pas cette distinction avec les sentiments que vous avez lieu d'attendre de moi. Nos coutumes ne ressemblent point aux vôtres, et ce qui est estimé parmi vous produirait sur les chrétiens un effet tout contraire. Vous savez que ce n'est pas volontairement que nous sommes venus ici, Mocap s'étant emparée de nous par surprise; mais, quoique nous habitions une tribu des Tapuyas, nos cœurs n'ont jamais quitté les chrétiens, et j'espère que le Dieu que j'adore fera retourner parmi eux cet enfant quand il sera devenu un homme, si notre captivité doit durer jusque-là. Toutefois, il se peut que sa bonté y mette plus tôt un terme, soit en nous faisant trouver grâce aux yeux des Tapuyas, qui forment une nation généreuse, soit en guidant les pas de nos parents et de nos amis, qui nous cherchent, sans doute. Je vous conjure donc de ne point soumettre mon cher fils à une opération douloureuse qui ne servirait qu'à le faire méconnaître de sa famille, et qui ne manquerait pas d'ajouter un chagrin très vif à celui que je ressens déjà. Voilà ce que j'avais à vous dire, grand chef; ne mettez pas le comble aux disgrâces de deux pauvres captives qui ne vous ont jamais offensé. »

Yassi-Miri lui ayant répété ce discours aussi fidèlement que le permettait son ignorance, Couarassi l'écouta avec surprise, mais sans colère, et y répondit dans ce sens :

« Que ma sœur ne s'afflige point, je ne ferai rien contre

sa volonté. Il est bien vrai que chaque nation a ses coutumes, comme les différents animaux eux-mêmes ne vivent point de la même façon. Qu'elle aille donc en paix; l'amitié des Tapuyas lui est acquise; nous ne laisserons point la hutte de Mocap manquer de provisions, à moins que nous ne tombions nous-mêmes dans la disette. Quant à vous rendre à vos amis, il y a beaucoup de chemin entre eux et les Tapuyas, et je ne puis ravir à la reine des Tupinambas le prix de son adresse et de son courage; mais elle sait ce que je lui ai promis : quelle est la réponse que Yassi-Miri est chargée de me faire de sa part? »

A cette question directe, qui parut évidemment l'embarrasser, l'Indienne répliqua que le moment n'était pas encore venu, qu'il fallait laisser à Mocap le temps d'y réfléchir. Puis, se hâtant de rapporter à Elvire les paroles bienveillantes du chef, elles reprirent ensemble le chemin de la cabane de Mocap. La pauvre mère versait des larmes de reconnaissance et de joie, et rendait grâces à Dieu, qui avait adouci pour elle le cœur de ce prince sauvage. D'aussi loin qu'elle aperçut Héléna, qui accourait à sa rencontre, dona Elvire lui fit des signes qui lui annonçaient la vive satisfaction dont son cœur était plein, et elle remarqua que, bien loin d'y répondre, la jeune personne n'avait pas même l'air de les voir, et qu'elle tenait son mouchoir sur son visage, comme pour arrêter le cours de ses larmes. A mesure que la distance diminuait, elle ne put douter, en effet, que sa sœur ne fût en proie à une désolation excessive, et les premiers mots qu'Héléna laissa échapper de sa bouche à travers mille sanglots lui en donnèrent bientôt l'explication.

« Ah ! ma sœur ! s'écria cette fille infortunée, c'est à

présent que la vie m'est odieuse, que mes malheurs sont à leur comble ! Être ravie à mon pays et entraînée dans ce lieu sauvage, loin de mon père, de tous ceux que j'aimais, être réduite à servir ma propre esclave, tout cela n'était rien auprès du nouvel outrage dont je suis menacée ! Cet affreux sauvage que vous venez de quitter, le chef des Tapuyas, a osé jeter les yeux sur moi, il veut me prendre pour sa femme, et Mocap, l'odieuse Mocap, ne l'a point refusé avec l'indignation que mérite sa témérité ! Chère Elvire ! ayez pitié de moi ! »

Aussi consternée qu'elle, sa belle-sœur, après l'avoir embrassée en pleurant, essaya cependant de relever son courage, en lui disant que tout sauvage qu'il était, Couarassi ne paraissait pas dépourvu de toute délicatesse, qu'il écouterait leurs raisons et n'agirait point violemment à son égard. Ce nouvel incident causa plus d'inquiétude que de surprise à dona Elvire, et déjà depuis longtemps elle avait soupçonné que les présents dont il comblait Mocap cachait un but secret. Le respect bien connu des nations brésiliennes pour les nœuds du mariage, dont ils punissent sévèrement la plus légère infraction, l'empêchait de craindre pour elle-même ; mais la beauté et la jeunesse d'Hélène lui inspiraient de vives appréhensions, quoiqu'elle ne lui en eût jamais rien dit. Elle demanda à Yassi-Miri si, dans l'entrevue qu'elles venaient d'avoir avec le chef, Couarassi ne lui avait pas dit quelque chose de particulier, comme il lui avait semblé s'en apercevoir. La nourrice ne le nia point.

« Le chef m'a confié des paroles qui ne doivent entrer que dans les oreilles de la jeune senora, dit-elle en désignant la fille de don Rodriguez.

— Tu peux les répéter devant l'épouse de mon frère, ou garder ton message, car je ne le recevrai pas différemment, répondit Héléna. »

Yassi-Miri reprit alors :

« Voici ce que le chef des Tapuyas dit à la jeune fille blanche : Si vous consentez à devenir ma femme, j'obtiendrai de Mocap la liberté de l'autre captive et du petit enfant, et je les ferai reconduire parmi leurs frères. La reine des Tupinambas aura la première place dans ma tribu, elle me sera comme une mère. J'enverrai mes guerriers à la recherche de son fils, et s'ils ne peuvent le ramener, Yassi-Miri deviendra l'épouse du plus adroit de nos chasseurs.

— Ainsi, repartit Héléna en redoublant ses pleurs, je serais seule sacrifiée au bonheur des autres. C'est un piège tendu à ma générosité, et peut-être, ma sœur, jugez-vous en vous-même qu'il serait de mon devoir d'y consentir ; mais je ne me sens pas assez de courage pour m'y résoudre.

— Non-seulement je n'ai point la pensée que vous me supposez, répondit dona Elvire, mais je n'accepterais pas votre dévouement, si la générosité vous égarait à ce point. Vous, noble et chrétienne, vous, la fiancée de don Alonzo de Sylva, entrer dans le harem d'un Indien ! Mon cœur se révolte à cette idée. Faisons les plus puissants efforts pour vous soustraire à ce péril, appelons à notre secours l'adresse et la prudence, et n'irritons point par nos mépris celui qui nous tient en son pouvoir. Fléchissons surtout par d'ardentes prières notre Dieu, qui ne veut peut-être que châtier notre orgueil avant de nous accorder notre délivrance. »

La confiance religieuse de cette dame se communiqua à sa jeune compagne, qui tomba aussitôt à genoux, en élevant vers le ciel ses mains suppliantes ; elle commençait même à prononcer la formule d'un vœu, lorsque Elvire, dont la piété était plus éclairée, l'arrêta :

« Pourquoi vous imposer des chaînes inutiles, lui dit-elle, comme si nous n'avions pas assez de celles de nos péchés ? Dieu, qui nous donne gratuitement le salut, nous accordera la délivrance sans condition, s'il la juge utile au bien de notre âme. Quelle que soit l'issue de cette épreuve, vos devoirs envers lui ne peuvent être changés. »

En parlant ainsi, dona Elvire s'efforçait de paraître calme, pour réconforter le courage de sa belle-sœur ; mais intérieurement elle éprouvait une vive affliction. Elle appela à son secours ce qu'elle avait de présence d'esprit, afin de ne négliger aucun des moyens qu'elle pouvait avoir de conjurer cet orage. Dona Elvire chercha avant tout à pénétrer les intentions de Mocap et à savoir l'effet que produisait sur elle les séduisantes promesses de Couarassi. Mocap hésitait encore. Il lui en coûtait de renoncer à son plan de vengeance, en rendant la liberté à l'une de ses captives, et consentant à voir l'autre se placer dans un rang supérieur au sien. Elle craignait, en outre, qu'Hélène ne profitât de son influence sur l'esprit du chef de la tribu pour persécuter son ancienne esclave. Sans deviner tous ces motifs, Elvires'aperçut avec joie que la vieille Tupinambas n'était guère plus flattée qu'elles-mêmes de l'honneur qu'on prétendait lui faire ; mais ce en quoi elle se trompait, c'est qu'elle attribuait cette répugnance à un reste d'in-

térêt pour Hélène, aux reproches secrets de sa conscience; et, dans cette persuasion, elle la pressa avec chaleur de s'opposer aux entreprises de Couarassi.

« J'ai entendu dire, continua-t-elle en recourant à une innocente flatterie, que la nation des Tupinambas, nation brave, grande, généreuse, se distinguait surtout par son respect pour le mariage : leurs descendants seraient-ils moins scrupuleux que leurs ancêtres à cet égard ?

— La fille du chef blanc n'est point mariée, répondit Mocap, Couarassi s'en est informé tout d'abord. Si je lui disais à présent qu'elle est liée, il verrait bien que mes lèvres sont fausses.

— Ce serait pourtant la vérité, Mocap. Sachez que la jeune fille fut promise par son père à un seigneur portugais, dont elle serait à présent l'épouse, sans les malheurs qui nous sont arrivés. C'est ce qu'on appelle parmi nous être fiancée. Sans être tout à fait le mariage, cet engagement est saint, et tant qu'il subsiste, on ne peut en contracter un autre. Si on entreprenait d'y contraindre ma sœur, le Dieu que nous adorons ne manquerait pas d'en tirer tôt ou tard une vengeance éclatante. Il ferait mourir le gibier, tarir les fontaines, tomber les fruits des arbres, ou il enverrait de terribles maladies sur les hommes et sur les femmes, car c'est un Dieu puissant, tout l'univers lui appartient : il est sage de ne point affronter sa colère. D'ailleurs, Mocap, si nous avons eu des torts envers vous, ne les trouvez-vous pas suffisamment expiés ? Mettez un terme à votre ressentiment. Usez des ressources de votre esprit ingénieux pour protéger cette jeune fille dans son innocence et sa vertu. Ce seul service effacera tout le reste. Quelque promesse

qu'on vous fasse ici, vous savez bien que don Rodriguez est plus en état de vous rendre à jamais riche et puissante que deux chefs comme Couarassi. »

Ce discours ébranla en partie la vieille Indienne, qui ne se souciait nullement de favoriser le projet du chef. Dona Elvire faisait signe à Hélène de se joindre à elle pour essayer de l'attendrir tout à fait ; mais elle ne put l'obtenir de son orgueil, qui fut plus fort que sa crainte. Sa bouche resta muette, ses genoux ne fléchirent point, ses mains ne purent se serrer dans une attitude suppliante ; elle se contenta de verser beaucoup de larmes.

Mocap répondit à Elvire que la fuite pouvait seule les tirer de cet embarras, et qu'elle ne savait où chercher un asile ; qu'on disait, à la vérité, qu'il y avait dans la plaine, du côté du nord, un village habité par des Tupinambas ; mais qu'elle en ignorait le chemin, et n'osait trop se fier à cette tribu, que des Payes chrétiens avaient visitée, et dont ils avaient peut être changé le cœur. Elle désirait attendre, gagner du temps, et trouver quelque prétexte pour retarder de faire à Couarassi une réponse positive capable de l'irriter.

Malgré la situation alarmante dans laquelle se trouvent nos deux Portugaises, je dois cesser pour un temps de m'en occuper, afin de parler au lecteur d'un autre personnage, en butte comme elles à la vengeance de l'implacable et despote Mocap, don Aleixo Rodriguez.

CHAPITRE XV.

Souvenirs de gloire.

Les chapitres précédents ont dû jeter assez de jour sur le caractère et les projets d'Arraïp, pour confirmer le lecteur dans les soupçons qu'il a sans doute conçus contre lui. Instrument docile des passions haineuses de sa mère, ce jeune Indien s'était engagé par obéissance à travailler à la perte de la famille Rodriguez, et c'était dans cette intention perfide qu'il s'était attaché à mériter la confiance de son maître, en redoublant de zèle pour son service. Les exigences d'Hélène, son orgueilleux mépris pour un peuple misérable, sa dureté, son despotisme, avaient affermi de plus en plus la haine de Mocap et augmenté sa soif de vengeance. Réduire à leur tour sous son autorité ces Portugais si fiers et si superbes, leur rendre humiliation pour humiliation, telle était son idée fixe; et pour la voir se réaliser, elle aurait passé la moitié de ses jours dans la servitude, et supporté avec courage les plus indignes traitements.

Il n'en fut pas ainsi d'Arraïp et d'Yassi-Miri. Leurs sentiments, d'abord conformes à ceux de Mocap, reçurent de grandes modifications de la douceur de leurs maîtres, qui, pleins de justice et d'humanité, les rendirent aussi heureux qu'on peut l'être dans l'esclavage. Ils comprirent qu'une civilisation bien entendue est préférable à cette liberté grossière qui rapproche l'existence humaine de celle de la brute dans les forêts, et livrés à eux-mêmes, ils auraient tôt ou tard renoncé à leur pre-

mière éducation pour devenir chrétiens; mais ni l'un ni l'autre ne voulurent secouer le joug de Mocap, ni lui refuser leur coopération, même pour des choses que leur cœur n'approuvait pas. On peut juger de leur docilité par le secret avec lequel ils avaient caché leurs relations de famille, et habité ensemble dans la même maison, sans donner lieu de les soupçonner, quoique Mocap fût habile à saisir toutes les occasions d'entretenir leur zèle et de les maintenir dans la règle de conduite qu'elle leur avait tracée dès le commencement. Ses exhortations se renouvelèrent avec encore plus de force lors du départ de don Aleixo. Elle recommanda vivement à son fils de profiter hardiment de toutes les chances que le sort lui offrirait pour conduire le Portugais chez les Tapuyas. Arraïp ne put dissimuler ce que cette perfidie avait de révoltant pour son cœur, mais il promit d'obéir.

On a déjà vu que, dès le commencement du voyage, il avait essayé d'égarer les pas de son maître, en les détournant de la direction du camp de *Bon-Jésus*, tentative que déjoua la rencontre d'une patrouille portugaise. Malgré les soupçons que lui manifesta le nègre Diaz, qui commandait cette patrouille, don Aleixo ne pouvait se résoudre à regarder comme un traître un homme jusque-là si fidèle, et auquel il ne connaissait aucun motif de lui vouloir du mal. L'affection qu'il se sentait pour cet esclave, et les bons traitements qu'il lui avait toujours faits, le rassuraient d'ailleurs tellement qu'il eut bientôt oublié ce léger incident du début de leur voyage : aussi n'hésita-t-il point à se confier de nouveau à sa conduite, lorsqu'il partit du camp pour essayer d'accom-

plir le pieux désir d'une mère, de donner la sépulture aux corps de ses enfants. Don Aleixo ayant pris de prudentes mesures, relativement au convoi de farines destiné pour Nazareth, et chargé un officier expérimenté de son embarquement, s'il n'était pas rendu lui-même au jour et à l'endroit désigné, monta à cheval et se dirigea sur le lieu où la bataille s'était donnée deux jours auparavant.

Qu'on ne s'étonne pas de la téméraire confiance du Portugais; elle avait sa source dans les sentiments que j'ai déjà expliqués, et dans l'assurance de sa propre supériorité sur un esclave qu'il aurait rougi de craindre : lui, jeune, vaillant, exercé au métier de la guerre, protégé par de bonnes armes, qu'avait-il à redouter d'un seul homme? Il est vrai que, comme guide, Arraïp ne devait pas lui paraître d'une grande ressource, après ce qui s'était passé; mais don Aleixo comptait sur sa propre intelligence, sur les minutieuses indications qu'il avait reçues, et sur la sagacité naturelle de l'Indien. Arraïp cachait sa duplicité sous un air si ingénu, il veillait sur son maître avec une attention si constante, il lui obéissait avec tant de promptitude, et savait l'intéresser à un tel point, par sa conversation, que la préférence qu'Aleixo lui accordait sur ses autres serviteurs s'explique facilement.

A mesure qu'ils avançaient dans leur nouvelle route, les désolations occasionnées par la guerre devenaient plus remarquables. Des sucreries en ruine, des cultures saccagées par les pieds des chevaux, des bestiaux errants autour des bâtiments détruits par le feu, des femmes, des enfants effrayés fuyant et se cachant à la vue des voyageurs, sans écouter leur appel ni leurs prières : tel était le triste spec-

tacle qui s'offrait à leurs regards. Don Aleixo s'en détournait avec dégoût, tandis que ces paroles se précipitaient sur ses lèvres :

« Se peut-il que des hommes, des chrétiens, se persécutent ainsi d'un bout de la terre à l'autre, parce que les uns se nomment Bataves et les autres Portugais? On s'arrache la vie sans s'être fait aucune injure, sans même se connaître, et cependant ces ennemis, que des raisons inconnues d'eux, pour la plupart, ont rendus tels, renferment peut-être dans leur sein tous les éléments d'une douce et tendre sympathie, qui n'ont besoin que d'une occasion favorable pour se développer. Hélas! les nations qui adorent Dieu dans la même église, qui espèrent le même salut, ne se font-elles pas aussi la guerre? Doit-on s'étonner après cela de celle que les hérétiques font au peuple fidèle? »

Don Aleixo, que les réflexions naïves de son esclave amusaient quelquefois, tolérait en lui une certaine liberté dont Arraïp usait, mais dont il n'abusait jamais. Le maître ne fut donc pas surpris d'entendre le jeune Brésilien, qui marchait à côté de son cheval, répondre à un raisonnement qu'il n'avait exprimé que pour lui-même.

« Cette terre est bonne, dit Arraïp; c'est pourquoi les hommes des autres pays se la disputent; tous veulent avoir les bords de la mer, tandis qu'il y a plus loin de belles forêts, de hautes montagnes, des rivières remplies de poissons. S'ils étaient venus paisiblement en demander une part à nos ancêtres, ceux-ci leur auraient répondu : Choisissez, car il y a assez de place pour nous et pour vous. Au lieu de cela, les Portugais ont agi avec violence, massacrant une nation, chassant une autre; maintenant

qu'ils sont à la place de l'ancien peuple, les Hollandais arrivent pour les traiter comme ils ont traité les premiers maîtres du sol.

— Ce n'est pas pour vous enlever votre pays que les Portugais sont venus, je dois te l'avoir déjà dit ; c'est pour travailler au salut de vos âmes, et ils n'ont eu recours aux armes que lorsque votre obstination les y a forcés. Quant aux Hollandais, ce sont de méchants hérétiques qui ne cherchent qu'à s'enrichir à nos dépens.

— Vous dites quelquefois que tous les hommes sont frères : accordez-vous donc ce titre à ceux qui voudraient vous faire mourir de faim à Nazareth ?

— Oui, sans doute, puisque ce sont des hommes, et que tous sont les descendants d'Adam et d'Ève, qui furent créés de Dieu. Si tu n'avais pas l'intelligence aussi dure, Arraïp, tu saurais cela depuis longtemps, car le père Gonzalvo l'a dit souvent en chaire, pour convaincre les Indiens que leurs devoirs religieux ne diffèrent pas des nôtres.

— Vos prêcheurs se moquent de nous, sénor ; mais nous n'ajoutons pas foi à leurs paroles. Arraïp a des yeux ; il a vu les enfants des esclaves noirs naître noirs aussi bien que leurs pères. Ceux des blancs et des Indiens se ressemblent-ils entre eux ? Pas plus que vous et moi. Comment serait-il donc vrai que nous sortions de la même souche ?

— Tu sais qu'Hélène est ma sœur ; cependant je suis brun, et sa blancheur est éclatante. N'en devines-tu pas la raison ?

— Vous vous exposez souvent à l'air et au soleil ; elle ne sort qu'en litière et le visage caché par un voile.

— Regarde ma poitrine, continua le Portugais en entr'ouvrant ses vêtements, compare sa couleur à celle de mes mains et de mon visage : dirait-on que c'est la même peau ?

— Votre poitrine deviendrait bientôt comme vos joues, si vous ne la teniez pas couverte avec tant de soin.

— Comprends-tu maintenant pourquoi, malgré leur commune origine, la couleur des hommes varie selon la position qu'ils occupent sur le globe, les habitudes de leur vie et leur proximité du soleil ?

— Maître, Arraïp n'est qu'un pauvre Tupinambas dont la tribu est détruite ; il ne sait rien, il ne peut vous répondre ; mais il y a chez les Tapuyas des hommes habiles qui lisent dans l'avenir. Un d'eux, entendant parler du Sauveur, né d'une vierge blanche, répondit : « Si Dieu voulait nous sauver aussi, il ferait naître un autre Jésus d'une vierge indienne, puisqu'il est tout-puissant, et nous n'aurions pas besoin que des étrangers traversassent les mers pour nous instruire.

— Vos devins sont des imposteurs qui vous égarent, répondit don Aleixo d'un ton dédaigneux. Ce ne sont pas eux que vous devez écouter, mais croyez-en plutôt les missionnaires chrétiens qui vont aux dépens de leurs jours vous chercher dans les forêts ténébreuses et dans les déserts éloignés. Si vous compreniez une fois l'importance des choses qu'ils vous enseignent, loin de regretter, comme vous le faites, la prétendue gloire de vos ancêtres, vous remercieriez le ciel, qui vous a privés de vos anciennes possessions pour vous donner à leur place une éternité de bonheur.

— La gloire de nos ancêtres est une vraie et illustre

gloire, repartit le Brésilien avec vivacité. Quand ils s'exposaient nus aux coups de leurs ennemis couverts de fer, n'étaient-ils pas aussi braves que les Portugais qui aiment tant à parler de leur vaillance ? Que pouvaient contre vos armures leurs flèches légères ? hélas ! ils tombaient de toutes parts comme des fruits mûrs, quand les arbres sont secoués par un vent violent ; mais néanmoins la mort ne les effrayait pas, ils ne prenaient point la fuite, et, sans la trahison de leurs alliés chrétiens, peut-être leur cause eût-elle triomphé.

— Ces alliés chrétiens, n'étaient-ce pas des Français ?

— Je ne sais. Nos vieillards disent qu'ils avaient appris à nos pères les coutumes guerrières des blancs. Par leurs conseils, les villages indiens furent protégés par des fortifications qui mettaient à l'abri leurs défenseurs, et leur permettaient de décocher leurs flèches avec plus d'avantage. Que firent alors les Portugais ? Ils dirent à leurs frères chrétiens : Quittez les Indiens vos alliés ; cessez de nous faire la guerre avec eux, et pas un cheveu ne tombera de votre tête. Ils les crurent et se retirèrent d'avec nos peuples. La nation des Tamoyos périt toute entière. Ce qui restait de celle des Tupinambas prit le parti de s'exiler. Ils livrèrent aux flammes leurs villages et s'en allèrent avec leurs blessés, leurs vieillards et leurs petits enfants. Sans provisions, sans abris, ne sachant en quel lieu s'établir, exténués de fatigue, de faim et de douleur, ils s'arrêtèrent pour délibérer et chercher un remède à leurs maux. Ce qui les augmentait encore, c'est que la désunion s'était mise entre les chefs des tribus. Aigris par tant de revers, ils se les reprochaient mutuellement. Quelques-uns proposèrent de re-

tourner sur leurs pas, de se soumettre à leurs vainqueurs et d'accepter d'eux un asile où il leur fût permis d'habiter en paix. Un chef, que son grand âge rendait vénérable entre tous, se leva dans le conseil, et leur dit :

« O ! Tupinambas dégénérés ! êtes-vous véritablement les fils de ce peuple célèbre qui régna si longtemps dans les lieux envahis aujourd'hui par d'odieux étrangers ? Descendez-vous de cette nation guerrière avec laquelle l'homme de feu conquit les bords fertiles du Réconcavo, et dont le nom seul mettait en fuite les autres nations ? Dépouillés de votre ancienne gloire, il ne vous reste que votre liberté, et vous consentiriez à la perdre ! Allez donc pleurer aux genoux de vos oppresseurs. Dans le besoin qu'ils ont de bras pour cultiver les terres qu'ils viennent de vous ravir, ils ne manqueront pas de vous prodiguer les promesses, comme ils ont déjà fait. A les entendre, c'est par affection pour nous qu'ils sont venus, c'est pour nous éclairer, pour nous rendre bons et sages ; mais ils mentent, vous le savez. L'esclavage, le mépris et la mort sont tout ce que vous devez attendre d'eux et de tous les hommes blancs, car tous sont nos ennemis. Fuyons-les donc à jamais. La terre est vaste : partout elle reçoit la semence qu'on lui confie, partout elle porte des arbres dont le feuillage nous abrite, dont les fruits nous nourrissent ; et les eaux pures ne nous manqueront pas. Oublions seulement les superfluités que de perfides tyrans avaient répandues parmi nous pour nous vaincre plus aisément, ces vêtements commodes, ces ustensiles ingénieux, cette liqueur traîtresse auxquels ils nous ont accoutumés et que nos pères ne connaissaient point. Reprenons nos anciennes mœurs ; leur rudesse est préférable à

la servitude. Marchons , marchons tant que nos jambes pourront nous porter, ne nous arrêtons que lorsque nous serons assez loin pour n'entendre jamais la voix d'un homme blanc , pour que le nom de nos ennemis ne puisse parvenir jusqu'à nous.

— Vraiment, Arraïp, tu m'étonnes, dit le Portugais en s'arrêtant. Voilà une fort belle harangue ; mais comment sais-tu qu'elle a été prononcée par un Tupinambas, et dans la circonstance que tu me rapportes ? Vous n'avez point comme nous d'histoires écrites.

— Il est vrai, maître, mais nous avons une mémoire dans laquelle chaque fils retient ce qu'il a appris de son père. Il n'est aucun de nous qui n'ait entendu raconter bien des fois le récit que je viens de vous faire. Il se chante dans les festins de chasse, et on l'appelle la chanson de Japy-Ouassou , du nom de ce chef vénérable, qui empêcha son peuple de retourner vers les Portugais.

— Ainsi son éloquence obtint un plein succès ?

— Oui, elle ranima le courage des plus abattus, et tous, s'écriant à la fois qu'il fallait poursuivre leur voyage, déclarèrent maudit quiconque proposerait de faire alliance avec les blancs. Ils campèrent quelque temps dans une forêt, qui n'avait pour habitants que les jaguars et les tigres, afin de donner à leurs malades le loisir de se reposer et de reprendre des forces, puis ils se remirent en chemin pour chercher un meilleur établissement. Leurs longues colonnes, composées de personnes de tout sexe et de tout âge, traversèrent des pays habités par diverses nations qui les regardaient passer avec étonnement. Quelques peuplades effrayées de leur nombre, et les prenant pour des guerriers envahisseurs,

s'armèrent pour leur disputer le passage , mais les Tupinambas n'y répondirent que par des paroles de paix. — « Il est vrai , dirent-ils, qu'expulsés violemment du pays de nos pères , nous cherchons une autre patrie , et que nous sommes assez forts pour la choisir à notre convenance. Cependant vous n'avez rien à craindre de nous , nous ne voulons dépouiller personne. Il y a beaucoup de terrains inhabités, c'est sur l'un d'eux que nous construirons nos villages. » — Après une longue marche, ils atteignirent enfin une rivière si large qu'en certains endroits on ne voit pas la rive opposée, et que de nombreuses villes la divisent en canaux navigables. La grande fertilité des terres qu'elle arrose engagea les exilés à s'y établir, et ils purent s'y fixer sans blesser les droits de beaucoup de nations qui y vivent, tant cette contrée est vaste et abondante en aliments délicieux. Ils célébrèrent leur arrivée par une fête. Leur multitude ne peut être comparée qu'à celle des abeilles. Lorsque la boisson préparée par les femmes de chaque tribu les eut enivrés, des querelles survinrent, le désordre devint d'autant plus grave, que la voix des chefs ne pouvait se faire entendre au milieu de tant de personnes rassemblées. Ce ne fut que le lendemain que la tranquillité se rétablit. Japy-Ouassou en profita pour donner encore à ses frères un bon conseil ; il leur parla ainsi : « Vous m'avez déjà écouté une fois , faites-le encore, si vous êtes sages , car c'est votre intérêt seul qui m'inspire , étant trop vieux pour me soucier beaucoup de mon avenir. Votre nation est nombreuse , elle a plusieurs chefs ; mais s'ils restent ensemble , tout ira mal. Il y en aura toujours quelques-uns qui voudront dominer les autres. Un seul vaudrait

mieux , mais le fardeau serait trop lourd pour lui. Imitez le peuple des abeilles : quand la ruche est trop pleine, l'essaim s'en va. Que chaque chef choisisse un emplacement pour sa tribu , soit en remontant le fleuve , soit en le descendant, soit sur le bord de quelqu'une des rivières qui s'y précipitent : car ce beau pays est arrosé de toutes parts, et je ne vis jamais de plus riches ombrages que ceux de ses forêts. Où que vous alliez, frères, vous trouverez la vie douce et facile. Je vous exhorte toutefois, si mon conseil vous agréé, à conserver, en quelque lieu que ce soit, le souvenir de vos malheurs et de votre origine. N'oubliez jamais que les Tupinambas sont frères. Honte à celui qui négligerait de raconter à ses enfants notre douloureuse histoire et les temps glorieux qui l'ont précédée! » — Ce fut ainsi que les tribus se dispersèrent. Fidèles aux recommandations du vénérable chef, elles eurent grand soin de perpétuer le souvenir de leur race. Il y a même entre les Tupinambas des signes secrets au moyen desquels ils se reconnaissent, mais que les Payes et les chefs âgés ne révèlent pas volontiers à la jeunesse étourdie.

Arraïp n'avait entrepris cette longue narration que pour s'emparer de l'attention du Portugais, et l'empêcher de s'apercevoir qu'il l'emmenait fort loin des colonies; mais ce sujet national l'entraîna tellement lui-même, qu'il finit par marcher au hasard, sans faire attention aux signes par lesquels il s'était dirigé jusque-là.

Les expressions que je lui prête, faute de pouvoir traduire fidèlement son langage, ne sauraient approcher de l'éloquence sauvage de ses propres discours, quoique l'idiome mélangé dont il était contraint de se servir leur

en fit perdre une partie. Don Aleixo avait peine à reconnaître dans ce jeune homme fier et enthousiaste, racontant avec feu les infortunes de ses ancêtres, et leur héroïque résolution de tout souffrir plutôt que de perdre leur liberté, il avait peine à reconnaître, dis-je, l'esclave soumis, silencieux, simple et naïf, presque stupide, qu'il croyait avoir dans Arraïp.

Cependant, en dépit de l'intérêt qui s'était emparé de son esprit, don Aleixo ne perdait pas entièrement de vue le but de son voyage ; il témoigna plusieurs fois à son compagnon son étonnement de ne rencontrer aucun des indices qu'on lui avait annoncés.

— La bataille s'est livrée à peu de distance d'un ermitage, lui dit-il, tellement que je suis chargé de m'entendre avec l'anachorète au sujet de la sépulture des corps de mes parents, et que c'est lui qui conduira mes pas sur le lieu funeste où ils ont trouvé la mort ; comment se fait-il que nous n'apercevions pas encore cet ermitage, car l'heure me paraît avancée ?

Il voulut consulter sa montre, elle était arrêtée. Cette circonstance enhardit l'Indien qui prétendit que l'impatience que son maître avait d'arriver lui faisait trouver la route longue, et que l'ombre des bois obscurcissait l'éclat du soleil. Puis il continuait d'amuser le Portugais par le récit de légendes indiennes ou par des chants guerriers, s'enfonçant toujours davantage dans la noire forêt qui occupe l'intérieur du Brésil. Un marais les ayant forcés de prendre une autre direction, ils gravirent le sommet d'une colline, où les arbres, éclaircis par un récent ouragan, embarrassaient le sol de leurs troncs renversés. De là les yeux découvraient un assez vaste

horizon, et don Aleixo reconnut avec effroi que le soleil paraissait prêt à quitter la terre :

« Présomptueux esclave, s'écria-t-il en fronçant les sourcils, pour la seconde fois m'as-tu donc égaré ? diras-tu maintenant que c'est mon impatience qui me trompe ? Voici la nuit, et je n'aperçois aucun asile. Comment nous préserver des bêtes féroces ?

— Arraïp a trop discouru, répliqua l'Indien en affectant un air de confusion, le souvenir de ses pères s'est emparé de son esprit ; mais il saura bien empêcher les bêtes de nuire à son maître, il leur donnera plutôt sa chair à manger.

— Quelles provisions avons-nous nous-mêmes pour apaiser notre faim, après une si longue marche ? »

Arraïp regarda autour de lui et au dessus de sa tête et montra du doigt des fruits éclatants, suspendus à des branches à une hauteur considérable. Le Portugais reprit en secouant la tête :

« Ils sont bons, et je les crois mûrs ; mais pour s'en emparer, il faudrait avoir l'agilité d'un singe ou les ailes d'un oiseau.

L'esclave sourit, et une minute après il grimpait le long d'une tige droite et élevée, balancé avec elle par le vent, comme une fourmi sur un roseau flexible, au grand effroi de don Aleixo, qui s'attendait à le voir précipiter de cette hauteur. Il en descendit cependant sans accident, avec une provision abondante d'excellents fruits qui apaisèrent leur faim. Arraïp s'occupa avec le même zèle de préparer le coucher de son maître, visitant avec soin le terrain pour s'assurer qu'il ne recélait point de reptiles et allumant un grand feu dont l'éclat devait éloigner les

bêtes féroces. Tout étant prêt, il invita don Aleixo à se livrer paisiblement au sommeil, pendant qu'il veillerait à sa sûreté. Don Aleixo en avait un pressant besoin ; mais, conseillé par la prudence qui lui représentait la nécessité de ne confier qu'à lui-même un soin si important, il se proposa de tenir ses yeux ouverts toute la nuit. Sans se défier de la foi de l'Indien, il craignait que la fatigue ne le fit tomber malgré lui dans le sommeil, et ne les livrât tous deux sans défense aux divers périls qui les menaçaient. Pendant les premières heures il lutta victorieusement contre les atteintes de ce besoin impérieux auquel il est si difficile de résister ; mais ensuite il eut beau s'entourer de tous les souvenirs inquiets qui écartent si souvent le repos de notre couche, la nature épuisée succomba, et don Aleixo demeura complètement à la merci du fils de Mocap.

CHAPITRE XVI.

Une république.

Le réveil de don Aleixo fut rude et désastreux. Arraïp n'était plus là ; une bande d'hommes noirs, formidablement armés, entourait le voyageur et le chargeait déjà de liens. Don Aleixo, ne pouvant faire aucune résistance, demanda la raison de ce traitement, et comment il avait pu le mériter de personnes qu'il n'avait jamais vues.

« Tu es blanc et nous sommes noirs, lui répondit le chef, ne sais-tu pas qu'il y a guerre entre ta couleur et la nôtre? échappé heureusement à votre tyrannie, l'Africain prend sa revanche quand il en trouve l'occasion. Tu vas nous suivre dans notre glorieuse république.

Don Aleixo comprit qu'il se trouvait au pouvoir des Palmarésiens.

On a déjà dit quelques mots de cette association de nègres qui profitèrent des désordres inséparables de la guerre, pour s'enfuir de chez leurs maîtres et se remettre en liberté. Ils se réfugièrent dans une vaste forêt de palmiers qui croissaient dans l'intérieur de cette province, d'où leur vint le nom de Palmarésiens. Depuis longtemps cette forêt, d'un abord difficile et dangereux, servait de retraite à quelques esclaves marrons qui furent comme le noyau de cette république ; mais elle s'était si rapidement accrue depuis l'invasion des Hollandais, qu'elle ne se composait point alors de moins de trente mille âmes. Poursuivis sans relâche par les Portugais, qui ne voyaient en eux que des esclaves rebelles, les Palmarésiens les

haïssaient aussi plus que tous les autres et ne manquaient pas de réduire à l'esclavage tous ceux dont ils pouvaient s'emparer. Ils pillaient leurs habitations écartées, et enlevaient aux femmes portugaises leurs bijoux les plus précieux, pour en parer leurs noires compagnes.

Don Aleixo, convaincu que son malheur était sans remède, et qu'il n'avait pour le moment aucun moyen de s'y soustraire, s'efforça de le supporter en homme et en chrétien. Il eut d'abord la pensée qu'Arraïp, par suite d'une infâme trahison, l'avait livré aux nègres, et que c'était dans ce dessein qu'il l'avait amené dans cette solitude; mais il apprit ensuite que les Palmarésiens n'avaient même pas vu le Tupinambas, que c'était par hasard qu'ils avaient rencontré don Aleixo endormi seul auprès d'un brasier éteint. Il en conclut que l'Indien avait profité de cette occasion pour retourner vers les siens en abandonnant son maître. Le chef des noirs l'interrogea avec un air hautain sur son nom, son rang et le dessein qui l'avait conduit si loin des villes.

« De quel droit m'adressez-vous ces questions? répondit le Portugais indigné, et que gagnerai-je à satisfaire votre curiosité? Qu'il vous suffise de savoir que je suis gentilhomme, et en état de me racheter par une bonne rançon.

— Une rançon? répéta le nègre en hochant la tête, les Palmarésiens n'ont pas coutume de s'en contenter. Ils savent où trouver sans cela l'or et les marchandises dont ils ont besoin. La république en décidera. »

Au bout de deux heures de marche, on s'arrêta pour déjeuner, et le prisonnier reçut une part de la nourriture grossière que les noirs portaient avec eux. Don Aleixo se flattait de rencontrer quelqu'un des nombreux déta-

chements que Mathias d'Albuquerque envoyait parcourir la campagne, soit contre les Hollandais, soit contre les Palmarésiens, ce qui lui aurait probablement procuré la liberté. Mais la Providence ne le permit pas ; et d'ailleurs, il s'aperçut que les noirs étaient sur leurs gardes. Ils n'étaient sortis des limites de leur forêt que pour se procurer de l'eau, dont leur territoire n'était pas suffisamment pourvu ; ils y rentrèrent dès qu'ils en eurent rempli leurs énormes calebasses, sans avoir été inquiétés dans leur course.

Avant de s'engager dans les sentiers ténébreux de la forêt, les noirs couvrirent d'un bandeau les yeux de leur prisonnier, précaution superflue, toutefois, car, à l'exception des Indiens, auxquels l'habitude de vivre dans les bois donne, pour s'y reconnaître, une sagacité presque merveilleuse, tout autre voyageur n'aurait pu se diriger sans boussole dans cet immense labyrinthe. Non-seulement les arbres croissaient fort près les uns des autres, mais ils étaient unis par de nombreuses lianes, qui, jetant capricieusement leurs tiges flexibles comme les cordages d'un navire, tantôt se croisaient en treillis, tantôt grimpaient de branche en branche jusqu'au sommet des plus grands arbres, dont elles épaississaient encore les ombres ténébreuses. Les Palmarésiens, qui considéraient ces obstacles comme autant de fortifications d'où dépendait leur sûreté, se gardaient bien de se frayer des chemins plus commodes. Ils préféraient s'envelopper de détours sinueux, dans lesquels ils s'égarèrent quelquefois eux-mêmes, que de détruire leurs palissades naturelles.

Ce bruit confus qui annonce le voisinage d'une ville ou d'une grande bourgade, avertit le Portugais qu'il appro-

chait du terme de son voyage. On le débarrassa enfin de son bandeau, et il se vit dans une rue si longue qu'il en distinguait à peine l'extrémité, bordée des deux côtés de huttes serrées, qui annonçaient une grande population. Il ne tarda pas à se voir entouré de femmes et d'enfants sautant, dansant, l'insulte à la bouche, et poussant des cris de joie à la vue d'un blanc fait prisonnier. Un personnage, chargé probablement de la police, sortit d'une des huttes, écarta à coups de fouet cette populace bruyante, et conduisit Aleixo dans une cabane où il fut renfermé seul.

Cette Mocambos, ou bourgade, se composait de trois rues d'une demi-lieue de longueur chacune, et contenait environ six mille âmes. Elle était la plus vaste de la république de Palmarès ; les autres villages étaient moins grands ; il y avait, en outre, beaucoup d'habitations éparpillées dans les terrains défrichés. Quoique cette république ne fût guères qu'un rassemblement de brigands, ses membres, comme tous ceux qui veulent jouir d'une existence assurée, comprirent de bonne heure la nécessité de se soumettre à une discipline invariable. L'égalité la plus parfaite y fut établie, et les esclaves qui abandonnaient les colonies pour venir se joindre à leurs frères, jouissaient aussitôt des droits de citoyen. Une milice permanente protégeait la sûreté commune et faisait des excursions pour procurer à la république, par force ou par adresse, les choses dont elle manquait.

C'est une vérité incontestable, et que l'expérience a maintes fois confirmée, que ce besoin de l'ordre qui se fait sentir au milieu même du désordre. Une société quelconque ne peut s'établir sans s'imposer des règles de justice. Isolés, les hommes s'affranchissent volontiers du joug des

lois et de la religion ; réunis, ils ne peuvent se passer ni de l'une ni de l'autre. Les Palmarésiens avaient aussi un culte. Ce n'était, il est vrai, qu'un mélange impie de christianisme et d'idolâtrie grossière, quoiqu'ils eussent depuis peu au milieu d'eux un missionnaire qui travaillait à les éclairer. Avant son arrivée, ils avaient déjà senti le besoin d'une croyance. Pourquoi l'homme se courbe-t-il partout sous une double souveraineté ? On conçoit la nécessité des lois humaines ; mais les lois divines, qui les imposent ?

Des voyageurs ont prétendu que les indigènes du Brésil vivent et meurent sans aucune espèce de religion ; cependant leurs propres relations démentent cette assertion calomnieuse. Qu'est-ce que la religion, sinon une reconnaissance de l'immortalité de l'âme ? Les Brésiliens ont des opinions qui l'établissent, telles que l'oiseau nommé par eux le messager des âmes, parce qu'ils le croient chargé de leur transmettre, par ses chants, les ordres de leurs parents morts ; ils l'écoutent avec une émotion extraordinaire, et ils prennent quelquefois, après l'avoir entendu, des résolutions qui ne le sont pas moins. Ces devins, qu'ils supposent en relation avec des puissances surnaturelles, ne sont-ils pas une autre preuve qu'ils admettent l'existence d'un ordre de choses invisible ?

Comment douter de la réalité d'une croyance si parfaitement d'accord avec l'esprit humain, quoiqu'il ne puisse la fonder sur aucun témoignage matériel ? Nul peuple, si sauvage qu'il soit, n'a voulu se contenter de cette vie. En vain la destruction frappe journellement leurs regards, tous comptent sur cette double et mystérieuse existence que la foi nous promet. Ces réflexions sont sérieuses, on ne saurait trop s'y appesantir. Je ne

connais rien de plus propre à nous affermir dans nos espérances chrétiennes que cette adhésion unanime de tous les habitants de la terre à la même vérité.

Les prisonniers destinés à l'esclavage étaient répartis entre les citoyens de la république nègre, selon le besoin que chacun en avait, et lorsque plusieurs y avaient droit, le sort en décidait. Don Aleixo fut destiné au service d'une négresse dont les trois fils avaient été tués récemment dans une rencontre avec les Portugais, et qui, par suite de ce malheur, se trouvait réduite à cultiver elle-même ses champs de maïs, aidée seulement par une jeune fille à peine sortie de l'enfance.

Don Aleixo ne pouvait tomber dans une condition plus misérable, non-seulement parce qu'il était peu fait à un travail rude et grossier, mais parce qu'il allait dépendre d'une méchante femme, aigrie par un long esclavage, et qui se plaisait à se venger sur tous les blancs des maux que quelques-uns d'entre eux lui avaient fait souffrir dans sa jeunesse. Il n'eut besoin que de la voir pour pressentir sa triste destinée, tant la dureté de son âme était empreinte sur son visage.

Assise devant un miroir, qui provenait évidemment du pillage de quelque riche habitation, elle se faisait coiffer par sa jeune servante d'un mouchoir du plus beau rouge qu'aient fabriqué les ouvriers de l'Inde orientale. Non loin d'elle cuisait dans un plat, soigneusement couvert, une pièce de gibier qu'elle surveillait avec une complaisance gastronomique. Son intérieur propre et bien ordonné, annonçait une certaine aisance. Elle passait pour être riche et avare. L'un des noirs qui conduisaient don Aleixo dit à cette femme :

« Réjouissez-vous, Zama, la république vous accorde ce prisonnier pour vous dédommager de la perte de vos fils, morts à son service.

— La république est bien généreuse ! répondit ironiquement l'Africaine. A la place de trois hommes vigoureux et endurcis au travail, elle me donne un de ces pâles colons qui ne savent que manger et dormir ! Six personnages comme celui-là ne remplaceraient pas mes fils.

— Nous le savons comme vous, Zama ; mais le chasseur ne choisit pas son gibier, il le prend comme il le trouve. On fait de même à la guerre. Au surplus, si l'esclave ne vous convient pas, on lui donnera un maître moins difficile.

— Non, qu'il demeure, à défaut de force, peut-être possède-t-il, comme tous ces *sénors* efféminés, des connaissances qui ne me seront pas inutiles. »

Les nègres se retirèrent en riant, et la négresse, ayant examiné fort attentivement l'édifice de sa coiffure, y trouva des défauts qu'elle signala durement à sa jeune suivante en lui appliquant un soufflet. La pauvre enfant se remit à l'ouvrage sans se plaindre, mais les larmes qui coulèrent silencieusement sur ses joues, prouvèrent assez qu'elle n'était point insensible à ce traitement. Zama, s'adressant alors à don Aleixo lui demanda comment il se nommait.

« Comme il vous plaira, lui répondit-il. Le nom de mon père ne convient qu'à un noble et libre Portugais, je ne dois point le porter dans l'esclavage.

— Voilà bien leur orgueil, reprit Zama avec emphase. Un noble Portugais ! Apprends cependant que je suis plus noble que toi, oui, et d'une noblesse plus élevée, car tu



Lith. Derlaub, Paris

Comme il vous plaira, lui répondit-il, le nom de mon
père ne convient, qu'à un noble et libre portugais.

années eurent beau s'écouler, le ressentiment ne vieillissait point dans mon âme. Aussi, lorsque j'eus appris que des noirs, réfugiés dans la vaste forêt des palmiers, y avaient fondé une république, où ils recevaient les malheureux esclaves sous leur protection, je méditai secrètement ma délivrance. Celui auquel je suis liée est un lâche qui supporte sans chagrin la servitude, je l'y abandonnai, et emmenant avec moi mes trois fils, nous parvîmes à gagner les bois, bravant les attaques des serpents et des bêtes féroces, ne marchant que dans les ténèbres et par des routes inconnues. Nous souffrîmes de grands maux, mais l'espoir de la liberté nous soutenait. Cependant il est si difficile de pénétrer dans cette forêt, que nous serions peut-être morts tous les quatre avant de parvenir jusqu'ici, sans la rencontre que nous fîmes d'autres esclaves qu'un dessein semblable au nôtre y amenait. Nous arrivâmes enfin.

— Frères, dis-je aux Palmarésiens, je ne suis qu'une femme déjà vieille, usée par le travail et le chagrin ; mais je vous amène trois vigoureux garçons, recevez-moi pour l'amour d'eux.

« On n'eut garde de mépriser un pareil présent ; car mes fils, quoique le plus âgé eût à peine quinze ans, montraient déjà une force, un courage et une fierté dignes de leur mère. Les chefs de la république me demandèrent quelle portion de terre j'exigeais pour moi et mes fils.

— Autant que nous en pourrions cultiver, répondis-je, car je suppose que la terre ne vous manque pas.

— Non, le terrain inculte nous abonde, mais il y a beaucoup à faire pour le mettre en valeur, les bras s'y lassent.

— Les nôtres sont infatigables. Après avoir travaillé si

longtemps pour un maître, Zama ne perdra pas courage lorsqu'il s'agit de ses propres intérêts.

« Effectivement, en moins de deux années nos champs se couvrirent d'une abondante moisson. Nous recueillîmes deux fois plus de maïs que nous ne pouvions en consommer, de sorte que les paresseux qui en manquaient vinrent nous offrir, en échange, de l'or, des étoffes et des meubles qu'ils se procuraient à main armée dans les riches habitations.

— Ils eussent mieux fait d'imiter votre vie laborieuse, observa don Aleixo, une existence qui se soutient par le travail étant infiniment plus honorable que celle qu'on doit à la rapine.

— Ce qu'on prend à son ennemi est toujours un bien légitime, répartit durement la négresse, et les chrétiens, malgré leurs belles maximes, ne se ménagent pas mieux entre eux, lorsqu'ils se font la guerre. Mes fils ne se sont pas contentés de semer et de recueillir; dès qu'ils ont été en âge de prendre les armes, ils m'ont laissée dans notre hutte et sont devenus la terreur des blancs. Je n'avais plus besoin de vendre du maïs pour me procurer des mouchoirs rouges, des colliers et des boucles d'oreilles d'or, mes fils ne m'en laissaient pas manquer, et quant à nos champs, ils étaient devenus si fertiles, qu'il suffisait de les remuer légèrement pour les voir se couvrir de moissons.

« Un jour que mes fils étaient partis ensemble pour une expédition, ils ne revinrent que deux. Un peu plus tard l'aîné m'apporta le corps de son frère, pour que je lui donnasse la sépulture. Lui-même était grièvement blessé, il languit quelques semaines, et Zama n'eut plus d'enfants. »

CHAPITRE XVII.

La servante de Zama.

La négresse avait fait ce récit d'un ton chagrin, mais sans répandre une larme, ce qui attestait son peu de sensibilité, car quelle est la mère qui puisse raconter la perte récente de toute sa famille sans que ses yeux se couvrent de pleurs? Témoin de cette dureté, don Aleixo, qui avait d'abord espéré de trouver dans cette femme quelque sympathie pour ses malheurs, cessa dès ce moment d'en attendre aucune. Malgré l'espèce de confiance qu'elle venait de lui faire de ses disgrâces, Zama n'était en effet, nullement disposée à adoucir le sort de son esclave. Orgueilleuse de son origine et de ses fils, elle aimait à s'en prévaloir, et à paraître supérieure à ceux qui l'entouraient. Elle haïssait profondément les Portugais, et prenait plaisir à se venger sur tous indistinctement des injures qu'elle avait reçues de son maître.

Tandis qu'elle se nourrissait avec délices d'un gibier délicat, ses deux esclaves durent se contenter d'une bouillie de farine de maïs grossièrement broyée, que don Aleixo, accoutumé à une nourriture choisie, n'aurait pu peut-être avaler, sans la fatigue et le jeûne qu'il venait de subir. Après son repas, la vieille négresse se fit allumer un cigare, et s'étendit mollement sur sa natte, en essayant d'imiter les manières indolentes des dames des colonies. Elle donna ensuite cet ordre à son nouveau serviteur :

« Esclave, écoute-moi : la récolte du maïs approche,

et jusqu'à cette époque, la terre n'exige plus de travail ; mais comme mes champs sont éloignés, ils sont fort exposés au pillage des singes. Arme-toi d'un bâton et va faire bonne garde tout le jour contre ces méchantes bêtes, ma servante Mirza te montrera le chemin. »

On concevra aisément le dépit et l'indignation du Portugais qui recevait cet ordre de la bouche d'une vieille esclave révoltée. Il fut un moment tenté de se révolter lui-même, et de se refuser à des fonctions qu'il regardait comme indignes de lui ; mais il n'eut pas besoin de longues réflexions pour se convaincre que cette mégère ne manquerait pas d'être soutenue contre lui, et que lutter contre son sort, c'était s'exposer à des traitements encore plus indignes. Non-seulement il prit le parti d'obéir, mais il empêcha soigneusement sa colère de se manifester, pour ne pas augmenter le triomphe de cette méchante femme, dont l'œil malin semblait épier les souffrances secrètes de son fier captif.

Mirza, chargée de lui faire connaître les possessions de leur commune maîtresse, avait une de ces physionomies intéressantes qui préviennent à la première vue. Elle regardait son compagnon de servitude d'un air à la fois si timide et si triste qu'il désira de la mieux connaître.

« Mon enfant, lui dit-il, votre condition me paraît trop dure pour croire que vous l'occupiez volontairement. Zama est-elle votre parente ? Ou bien avez-vous été placée près d'elle par votre mère ?

— Je suis esclave comme vous, répondit-elle.

— Vous m'étonnez. Je croyais que les Palmarésiens ne faisaient point d'esclaves de leur couleur. Vos parents n'habitent donc point cette république ?

— Je n'ai de parents ni ici, ni ailleurs, je n'avais dans le monde qu'une seule amie... et je l'ai perdue ! »

En disant cela, elle se mit à pleurer.

« Elle est morte ?

— Eh ! non... Je l'espère du moins. Elle demeure dans une ville qu'on appelle Olinda. Vous êtes Portugais, vous me donnerez peut-être de ses nouvelles, puisqu'elle-même est Portugaise. Oh ! si vous la connaissez, parlez-moi de dona Thérèse de Molis.

— Je n'ai jamais vu cette dame, quoique j'aie souvent entendu citer son nom avec éloge ; mais Olinda n'a plus d'habitants, les Hollandais ont détruit cette ville.

— Ah ! que m'apprenez-vous ! on a donc fait périr ma bienfaitrice ! Mirza est désormais seule au monde ! Pourquoi l'ai-je quittée ? Je serais morte avec elle.

— Je ne vous dis pas qu'elle soit morte, reprit don Aleixo, touché de sa douleur, consolez-vous ; il y a lieu d'espérer au contraire, qu'ainsi que la majeure partie des habitants d'Olinda, elle a abandonné cette ville pour se réfugier auprès de don Mathias d'Albuquerque. Cependant puisque vous appartenez à cette dame et que vous lui paraissez si attachée, comment vous trouvez-vous ici ? Les Palmarésiens vous auraient-ils enlevée ? »

La jeune fille se couvrit le visage de ses deux mains et répondit avec confusion :

« Hélas ! non, c'est moi, moi seule qui ai fait mon malheur... Sachez d'abord comment le bon Dieu me plaça sur le chemin de cette excellente dame afin de me sauver la vie. Elle me rencontra sur le bord d'une rivière, où l'on m'avait exposée aux crocodiles, lorsque je ne faisais que de naître. Ses femmes lui conseillèrent

de passer outre, et de ne point se charger d'une enfant qui était comme morte, faute d'avoir reçu les premiers soins. Ce n'est après tout, ajoutèrent-elles, qu'une petite négrillonne. Dona Thérésa leur répondit :

— Toutes créatures, quelle que soit leur couleur, sont les créatures de Dieu, toutes sont protégées par sa Providence et appelées au salut par Jésus-Christ. En mettant celle-ci sur mon chemin, il a voulu sans doute se servir de moi pour lui conserver la vie, je me garderai bien de lui désobéir. Qu'on me cherche une nourrice.

« Une femme blanche se présenta pour remplir cet office, je fus confiée à ses soins, elle me nourrit dans une des maisons de campagnes de dona Thérésa, qu'elle habitait une partie de l'année. Ma nourrice mourut ; ses soins ne m'étant plus nécessaires, on ne m'en donna point une autre, et ce fut ma bienfaitrice elle-même qui m'éleva. Ne connaissant, ne chérissant qu'elle, je l'appelai ma mère, elle ne s'en offensa point et finit par m'aimer autant que si elle m'avait donné le jour. Ses parents l'en blâmèrent, ils lui reprochèrent de se dégrader en montrant une telle affection à une enfant qui était sans doute d'une race d'esclaves, et qui aurait infailliblement en grandissant tous les défauts qu'on remarque chez les nègres.

— Ces défauts, répondait-elle, sont le fruit de l'ignorance et du malheur, une bonne éducation en préservera, je l'espère, ma protégée.

« Elle n'épargna rien pour me rendre ce qu'elle souhaitait que je devinsse, et apparemment que son attente ne fut pas trompée, puisque son goût pour moi ne fit qu'augmenter avec le temps. Libre dans ses volontés,

elle put les suivre sans manquer à aucun de ses devoirs ; mais sans se soucier beaucoup de ceux qui la désapprouvaient, elle s'ennuya d'être l'objet de leurs critiques et se retira peu à peu du monde pour vivre davantage avec moi à la campagne. Je me croyais toujours sa fille, erreur dont elle avait défendu que personne me tirât, se réservant de le faire elle-même lorsqu'elle le jugerait à propos.

« Toute enfant encore, je lui demandai un jour pourquoi je n'étais pas blanche comme elle, ou pourquoi elle n'était pas noire comme moi. Dona Thérèse réfléchit un instant, partagée entre le désir de ne point blesser la vérité et celui de m'épargner une grande douleur. Enfin elle me dit que la nature était pleine de bisarreries qu'on ne pouvait attribuer qu'à la volonté du Seigneur.

— Regardez cette poule, continua-t-elle, ses petits sont de couleurs variées, quoiqu'elle ait le plumage blanc ; en voilà de gris, de noirs, de dorés : cela ne les empêche pas d'aimer et de suivre leur mère qui, de son côté, les soigne tous également.

« Contente de cette explication, je n'en demandai pas davantage, mais mon ignorance ne pouvait durer. Quelque défense qu'on eût faite aux esclaves noires de l'habitation, jalouses de mon bonheur, elles brûlaient de le détruire et de m'humilier. Me voyant un jour seule à la portée de leur voix, elles se dirent l'une à l'autre, de manière à ce que je ne perdisse pas un mot de leur entretien :

— Cette petite Mirza, si fière et si élégante, se croit véritablement la fille de notre maîtresse, elle s'imagine

être du même sang. Elle ne s'est donc jamais regardée dans un miroir? Qu'elle y jette attentivement les yeux, elle verra que c'est à nous qu'elle ressemble. Il est certain que sa mère n'était qu'une esclave aussi bien que nous, et que de plus c'était une très méchante femme, puisqu'elle donnait ses enfants aux crocodiles.

« Surprise et indignée de ces paroles, je courus aussitôt les rapporter à dona Thérèse qui ne put éviter plus longtemps de me révéler ce qu'elle savait de ma naissance. Ce fut en vain qu'elle accompagna cette explication des protestations les plus tendres, de ne m'abandonner jamais et de me conserver les sentiments d'une véritable mère, elle ne réussit point à me consoler. Je n'avais que dix ans alors, mais je comprenais déjà l'énorme différence qui se trouve entre une protégée et une fille légitime telle que j'avais eu la simplicité de me croire. J'étais d'ailleurs frappée des expressions pleines de mépris avec lesquelles les esclaves avaient parlé de moi et de ma couleur, et je me disais :

« Les blancs me mépriseront bien davantage !

« Dès ce moment je cessai d'être heureuse, sans cesser d'aimer ma bienfaitrice ; mais à mon affection se mêlèrent des doutes et des regrets que toutes ses bontés ne purent vaincre. Je me persuadais qu'au fond de son âme elle était honteuse de ma couleur et que c'était pour cela qu'elle ne me menait jamais à Olinda.

— Si j'étais sa fille, si j'étais seulement blanche comme elle, me disais-je tout bas, elle ne manquerait pas de me présenter à ses amis ; mais aucun d'eux ne voudrait recevoir dans sa maison la fille d'une négresse, d'une esclave, malgré tout le soin qu'on a pris de mon éducation.

« Quelque temps après, j'entendis parler des secrets que possédaient les Indiens pour faire des étoffes et leur donner des couleurs éclatantes et solides. On ajoutait qu'ils trompaient souvent les marchands de plumes, en leur vendant pour des oiseaux rares des oiseaux communs, dont ils savaient changer la couleur. Cela me fit beaucoup d'impression. Je m'imaginai qu'un peuple si habile aurait peut-être le pouvoir de changer ma peau en la rendant blanche, ce qui ne me paraissait pas plus difficile que de colorer en rouge un plumage gris. Après une longue hésitation, j'interrogeai à ce sujet une négresse, esclave dans une habitation voisine, et dont l'expérience était fort renommée même parmi les blancs, qui la consultaient sur beaucoup de choses. Elle pensa d'abord que je ne parlais pas sérieusement; lorsqu'elle se fut convaincue de ma bonne foi, elle résolut de profiter de ma crédulité pour son propre avantage, et flatta ma manie au lieu de m'en désabuser. Elle connaissait, me dit-elle, un Indien, âgé de plus de cent ans, qui faisait des choses bien autrement merveilleuses que celle que je désirais, et qui me changerait si complètement de couleur, qu'elle craignait que dona Thérèse de Molis ne pût ensuite me reconnaître.

« Ah! soyez tranquille, m'écriai-je avec transport, mon cœur n'aura point changé comme mon visage; elle ne se méprendra pas aux sentiments dont il est rempli. Il ne faut pourtant pas qu'elle soit avertie de mon dessein, car elle pourrait s'en effrayer et me défendre de l'accomplir.

— Vous avez raison, repartit la perfide; ainsi nous profiterons de son premier voyage à la ville pour effec-

tuer le nôtre ; mais il y a une difficulté : l'Indien est avare, il ne fera rien pour rien ; moi, je n'ai pas d'argent, pas de bijoux...

— Je n'en manque pas de bijoux, ma bienfaitrice est si généreuse ! J'ai une chaîne d'or qui fait quatre fois le tour de mon cou, j'ai des bagues et des bracelets du même métal ; j'emporterai tout, et les donnerai à l'Indien sans regret pour qu'il me rende blanche. Dona Thérèse, j'en suis sûre, ne m'en fera pas de reproche, tant elle sera heureuse de ce changement.

« Vous riez de ma simplicité, continua Mirza, et vous avez raison, car on m'avait assez appris à me défier de toutes les superstitions populaires pour je dusse moins qu'une autre m'y laisser prendre ; mais je souhaitais si passionnément de devenir blanche que je ne voulais pas douter de la possibilité des moyens qu'on me proposait pour cela. Je ne reconnus ma folie que lorsque la trahison m'eut livrée au pouvoir des Palmarésiens. Le désespoir s'empara de mon cœur ; mais ne croyez pas qu'il fut causé uniquement par le triste changement de ma condition. Sans doute, il m'était dur de passer d'une vie si fortunée à un esclavage rigoureux ; mais je répandais surtout des larmes à la pensée de ma bienfaitrice abandonnée volontairement par moi, sans qu'elle pût même soupçonner le motif qui m'y avait décidée. Ne lui ai-je pas donné le droit de me regarder comme la plus ingrate des créatures ?

— Pauvre enfant ! reprit don Aleixo, je vous plains d'autant plus que votre malheur est en effet votre ouvrage. Le Seigneur vous avait tirée de l'excès de la misère pour vous élever au comble de la félicité, et, au lieu d'en

jouer avec actions de grâce, vous n'avez tenu compte que des avantages qui vous manquaient. N'en doutons point, c'est pour cela qu'il a permis que vous devinssiez la dupe d'une esclave perfide et impitoyable (puisque'elle n'a été touchée ni de votre confiance ni de votre jeunesse), afin de vous apprendre le prix des bienfaits que vous dédaigniez. Cependant ne perdez pas courage, repenlez-vous et priez; peut-être Dieu ne vous afflige-t-il que pour un temps.

— Hélas ! ce séjour est comme l'enfer ; il n'y a aucun moyen d'en sortir.

— La puissance du Seigneur est grande, toutes les difficultés s'évanouissent devant elle. Quand vous étiez chez votre mère adoptive, auriez-vous pu vous persuader qu'un jour vous deviendriez l'esclave de Zama? De même, quand il en sera temps, Dieu opérera votre délivrance. Depuis quand êtes-vous ici ?

— Depuis trois ans. Je les ai vus célébrer quatre fois leur détestable fête, et la cinquième fois est prête à revenir.

— De quelle fête parlez-vous ?

— De celle de la récolte du maïs, qui se recueille deux fois par année. Ils passent alors huit jours entiers à danser, faire des festins et à boire avec excès.

— N'avez-vous jamais essayé de vous tirer d'ici par la fuite ? Puisque Zama et ses fils y sont venus, pourquoi n'en sortirait-on pas ?

— N'avez-vous pas compris ce qu'elle vous a dit que, sans des guides qu'ils rencontrèrent, ils auraient succombé à la peine ?

— C'est un détour employé à dessein pour m'effrayer, soyez-en sûre. Vous même n'y êtes-vous pas arrivée avec l'esclave qui vous trompait ?

— Oh ! elle en connaissait le chemin, mais je n'y faisais aucune attention, et il me serait impossible de le retrouver. La forêt est remplie de fondrières cachées sous l'herbe, qui servent de retraites à des reptiles monstrueux, et les jaguars s'y promènent toutes les nuits avec des cris horribles.

— Je comprends vos terreurs et votre peu de courage à les braver à votre âge ; mais que ne ferait-on pas pour reconquérir sa liberté ! J'ai un père, une épouse et un fils que je ne puis espérer de revoir jamais sans une tentative énergique. Si l'occasion s'en présente, je ne la laisserai point échapper.

— Mais si on vous a couvert les yeux...

— Il est vrai, je n'ai pu prendre une idée de la route ; je m'abandonnerai à la conduite du ciel, me contentant des indications un peu vagues qu'il me sera possible de tirer de mes études astronomiques et géographiques. Ne me suivrez-vous pas ?

— Où ? demanda Mirza, à la mort ?

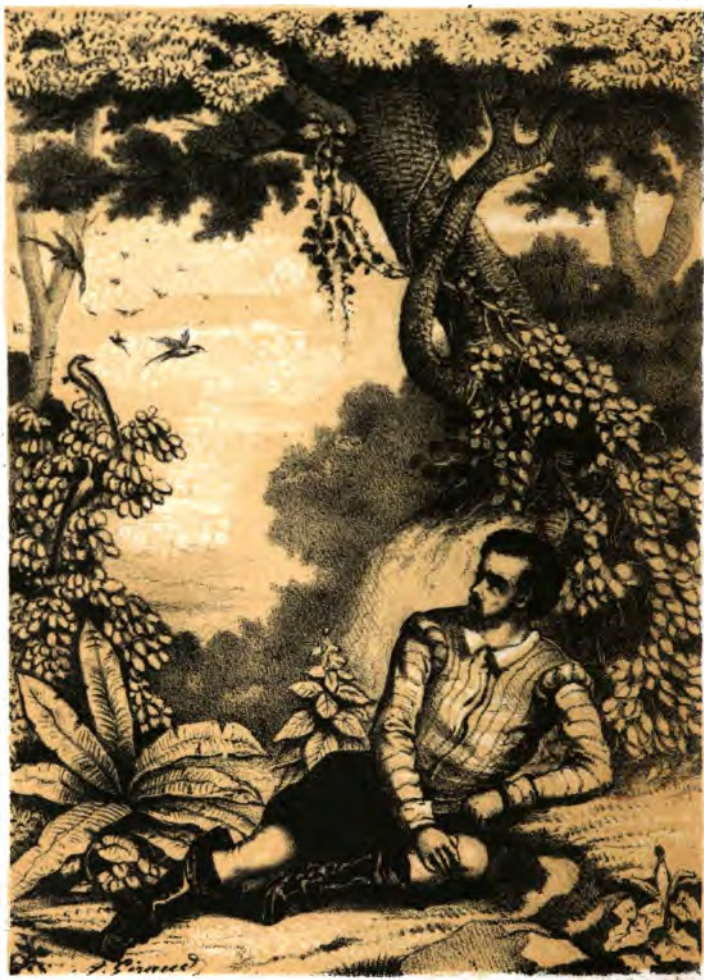
— Peut-être ; mais elle est préférable à la vie passée au milieu des brigands.

— Si vous saviez quel supplice ils infligent à ceux qui tentent de leur échapper ! Zama m'a forcée une fois d'en être le témoin, j'en frissonne encore d'épouvante. »

Ils étaient parvenus au champ de la vieille négresse sur lequel flottaient les larges feuilles de maïs, dont les tiges s'élevaient à une grande hauteur, garnies de nombreux épis, les uns encore renfermés dans leur enveloppe, les autres montrant en partie leurs grains déjà dorés. Un cri aigu se fit entendre : c'était un avertissement que donnait à ses compagnons le singe placé en

sentinelle sur une branche élevée pour leur signaler la présence de l'ennemi. Trente ou quarante singes de petite taille, mais singulièrement agiles, sortirent du maïs et grimpèrent sur les arbres en se servant de leur longue queue comme d'un crochet pour s'y suspendre. Les petits bondissaient sur le dos de leur mère, et s'accrochaient à son cou sans que ce nouveau poids lui fit rien perdre de son agilité. Aleixo, les voyant hors de l'atteinte de son bâton, allait les chasser à coups de pierres, lorsque Mirza l'en empêcha.

« Contentez-vous de les surveiller, lui dit-elle, et ne leur donnez point un exemple dont ils pourraient vous faire repentir ; car vous savez qu'ils imitent volontiers ce qu'ils voient faire. On assure qu'ils ont mis en danger la vie de quelques voyageurs en se réunissant pour les assommer à coups de pierres. Soyez attentif et vigilant, Ne vous fiez point à la solitude apparente qui vous entoure ; beaucoup de Palmarésiens rôdent secrètement dans la forêt, ne faites rien qui puisse éveiller leur défiance et leur aversion pour les gens de votre couleur. »



Pendant qu'il rêvait ainsi.

CHAPITRE XVIII.

Le Protecteur.

On a mis au rang des misères humaines la facilité avec laquelle notre esprit se laisse distraire de ses chagrins. Il serait plus juste d'en bénir le Créateur, et de reconnaître qu'elle nous a été accordée dans un but miséricordieux, afin de diminuer le poids de nos maux. La rencontre de cette enfant, le récit naïf qu'elle venait de lui faire avaient suspendu le cours des amères réflexions auxquelles se livrait l'époux d'Elvire. Lorsque Mirza le quitta, il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'il cessât de l'apercevoir, et alors, se retrouvant pour ainsi dire en face de sa nouvelle destinée, il se mit de nouveau à la considérer. Les singes ne paraissaient plus, tout était calme et silencieux autour de lui. L'ombre pleine de fraîcheur que répandait un groupe de platanes sur l'épais gazon étendu à leur pied invita le malheureux captif à s'y reposer après une course assez longue. Là, se livrant sans contrainte à ses douloureuses pensées, opposant sa situation aux jours fortunés dont il avait joui avant la guerre, à ceux qui semblaient l'attendre encore auprès d'une épouse bien-aimée, il laissa couler d'abondantes larmes qu'il aurait rougi de répandre devant témoin.

Pendant qu'il rêvait ainsi, étendu sur l'herbe, les yeux tournés sur le feuillage du platane qui l'abritait, il vit s'y abattre une nuée d'oiseaux dont le plumage offrait le mélange des plus admirables couleurs. L'or et les pierreries enfouies dans le sol de cette riche contrée sem-

blaient se refléter sur leurs ailes. Parmi eux il aperçut des colibris dont l'éclat l'emporte sur tous les autres oiseaux, et dont la taille est si exiguë qu'on est tenté de les prendre pour des insectes. Les œufs de ces oiseaux sont de la grosseur d'un pois. Comme il voltige de fleur en fleur, en se plongeant tout entier dans leurs corolles, on a cru longtemps qu'il se nourrissait des suc qu'elles contiennent ; mais en observant mieux ce charmant oiseau, on s'est aperçu qu'il est insectivore, et qu'il cherche sa proie sur les plantes.

Lorsqu'une volée de colibris traversait les airs, éclairée par un rayon de soleil, don Aleixo ébloui croyait voir tourbillonner toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Insensiblement ses yeux fatigués se fermèrent et se rouvrirent tour à tour, ses paupières devinrent plus pesantes ; favorisé par la chaleur et le repos, il tomba dans un profond sommeil. Alors d'heureux songes prirent dans son imagination la place de la réalité. Il retrouvait Elvire, il embrassait son fils et recevait à genoux la bénédiction d'un père vénéré, quand il fut réveillé, comme dans le désert, par des paroles menaçantes prononcées dans un jargon rude et grossier. Quatre nègres armés de deux mousquets étaient près de lui.

« Je le reconnais, disait l'un d'eux, c'est l'homme que nos gens ont amené hier, et qu'on a donné à Zama pour esclave. Est-ce donc pour dormir qu'elle t'a envoyé ici ?

— J'y suis venu pour préserver le maïs du pillage des singes, répondit le Portugais un peu confus. Ce n'est qu'après les avoir chassés que j'ai pris quelque repos.

— Les singes en ont profité pour faire un terrible dégât, nous en avons fait fuir plus de soixante. On dit que

tu es un colon : apprends-nous comment on traite parmi vous les esclaves négligents.

— Une réprimande suffit pour une première faute.

— Mensonge ! s'écrièrent les nègres ; nous savons comment vous punissez. Un jour, pour avoir causé quinze minutes avec un voyageur qui passait sur le chemin, je reçus quinze coups de fouet de notre surveillant.

— Moi, dit un autre, on m'en appliqua vingt pour avoir égaré un outil pendant une heure. »

Tous invoquèrent à l'envi un souvenir analogue, faux ou réel, peut-être exagéré, avec le désir non équivoque de s'en venger sur l'infortuné captif.

« Maintenant, poursuivirent-ils, comme nous pouvons certifier qu'au lieu de remplir ton devoir tu as laissé dévaster les possessions de ta maîtresse, nous allons...

— S'il vous reste dans le cœur le moindre sentiment de justice, interrompit don Aleixo alarmé, vous n'abuserez pas de votre nombre pour outrager un prisonnier sans défense. Vous n'avez aucun droit sur moi, puisque vous reconnaissez vous-mêmes que Zama est ma maîtresse,

— Elle ne nous saura pas mauvais gré de la prévenir dans le châtiment d'un mauvais esclave. D'ailleurs si elle ne trouve pas la besogne bien faite, elle pourra la recommencer. »

Tout en prononçant cette raillerie impertinente, le nègre choisissait parmi de nombreuses lianes celles qui paraissaient propres à servir de liens, et tous ensemble, se jetant sur Aleixo, se disposèrent à l'attacher au tronc d'un platane pour le fustiger. Il criait en se débattant entre leurs mains : « Tuez-moi ! misérables ! tuez-moi ! je préfère la mort à cette indignité. »

Tout à coup un jeune homme blanc , portant le costume d'un ecclésiastique, survint sur le lieu de la scène , et d'un geste arrêta l'entreprise des Palmarésiens, qui reculèrent avec respect.

« Que se passe-t-il, mes frères? leur demanda-t-il , pourquoi maltraitez-vous cet étranger ?

— Père , répondirent-ils , nous avons surpris cet esclave en faute, nous voulions le châtier comme on châtie nos frères dans les colonies.

— Quoi qu'il ait fait, accordez-moi sa grâce, car il m'a rendu autrefois un grand service. »

Don Aleixo ne put retenir un mouvement de surprise à ces paroles, il regarda plus attentivement le missionnaire sans pouvoir le reconnaître; mais il se garda bien de démentir ce qu'il considérait comme un mensonge obligeant.

« Je vous le répète, continua le prêtre, j'ai une trop grande obligation à ce Portugais, quoiqu'il ne paraisse pas s'en souvenir, pour demeurer insensible aux outrages dont vous le menacez. L'arbre chargé de fruits oublie l'oiseau qui s'est abattu sur ses branches, mais l'oiseau sait bien toujours le retrouver parmi les autres arbres de la forêt. De même si le bienfaiteur manque de mémoire, il n'en doit pas être ainsi de l'obligé. Auquel de vous l'esclave appartient-il, mes frères ?

— La république en a fait don à Zama; c'est dans son seul intérêt que nous agissons.

— Je vous dispense de ce zèle, et me charge d'arranger cette affaire avec Zama. J'irai même , si elle l'exige, jusqu'à la dédommager, à mes propres frais, du tort qu'elle a pu souffrir; mais qu'on ne touche pas à un cheveu de ce Portugais.

— Père Athanase, reprit un nègre avec humeur, si nous n'étions pas bien assurés de votre fidélité, nous dirions que vous prenez toujours contre nous le parti des hommes de votre couleur, ayant constamment des motifs pour les protéger.

— Je prends les intérêts des blancs chez les noirs comme je prenais la défense des noirs parmi les blancs. Cela prouve que les uns et les autres deviennent injustes dès qu'ils sont les plus forts.

— Nous ne voulions pas ôter la vie à celui-ci, mais seulement lui donner une leçon dont il se souvint, car il appartient à un peuple rempli d'orgueil.

— C'est le péché de tous les hommes, mes frères, depuis le roi le plus puissant jusqu'à l'Indien qui ne possède pas un hamac pour se coucher; il n'est pas un de nous qui soit vraiment humble. Laissons donc à Dieu le droit de nous en punir; et, pour vous, continuez votre chasse.

Les nègres obéirent; mais il était facile de voir qu'ils le faisaient à contre-cœur, et ne renonçaient qu'avec peine au cruel plaisir qu'ils s'étaient promis de maltraiter un blanc. Don Aleixo, silencieux pendant toute cette scène, ne savait que penser de son protecteur. S'il parlait et agissait en chrétien, il vivait aussi volontairement parmi des hommes révoltés, ouvertement adonnés à la rapine et au meurtre, et sur lesquels ce qui venait de se passer prouvait qu'il jouissait néanmoins d'une assez grande autorité; il ne voulut, dans ce moment, que considérer en lui un libérateur, et lui dit, lorsque les Palmarésiens furent assez éloignés pour ne point l'entendre : « Votre intervention vient de me sauver plus que la vie, et je n'oublierai jamais la feinte généreuse à laquelle je dois...

— Vous croyez donc que j'ai parlé faussement à votre sujet ? interrompit le missionnaire.

— La pureté de l'intention n'en serait-elle pas l'excuse suffisante ?

— Non, senor, en aucun cas il n'est permis d'offenser Dieu pour servir la créature, et si, malgré le caractère dont je suis revêtu, vous avez pu m'en supposer capable, vous devez me mépriser intérieurement.

— Vous augmentez ma surprise. Comment aurais-je pu obliger une personne que je vois aujourd'hui pour la première fois ?

— Consultez mieux vos souvenirs, Aleixo Rodriguez.

— Vous me connaissez ? vous savez mon nom ?

— Celui d'Athanase Péciguéro vous est-il absolument inconnu ? »

Don Aleixo tressaillit, et, fixant ses regards sur le jeune prêtre : « Quoi ! vous seriez cet élève indocile qui... » Il baissa les yeux et n'acheva pas. Athanase prenant pour lui la parole :

« Qui, non content de négliger ses études et de troubler le collège par ses désordres, s'avilit jusqu'à voler à Aleixo sa propre bourse. Les recherches bien naturelles de celui-ci allaient faire découvrir le coupable et changer en certitude les soupçons dont il était déjà l'objet. Épouvanté, il embrasse les genoux d'Aleixo, lui confesse son crime et lui demande de le sauver. Le généreux écolier s'accuse alors d'étourderie, de prodigalité ; il accepte les réprimandes, les punitions, et, grâce à lui, la honte d'Athanase reste à jamais ignorée. C'est à ce service que j'ai fait allusion, senor, et, certes, je n'ai eu garde de l'oublier, car il a eu sur ma vie une influence extraor-

dinaire. Sorti du collège avant moi, vous ne fûtes pas témoin de ma réforme. Je ne me contentai pas de mériter l'approbation des hommes, je me donnai entièrement à Dieu, qui, par votre moyen, avait retiré ma jeunesse de l'abîme qui menaçait de l'engloutir.

— Cher Athanase, répondit don Aleixo en lui serrant affectueusement la main, vos paroles dissipent le nuage qui s'était élevé sur mes souvenirs. Oui, je vous reconnais, à présent. Mais par quel étrange événement vous retrouvé-je dans cette forêt ? Vous y fûtes sans doute amené prisonnier comme moi ?

— Non, sénor ; c'est volontairement que j'y suis venu, et c'est volontairement que j'y reste.

— Comment un homme pieux et ami de l'ordre, un chrétien, un serviteur des autels, peut-il consentir à vivre dans une société aussi corrompue ?

— Le Sauveur du monde, auquel on faisait le même reproche, répondit que ce sont les malades, et non ceux qui se portent bien, qui ont besoin de médecin. En m'établissant l'aumônier des Palmarésiens, je crois faire une bonne œuvre. J'ai déjà trouvé ici plus d'un Zachée, plus d'une Magdeleine qui se repentent, quoiqu'il n'y ait encore que six mois que j'y demeure, et j'espère triompher à la fin de l'immoralité de ce peuple. Il sait que l'intérêt de son salut est le seul qui m'anime, et vous avez pu voir que je ne suis pas sans influence sur son esprit.

— Vous avez du moins essayé de lui faire comprendre que, en désertant nos habitations, ils nous font éprouver des pertes considérables, non-seulement parce que nos terres restent en friche, mais parce que nous achetons les esclaves fort cher.

— Je m'en garderais bien, car ils ne manqueraient pas de répondre que, ayant été vendus comme des bœufs de labourage, sans y avoir consenti, et même contre leur gré, en se remettant en liberté, ils ne font qu'user de leur droit naturel. Je les exhorte seulement à ne pas abuser de cette liberté, qu'ils veulent conserver et défendre.

— Permettez-moi de vous dire, sénor Athanase, que ce n'est point parler comme un blanc.

— C'est au moins tenir le langage d'un chrétien, sénor. La couleur de la peau ne saurait rendre juste ce qui est injuste.

— Puis-je espérer, cependant, que votre protection ne se bornera pas à m'épargner les insultes de ces nègres grossiers, et qu'elle s'emploiera sans retard à obtenir d'eux qu'ils se contentent pour ma liberté d'une rançon raisonnable ?

— J'ai fait, dans des occasions semblables, d'inutiles efforts pour adoucir le sort des prisonniers qu'une des lois de cette république condamne à un perpétuel esclavage, en représailles de celui qu'ils devaient eux-mêmes subir. Il n'est pas aisé de détruire en eux l'esprit de vengeance.

— A la bonne heure ; mais puisque vous ne désapprouvez pas que les nègres aient secoué notre joug, vous ne me blâmeriez pas non plus de me soustraire par la fuite à une indigne servitude ?

— Au contraire , je serais ravi de vous savoir en liberté.

— Avec le secours d'un ami, je ne désespère pas d'y réussir. Les routes de cette forêt forment, dit-on, mille et mille détours qui en font un labyrinthe inextricable...

— Senor Rodriguez , interrompit le missionnaire ,

quand les noirs de Palmarès m'ont permis de rester parmi eux ; ils ont exigé de moi la promesse d'observer fidèlement leurs lois, dont l'une défend, sous peine de mort, de découvrir à personne les issues de cette forêt. Ce n'est pas la mort que je crains, c'est de manquer à ma parole.

— Je n'exige point que vous me serviez de guide, mais nous dessinions au collège, nous levions des plans... il vous serait facile.

— Don Aleixo voit encore en moi le jeune infâme qu'il a préservé d'un déshonneur public ! s'écria douloureusement Athanase ; je ne suis à ses yeux qu'un prêtre hypocrite.

— Pardonnez-moi ces paroles inconsidérées, reprit don Aleixo, et gardez-vous surtout d'en tirer une pareille conséquence. Moi ! vous regarder comme un hypocrite ! Mais songez à ma cruelle situation, au peu d'espoir qui me reste de revoir jamais ma famille. Hélas ! vous ignorez que je suis époux et père.

— S'il ne fallait que mon sang pour vous tirer d'ici, je le répandrais avec joie jusqu'à la dernière goutte ; mais la promesse solennelle qui me lie me défend de favoriser directement ou indirectement l'évasion d'un prisonnier. N'ayant que ce moyen de protéger leurs jours, J'ai cru devoir engager ma parole, ne prévoyant pas ce qu'il m'en coûterait un jour pour y demeurer fidèle. Ne vous abandonnez pas cependant au désespoir, je ferai de nouveaux efforts auprès des chefs de cette république, et peut-être, à force d'importunités, obtiendrai-je d'eux qu'ils se contentent de recevoir de vous une rançon. »

Don Aleixo le remercia de sa bonne intention, mais il

le fit avec une froideur qu'il s'efforçait en vain de dissimuler, et qu'Athanase ne remarqua que trop bien. L'intérêt personnel est si puissant que tout autre intérêt, même celui de la vertu, lui est subordonné dans le cœur humain, se dit le prêtre en lui-même, et après avoir salué son ancien condisciple, il s'éloigna pour continuer sa lecture qu'il avait interrompue. Aleixo se livra d'abord à l'amer dépit qui suit toujours une déception quelconque. Sa rencontre avec Athanase, la délivrance qu'il lui devait, les souvenirs d'enfance que le missionnaire avait si noblement évoqués, le lui firent regarder comme son libérateur. Il ne douta point que, par son appui, il n'échappât bientôt à cette captivité humiliante, et lorsqu'il se vit obligé d'y renoncer, ce ne fut point sans un vif mécontentement. Toutefois il ne fut pas de longue durée. La droiture de son cœur le ramena peu à peu au sentiment de la justice, obscurci un moment par l'égoïsme. Il fit ce qu'on devrait faire toujours en pareille occurrence ; il se mit à la place du missionnaire, et se demanda s'il y avait aucun intérêt au monde auquel il consentît à sacrifier son honneur et sa conscience.

Comme il retournait à Mocambos, inquiet de l'accueil qu'il recevrait de Zama, qu'on avait sans doute instruite de l'incident de la forêt, il rencontra quelques prisonniers blancs qui revenaient aussi de leur travail. Il aurait bien désiré entrer en conversation avec eux, et les consulter sur la possibilité de mettre fin à leur cruel esclavage, de pareilles entreprises ayant besoin du concours de plusieurs personnes courageuses et intelligentes ; mais ils étaient accompagnés de surveillants dont l'air farouche, le regard menaçant montraient assez qu'ils n'avaient

besoin que du moindre prétexte pour exercer leur vengeance sur ces infortunés.

Mirza se trouva assez loin à sa rencontre, de peur qu'il ne s'égarât de son chemin, et aussi parce qu'elle avait hâte de le rassurer sur les suites de sa négligence, dont Zama avait été avertie par les quatre nègres chasseurs. Ils avaient excité si vivement la colère de cette femme qu'elle n'attendait que le retour de son esclave pour le faire jeter dans un cachot, où il aurait subi un long jeûne, quand le père Athanase vint la voir. Ses paroles de paix ne se firent pas entendre inutilement, il ne quitta point Zama qu'elle ne lui eût promis de traiter avec indulgence celui qui fut l'ami de sa jeunesse.

Tel était l'empire du vertueux missionnaire parmi les Palmarésiens, que toute méchante que fût Zama, elle se contint assez pour ne faire à son captif aucun reproche ; mais le coup d'œil furieux qu'elle lui adressa, lorsque, s'accusant lui-même, il offrit de payer le dégât, si on voulait lui restituer sa bourse, prouvait assez la violence qu'elle se faisait pour ne point éclater.

Appelé ainsi par la Providence au dur apprentissage de la servitude, don Aleixo n'en devint que plus compatissant envers ceux que leur malheureuse destinée y appelle. Il n'avait jamais été un maître cruel et tyrannique, mais il était loin de comprendre, comme il le faisait maintenant, toute l'étendue de ses devoirs de maître, et il se promettait bien d'adoucir de plus en plus le sort de ses domestiques, si jamais il se retrouvait à la tête de sa maison. C'est une âme bien dure que celle que l'adversité ne parvient pas à rendre meilleure.

CHAPITRE XIX.

La Fuite.

Les travaux que nécessite une abondante récolte occupèrent pendant plusieurs jours les Palmarésiens et leurs esclaves ; mais, lorsqu'ils furent terminés, les nègres ne songèrent plus qu'à se réjouir. C'est alors que commença cette longue série de fêtes, ou plutôt d'orgies, dont avait parlé Mirza, durant lesquelles les danses et les festins ne sont interrompus que pour accorder à la nature quelques instants de repos. La débauche, l'ivresse s'y montrent partout sous leur aspect le plus hideux. La danse, sans gaieté, sans grâce, dégénère en une frénésie convulsive qui fait horreur, et ne ressemble nullement au divertissement auquel nous donnons le même nom. Dans la danse nationale des nègres, on ne se choisit point de partenaire ; on danse seul ; quoique la même musique en réunisse plusieurs, chacun ne s'occupe que de soi, et ne s'arrête que lorsqu'il est fatigué. Ils ne parcourent pas le terrain ; ils ne sautent point ; cet exercice consiste pour eux à frapper la terre du talon sans quitter la même place, ce qui ne l'empêche pas d'être des plus violents, parce que tout leur corps y participe. Ils s'accroupissent, se redressent, se tordent les membres, se renversent tantôt en avant, tantôt en arrière, le visage grimaçant, les yeux fermés ou horriblement ouverts, et toujours chantant des paroles inintelligibles. Le son du tambour les met comme hors d'eux-mêmes. Acteurs, spectateurs, musiciens, hommes et femmes, jeunes et vieux, tous se

balançant, trépignent, et se livrent à d'affreuses contorsions. Après plusieurs heures de cet exercice, on en a vu baignés de sueur, étendus sur la terre faute de pouvoir se soutenir sur leurs jambes, danser encore avec la tête.

Don Aleixo ne manqua point d'assister au début de ces fêtes, non par plaisir, ni même par curiosité, ayant eu plusieurs fois l'occasion de voir danser les nègres ; mais, afin de s'assurer jusqu'à quel point il pouvait s'exposer à braver la vigilance de ce peuple pendant la durée de ces bacchanales africaines, l'espoir de s'échapper de ces lieux ne l'abandonnant pas. Le père Athanase le visitait presque tous les jours, et, grâce à sa protection, Aleixo était traité par Zama avec des égards auxquels il n'aurait osé s'attendre ; mais la bienveillance du missionnaire n'allait pas plus loin ; il se refusait absolument de se prêter à toute tentative d'évasion, et s'efforçait même de faire comprendre au captif le péril imminent d'une telle entreprise.

— Ne pouvez-vous supporter patiemment quelques mois de captivité ? lui dit-il. Peut-être au bout de ce temps arrivera-t-il quelque circonstance favorable qui vous réunira sans péril à votre famille ; ou mes prières adouciront le cœur des chefs de cette république, ou il se fera quelque traité de paix, ou au moins un échange des prisonniers. »

Don Aleixo promit d'attendre ; mais lorsqu'il vit ses tyrans se plonger chaque jour dans l'ivresse, la tentation devint trop forte.

« Si je laisse échapper cette occasion, pensa-t-il, il ne s'en présentera pas de longtemps une semblable. Quelle

apparence que jamais les Portugais consentent à traiter avec ces brigands comme avec une puissance? Je n'ai guère plus sujet d'espérer que les Palmarésiens se relâchent en ma faveur de leurs lois impitoyables. Puisque je ne dois attendre de secours que de mon courage, autant vaut que ce soit aujourd'hui que demain. Si je rencontre la mort, eh bien! que mon sort s'accomplisse, elle est aussi une délivrance pour qui la préfère à la servitude. »

Sa résolution arrêtée, il aurait bien voulu prendre congé du P. Athanase et se recommander à ses prières; mais pendant ces scènes scandaleuses, ce saint homme avait coutume de se retirer dans quelque solitude ignorée, dont il ne sortait qu'après le rétablissement de l'ordre. Don Aleixo fit part de son dessein à Mirza en lui promettant de la ramener auprès de la sénora Thérèse de Molis, si elle voulait être compagne de sa fuite, et que celle-ci eût une heureuse issue. Mirza, s'imaginant qu'il s'était assuré d'un guide, accepta d'abord avec joie; mais le découragement y succéda bientôt lorsqu'elle sut qu'il partait seul.

« Si j'avais la moindre connaissance des lieux, lui dit-elle, je n'hésiterais point à vous suivre; mais je n'ai jamais été plus loin que le champ de Zama, et j'ai si souvent entendu parler des difficultés du chemin, des dangers sans nombre qu'on y rencontre, que votre perte me paraît certaine. Ne comptez pas trop sur l'ivresse de ce peuple, tous ne se livrent pas au plaisir. Il y a toujours quelques détachements qui parcourent les limites de la forêt, de sorte qu'après l'avoir traversée heureusement nous pourrions aller tomber au milieu d'eux. Ce serait

infailliblement nous condamner nous-mêmes aux plus cruels supplices. »

Elle finit, en le conjurant, les larmes aux yeux, de renoncer à un dessein si téméraire. Don Aleixo recut avec reconnaissance ce témoignage d'un naïf intérêt, mais il ne put ébranler la résolution hardie qu'il avait prise, et dont l'exécution fut fixée par lui à la nuit suivante. Mirza lui prépara, quoiqu'à regret, quelques provisions, des gâteaux de farine de maïs, des fruits, et une gourde remplie d'eau qu'elle lui recommanda d'autant plus de ménager qu'il n'en trouverait pas dans la forêt. L'abrutissement de sa maîtresse, qui, après avoir bu et dansé toute la nuit, passait le jour à dormir, lui donnait pour ces préparatifs mystérieux une facilité qui lui aurait manqué dans d'autres temps.

La journée s'écoula bien lentement pour don Aleixo, qui avait peine à chasser de son imagination les tableaux menaçants qu'on lui avait faits de son entreprise désespérée. Il regrettait beaucoup l'absence du P. Athanase, espérant, sans se l'avouer ouvertement à lui-même, qu'il se relâcherait de la sévérité de ses principes en voyant un ami s'engager dans un péril si imminent; mais le missionnaire, comme on l'a dit, fuyait un spectacle de désordre contre lequel il tonnait vainement, car il avait représenté plus d'une fois aux Palmarésiens que ce n'était point par ces coupables excès qu'ils devaient remercier le ciel de ses libéralités. Ceux qui paraissaient les plus attentifs à ses remontrances, oubliaient tout aux premiers sons du tambour. « Nous ferons pénitence ensuite, » disaient-ils en courant danser le bamboula.

Déjà le jour expirait dans les profondeurs de la forêt de Palmarès. Ce mouvement confus, ces bruits aériens, qui annoncent une grande réunion de personnes sur un même point, commençaient à se faire entendre. Zama, malgré la fatigue des deux nuits précédentes, quoiqu'elle ne fût plus jeune et que la mort de ses fils dût la plonger dans le deuil, voulut se rendre encore à la fête; mais, sentant ses jambes mal afferemies, elle prit le bras de sa jeune servante. Un triste regard d'adieu fut échangé entre les deux captifs qui n'espéraient plus se revoir.

Lorsque les deux femmes se furent éloignées et que leurs voisins eurent pris aussi la même direction, le Portugais commença son voyage nocturne, impatient de se mettre à couvert sous les ombres de la forêt. A peine y avait-il fait trente pas qu'il entrevit une masse noire et rampante qui s'avancait de son côté. Don Aleixo, pensant que c'était quelque animal, éleva la voix pour l'épouvanter, en le menaçant en même temps du bâton qu'il tenait à la main; mais cet objet se redressa aussitôt, jeta une peau de loup qui l'enveloppait, et montra, aux yeux surpris de don Aleixo, un homme, l'Indien Arraïp.

« Traître! lui dit-il, oses-tu bien reparaitre à mes yeux après m'avoir livré aux Palmarésiens?

— Pourquoi Arraïp aurait-il fait cela? demanda tranquillement l'Indien; les hommes noirs sont-ils ses frères?

— Comment donc as-tu évité de tomber comme moi entre leurs mains? N'étions-nous pas ensemble?

— Le jeune Tupinambas est agile; il a entendu de loin le bruit de leurs pas, il a pris la fuite.

— Averti à propos, je me serais tenu sur mes gardes.

— Non, non, les Portugais ne savent que se battre, ils

craignent le déshonneur plus que la mort; vous auriez fait usage de vos armes, et les hommes noirs nous auraient tués tous deux.

— Que viens-tu faire ici, à présent?

— Les hommes noirs ne pensent qu'à se réjouir, parce qu'ils ont beaucoup de maïs; suivez mes pas, ils ne s'apercevront pas de votre fuite.

— Est-ce pour cela que tu es venu?

— Il y a trois jours et trois nuits que je parcours cette forêt, cherchant l'occasion de vous parler.

— Et je soupçonnais ta fidélité! Elle mérite, au contraire, une récompense; et si je puis me retrouver jamais dans nos colonies...

— Chut! dit tout bas l'Indien, quelqu'un marche. »

En disant cela, il reprit sa peau de loup et se retira dans une ombre épaisse, où l'œil le plus exercé n'aurait pu le découvrir. Don Aleixo écouta quelques instants avant que le bruit dont parlait l'Indien vint frapper son oreille. Il n'entendait que le son monotone du tambourin, et les cris rauques dont les nègres l'accompagnent en dansant. Enfin il distingua la marche lourde et traînante d'une ou de deux personnes qui s'approchaient lentement, et il reconnut même la voix fraîche de Mirza, qui paraissait prononcer des paroles d'encouragement. C'était elle, en effet; elle soutenait avec peine Zama, sa maîtresse, plongée dans la plus honteuse ivresse et absolument hors d'état de faire usage de ses facultés. Don Aleixo, remerciant Dieu de ce retour inespéré, s'approcha de la jeune fille à laquelle il apprit qu'il avait trouvé un guide. A cette nouvelle elle n'hésita plus à se joindre à eux pour recouvrer aussi sa liberté et retourner auprès

de sa bienfaitrice. Ils placèrent la vieille négresse dans son hamac et partirent.

En peu d'instants ils se trouvèrent engagés dans les routes multipliées et sombres de cette redoutable forêt de palmiers dont il était aussi difficile de trouver les issues que de sortir du fameux labyrinthe de Crète. Ils marchaient en silence les uns après les autres, l'Indien allait devant, Mirza le suivait, don Aleixo formait l'arrière-garde. Le sentier devenait parfois si obscur que ce dernier, ne pouvant plus apercevoir Arraïp, se dirigeait uniquement sur le bruit de ses pieds nus, quelque légers qu'ils fussent. Pour l'Indien, il avançait avec une assurance merveilleuse, sans s'arrêter, ni même hésiter jamais, ce qui surprenait Aleixo et lui donnait fort à penser de la part de cet esclave qui déjà deux fois l'avait fait égarer en plein jour et par des chemins bien plus faciles. Il y avait pour lui dans cet Indien des contradictions qui lui paraissaient inexplicables. Vers le milieu de la nuit, Arraïp se rapprocha doucement de son maître et lui dit à l'oreille :

« Un homme blanc est près de nous, je l'ai entendu parler avec une langue portugaise. Marchez aussi légèrement qu'un écureuil et évitez de froisser les branches des arbres.

— C'est sans doute quelque malheureux prisonnier des nègres qui aura voulu se hasarder comme nous dans cette immense forêt, où il s'est peut-être égaré. Ne lui prêterons-nous pas secours ?

— Prenez garde à ce que vous allez faire, ajouta Mirza ; il y a des Palmarésiens qui parlent la langue portugaise aussi bien que vous, et je vous ai prévenu que leurs détachements sont en campagne. »

Son avis parut digne d'attention; on redoubla de vigilance en approchant d'une masse de rochers d'où sortait la voix, qui avait cessé de se faire entendre. Comme ils l'avaient dépassée de quelques pas, ces accents s'élevèrent plus distinctement, et don Aleixo et Mirza reconnurent aussitôt la voix du missionnaire; il pria ainsi :

« Pardonnez-moi, Seigneur, de ne voir qu'avec colère des vices que vous supportez avec tant de patience et de charité. Vous ne vous vengez de nos offenses qu'en nous comblant de bienfaits; de notre ingratitude, que par de nouveaux témoignages de votre compassion, et moi, pécheur, j'ose me plaindre de l'endurcissement des hommes, j'ose vous supplier de les punir de leur impiété ! Nouveau Jonas, suis-je donc plus touché de ma propre gloire que de celle de mon Dieu ? Regardé-je d'un œil jaloux sa miséricorde envers mes frères ? O Éternel ! lent à la colère et abondant en grâces, je me suis retiré ici pour ne point voir ce qui déplaît à vos yeux, et j'y apporte avec moi ma propre misère ! j'y suis venu pour vous apaiser par le sacrifice de mes prières, et je n'ai dans la bouche que des plaintes accusatrices ! »

Athanase se tut, et resta comme accablé sous le poids de la honte et du repentir. Plein d'admiration pour une piété si humble et si sincère, don Aleixo résista au désir de le voir une dernière fois pour ne pas interrompre ses solitaires méditations. Il se contenta de se joindre à lui du fond de son cœur pour demander au ciel son assistance. Les trois voyageurs passèrent devant l'entrée de la caverne sans avoir été aperçus, sans que le digne prêtre eût le moindre soupçon de leur fuite.

Les premiers feux de l'aurore vinrent faciliter leur

course qui en prit une rapidité nouvelle ; mais comme ils augmentaient aussi leurs périls, ils redoublèrent de précautions pour éviter les lieux habités et se tenir toujours dans la partie la plus déserte de la forêt. A peine s'accordèrent-ils quelques moments pour reprendre haleine et ranimer leurs forces par un peu de nourriture, tant ils éprouvaient d'impatience de sortir du territoire de la république nègre ; mais don Aleixo, touché de l'extrême jeunesse de Mirza, craignait d'autant plus d'épuiser ses forces que la courageuse enfant supportait sa fatigue sans se plaindre. On verra bientôt jusqu'à quel point elle était capable de porter l'héroïsme de la constance.

Depuis qu'il faisait jour, Arraïp s'arrêtait fréquemment, et, le corps penché, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, l'oreille au guet, il recueillait attentivement les moindres bruits que le vent lui apportait, et dirigeait sa marche en conséquence. Grâce à sa sagacité et aux détours continuels qu'il faisait, les fugitifs allaient atteindre les limites de la forêt sans avoir rencontré d'ennemis plus dangereux que des renards et des singes, lorsque le Tupinambas se jeta brusquement dans une direction opposée, en appelant fort bas ses compagnons. Ils rétrogradèrent vivement et en silence jusqu'à un endroit bas et humide où croissait une herbe haute et touffue. Là l'Indien écouta de nouveau, et ne pouvant douter qu'on était sur leurs traces, il fit signe à son maître et à Mirza de se tapir promptement sous l'herbe, dans un lieu qu'il leur indiqua, et lui-même s'y glissa avec l'agilité d'un reptile. Dix minutes après, une vingtaine de Palmarésien qui revenaient de la maraude, débou-

chèrent du bois. Ils avaient aperçu l'empreinte des pieds du Portugais que sa chaussure fort différente de celle des nègres, la plupart nu-pieds, rendait remarquable. Heureusement pour les fugitifs, leurs ennemis n'avaient pas, pour suivre une piste, l'étonnante facilité qui caractérise les Indiens. Ils perdirent bientôt celle qu'ils cherchaient, et celui qui les avait mis d'abord sur la voie fut le premier à y renoncer et à se jeter à terre pour se reposer de sa fatigue. Ses camarades en firent autant; une gourde pleine de liqueur forte passa de main en main, et tout en buvant, ils se mirent à se vanter, à l'envi, de leurs brigandages, avec un mélange de plaisanteries grossières et de forfanterie, qui excitait violemment la colère du colon portugais. Il se contenta cependant, car sa mort eût été le prix d'une démonstration hors de propos. Immobile dans une position inconmode, osant à peine respirer, il dut rester une heure dans ce dangereux voisinage. C'était peu de chose pour Arraïp, accoutumé à ne devoir ses succès, à la chasse ou à la guerre, qu'à son infatigable persévérance; mais la vivacité européenne s'accommode mal d'une pareille épreuve. Enfin les nègres firent retraite, et don Aleixo put reprendre sa position naturelle. L'Indien quitta aussi sa cachette, mais avec plus de lenteur et en se découvrant par degrés. Mirza seule ne paraissait point, elle ne répondait point à l'appel de ses compagnons.

« La fille noire s'en est allée avec les hommes noirs, dit l'Indien en secouant la tête, fuyons vite avant qu'ils reviennent.

— Quoi ! Mirza nous trahirait ! cela n'est pas possible. Élevée par une dame des colonies, elle n'a point de pa-

rents ni d'amis parmi ceux de sa race, et c'est malgré elle qu'elle se trouvait chez les Palmarésiens. Cherchons encore, peut-être se sera-t-elle endormie de fatigue. »

Une légère agitation qu'il remarqua dans un massif de hautes fougères ayant attiré le Portugais de ce côté, il écarta les plantes et découvrit un spectacle plein d'horreur. Mirza, l'infortunée Mirza gisait sur la terre, en proie à une affreuse agonie. Elle était si démesurément enflée que son visage était méconnaissable.

« Malheureuse enfant ! s'écria don Aleixo, que lui est-il donc arrivé ? Qui peut l'avoir réduite en cet état ?

— L'Ibiracua l'a mordue, répondit l'Indien, voyez, le sang coule par le nez et par les oreilles, elle ne peut en revenir.

— Cependant il y a du remède à la morsure de ce dangereux serpent, je l'ai ouï dire et tu dois le connaître, Arraïp : pour l'amour de moi, ne laisse pas périr cette enfant, si tu peux la sauver.

— Impossible, senor, il est trop tard ; elle va mourir. »

Don Aleixo désolé se jeta à genoux près de la jeune négresse dont la respiration était faible et entrecoupée. Il lui prit la main en lui disant :

« Mirza, pauvre enfant, pensez à Dieu, remettez-lui votre âme, car vous allez paraître devant lui. »

Elle ouvrit les yeux et parut le reconnaître.

« Pourquoi, continua-t-il, ne nous avoir pas appelés à votre secours ?

— Les Palmarésiens... Je vous perdais avec moi... »

Ces mots, à peine intelligibles, furent les seuls qu'elle prononça. Ils suffirent à don Aleixo pour lui faire comprendre que Mirza mourait victime de sa générosité. At-





Don Aleixo s'approcha doucement.

taquée par l'Ibiracua, tandis que les noirs se reposaient, elle avait retenu ses cris pour ne point compromettre la sûreté de ses compagnons de voyage. Elle ne tarda point à expirer, et don Aleixo, le cœur plein d'amertume, pensait au moyen de lui donner la sépulture, lorsque l'Indien le pressa vivement de songer à leur sûreté... Il se contenta donc de prier intérieurement pour cette jeune âme, si brusquement séparée de son enveloppe mortelle, selon les rites de l'Église portugaise, et reprit tristement son voyage avec Arraïp. Sortis enfin de cette funeste forêt, ils arrivèrent sur les bords agréables d'un lac de peu d'étendue, que de beaux arbres encadraient de leur verdure; Là, l'Indien invita son maître à se reposer et à prendre de la nourriture, son projet étant de le conduire beaucoup plus loin ce jour-là.

« Assurément, dit Aleixo, un repas me serait fort utile, mais tu dois savoir que nos maigres provisions sont épuisées, et parmi ces arbres, aucun d'eux ne me paraît porter de fruits. De quoi vivrions-nous ici ?

— Il y a des poissons dans le lac.

— Cela peut être; mais pour les pêcher, nous n'avons ni ligne, ni filet.

— Le timbo nous en servira, répondit Arraïp en lui montrant une liane qui montait de branche en branche jusqu'au sommet d'un arbre, au pied duquel elle avait pris racine. Il en coupa un sarment, le dépouilla de son écorce qu'il divisa en morceaux, et qu'il jeta ensuite dans le lac, attendant en silence l'effet qu'ils produiraient. Curieux de juger par ses yeux d'une expérience nouvelle pour lui, don Aleixo s'approcha doncement de la rive du lac, où il se tint immobile. Il vit les poissons avaler avi-

dement cette amorce, mais, peu de minutes après, leurs corps privés de vie flottaient à la surface de l'eau où l'Indien n'eut qu'à se jeter pour choisir sa proie.

— A quoi bon cette destruction ? reprit le Portugais, ce poisson est mort empoisonné, nous ne saurions en manger sans périr comme lui. »

Arraïp le rassura. Il en avait fait souvent l'expérience, et lui nomma plusieurs autres plantes, connues des Indiens, qui avaient la même propriété que le timbo. Mais comme il vit que son maître conservait des doutes, il cessa de les combattre par des paroles, alluma promptement du feu, mit le poisson sur de la braise et le mangea avec une telle assurance, que don Aleixo, pressé d'ailleurs par la faim, se décida à l'imiter. Pendant qu'ils faisaient ce repas, le Portugais dit à son esclave :

« Je reconnais, Arraïp, que je t'ai de grandes obligations. Certainement tu m'as donné des preuves de fidélité et de zèle qui méritent toute ma confiance. Cependant il se trouve dans ta conduite bien des choses qui me semblent inexplicables. Après t'avoir vu traverser la forêt de Palmarès avec l'assurance la plus extraordinaire, même pendant les ténèbres, je me demande comment tu as pu t'égarer deux fois en plein jour, par des chemins bien plus faciles. On croirait que tu me précipites exprès dans le péril pour te donner la gloire de m'en retirer. Je ne puis te regarder comme mon ennemi, puisque, sans toi, je serais encore prisonnier des nègres, ou peut-être aurais-je perdu la vie en essayant seul de leur échapper. Maintenant, où me conduis-tu ? N'as-tu pas dessein de me ramener au camp de don Mathias d'Albuquerque ?

— Il n'y a plus de camp de Bon-Jésus, le grand chef portugais s'en est allé avec ses guerriers.

— Et Nazareth ?

— Les Hollandais en sont les maîtres.

— Comment sais-tu cela ? demanda vivement don Aleixo.

— Beaucoup d'Indiens ont repris le chemin de leurs tribus, Arraïp a parlé avec quelques-uns d'entre eux.

— Hélas ! quel aura été le sort de mon père, de toute ma famille, au milieu de ces graves événements ? Où aller pour m'en instruire ?... »

Il fut interrompu par un geste alarmant que fit l'Indien pour lui recommander la circonspection.

« Sommes-nous poursuivis par les nègres ? demanda don Aleixo avec effroi et d'une voix très basse.

— Il y a des hommes près de nous, j'entends leurs voix, mais je ne puis les voir. »

Ils montèrent avec précaution sur la branche d'un bételé, l'un des plus beaux arbres qui croissent dans ce pays sur le bord des eaux douces, afin d'y trouver une retraite à l'heure du danger, et pour découvrir à quelle sorte de personnes ils allaient avoir affaire. Ils virent de là une dizaine d'Européens, revêtus du costume ecclésiastique, et accompagnés d'Indiens que don Aleixo jugea devoir être leurs guides. Tous ensemble prirent place sur l'herbe, dans un lieu ombragé, et se disposèrent à manger de quelques provisions qu'ils portaient avec eux dans des besaces.

— Dieu soit loué ! dit le Portugais, nos inquiétudes n'étaient pas fondées. Ce sont des libérateurs et non pas des ennemis que sa bonté nous envoie. Ne reconnais-tu pas cet habit, Arraïp ?

— Il ressemble à celui de vos prêtres, répondit le fils de Mocap.

— Ce sont des pères de saint Ignace; et sais-tu ce qui les amène si loin des colonies ?

— Je ne sais, maître; mais si j'en juge par l'air triste des Indiens qui les accompagnent, ce n'est pour rien de bon pour eux.

— La distance t'abuse, Arraïp, ils ont, au contraire, de grands sujets de se réjouir, puisque ces missionnaires n'ont d'autre but que de sauver les âmes de ces pauvres gens.

— Je n'aime pas cette immobilité, maître. Ils ressemblent à des prisonniers liés avec des cordes.

— Cela est impossible, jamais je n'ai ouï dire qu'ils employassent la violence. Avançons vers eux sans crainte. »

En disant ces mots, don Aleixo se laissa glisser en bas du bételé et se dirigea vers le groupe qu'il avait aperçu, suivi de l'Indien, qui ne le faisait cependant qu'avec une répugnance visible. Pour dire la vérité, cette répugnance venait moins de son défaut de confiance à l'égard de ces inconnus que de la contrariété qu'ils pouvaient apporter à son projet de conduire don Aleixo chez les Tapuyas, ainsi qu'il l'avait promis.

A l'aspect d'un blanc misérablement vêtu (les citoyens de la république de Palmarès s'étaient d'abord emparé des habits de leur captif), les missionnaires parurent surpris et inquiets. Au lieu d'accourir charitablement à sa rencontre, comme don Aleixo s'y attendait, ils lui firent signe de s'arrêter, et l'un d'eux élevant la voix, lui cria d'un air presque menaçant :

« Qui êtes-vous ? que nous voulez-vous ? »

Don Aleixo, quoique surpris de ce ton, ne laissa pas de répondre qu'il était chrétien et Portugais, qu'il avait été dépouillé par les nègres révoltés de Palmarès, et qu'il venait réclamer leur protection pour retourner dans les colonies. Il voulut continuer de s'approcher, on l'arrêta encore du geste, et on lui demanda quelles armes il portait.

« Les noirs ne m'en ont laissé aucune. »

On lui permit alors de s'avancer. Don Aleixo attribuant cet accueil au mauvais état de son accoutrement, espéra le changer en se faisant connaître par son nom, la maison de son père étant ouverte à plusieurs membres influents de cette congrégation. A sa grande surprise, aucun de ces personnages n'en avait entendu parler. Ils ne connaissaient pas davantage les religieux de leur compagnie.

— Consacrés particulièrement aux missions, dit l'un d'eux, notre ignorance des affaires du monde est une chose toute naturelle ; mais, señor Rodriguez, qu'est-ce que cet Indien qui vous accompagne ?

— Un bon et fidèle serviteur, auquel je dois ma délivrance et ma vie.

— Nous le croyons ainsi sur votre parole ; cependant vous trouverez bon que nous prenions à son égard des précautions qui nous rassurent davantage. »

Soudain ils se saisirent d'Arraïp et lui lièrent solidement les mains derrière le dos. Il n'essaya point une résistance inutile, et se contenta de regarder tristement son maître comme pour lui dire : « N'avais-je pas raison de me défier d'eux ? » Don Aleixo se plaignit vivement de ce traitement fait à son serviteur.

« Cette violence est inutile, dit-il ; je réponds de sa fidélité.

— Répondez de vous-même, si vous le pouvez, lui répliqua-t-on brutalement, et ne vous mêlez pas des autres. Il vous est aisé de voir que la force n'est pas de votre côté, et, si vous en doutiez, voici de quoi vous en convaincre mieux. »

Ils entr'ouvrirent leurs longues robes, sous lesquelles des armes étaient cachées.

« C'est-à-dire, s'écria le colon indigné, que vous portez faussement l'habit religieux.

Il nous suffit quant à présent, senor, mais nous pouvons aussi, dans l'occasion, y joindre le maintien et le langage : c'est un appât tout-puissant pour attirer l'espèce de gibier que nous poursuivons. »

Don Aleixo n'entendit point ces paroles sans se sentir consterné, car il comprit que ces hommes étaient du nombre de ces aventuriers qui enlevaient les Indiens pour les vendre ensuite aux marchands d'esclaves, employant pour cela la force ou la ruse, selon l'occasion. Cet odieux commerce, défendu par les lois, obligeait ces chasseurs d'hommes à user de déguisement. Ils portèrent la dépravation jusqu'à prendre les vêtements de missionnaires chrétiens pour attirer à eux la jeunesse indienne. Lorsqu'ils avaient réussi à s'en faire suivre assez loin, ils les liaient avec des cordes, et se hâtaient de les conduire aux marchands. C'est ainsi qu'ils s'étaient emparés des jeunes Indiens qui se trouvaient avec eux, et c'est dans le même but qu'ils firent Arraïp leur prisonnier. Don Aleixo n'avait qu'un seul moyen de le sauver, et il n'hésita point à le tenter. Ces misérables, endurcis dans le

crime, se seraient moqués de ses représentations ; ils auraient méprisé ses menaces ou ses prières ; il jugea plus facile de séduire leur cupidité.

« Je tiens à cet homme, leur dit-il, par les raisons que je vous ai dites : d'esclave qu'il était, je voulais le rendre libre, et, certes, j'en avais le droit, puisque je l'ai acheté de mon argent. Vous prétendez, vous, avoir celui de m'en priver, et, comme la force est de votre côté, je dois me résigner à mon malheur. Je vous offre donc de vous racheter cet Indien ; fixez-en vous-mêmes le prix.

— Ah ! c'est parler comme il faut... Mais voyons d'abord si vous êtes en mesure de nous payer. Où est votre bourse ?

— Je vous ai déjà déclaré que les nègres ne m'avaient rien laissé. Je ne puis vous satisfaire qu'à mon retour dans les colonies portugaises.

— Senor don Aleixo ou don Rodriguez, comme il vous plaira, apprenez que nous ne sommes pas des personnes aussi crédules que vous paraissez le supposer. Tel qui se vante ici d'un grand nom et d'une grande fortune ne trouverait pas souvent une cruzade dans les colonies. D'ailleurs nous ne faisons point d'affaires avec les seigneurs, notre commerce est trop mal protégé pour cela. Une fois rendu à Bahia, ou dans toute autre ville, il vous serait aisé d'obtenir main-forte contre nous...

— Je vous proteste...

— Laissez là les serments, nous sommes des gens qui n'y croyons guère, et qui leur préférons de bons gages. Vous n'en avez point à nous donner, ainsi n'en parlons plus, et pour votre propre intérêt, ne laissez point notre patience. Quant à l'Indien, qu'il se soumette paisible-

ment à son sort, car s'il s'avisait de comploter quelque chose, une balle ne tarderait pas à le mettre à la raison. »

Don Aleixo convaincu de l'inutilité de toutes ses tentatives, et que ces aventuriers ne valaient pas mieux que les Palmarésiens, se remit à la Providence de son sort et de celui d'Arraïp, priant Dieu de veiller sur cet infortuné, qu'il avait conduit dans le piège sans le vouloir. Si la vérité lui eût été mieux connue, au lieu des vifs reproches qu'il se faisait, le généreux colon n'aurait vu dans cet événement que la juste punition d'un esclave qui trahissait son maître.

Les aventuriers, du reste, le traitèrent assez bien. Non-seulement ils partagèrent avec lui leurs provisions, mais ils lui offrirent même des liqueurs fortes qui leur servaient d'appât pour attirer à eux les malheureux Indiens et les priver plus aisément de leur liberté. A mesure qu'ils se livraient eux-mêmes à la bonne chère, ils mettaient de côté toute réserve, et se montraient ouvertement si grossiers et si vicieux, que don Aleixo les aurait quittés sur-le-champ, au risque de ne retrouver jamais son chemin, s'il n'avait conservé l'espérance de racheter Arraïp. Pendant qu'il les écoutait avec le dégoût qu'éprouve naturellement un homme bien né pour une semblable compagnie, un des leurs vint les avertir qu'il y avait à quelques milles de là, un village indiens sans défenseurs, dont il serait facile de s'emparer, ses guerriers se trouvant tous engagés dans une expédition contre une autre tribu. Cette proposition fut aussitôt adoptée. Les plus exercés dans l'art de feindre prirent les devants pour reconnaître les lieux et se présenter aux Indiens comme des missionnaires pleins de zèle. Les In-

diens les accueillirent sans défiance et parurent même les écouter avec plaisir ; mais personne ne consentit à les suivre en qualité de guides, malgré leurs pressantes invitations et les promesses qu'ils leur firent de récompenser leur complaisance, non que ces sauvages se défiasent de ces prétendus religieux, mais parce qu'ils attendaient incessamment le retour de leurs guerriers.

Les aventuriers, voulant prévenir ce retour, se décidèrent alors à employer la violence. Ils entrèrent en armes dans le village, mirent le feu aux cabanes, et s'emparèrent de cette population inoffensive de femmes et d'enfants, abandonnant au milieu de leurs ruines ceux que l'âge ou la maladie aurait rendus une charge inutile. Ils avaient engagé don Aleixo à se joindre à eux pour cette entreprise peu dangereuse ; mais le vertueux colon, après avoir essayé en vain de les en dissuader eux-mêmes, refusa cette association avec un juste mépris. Il aurait profité de cette occasion pour rompre les liens d'Arraïp et s'enfuir avec lui, si les malfaiteurs n'avaient prévenu son dessein en mettant leurs captifs sous la garde de deux hommes bien armés.

CHAPITRE XX.

Mœurs indiennes.

Si des populations de nos climats voyaient leurs foyers envahis, leurs demeures livrées aux flammes, et leurs personnes même forcées de suivre les pas du vainqueur pour aller subir au loin le joug de l'esclavage, elles n'auraient ni assez de plaintes, ni assez de larmes pour exprimer la désolation. Dans une situation semblable les Indiens se conduisent tout différemment. Concentrant en eux-mêmes tout ce qu'ils éprouvent, ni gémissements, ni prières, ni menaces ne sortent de leur bouche. Soit qu'étrangers à la compassion, ils ne s'attendent point à en trouver dans les autres, soit qu'ils craignent de paraître lâches et d'augmenter le triomphe de leurs ennemis, les plus faibles soutiennent leur malheur avec une fermeté stoïque.

La troupe des aventuriers était déjà loin du village incendié, lorsqu'on s'arrêta pour manger et passer la nuit. Quelques pièces de gibier tué pendant la marche furent apprêtées et grillées pour les hommes blancs, qui choisirent pour eux les portions les plus délicates et se servirent avec tant de libéralité qu'il ne restait guère que des os. Aleixo ne put s'empêcher de faire la remarque qu'il y avait encore beaucoup de personnes à nourrir.

« Il y en aura toujours assez pour ces chiens-là, lui répondit-on brutalement, ils sont accoutumés au jeûne. N'est-il pas juste qu'ils expient l'horrible péché, qu'ils

ont commis sans doute plusieurs fois, de manger de la chair humaine? »

Et quand le moment en fut venu, on leur jeta les chétifs restes du festin, puis on leur permit de se désaltérer à un ruisseau qui coulait aux environs. Don Aleixo obtint la permission de partager sa portion avec Arraïp, mais il n'osa s'entretenir avec lui de peur d'exciter la méfiance des aventuriers, et se retira aussitôt à l'écart. Jusque-là, fasciné par l'habitude, il avait peu réfléchi aux conséquences désastreuses de l'esclavage; maintenant il avait devant les yeux le tableau des douleurs et des crimes qu'il suscite. Depuis qu'il voyait de ses propres yeux les odieuses manœuvres de la cupidité pour ravir ces infortunés à leurs affections les plus chères, il comprenait leur haine invétérée contre leurs oppresseurs.

« Sans l'esclavage, se disait-il intérieurement, ces aventuriers ne viendraient point à travers mille dangers porter la mort et le désespoir parmi ces peuplades lointaines. Enfants d'artisans, ils auraient continué l'humble profession de leur père, et n'auraient point fondé sur le malheur d'autrui l'espoir de leur fortune rapide. »

On fit de prudents préparatifs pour passer la nuit, car le sommeil des hommes violents n'est jamais paisible, ni assuré. Les captifs Indiens, toujours liés, furent placés au centre du camp, et aussi bien entourés que le permettait le petit nombre de leurs ennemis. Deux aventuriers se chargèrent d'entretenir le feu et de veiller à la sûreté générale. Don Aleixo aurait pu se joindre à eux, car il ne dormait point, trop de sujets d'inquiétude tenaient ses yeux ouverts; il s'était mis à l'écart, et portait envie à la tranquillité des Indiens qu'il voyait étendus sur la

terre, et plongés en apparence dans un profond sommeil. Pendant qu'il contemplait en silence un groupe de femmes plus rapproché de lui, il remarqua parmi elles un mouvement léger, mais général, qui se communiqua de proche en proche. Toutes soulevèrent un peu la tête et la laissèrent ensuite retomber sur le gazon. Quelques minutes plus tard un sifflement se fit entendre, une sentinelle tomba percée d'une flèche, la seconde, atteinte dans le bras, s'écria aussitôt :

« Les Indiens ! Éteignez le feu. »

Au même instant, une troupe de guerriers brésiliens se précipitèrent dans le camp en poussant des cris horribles, auxquels les captifs répondirent par des hurlements de joie, car c'étaient leurs parents et leurs amis qui venaient les délivrer. Les aventuriers se défendirent vaillamment ; mais, accablés par le nombre, ils eurent recours à la fuite, et profitèrent de l'obscurité pour se sauver dans les bois. Don Aleixo, qui redoutait presque également les deux partis, n'attendait qu'à être rejoint par Arraïp pour s'éloigner avec lui, car il n'avait pris aucune part à ce combat. Pendant qu'il promenait ses regards sur la foule, cherchant à découvrir son esclave, un sauvage, peint d'une manière effrayante, se jeta sur lui, le mena en triomphe à ses camarades, qui le joignirent aux autres prisonniers.

Les femmes rendues à la liberté se livraient à une joie aussi bruyante que leur douleur avait été silencieuse. L'espoir de la vengeance étincelait dans leurs yeux. Elles s'approchaient des blancs, leur montraient en riant leurs bras encore meurtris par les cordes dont on les avait liés, et s'étudiaient à leur faire comprendre, par une pan-

tomime expressive, le sort qui leur était réservé. Un des aventuriers dit à don Aleixo :

« Savez-vous ce que signifient les grimaces de ces mégères, senor ? Elles nous apprennent qu'on va nous dévorer comme de la chair de bœuf, et tel est en effet le sort qui nous attend. Ayez donc pitié de ces démons incarnés.

— Leurs coutumes sont horribles, j'en conviens ; mais croyez-vous que le moyen de les en corriger soit d'exaspérer leurs passions féroces par des traitements inhumains, et de détruire leur confiance dans les missionnaires, qui seuls peuvent les civiliser et les convertir ?

— Votre morale est fort bonne, senor, mais elle ne s'accorde guère avec votre intérêt, car si vous avez des terres et un rang élevé, comme vous le dites, il vous faut nécessairement beaucoup d'esclaves. Comment vous en procureriez-vous, si des gens entreprenants tels que nous n'en fournissaient pas aux marchands ? Au lieu de nous reprocher notre métier, il serait plus juste de nous remercier des périls que nous courons pour satisfaire aux exigences de votre luxe. »

Frappé de cette réflexion, le colon resta un moment confus et muet.

« Il n'est que trop vrai, dit-il enfin en soupirant, que l'égoïsme et la mollesse des riches sont la source de beaucoup de maux qui désolent la terre. Ainsi se justifie cette menaçante déclaration de l'Évangile qu'un riche entre plus difficilement dans le royaume des cieux qu'un câble dans le trou d'une aiguille.

— Et malgré cette menace, reprit le vagabond en souriant, tous les pauvres convoitent la fortune, et tous

les riches travaillent à devenir encore plus riches.

— L'incrédulité des uns et des autres en est la cause, répliqua gravement don Aleixo. Si on appréciait à leur juste valeur la fragilité de cette vie et l'éternité qui doit la suivre, on cesserait de faire tant de choses pour l'une, et on s'occuperait davantage de l'autre. J'avoue que jusqu'à ce moment je ne me suis guère inquiété moi-même de ces vérités importantes; mais la Providence ayant daigné m'en instruire par des épreuves accumulées, je serais indigne de ses miséricordes si je n'essayais pas d'en profiter pour devenir meilleur. Si jamais le Seigneur me fait la grâce de revoir ma famille, je ne veux plus autour de moi que des serviteurs libres.

— Je crois, senor, que vous ne risquez pas grand'chose en prenant ce difficile engagement; nous sommes à la merci de gens qui nous auront bientôt débarrassés du soin de l'avenir. »

Cette allusion menaçante, prononcée d'un ton dégagé par des personnes si peu préparées à comparaître devant le juge suprême, produisit sur l'âme du colon une sensation doublement pénible. Le peu de mots qu'il se hâsarda à leur adresser à ce sujet ayant été assez mal accueillis, il tourna toute son attention sur lui-même. Il espérait toujours qu'Arraïp lui servirait de protecteur auprès des Indiens; mais ne sachant où il était, il commençait à craindre qu'il n'eût succombé dans le combat nocturne, et dans ce cas il ne lui restait qu'à se préparer à la mort comme ses compagnons.

Le retour de la lumière vint éclairer par degrés la sombre obscurité de la forêt, et montrer aux captifs les traits de leurs vainqueurs. Cette vue n'était rien

moins que rassurante. Ils étaient entourés de visages hideusement défigurés par de bizarres peintures, composées des couleurs les plus disparates, dans le but de se rendre plus effrayants aux yeux de leurs ennemis. Ces guerriers; armés de massues, d'arcs et de flèches, étaient ornés d'une prodigieuse quantité de plumes qu'ils avaient collées sur diverses parties; elles formaient leur ceinture et leur parure de tête. Un manteau de coton, bordé de plumes rouges, distinguait particulièrement le chef, car c'est pour eux une grande magnificence. Tous portaient suspendus au-dessous de la lèvre inférieure, à l'ouverture qu'ils ont coutume d'y pratiquer, divers ornements en bois, en os et en pierres.

A une certaine distance du village, dont presque toutes les huttes étaient déjà réparées, tant ces constructions sont faciles, ils s'arrêtèrent et poussèrent tous ensemble le cri de triomphe. Le petit nombre de ceux qui restaient encore dans l'aldée y répondit sur-le-champ; et les deux troupes, s'avancant à la rencontre l'une de l'autre, furent bientôt réunies. La joie que leur inspirait la délivrance de leurs amis, l'orgueil d'une double victoire (car les guerriers étaient revenus vainqueurs de leur première expédition), produisirent parmi ce peuple des démonstrations frénétiques dont les pays civilisés n'offrent aucun exemple. De vieilles femmes apostrophaient les captifs d'un ton si énergique, que ceux-ci s'attendaient à chaque moment à être mis en pièces, et toutefois leur fureur se borna à des injures et à des gestes menaçants. Don Aleixo, dont les yeux cherchaient de tous côtés son esclave, le découvrit enfin, au moment d'entrer dans le village. On l'avait joint aux prisonniers indiens, qui accompa-

gnaient les faux missionnaires, lorsque don Aleixo s'était si imprudemment livré entre leurs mains. Ces Indiens, d'une tribu ennemie, ne firent que changer d'oppresseurs, et Arraïp, quoiqu'il leur fût étranger, se trouva confondu avec eux.

Lorsque les guerriers eurent laissé leurs femmes et leurs enfants se rassasier du plaisir barbare d'insulter aux prisonniers, ils délièrent ceux-ci, et les livrèrent aux habitants des cabanes qui s'étaient offerts de les loger. Là, au sein de ces familles, chacun d'eux aurait pu se croire en liberté, puisqu'ils allaient et venaient à leur gré, sans qu'on parût s'occuper d'eux. Cependant ils n'en étaient pas moins les objets d'une surveillance active et générale. Chaque individu raisonnable se considérait comme responsable de leurs personnes, et prenait un vif intérêt à ce qu'ils ne s'échappassent point. Les captifs indiens surtout, dont ils connaissaient l'adresse, l'agilité, les ressources, et de qui, selon leurs mœurs, ils attendaient leur spectacle le plus intéressant, excitaient particulièrement leur vigilance, sans qu'ils les laissassent moins libres en apparence.

Don Aleixo demanda à Arraïp comment il se faisait qu'il était prisonnier d'une peuplade indienne, lui Indien, puisqu'il n'y avait jamais eu de relations entre eux.

« Ils m'ont trouvé parmi leurs ennemis, répondit Arraïp, et pourtant nos pères étaient frères, nous descendons de la tribu que gouvernait l'homme de feu.

— Serait-il vrai ?

— Oui, leurs ancêtres faisaient partie de la grande émigration du temps de Japy-Ouassou, ce vieux chef dont je vous ai parlé.

— En ce cas tu n'as rien à craindre de ce peuple.

— Il n'a jamais vu mon visage.

— N'importe, tu leur raconteras ce que tu m'as raconté.

— Ils ne voudront pas me croire, ils diront que l'histoire des Tupinambas est connue de beaucoup de tribus qui n'en font point partie.

— Eh quoi ! tu te laisseras immoler sans tenter même de te faire reconnaître ?

— Nos anciens savent des paroles secrètes au moyen desquelles les Tupinambas se distinguent entre eux ; mais je ne les ai point encore apprises. Si je me vante de descendre du grand Caramourou, sans pouvoir le prouver, ils m'accuseront de faire un mensonge pour sauver ma vie, et je mourrai déshonoré.

— Voilà bien l'orgueil du sauvage, s'écria don Aleixo, il lui est plus cher que sa vie... Mais avons-nous le droit de le lui reprocher ? N'avons-nous pas aussi notre faux point d'honneur qui nous rend homicides, non-seulement de nous-mêmes, mais de notre prochain ?

Nous avons rapporté plus haut comment l'absence de tous les hommes forts de ce village indien l'avait livré sans défense à la cupidité des faux missionnaires, mais nous n'avons pas dit pour quel motif les Tupinambas avaient pris les armes, car c'était une nation paisible. Il s'agissait d'une de leurs jeunes filles que leur avait ravie le chef d'une tribu étrangère. Les frères et les amis de cette nouvelle Dina s'étaient réunis pour venger cette injure, et ils la ramenaient en triomphe, lorsqu'au lieu de se voir saluer, selon l'usage, par des acclamations de joie, ils virent venir au-devant d'eux quelques vieillards éplo-

rés qui leur racontèrent le désastre arrivé dans leur village. Une longue et funeste expérience ayant appris aux Indiens combien les blancs leur étaient supérieurs dans les combats, ils évitaient volontiers leur rencontre ; mais, semblables à la poule timide, qui devient hardie pour défendre sa couvée, ils n'hésitèrent pas à poursuivre les ravisseurs de leurs familles. Quelques-uns restèrent pour garder les prisonniers de guerre qu'on avait faits, les autres suivirent les traces des aventuriers, s'animant d'autant plus à cette poursuite qu'ils reconnurent bientôt le petit nombre de leurs ennemis.

Parmi les prisonniers indiens, ceux qu'ils avaient amenés les premiers se faisaient remarquer par une contenance fière et provoquante, en harmonie avec leur rang et leur valeur. Ils se promenaient dans le village la tête haute, et en chantant des paroles telles que celles-ci :

« Femmes des Tupinambas, laissez là vos travaux et mettez à terre vos petits enfants, accourez et réjouissez-vous, car le festin que vous aimez se prépare. Les femmes de notre tribu en feront de semblables aux dépens de vos guerriers, elles danseront au son des flûtes qu'on fera avec leurs os. »

Des injures et des moqueries répondaient à ces bravades, mais sans aucun mauvais traitement. Ils étaient aussi libres que les autres et vivaient familièrement avec ceux-là même qui quelques jours plus tard devaient les immoler.

Quoique la description de ces fêtes cannibales soit peu attrayante pour nous, il est impossible de parler des sauvages du Brésil sans en faire mention, puisqu'à très peu d'exceptions près, ils étaient tous anthropophages. Ils

ne mangent à la vérité que leurs ennemis pris vivants, et sacrifiés par eux avec des cérémonies particulières. Les victimes des combats restent sur le champ de bataille. Ils n'ont point l'usage barbare de torturer leurs prisonniers pour éprouver leur fermeté d'âme, comme font les Canadiens et les naturels de la Floride. Il semble que leur but, en se nourrissant d'une chair ennemie, soit d'humilier le vaincu en le confondant avec les animaux qu'ils se procurent à la chasse. Voici, au reste, ce qui se passa sous les yeux de don Aleixo, dans ce même village où il était en captivité; la relation en a été faite par lui-même et conservée parmi ses descendants.

« Je remarquai un jour, dit-il, un mouvement et une activité extraordinaires parmi les femmes de mon hôte, et mes compagnons d'infortune purent observer la même chose de leur côté. Déjà quelques jours auparavant, elles avaient fabriqué des vases d'argile de différente grandeur, car ce sont les femmes qui se livrent à ce genre d'industrie, et les ustensiles, peu nombreux à la vérité, dont elles se servent dans leur ménage sortent tous de leurs mains. Elles ornent leurs poteries de dessins capricieux comme leur imagination, et savent même les enduire d'un vernis blanc assez agréable à l'œil. Elles remplirent les vases destinés à la fête (quelle fête, grand Dieu!) d'une liqueur fermentée dont on use abondamment dans ces occasions. D'autres femmes tressaient, en riant, une longue corde de coton qu'elles nomment la mussurana, et qui est destinée à attacher la victime. L'objet de ces cruels préparatifs était un prisonnier indien que je voyais vivre en bonne intelligence avec les Tupinambas, et dont le visage ne manifestait

pas plus de tristesse ou d'effroi que s'il eût ignoré le sort qui l'attendait. Le jour même de sa mort, il affectait une gaieté qui surpassait celle de tout le monde.

« Chaque guerrier se montra paré de ce qu'il avait de plus précieux, le corps peint avec un soin tout particulier, des plumes autour de la tête et de la ceinture ; une légère draperie de coton attachée sur les reins et tombant un peu au-dessous du genou, faisait l'unique vêtement des femmes ; quelques peintures sur le reste du corps en dissimulaient un peu la nudité. Elles avaient aussi beaucoup de bijoux, des fleurs, des pierres, des coquillages, des os blanchis, des graines noires ou rouges à leur cou, à leurs oreilles, à leurs bras et à leurs jambes. Le chef était distingué par son manteau, bordé de plumes artistement nuancées ; mais cet ornement, qui sert à leur vanité, paraît les embarrasser beaucoup ; ils ne le mettent que les jours de cérémonie, leur passion pour le bain leur rendant toute espèce d'habillements incommodes.

La fête meurtrière commença par des divertissements innocents et une gaieté qui laissaient d'autant moins deviner son épouvantable conclusion que le patient lui-même, comme je viens de le dire, prenait part à l'allégresse générale. A la fin du second jour, qui avait commencé, de même que le précédent, par des chants et des danses, la mussurana fut apportée. Deux hommes vigoureux s'emparèrent du captif, demeuré libre jusqu'à ce moment, lui attachèrent au cou la fatale corde et le promenèrent en triomphe pendant que les femmes lui disaient en chantant :

« Nous tenons l'oiseau par le cou, il ne nous échap-

« pera pas. Si tu avais été un perroquet pillant nos
 « champs, tu te serais envolé ; mais tu n'as point d'ailes,
 « et tes jambes, fussent-elles plus agiles que le vent, ne
 « te serviront de rien aujourd'hui. Regarde le soleil
 « avant qu'il se couche, car tes yeux ne le reverront
 « plus. »

A ces chants provocateurs, le captif ne répondait qu'avec mépris, ou en vantant ses propres exploits et ceux de sa tribu. Une femme, dansant et chantant d'une façon toute particulière, apporta une massue ornée de plumes et la remit à celui qui devait jouer le rôle de sacrificeur. Celui-ci se hâta de l'offrir au chef qui l'accepta d'abord et la lui rendit après quelques simagrées d'usage. Avant d'en frapper le prisonnier, on lui annonça que les hommes sages de la tribu lui permettaient de venger sa mort, selon la coutume. En même temps on le conduisit près d'un tas de pierres, qu'on avait rassemblées à cet effet, on lui délia les bras, et chacun se hâta de s'éloigner de lui. Arraïp, qui m'expliquait toutes ces cérémonies, me saisit la main et m'obligea de fuir comme les autres. Je n'eus pas besoin d'en demander la raison en voyant une pluie de pierres tomber autour de nous. L'infortuné captif, jusque-là si tranquille, entra tout à coup en fureur, et, quoique retenu par les pieds, il se servit si adroitement des pierres que plusieurs Tupinambas furent atteints de blessures graves. Lorsqu'il n'eut plus de projectiles, il rentra dans son calme précédent, et attendit la mort avec une indifférence stoïque.

« La foule rassurée se rapprocha, et le chef parla ainsi au captif :

— Est-il vrai que tu sois l'ennemi de mon peuple ? N'es-tu pas venu en armes contre nous, et n'as-tu pas fait mourir plusieurs de nos frères ?

— Compte, si tu le peux, les gouttes de pluie qui tombent d'un nuage, et tu sauras combien j'ai immolé de Tupinambas depuis que je sais lancer une flèche.

— Si on te rendait la liberté, quel usage en ferais-tu ?

— Je m'en servirais pour te faire la guerre, et pour te manger avec mon peuple, toi, et les tiens.

— On va donc prévenir tes mauvais desseins et venger ceux que tu te vantes d'avoir tués.

— Fais ce que tu voudras, mes amis me vengeront à leur tour. »

La massue se leva lentement et retomba avec force sur la tête de la victime qui perdit la vie d'un seul coup.

Don Aleixo n'en voulut pas voir davantage, et c'en était bien assez pour un homme qui allait bientôt être appelé à figurer comme acteur dans une pareille scène. Nous détournerons aussi nos regards d'un spectacle hideux qui déshonore l'humanité et la fait descendre au niveau de la brute, et que l'Evangile a pu seul faire disparaître ; car, de même que les ténèbres se dissipent devant la clarté du soleil, l'ignorance et la barbarie se retirent à mesure que le Soleil de justice étend ses rayons sur notre globe. C'est en comparant le Brésil de cette époque à ce qu'il est aujourd'hui, que la plupart de ses tribus sont devenues chrétiennes, qu'on peut surtout apprécier les bienfaits de la révélation.

CHAPITRE XXI.

L'affliction paternelle.

Nous avons laissé don Alvar de Rodriguez à l'armée portugaise, prêt à passer la rivière de San-Francisco. Tranquille sur le sort de sa fille et de sa bru qu'il croyait en sûreté parmi ces nombreux et magnanimes émigrants qui préféraient l'exil et la pauvreté à la domination étrangère, il s'était réuni à l'état-major du général don Mathias d'Albuquerque, dont le fiancé d'Hélène, le brave Alonzo de Sylva faisait partie. Malgré la fermeté de ses principes, et le courage avec lequel il supportait ses malheurs, le vieux Portugais était vivement affecté comme patriote et comme père. Depuis la réduction de Nazareth, il ne pouvait plus espérer que son fils fût prisonnier des Hollandais, et qu'un échange le lui rendrait tôt ou tard. Son sort était toujours pour sa famille un mystère plus effrayant que ne l'eût été la certitude de sa mort. Ces tristes réflexions donnaient à la physionomie de don Alvar une gravité sombre qui n'était pas sans amertume. Alonzo, à cheval près de lui, s'aperçut du chagrin qui le dévorait et essaya de l'en distraire. Admirateur passionné de la gloire de sa patrie, dont les succès dans l'Inde avaient étonné l'univers, le jeune officier ne parlait de la république batave qu'avec un injuste mépris. Il rabaisait ses victoires, attribuant celles qu'il ne pouvait nier au peu d'harmonie qui régnait entre les généraux portugais et aux fautes d'une cour mal con-

seillée. A ces paroles, don Alvar, secouant sa tête blanche par les années, répondit au jeune homme :

— Il est vrai que notre courage n'est point dégénéré de celui de nos ancêtres, nous pouvons le soutenir hautement dans un pays tant de fois arrosé de notre sang ; mais, Alonzo, nous n'avons point affaire à un ennemi méprisable, et il n'est pas si aisé que vous paraissent le croire de le dépouiller des conquêtes qu'il a faites sur nous. Tant que la couronne de Portugal ceindra le front d'un monarque espagnol, notre patrie ne reprendra point son illustration, ni cette colonie sa première prospérité. Je suis trop vieux pour espérer de voir la révolution qui doit replacer sur leur trône nos princes légitimes ; mais elle arrivera infailliblement, comme me l'assure le mécontentement général. Ne croyez pas, cependant, que je ferme mon âme aux consolations que le Seigneur daigne mêler à mes épreuves. Hélas ! si j'étais rassuré sur le sort de mon fils, de quoi oserais-je me plaindre ? Je fais de grandes pertes, sans doute, mais il me reste assez de fortune pour que mes enfants puissent tenir leur rang dans la société, ce qui est un rare avantage dans un temps comme celui-ci. Je mets également au nombre des faveurs du ciel l'honorable constance que vous me faites voir. Quoique la dot de ma fille soit considérablement diminuée, vous n'en persistez pas moins à rechercher notre alliance. Cela est digne de vous, sénor, mais j'ai déjà vu tant de projets semblables se rompre par des motifs d'intérêt, qu'il est permis de s'applaudir de la fidélité d'un ami. »

Le bruit de l'attaque des Janguis, qui avaient essayé de surprendre le corps des émigrants, j'arriva de proche en

proche jusqu'aux oreilles de don Alvar, qui en conçut de l'inquiétude pour sa famille. Alonzo de Sylva lui rappela les précautions qui avaient été prises pour la sûreté des voyageurs. Coméran et les Indiens de sa tribu protégeaient l'arrière-garde ; les jeunes dames marchaient entourées d'esclaves et de serviteurs ; et, comme le jeune homme se disposait à retourner en arrière pour s'informer plus exactement de cette affaire, don Alvar voulut l'accompagner.

« Il serait peu convenable d'abandonner la protection d'une jeune fille et d'une femme séparée de son mari à un cavalier de votre âge et de votre tournure, dit le vieillard en souriant ; trouvez bon que nous retournions ensemble. »

Ils remontèrent la longue colonne formée par une partie des régiments portugais, celle moins régulière des émigrants, les uns à cheval, les autres à pied, chassant devant eux leurs troupeaux, ou conduisant des chariots chargés de bagages, de vieillards, de femmes et d'enfants. Les riches voyageaient en litière ; mais, hélas ! bien peu, même parmi les plus opulents, devaient arriver au terme de leur exil dans l'équipage qu'ils avaient en le commençant, tant la longueur et les difficultés du chemin leur suscitèrent d'accidents. Le bétail, épuisé de fatigue, souffrant la faim et la soif, tombait mort sur le sol, ou devenait la proie des Indiens en s'écartant de la colonne pour paître dans les bois. L'épaisseur des buissons, l'entrelacement des branches épineuses, les troncs d'arbres renversés et pourris, asiles d'une multitude d'insectes et de reptiles dangereux, obligèrent les plus riches et les plus délicats à marcher à côté du pauvre. C'est alors qu'on

put dire, comme dans toutes les grandes calamités :
« Malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaitent ! »
 car il en coûta la vie à plusieurs infortunées qui se trouvèrent dans cet état.

Parvenus à l'endroit qu'occupaient, dans la colonne, les personnes dont le sort les inquiétait, les deux Portugais ne les y retrouvant plus, ni même les nombreux serviteurs de leur maison (ceux-ci s'étaient dispersés par la fuite, n'osant affronter la colère de don Alvar Rodriguez), s'informèrent d'elles avec angoisse ; mais l'attaque des sauvages avait tellement épouvanté tout le monde et jeté dans les rangs une si grande confusion que personne ne se trouva en état de les satisfaire. Madame de Souza, blessée par la flèche d'un Janguis, ne savait rien autre chose ; mais l'une de ses femmes de chambre avait vu les dames de Rodriguez mettre pied à terre et quitter la colonne pour entrer dans le bois ; seulement, par suite du trouble de son esprit, elle ne put rendre compte du motif qui les y conduisait, et dire si elles paraissaient agir de gré ou de force. Ces renseignements confus ne firent qu'augmenter les transes de don Alvar, qui commençait à craindre que ses filles n'eussent été entraînées par les Janguis, comme prisonnières de guerre, supposition que la férocité de cette tribu rendait si terrible qu'il en était tout éperdu. En ce moment, deux domestiques portugais, faisant partie de la suite de dona Elvire, touchés de la vive douleur de leur vieux maître, sortirent du milieu de quelques chariots de bagages où ils se tenaient cachés, et, se jetant à ses pieds, lui apprirent plus exactement comment les choses s'étaient passées. Ils ajoutèrent qu'en entrant dans le bois avec leurs esclaves in-

diennes et la femme malade, leurs maîtresses leur avaient donné l'ordre d'attendre leur retour, mais qu'à l'approche des païens, ils n'avaient pu résister à leur épouvante, et s'étaient enfuis comme les autres ; qu'ils ne savaient ce que les jeunes dames étaient devenues, mais qu'ils espéraient qu'elles avaient évité les sauvages, la direction qu'elles suivaient étant opposée à la leur, autant qu'il leur était permis d'en juger.

Don Alvar, n'en pouvant tirer d'autres éclaircissements, les quitta, le cœur navré de douleur, et prit le chemin de la forêt en cherchant les traces de ses filles. Égaré, hors de lui, conduisant, ou plutôt se laissant conduire au hasard par son cheval, il élevait la voix par intervalles en prononçant les noms d'Elvire et d'Hélène. Des vêtements de femme, qu'il aperçut sortant de quelques broussailles, frappèrent ses regards. Il mit pied à terre en frémissant, car ces vêtements semblaient recouvrir un cadavre. C'était, en effet, celui de la veuve de Nazareth, pour qui les généreuses sœurs avaient quitté la colonie sans pouvoir la sauver. Le père, heureux que ce ne fût pas le corps d'une de celles qu'il cherchait, tomba à genoux au pied d'un arbre, découvrit ses cheveux blancs, et en rendit grâce au ciel dans une prière muette, tandis que des larmes ruisselaient sur ses joues ridées.

Il se croyait seul et s'en abandonnait plus librement à ses sensations ; mais, en se relevant après sa prière, il vit qu'Alonzo de Sylva était près de lui. Le jeune sénor ouvrait même la bouche pour lui adresser quelques consolations, lorsque le vieillard y coupa court en remontant à cheval pour continuer sa recherche, et Alonzo le suivit en silence.

Grâce à l'ardeur qu'ils y mettaient, ils auraient rejoint les fugitifs ce jour-là même, s'ils avaient marché constamment sur leurs traces ; mais ils en dévièrent bientôt pour suivre la voie bien plus distincte des Janguis. Elles devinrent si apparentes que Sylva ne douta point que le dessein du vieux Portugais ne fût d'aller braver le lion dans son antre. C'était courir à sa perte sans utilité pour les jeunes dames. Alonzo fit de nouvelles instances auprès de don Alvar pour l'en détourner. Le vieillard lui répondit :

« J'avais un fils dont j'ignore la destinée, et que je ne reverrai peut-être jamais ; j'avais une fille, un petit-fils et une bru, qui viennent de disparaître à leur tour ; que m'importe la vie si je ne les retrouve ? Quand tout me fait craindre qu'ils ne soient devenus la proie d'une nation féroce, voulez-vous que je demeure calme et indifférent ? Des dangers me menacent, je le sais, mais je ne crains que d'arriver trop tard. Quant à vous, mon jeune ami, je vous engage à retourner auprès de don Mathias ; vous avez une famille, de l'avenir ; pourquoi les sacrifieriez-vous en vous associant aux périls d'un vieillard au désespoir ? votre honneur ne l'exige point.

— Vous me connaissez mal, sénor, repartit Alonzo ; mon désir est moins de vous détourner de votre projet que de vous engager à le mûrir davantage, pour mieux en assurer la réussite. Le jour est déjà avancé ; à peine aurons-nous le temps de regagner la colonne avant que le soleil disparaisse ; comment nous flatter de pouvoir atteindre les Janguis, quand nous ne pouvons plus distinguer leurs traces ? Remettons à demain notre voyage ; songez que si nous devenions victimes l'un et l'autre de la férocité des hommes ou des animaux pendant les té-

nèbres de la nuit, cette mort ignorée laisserait votre famille sans protecteurs. »

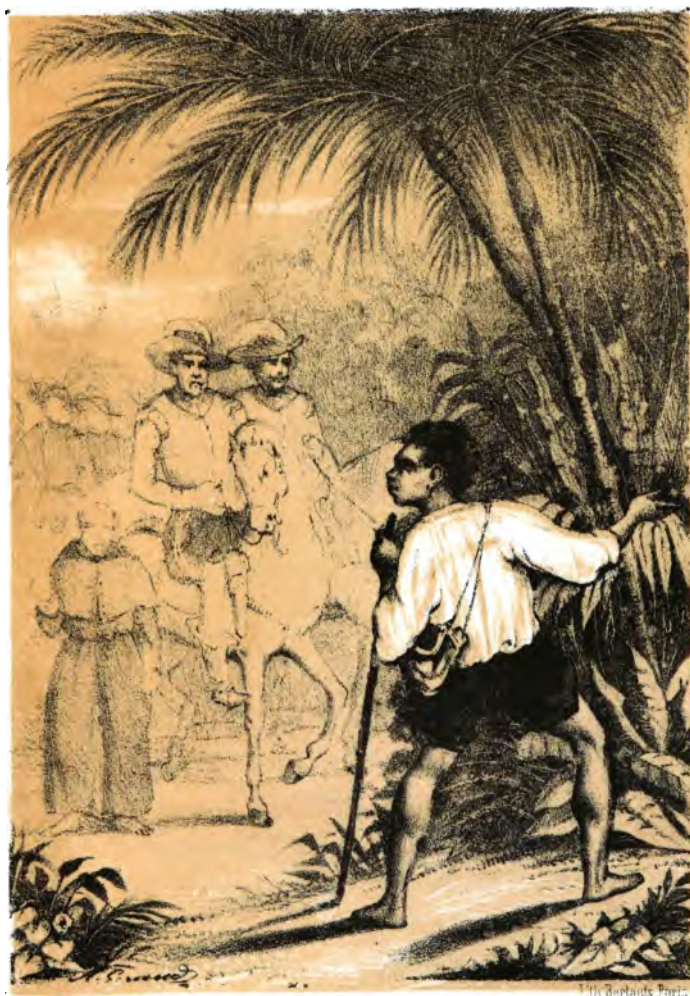
Don Alvar reconnut enfin la justesse de ce raisonnement, et consentit à retourner sur ses pas, non sans gémir et jeter de tristes regards autour de lui. L'armée avait fait halte pour la nuit, et chaque famille se préparait à jouir de quelques heures de repos et de rafraichissement; mais le malheureux père la passa tout entière dans le chagrin et les apprêts de son voyage. Cependant, quelque activité qu'il y mît, il lui fut impossible de se mettre en route le jour suivant, parce qu'il ne put réunir autour de lui les personnes dont l'expérience lui était indispensable. Il envoya à la vérité plusieurs domestiques à la découverte, mais ils revinrent sans avoir rien appris ni rien rencontré.

Enfin, au commencement du deuxième jour, don Alvar partit pour son pénible pèlerinage, accompagné d'Alonzo de Sylva, qu'aucune considération ne put empêcher de suivre son vénérable ami, d'un Indien qui devait leur servir de guide et de trois domestiques portugais chargés de conduire le mulet qui portait les portemanteaux et les provisions de bouche. Le personnage le plus important de cette caravane était un moine dominicain, le père Gonsalvo, directeur spirituel de la famille Rodriguez, le même dont nous avons déjà parlé. Son secours pouvait devenir d'autant plus précieux pour don Alvar qu'il était venu au Brésil comme missionnaire et en avait exercé longtemps les fonctions. Il savait la langue de ces peuples, celle du moins qu'on parlait le plus généralement, et se flattait de n'être pas sans influence parmi certaines tribus.

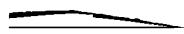
De nouveaux renseignements, obtenus par ce religieux, diminuèrent beaucoup les craintes qu'on avait eues d'abord que les dames n'eussent été enlevées par les Janguis. Longtemps après la retraite de ces Indiens, Mocap avait été aperçue de loin, rôdant sur la lisière de la forêt. Elle était seule, à la vérité, mais comme on la supposait mieux en état que personne de donner des lumières sur le sort de ses maîtresses, ce fut de ce côté qu'on dirigea les premières recherches. L'Indien choisi par le père Gonzalvo avait une intelligence remarquable. Il commença par étudier minutieusement le terrain, interrogeant des signes et des indices invisibles pour tout autre œil que le sien, et tournant sur un espace assez circonscrit, comme le chien de chasse qui est en quête d'une voie. Les valets européens, impatientés de cette lenteur, en murmuraient entre eux, et suspectaient même la fidélité du guide.

« Vous verrez, se disaient-ils, qu'il s'entend avec les ravisseurs pour nous faire perdre un temps précieux et nous empêcher de les atteindre. Qui sait même s'il ne nous conduit pas dans quelque tribu anthropophage pour nous y faire dévorer? A quoi pensent ces seigneurs de s'abandonner avec tant de confiance à la merci de pareils réprouvés? Mais c'est le moine qui l'a choisi, leur en faut-il davantage? »

Le guide, qui marchait en avant, tout occupé de son affaire, fit entendre une exclamation qui fit cesser tous les entretiens. Il était parvenu à l'endroit où les dames avaient passé la nuit, comme l'attestaient encore un placement noirci par le feu, les herbes foulées qui leur avaient servi de couche et les débris de leur frugal repas,



Le Chien marchait en avant.



Il était évident que des créatures humaines s'étaient reposées là ; mais don Alvar pouvait douter que ce fût celles qu'il cherchait, lorsqu'un témoignage plus certain vint changer son espoir en certitude. L'Indien trouva sous des feuilles desséchées l'un des hochets d'argent qu'on met entre les mains de l'enfance, et que le vieux Portugais reconnut pour appartenir à son petit-fils. Plein d'émotion, il bénit Dieu, qui lui envoyait ce premier encouragement, et, ne doutant plus qu'ils ne fussent sur les traces des deux sœurs, il tirait déjà sa bourse pour récompenser l'Indien, quand le dominicain s'y opposa :

« Ne vous pressez pas d'éveiller sa cupidité, lui dit-il, de peur que l'impatience d'échanger son argent contre des marchandises d'Europe ne le pousse à nous abandonner. Ces hommes sont encore de grands enfants, incapables de se vaincre eux-mêmes. Retenez-le par des promesses, il sera temps de les réaliser lorsque vous n'aurez plus besoin de ses services. »

Don Alvar Rodriguez réprima avec peine son mouvement généreux, et continua de suivre tous les pas de l'Indien avec un intérêt toujours croissant. La qualité du sol avait si nettement conservé les empreintes des pieds en divers endroits, que les moins clairvoyants ne pouvaient s'y méprendre. On distinguait aisément la chaussure large et grossière des esclaves, de la chaussure élégante des Portugaises. Les pas encore plus remarquables d'un cheval et la disparition totale de ceux des dames les surprit et les inquiéta ; mais un examen approfondi leur fit deviner qu'une des deux Indiennes se l'était procuré d'une manière quelconque pour épargner à leurs maîtresses les fatigues d'une longue marche. Du reste, ces

traces paraissaient si fraîches et si récentes, qu'Alonzo de Sylva, s'attendant d'heure en heure à rencontrer les dames qu'ils cherchaient, marchait en avant avec l'impatience d'un jeune homme, et que don Alvar lui-même ne songeait ni à se reposer ni à prendre de la nourriture. Il est vrai que si aucun obstacle ne fût survenu, leur ardeur était telle que, malgré l'avance que Mocap avait sur eux, ils seraient arrivés à temps pour déjouer ses mauvais desseins.

Grâce à son expérience, le père Gonzalvo ne se faisait point illusion sur les embarras où pouvait les jeter tout à coup un changement dans la nature du sol, changement capable de les éloigner pour longtemps peut-être d'un but qu'il se croyaient si près d'atteindre. Il était donc prudent de modérer l'ardeur de leurs chevaux, de ménager les forces de leur suite, et de se réconforter eux-mêmes, afin de fournir au besoin une plus longue carrière. Il proposa d'établir dans leur marche une certaine régularité, qu'il se chargea de maintenir, jusqu'à ce qu'un nouvel incident les obligeât à prendre d'autres mesures.

La direction des pas, tous tournés du côté de l'intérieur du pays, vint leur causer un grand étonnement. Ils supposèrent premièrement que la nécessité de fuir les Janguis les avait détournés de la véritable route; mais, à mesure qu'on avançait, au lieu de remarquer aucun changement, ni hésitation, on voyait au contraire des signes d'une marche rapide et assurée. Si parfois elle devenait moins directe, l'obstacle qui l'avait nécessité était encore là pour l'expliquer. Frappé de cette singularité, Alonzo dit en s'arrêtant tout à coup :

« Sommes-nous véritablement sur les traces de celles que nous cherchons ? ne courons-nous pas après un fantôme ? Quelle apparence que dona Elvire se soit dirigée vers ce pays désert, où nul intérêt ne l'appelle, et qu'elle se soit éloignée de plus en plus de nos établissements ? Aurait-elle obtenu quelques lumières sur le sort de son mari ? L'espérance de le revoir l'entraînerait-elle ? Mais alors elle vous en aurait prévenu, sénor Rodriguez, elle vous aurait prié de joindre vos efforts aux siens, elle vous aurait rassuré sur sa jeune sœur... Non, nous ne sommes point sur leurs traces.

— Pourquoi vous décourager ainsi, sénor Alonzo ? répliqua le dominicain : le hochet de l'enfant a été reconnu, et quant à l'étrange direction des pieds, j'avoue qu'il est difficile de s'en rendre compte, à moins de supposer que les dames soient trompées par leurs guides. Est-on bien sûr de la fidélité des esclaves qui les accompagnent ? Serait-il impossible qu'elles voulussent profiter de cette occasion et de l'ignorance de leurs maîtresses pour retourner dans leur tribu ?

— Vous me faites frémir, mon père, repartit Alonzo. Ah ! s'il en était ainsi, il faudrait redoubler d'efforts pour les atteindre, avant qu'elles fussent à la merci de ce peuple sanguinaire.

— Je n'ai jamais eu aucun sujet de suspecter la fidélité de ces femmes, dit don Alvar, et la jeune nourrice surtout paraît fort attachée à l'enfant et à la mère. Hélène s'est plainte quelquefois de la maladresse de Mocap, de la taciturnité de son humeur ; mais elle n'a point essayé de s'enfuir à l'exemple de tant d'autres esclaves qui ont profité pour cela de la confusion de notre dé-

part. Cependant je n'oserais dire que je me repose sur elle, ni sur la moralité d'aucun esclave, après la triste expérience que j'ai déjà faite. A qui puis-je me fier, moi si cruellement trompé par un mulâtre que je regardais comme un fils? Vous vous souvenez de Yago, mon père?

— Comment l'aurai-je oublié, sénor? c'est moi qui l'ai initié dans les mystères de notre sainte religion. Son intelligence et sa piété le rendaient remarquable entre les esclaves de son âge.

— Il montrait aussi tant d'heureuses dispositions pour l'étude, que je me fis un devoir de soigner son éducation. A dix-huit ans, je le plaçai à la tête de mes affaires qu'il dirigea pendant trois ans avec une habileté et une intégrité admirables. Aux rares qualités d'un bon régisseur, il joignait celles d'un serviteur plein d'attachement et de reconnaissance, du moins j'en étais si persuadé que j'aurais plutôt douté de moi-même que de mon fidèle Yago.

— Eh bien, sénor? demanda Alonzo avec intérêt en le voyant hésiter.

— Eh bien! cet homme s'est enfui de ma maison, emportant avec lui une somme assez considérable, répondit le vieillard en détournant la tête pour cacher son émotion. »

Le bruit d'une altercation assez vive entre le guide et les valets vint suspendre cet entretien. Il était si important de maintenir entre eux la concorde, que don Rodriguez, qui dans une autre occasion n'aurait pas daigné y prendre garde, pria Alonzo de Sylva d'aller s'informer du sujet de la querelle et d'employer sa médiation pour rétablir la paix. Comme il revenait d'accomplir heu-

reusement cette mission, le jeune officier vit ses deux compagnons engagés dans une conférence sérieuse avec un étranger si pauvrement et si singulièrement vêtu, qu'il était difficile de décider de sa condition. Une femme assise à terre à quelques pas de lui, offrait dans sa toilette un pareil dénûment, et paraissait plongée dans un accablement extrême. Leurs pieds fangeux avaient reçu de nombreuses blessures des aspérités du chemin. L'homme n'avait même aucune espèce de chaussure, ayant donné la sienne à sa compagne, à qui il en restait à peine quelques débris. Dès qu'il aperçut Alonzo, don Alvar lui dit avec agitation :

« Venez, venez recueillir les tristes nouvelles que m'apporte cet étranger. Il a vu mes pauvres filles, ce sont bien leurs traces que nous suivons ; mais leurs méchantes esclaves ont osé se révolter contre elles et les faire prisonnières ; elles les emmènent chez les Tapuyas. »

Si le lecteur n'a point oublié Cohello d'Almeida et son épouse, que dona Elvire et sa jeune sœur rencontrèrent dans le désert, traînant après eux leurs deux enfants à l'agonie, il les aura bientôt reconnus dans ces étrangers arrêtés avec nos voyageurs. Poursuivi par l'aversion de tout un peuple, par le souvenir de ses crimes, auteur de la mort de ses enfants, de la douleur maternelle et des souffrances physiques de son épouse, le tyran Cohello, tout coupable qu'il avait été, méritait alors plus de compassion que de haine. Don Alvar s'empressa de soulager tant de misère en partageant avec ces infortunés et les vêtements et les provisions dont il pouvait disposer. Il leur donna même un de ses domestiques pour les conduire, et Alonzo de Sylva pria instamment la dame d'ac-

cepter le cheval qu'il montait. Elle n'y consentit point et préféra continuer à pied son funeste voyage.

Lorsqu'ils se furent séparés, don Rodriguez pria le père Gonsalvo, d'annoncer au guide qu'il eût à les conduire chez les Tapuyas par le plus court chemin. L'Indien reçut cet ordre sans s'émouvoir, mais il n'en fut pas ainsi des valets. Effrayés et mécontents, ils se dirent entre eux que c'était les mener au supplice, que les Indiens les mangeraient eux et leurs maîtres. Le dominicain s'efforça de les rassurer en leur répétant que cette nation n'est point anthropophage, ce qui est la vérité ; mais, dans leur obstination ignorante, ils n'ajoutèrent point de foi à ses paroles, feignirent de se soumettre, et délibérèrent secrètement de s'enfuir aux colonies.

La nuit survint, chacun fit les préparatifs accoutumés pour la passer avec sécurité, et s'assurer un repos salutaire. Don Alvar et ses amis se retirèrent sur une colline, au pied de laquelle leur suite s'était établie ; lorsqu'aux premiers rayons du soleil le vieux Portugais ouvrit les yeux, il aperçut le dominicain qui achevait sa prière.

« Vous m'avez laissé dormir trop longtemps, mon père, lui dit-il, je devrais déjà avoir remercié Dieu des nouvelles qu'il m'a permis de recevoir sur mes enfants, et me trouver prêt à recommencer notre voyage.

— Ce n'est pas assez de rendre grâces à l'Eternel pour les consolations qu'il vous envoie, sénor, répondit gravement le moine, il faut encore vous préparer à supporter avec résignation les contrariétés dont il les accompagne.

— Sans doute, mon père ; mais quelle contrariété

peut-il être survenu depuis hier ? Le ton dont vous vous exprimez m'alarme malgré moi, et cependant il me semble qu'une matinée sereine succède à une nuit paisible.

— Pendant qu'elle était paisible pour nous, un crime détestable se commettait dans l'ombre, et changeait entièrement notre position.

— Un crime, ô ciel ! quelqu'un aurait-il porté la main sur le sénor Alonzo...

— Non, ce n'est pas sur lui, c'est sur notre guide. Il est mort d'un coup de couteau dans le cœur. Vos valets ont pris la fuite, le brave Sylva les a cherchés inutilement.

Ces nouvelles désolantes firent pâlir le vieillard, il en demeura un moment comme accablé ; mais retrouvant bientôt sa fermeté naturelle, il fut en état d'écouter les renseignements que le père dominicain avait recueillis de la bouche du guide expirant. Les domestiques de don Alvar, effrayés du voyage que leur maître entreprenait de faire chez les Tapuyas, avaient engagé le guide à feindre de ne plus reconnaître son chemin, afin de forcer don Alvar à la retraite. L'Indien, excité par l'appât d'une riche récompense, refusa d'entrer dans le complot et devint leur victime. Epouvantés de leur propre crime, les valets ne songèrent qu'à fuir l'indignation de leur maître. Soit que, perdus dans les bois, ils devinssent la proie des animaux, soit qu'ils eussent heureusement retrouvé le chemin des colonies, ou les traces de leur camarade, qui s'en était allé la veille avec Cohello, on ne les revit plus ; Alonzo revint tout découragé annoncer à don Rodriguez qu'ils se trouvaient seuls dans ce désert.

— Nous ne sommes pas seuls, mon ami, répondit le vénérable Portugais en regardant le ciel ; le maître de l'univers est avec nous. Qu'avions-nous à espérer de ces lâches assassins ? Après nous avoir privés d'un guide fidèle, ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de nous éviter la peine de les punir. Maintenant, qu'allons-nous devenir ? Demandons au Seigneur qu'il nous fasse rencontrer quelque village indien où nous puissions nous procurer un autre guide. Le père Gonsalvo, qui a déjà exploré les solitudes du Brésil, nous indiquera peut-être...

— Hélas ! sénor, répliqua vivement le pauvre moine, je crains beaucoup de ne vous être d'aucun secours. Il est vrai que j'ai souvent erré, dans ma jeunesse, au milieu des tribus indiennes ; mais j'avais moi-même des guides, et je pouvais choisir mon point de départ, au lieu qu'en ce moment j'ignore absolument où nous sommes.

— C'est une chose fâcheuse, reprit don Alvaro, et, toutefois, je ne veux point désespérer de notre salut. Dieu est tout-puissant ; notre entreprise est légitime ; il ne nous ôte, sans doute, tout secours humain que pour que nous mettions notre assurance en lui seul. Celui qui guide les oiseaux de passage dans les plaines de l'air n'abandonnera pas sur la terre trois chrétiens qui se réclament de son nom.

— J'approuve cette sainte confiance, repartit le père Gonsalvo, dont le visage exprimait plus d'inquiétude qu'il ne voulait en laisser voir ; n'attendons pas, cependant, que le Seigneur fasse en notre faveur un miracle dont nous ne sommes pas dignes. Ne nous jetons pas témérairement dans le péril, sous prétexte qu'il est tout-puissant pour nous en retirer, car cela s'appelle tenter Dieu. Si vous

daignez prendre l'avis d'un pauvre moine, nous renoncrons, quant à présent, à ce voyage, et, préférant la voie la plus sûre, nous essaierons de retourner sur nos pas jusqu'à ce que nous nous procurions un autre guide et des domestiques plus dociles. Songez que les vôtres ont emporté presque toutes les provisions, les paniers du mulet sont vides, ou à peu près.

— Ils nous ont laissé fort heureusement des munitions pour nos armes, dit Alonzo de Sylva, et avec cela, dans des forêts remplies de gibier, des hommes ne peuvent mourir de faim.

— Je suis de votre avis, sénor Alonzo, reprit le vieux Portugais. J'avoue que la seule pensée de tourner le dos à ces montagnes où l'on conduit mes enfants me remplit de honte et de douleur. Que le père Gonsalvo me le pardonne ; mais, sans vouloir tenter Dieu, je m'assurerai, avant de renoncer à notre projet, que sa volonté y est absolument contraire. Ouvrons votre livre de prières, vénérable Gonsalvo, et voyons s'il nous aidera dans notre incertitude. »

Le volume s'ouvrit au hasard, et les mots sur lesquels s'arrêta le doigt de don Alvar furent ceux-ci d'un Psaume de David :

« Je m'assure en Dieu ; je ne craindrai rien ; que me ferait l'homme ? »

Le dominicain, lui-même, ne put s'empêcher de regarder ces paroles comme un encouragement de la Providence à marcher en avant, et l'on n'hésita plus.

CHAPITRE XXII.

Un établissement dans le désert.

Nos voyageurs éprouvèrent, dès les premiers pas, des difficultés inouïes à se frayer une route dans ce pays inculte. Jusqu'alors ils avaient chargé de ce soin les domestiques qui, à l'aide du fer et du feu, débarrassaient la terre d'une partie de ses épaisses broussailles. Maintenant, il fallait qu'ils travaillassent eux-mêmes, et la prudence leur était aussi nécessaire que la force pour se préserver en même temps de la morsure des reptiles, qui faisaient leur retraite dans ces hautes herbes. La nuit, ils allumaient un grand feu pour éloigner les animaux carnassiers, attachaient leurs chevaux le plus près d'eux possible, et veillaient tour à tour afin qu'il ne s'éteignît pas.

Ils avaient été obligés d'abandonner le mulet à lui-même, pour ne pas augmenter leur embarras; mais le pauvre animal, refusant la liberté qu'on lui offrait, continua de suivre la caravane, s'arrêtant où elle s'arrêtait, et partageant avec les autres chevaux la protection que la compagnie de l'homme cherchait à leur assurer.

Ils voyageaient sans guide depuis quatre jours, marchant pour ainsi dire à tâtons, d'après la position du soleil et quelques vagues indices que le missionnaire avait appris des Indiens. Les traces imprimées sur le sol, ou s'en étaient effacées, ou devenaient trop subtiles pour des yeux mal exercés, de sorte qu'elles ne suffisaient plus pour les conduire; mais, comme ils savaient maintenant vers

quel endroit elles aboutissaient, ils n'aspiraient qu'à trouver un guide qui les aidât à atteindre le même terme. Vers la fin du quatrième jour, ils se trouvèrent subitement arrêtés par la rencontre d'un vaste marais qui occupait le fond d'une vallée. Vainement ils essayèrent de le traverser dans plusieurs directions ; le terrain tremblait au loin et menaçait de les engloutir, eux et leurs chevaux. Après de nombreuses tentatives, qui fatiguèrent également leur esprit et leur corps, don Alvar jugea prudent de camper où ils étaient, de peur de s'engager trop tard dans des sentiers périlleux dont ils ne réussiraient pas à sortir pendant les ténèbres. On mit aussitôt pied à terre, mais personne ne dormit, car le voisinage du marais faisait craindre que ce lieu ne fût infesté de serpents, de crocodiles et d'autres monstres aussi redoutables. La nuit se passa en tristes conjectures.

« Nous ne sommes plus sur le chemin qu'on fait suivre à mes filles infortunées, dit don Rodriguez, car, certainement, elles n'ont pu traverser ce marais, et si elles étaient en deçà, nous les aurions rencontrées. Nous avons dévié du droit chemin sans nous en apercevoir. »

Dès que parut le jour, Alonzo monta à la cime d'un arbre, et s'écria qu'il voyait de la fumée dans un lieu qu'il indiqua. Don Alvar lui recommanda d'en considérer attentivement la position, et tous trois se hâtèrent de monter à cheval et de s'y rendre le plus promptement possible, laissant à leur droite le marais. Ils trouvèrent, en effet, les restes d'un feu à demi éteint, mais ils ne virent point ceux qui l'avaient allumé, et les cris qu'ils poussèrent pour s'en faire entendre n'obtinrent pas de réponse. Égarés de plus en plus par les tentatives qu'ils faisaient

pour sortir d'embarras, ils en vinrent à ne savoir plus de quel côté diriger leurs pas, soit pour aller vers les montagnes, soit pour regagner les bords de la mer.

Ils marchaient au hasard à travers des solitudes incultes, lorsque enfin ils découvrirent des terres ensemencées, indice assuré du voisinage de l'homme. Dévorés d'une inquiétude, qu'ils n'osaient se communiquer mutuellement, de peur de l'augmenter encore, ils éprouvèrent à cette vue un grand soulagement. Les maîtres de ces champs pouvaient à la vérité se montrer hostiles à leur égard, mais des troupeaux qu'ils aperçurent, des plantations de cannes à sucre, et dans le lointain un groupe de bâtiments plus soignés et plus considérables que ne le sont ordinairement ceux des indigènes, leur donnèrent l'espérance d'être reçus avec hospitalité.

D'épais halliers les séparaient encore des défrichements, lorsque des plaintes mêlées à des voix enfantines frappèrent leurs oreilles. Cela ne ressemblait point à des accents de détresse qui sollicitent un prompt secours, mais plutôt à une dispute entre des enfants inégaux en âge et en forces. Les voyageurs attachèrent leurs chevaux à des arbres et s'avancèrent doucement vers un endroit où les branches moins entrecroisées leur permettaient de voir sans être vus.

Au milieu d'un pré couvert de bestiaux, s'élevait un sycomore, reste de la forêt qui s'avavançait jadis jusque-là, et sous son ombre trois enfants, deux filles et un garçon, au teint bronzé, faisaient le bruit qui avait attiré les voyageurs. L'une des filles était attachée par un mouchoir au tronc du sycomore, le petit garçon armé d'une poignée de verges, se disposait à la frapper malgré ses

gémissements, et l'autre jeune fille faisait tous ses efforts pour arrêter le bras vengeur.

« Laisse-moi, sœur, laisse-moi, s'écriait le jeune tyran en essayant de lever son bras, auquel s'attachait la miséricordieuse enfant, il faut qu'elle soit punie de sa négligence. Cette méchante esclave n'avait pas besoin d'em-mener avec elle au fond du bois notre meilleur chien de chasse, pour le laisser dévorer par l'hyène.

— Moi, pas le lui commander, maître; lui, avoir voulu suivre moi, répondit l'esclave en pleurant.

— Il fallait le chasser à coups de pierre.

— Moi, avoir peur de blesser la pauvre bête.

— Il valait mieux la laisser manger, n'est-ce pas? Que ne la défendais-tu contre l'hyène?

— Oh! je n'osais dans la crainte qu'elle ne se jetât sur moi.

— Et voilà précisément pourquoi je te châtie, dit le petit garçon en colère, en se débattant de nouveau contre sa sœur; mais l'indignation augmenta les forces de celle-ci, elle lui arracha les verges.

— Comment, lui dit-elle, tu voudrais que cette fille eût exposé sa propre vie pour sauver celle d'un chien! La colère te rend insensé... Je vois venir notre père, rendons-le juge de cette affaire. »

Elle courut à la rencontre d'un homme qui se promenait lentement dans la prairie en examinant chaque pièce de bétail, pendant que son frère détachait l'esclave, et paraissait honteux de son emportement. Le mulâtre (car c'en était un) s'approcha du sycomore, reprocha à l'esclave d'avoir imprudemment exposé un animal qu'elle n'avait pas la force de protéger, malgré la défense ex-

presse de ses maîtres ; puis, l'exhortant à se montrer plus docile à l'avenir, il la renvoya près de ses troupeaux. Se tournant alors vers son fils :

« Ne t'es-tu jamais rendu coupable de désobéissance ? » lui demanda-t-il.

L'enfant baissa les yeux sans parler.

« Quand ce malheur t'est arrivé, me suis-je armé de verges contre toi ? T'ai-je lié à un arbre comme un malfaiteur ?

— Je ne suis pas un esclave, répondit le petit orgueilleux.

— Un esclave, mon fils, est une créature plus malheureuse que toi, mais dont, aux yeux de Dieu, l'âme est aussi précieuse que la tienne. On ne choisit pas sa condition ici-bas, et toutes ces distinctions de riche et de pauvre, de maître et de serviteur, qui mettent tant de différence parmi les hommes qui les ont imaginées, disparaîtront dans le ciel, où il n'y en aura plus que deux : les justes et les injustes. A laquelle de ces catégories appartient celui qui traite les autres comme il ne voudrait pas l'être lui-même ?

— Mon père, votre associé Farina dit que vous gâtez vos esclaves par trop d'indulgence, et que ce n'est pas ainsi que les traitent les Portugais.

— Mon fils, ce n'est ni sur Farina, ni sur aucun homme que nous devons régler notre conduite, c'est sur la loi de Dieu, parce que ce sera elle qui nous jugera. Cette loi, je vous l'ai appris, elle nous ordonne d'aimer Dieu par-dessus tout et notre prochain comme nous-mêmes. Ainsi, chaque fois que vous êtes dur envers vos inférieurs, vous êtes rebelle à la volonté du Seigneur, puisque vous ne

traitez pas l'un de vos frères comme vous voudriez qu'on vous traitât. »

Tout en leur faisant cette morale, le père se retirait avec ses enfants, et bientôt le son de sa voix se perdit dans l'espace.

« Partout où un père de famille élève ses enfants dans la piété, dit le dominicain, il mérite d'inspirer de l'estime et de la confiance. Je crois que, malgré la distance qui sépare cet homme des hommes civilisés, nous pouvons en toute sûreté recourir à lui.

— Je le crois aussi, répliqua Alonzo, d'autant plus qu'indépendamment de sa moralité, ce colon a des manières et un langage qui ne sont point ceux d'un homme sans éducation. Si don Rodriguez est de notre avis.... Mais que vois-je, senor? vous paraissez bien ému?

— Je l'avoue, répondit le vieux Portugais d'une voix altérée; mais comment ne le serais-je pas? L'homme que nous venons de voir est ce même esclave dont je vous parlais il y a peu de jours, qui a si cruellement trompé mon affection et mes espérances. Le père Gonsalvo ne l'a-t-il pas reconnu comme moi?

— En vérité, senor, ma pensée était fort loin de lui en ce moment; le temps, qui a dû changer ses traits, et l'affaiblissement de ma propre vue me l'ont fait méconnaître d'abord; maintenant je me le rappelle. Oui, c'est bien là votre mulâtre Yago; mais, après ce qu'il vous a fait, voudra-t-il vous reconnaître à son tour?

— Non-seulement j'en doute, reprit Alonzo, mais je crois qu'il y aurait beaucoup d'imprudance à don Rodriguez de se montrer inopinément à ses yeux. Cet homme paraît être devenu riche, puisqu'il a des esclaves, il pa-

rait aussi qu'il a un associé; accueillerait-il avec plaisir un ancien maître qu'il a trahi et dépouillé? Cependant comme son secours nous est indispensable, je me présenterai seul devant lui...

— Excusez-moi, sénor Alonzo, si je vous interromps, repartit le dominicain, mais je crois que c'est une mission qui convient mieux à mon caractère de religieux, qui est tout pacifique. Votre extérieur guerrier inspirerait peut-être de la crainte et de la méfiance, au lieu qu'on laissera approcher un pauvre moine sans la moindre inquiétude.

— Non, mon père, ajouta don Alvar, du ton d'un homme qui prend une ferme résolution, non, ce ne sera ni vous, ni Alonzo qui irez trouver mon esclave infidèle. Loin de l'y préparer, je prétends me montrer subitement à ses yeux, et voir de quel air il soutiendra ma présence.

— Allons-y donc tous trois ensemble, répliqua Alonzo; s'il y a quelque risque à courir, mon bras s'armera pour vous défendre.

— Non, encore une fois, il faut que je paraisse seul et désarmé, c'est la plus sûre protection que je puisse avoir. Je connais celui vers lequel je vais, à moins qu'il ne lui reste plus rien des qualités qui le rendaient estimable autrefois; ma confiance en lui ne peut manquer de l'attendrir. »

Alors, sans écouter ni recommandations, ni prières, don Alvar partit, laissant entre leurs mains son cheval et son épée. A l'entrée du village, il rencontra un homme vêtu d'une chemise et d'un pantalon de coton et coiffé d'un large chapeau de paille, selon la mode des

colons cultivateurs, costume approprié à la chaleur du climat. C'était Yago lui-même. Plus près des bâtiments se tenait son associé Farina, Africain robuste et grossier, dont la physionomie dure et repoussante contrastait avec celle du mulâtre, d'ailleurs beaucoup plus jeune.

La présence d'un Portugais du rang de don Alvar devenait pour cette colonie isolée un événement remarquable, et même inquiétant pour des hommes dont la conscience n'était pas exempte de reproches. A mesure que l'étranger s'approchait, le mulâtre se troublait visiblement, et le son de sa voix lui causa un tressaillement tel que don Alvar ne put douter qu'il ne l'eût reconnu. Toutefois ce mouvement fut si promptement réprimé, Yago sut lui faire succéder un calme si parfait que le vieux Portugais resta dans l'incertitude. Le nègre Farina avait joint son associé, de sorte que don Alvar leur ayant demandé, en les saluant avec politesse, de lui faire connaître le chef de cette habitation, il lui répondit brusquement :

« Nous le sommes tous les deux, que nous voulez-vous ? expliquez-vous nettement et sans cérémonies.

— C'est le malheur qui m'a conduit jusqu'ici, répondit don Alvar ; il n'a point épargné mes cheveux blancs. Vous avez peut-être entendu parler de la guerre impie que nous font les Hollandais, et de la désolation du Fernambuco où j'avais d'immenses propriétés.

— Bon, bon, interrompit Farina, c'est de l'argent qu'il vous faut pour réparer ces pertes ; mais vous vous adressez mal, je vous en avertis, et...

— N'en dites pas davantage, Farina, interrompit le

mulâtre à son tour, en voyant don Rodriguez rougir d'indignation, je crois que vous interprétez mal les paroles de cet étranger. Peut-être requiert-il de nous un tout autre service que celui que vous supposez.

— C'est la vérité, continua don Alvar ; des esclaves brésiliennes, profitant de la confusion occasionnée par la guerre, m'ont ravi mes filles et mon petit-fils. Je me suis mis aussitôt à leur poursuite ; mais, abandonné par mon escorte, privé de conducteur, je me suis égaré. La découverte de votre habitation m'a donné l'espérance de trouver ici des conseils et un guide pour continuer ma route ; je ne demande rien de plus.

— Vous obtiendrez de nous, *senor*, tous les secours que notre position nous permet d'accorder, répartit Yago, qui portait dans cette colonie le nom d'Alcazar. Quoique nous vivions dans une grande ignorance des usages du monde, nous n'avons point oublié ce qu'on doit à l'âge et au rang. Entrez chez moi, ma femme vous préparera des rafraîchissements... »

Un esclave accourut précipitamment l'avertir que le Giboïa venait de se saisir d'un de ses bœufs. A cette nouvelle importante, le mulâtre demanda son fusil, fit à la hâte quelques excuses à don Alvar, et partit pour aller combattre le monstre, suivi de son fils et de quelques esclaves armés d'arcs et de flèches.

Le Giboïa est un énorme reptile justement redouté. Il est, disent les voyageurs, de la grosseur d'un homme et long quelquefois de quarante pieds. Quoiqu'on le mette au rang des serpents, il en diffère par deux espèces de griffes placées sous le ventre, qui lui servent à contenir sa proie. Il mange des chevreuils, des bœufs, des tigres

et même des hommes, son horrible tête étant garnie de dents fortes et aiguës.

Un bruit étrange le fit découvrir aux chasseurs. Entortillé autour du bœuf qu'il avait surpris, il l'étreignait de manière à faire craquer tous ses os. Les yeux du monstre ressemblaient à deux flambeaux allumés, tandis qu'il léchait le corps de sa victime, et le couvrait d'une bave visqueuse pour l'avalier plus aisément. Il fallait avoir une âme intrépide pour attaquer un animal si redoutable, dans un moment où l'inquiétude de se voir enlever sa proie lui donnait un aspect encore plus menaçant. Le fils de Yago, malgré sa grande jeunesse, n'hésita point à décocher au reptile une flèche qui le blessa légèrement. Le Giboia furieux abandonna le bœuf pour se jeter sur son faible ennemi qu'il aurait facilement atteint, si un coup de fusil tiré par le mulâtre ne l'eût arrêté dans son élan. On le vit alors se rouler sur la terre qu'il rougissait de son sang, soufflant, rugissant, déracinant de jeunes arbustes, et faisant voler autour de lui un nuage de poussière ensanglantée, jusqu'à ce que l'épuisement de ses forces mît un terme à ces convulsions terribles. Cependant il continuait à s'agiter par intervalles. Un esclave s'en approcha et lui passa adroitement un nœud coulant autour du cou, il fut entraîné au pied d'un arbre et suspendu à une forte branche. Le mulâtre, laissant à ses serviteurs le soin de le dépouiller de sa peau, dont on retire une assez grande quantité d'huile, reprit le chemin de l'habitation, où, pendant son absence, les choses avaient bien changé de face.

CHAPITRE XXIII.

Le Repentir.

Après le départ subit de Yago, don Alvar ne voyant dans la femme de son ancien esclave qu'une Indienne ignorante et timide, à peine en état de comprendre un mot de portugais, la laissa s'occuper des soins de son ménage et s'assit sur un banc de bois, à la porte de la maison. Là il réfléchissait à la singularité de sa destinée qui l'amenait en suppliant sous le toit d'un homme qu'il avait le droit de réclamer comme sa propriété, se demandant à lui-même s'il était possible que Yago ne l'eût pas reconnu : lorsqu'un Indien, arrivant du dehors, passa rapidement devant lui et fut parler secrètement à Farina. Le nègre avait allumé sa pipe et surveillait des travailleurs pour la construction d'un four. La confiance de l'Indien parut faire sur lui une impression si sérieuse qu'il jeta au loin sa pipe, et s'avança vers don Alvar auquel il dit d'un ton furieux :

« Traître ! avoue le dessein diabolique qui t'a conduit ici. Ton but a été de nous surprendre, afin de nous livrer à tes tribunaux infâmes ; mais avant que tu en sois venu à bout, je te ferai écorcher vif par mes esclaves. Holà ! qu'on le mette d'abord en lieu de sûreté, et qu'on n'épargne pas les cordes ; son procès ne sera pas long. »

Don Alvar, que la surprise avait rendu muet en se voyant saisir et garrotter comme un malfaiteur, demanda enfin le motif d'un pareil traitement ; mais il n'obtint pour toute réponse que des injures et des menaces entre-





et s'assit sur un banc de bois.

mêlées d'affreux jurements. On le laissa tout lié sur la terre nue, dans un réduit bien fermé. La femme de Yago, bonne et simple créature comme sa fille, pour qui les ordres de son époux étaient des lois sacrées, sortit de sa demeure, attirée par le son de la voix glapissante du nègre courroucé, et éleva la sienne en faveur de l'étranger.

« C'est l'hôte de mon mari, dit-elle; pourquoi le mal-traitez-vous? Alcazar m'a commandé de lui apprêter un plat de venaison et d'avoir grand soin de lui : que dira-t-il à son retour ?

— Taisez-vous, femme, j'ai de bonnes raisons pour faire ce que je fais, et Alcazar, loin d'en être mécontent, me reprochera plutôt de n'avoir pas immolé sur-le-champ ce perfide.

— Hélas ! répliqua la Brésilienne, de quoi peut être coupable un vieillard qui porte de si beaux cheveux blancs ? N'est-il pas venu seul et sans armes ?

— C'est une ruse infernale de sa part. Des cavaliers armés sont là dans le bois qui n'attendent que son signal pour fondre sur nous, brûler notre colonie et nous emmener tous en esclavage. »

La femme, alarmée par ces nouvelles menaçantes, cessa de plaider la cause du beau vieillard pour s'inquiéter du sort de sa propre famille. Elle proposa même timidement quelques mesures de sûreté ; mais Farina, de ce ton grossier et méprisant que prennent les hommes non civilisés en parlant au sexe le plus faible, lui imposa silence en disant :

« Mêlez-vous de faire cuire votre manioc, de filer et de tisser votre coton, et laissez-nous le soin du reste. »

Farina prit ensuite la précaution de faire barricader

l'entrée du village, et d'armer ses serviteurs, afin de se tenir prêt à repousser l'invasion dont il se croyait menacé. Cet effroi subit venait du récit exagéré d'un esclave, qui, ayant entrevu de loin Alonzo et le religieux avec leurs chevaux et le mulet porteur du bagage, s'imagina qu'ils étaient un grand nombre de cavaliers, venus exprès pour détruire la colonie, que don Alvar était leur espion, et qu'ils les attaqueraient au retour des ténèbres. Le nègre, dont la conscience n'était pas tranquille, crut aisément ce faux rapport. Il se persuada que leur retraite était enfin découverte, et qu'on venait les saisir comme des esclaves fugitifs qui avaient volé leurs maîtres; mais en même temps il était bien déterminé à se défendre, et regardait don Alvar comme un otage précieux à conserver.

Alcazar, au retour de son expédition contre le Giboïa, fut à la fois surpris et alarmé de trouver leur village sur le pied de guerre. Sans s'arrêter au récit peu croyable que lui firent les serviteurs plus ou moins effrayés, il interrogea son associé, et écouta fort attentivement ses explications.

« Quelles poursuites avons-nous à craindre ? lui demanda-t-il ensuite. Le roi a bien d'autres affaires que d'envoyer ses soldats après deux habitants du désert, dont personne ne soupçonne l'existence. Il est vrai que nous sommes des esclaves fugitifs; mais nos anciens maîtres se souviennent-ils seulement de nous ?

— Ce n'est pas comme esclave que je crains d'être inquiété, reprit Farina, c'est comme larron, car je dois vous avouer qu'en recouvrant ma liberté, je courais risque de mourir de faim, si je n'eusse mis la main sur

un sac plein d'or qui appartenait à mon maître. J'y joignis même quelques diamants aussi brillants que des étoiles. Or, ceux qui possèdent de telles choses sont toujours disposés à faire valoir leurs droits, et notre retraite une fois connue, je ne me trouve plus en sûreté. »

Quelque vicieux que soit l'homme, il ne découvre pas volontiers ses turpitudes, et sans la crainte qui s'était emparée de lui, le nègre aurait continué de garder son honteux secret. Yago, dont la conscience était chargée du même crime, ne laissa point échapper le sien, mais il ne put s'empêcher de rougir et de baisser les yeux. Supérieur à Farina par son éducation et l'élévation naturelle de son caractère, il déplorait depuis longtemps la faute qu'il avait commise et ne cessait de songer au moyen de restituer à don Alvar la somme qu'il lui avait prise, sans compromettre sa liberté et l'existence de sa petite colonie. Il dit à Farina :

— Interrogeons le vieil étranger que j'ai laissé dans ma maison. Il ignore sans doute les rapports qui vous ont été faits ?

— Quoi ! s'écria le nègre, ne comprenez-vous pas qu'il est venu ici comme un espion et pouvais-je le laisser libre ? Il est solidement lié dans un endroit, où ses yeux ne peuvent apprécier le fort et le faible de la colonie.

— Vous avez fort mal fait, repartit vivement le mulâtre, et cette violence ne peut qu'aggraver notre position, si le danger est réel. D'ailleurs j'ai seul le droit de disposer de mes hôtes, et je vous déclare que toucher à sa personne, c'est se mettre au rang de mes ennemis. »

La vive intelligence d'Alcazar, son excellente administration qui faisait prospérer la colonie, dont il était

l'âme, lui donnaient sur son ignorant associé une influence extraordinaire. Quelque contrarié que fût le nègre, en voyant Alcazar aller dégager le vieillard de ses liens, il ne s'y opposa pas, et se contenta de murmurer entre ses dents les mots de tolérance imprudente. Yago revint avec le prisonnier, dont il n'avait voulu écouter ni les plaintes ni les justifications hors de la présence de son associé. Ils s'assirent tous les trois sous un palmier qui ombrageait le milieu de la cour, et là don Rodrigue, prenant le premier la parole, se plaignit avec un peu de hauteur du traitement qu'il avait essuyé.

« Vous étiez les maîtres de me refuser l'entrée de votre habitation, continua-t-il; mais, après m'y avoir reçu, vous m'y deviez paix et sécurité. Les sauvages eux-mêmes respectent les lois de l'hospitalité.

— Un espion n'est pas un hôte, dit brusquement Farina.

— Me prenez-vous donc pour tel? demanda le Portugais, encore plus offensé.

— Que voulez-vous que nous pensions d'un voyageur qui se présente seul ici, tandis que ses compagnons, armés et nombreux, se tiennent cachés dans nos bois? répliqua le nègre.

— Quelle folie est cela! repartit don Alvar, ces compagnons nombreux et armés se réduisent à deux personnes, dont l'une est un pauvre vieux moine, et l'autre un jeune officier de mes amis, qui se sont joints à moi pour chercher mes filles. J'allais vous demander pour eux un asile, lorsque vous êtes parti subitement pour délivrer un bœuf en péril. »

Alcazar, se tournant vers son associé, lui dit :

« Vous vous alarmiez à tort , et le récit qu'on vous a fait ne méritait aucune créance.

— Peut-être il ment, reprit le nègre obstiné en désignant don Alvar.

— Si un homme de mon rang osait me faire cette insulte, je saurais l'en faire repentir, répondit fièrement l'intrépide vieillard. »

La querelle menaçait de devenir sérieuse, lorsque la prudence du mulâtre intervint à propos. D'un geste il réprima l'insolence de son associé, et, s'adressant ensuite à don Rodriguez :

« Si loin de la société des hommes civilisés, lui dit-il, ne soyez pas surpris de la rudesse de notre langage. Nous avons plus de relations avec les naturels de ce pays qu'avec la noblesse portugaise, et nos expressions doivent s'en ressentir. Quant aux soupçons dont vous avez été l'objet, ils sont pardonnables à des hommes isolés, sur la prévoyance desquels repose la sûreté de deux familles; mais pour vous prouver qu'ils sont entièrement détruits, et afin de rassurer tout à fait mon compagnon, je désire me présenter à vos amis, et leur montrer moi-même le chemin de mon habitation. »

Farina, alarmé de ce projet, le tira à l'écart pour le détourner de ce qu'il regardait comme une imprudence, lui remontrant que sa perte entraînerait celle de toute la colonie. Yago lui fit voir son fusil.

« Avec cela, dit-il, un homme de cœur n'est pas facile à terrasser. Tenez-vous prêt à me soutenir au premier coup que vous entendrez. »

A peine le mulâtre et don Alvar furent-ils assez loin du village pour n'être vus ni entendus de personne, que

le premier s'arrêta tout à coup, et regardant fixement le Portugais :

« Seigneur don Rodriguez, lui dit-il, me reconnaissez-vous ? »

A cette question inattendue, don Alvar baissa les yeux et demeura interdit, ne voulant ni trahir la vérité, ni humilier un homme à la merci duquel il se trouvait si complètement. Yago continua :

« Vous m'avez reconnu, votre embarras me le confirme, et de mon côté, comment aurais-je pu oublier vos traits vénérables ? Je suis profondément touché de l'indulgence avec laquelle vous agissez à mon égard, en feignant de ne voir en moi qu'un inconnu. Vous m'avez épargné la confusion de rougir de mes fautes en présence de ma famille, de mon associé et de mes serviteurs, et vous me laissez jouir de leur confiance et de leur estime, qui tout usurpées qu'elles sont, font la sécurité de ma vie. Ce nouveau témoignage de votre bonté achève de me rendre le plus criminel des hommes.

— Yago, dit don Alvar en lui tendant la main, je reconnais à ce langage, que vous possédez toujours les heureuses qualités qui me rendaient autrefois votre jeunesse si chère. Oublions tout souvenir pénible, je ne veux voir en vous qu'un colon généreux, disposé à venir en aide à un malheureux père.

— Ah ! mon maître ! s'écria le mulâtre attendri, est-ce en m'accablant de toute la grandeur de votre âme, que vous espérez me délivrer de mes remords ? Moi, oublier le passé ! jamais ! Depuis qu'égaré par le désir de l'indépendance, par la crainte de la misère, j'ai si cruellement offensé mon bienfaiteur...

— Tout est pardonné, Yago, pourquoi rappeler ces pensées humiliantes ?

— Il est des fautes, señor, que l'homme, qu'elles n'ont pas entièrement perverti, ne se pardonne jamais à lui-même. Mes remords, toujours vivants, se dressent toutes les nuits contre moi. Peut-être est-ce à la persévérance et à la sincérité de mon repentir, que je dois la faveur inespérée de vous revoir encore une fois sur la terre. Dieu, touché de mes regrets, m'a permis de vous les exprimer. »

En parlant ainsi, Yago versait des larmes amères. Don Rodriguez lui dit, pour le consoler, que la Providence elle-même semblait avoir tout dirigé pour le mieux, puisqu'elle le lui faisait retrouver dans un lieu et dans des circonstances où son secours pouvait le tirer d'une grande détresse.

« En m'aidant à retrouver ma famille, poursuivit-il, vous me rendrez un service qui effacera mille fois les torts que vous vous reprochez.

— Sénor, repartit vivement le coupable, je suis prêt à suivre vos ordres. Disposez de moi, de ma famille, de mes biens, comme de choses qui vous appartiennent. Vous avez perdu vos possessions, je vous supplie d'accepter les miennes ; vos esclaves se sont enfuis, moi et mes enfants nous les remplacerons.

— Non, mon cher Yago, de tels sacrifices ne sont pas nécessaires ; ce que j'ai sauvé du naufrage suffit pour nous faire vivre dans l'aisance, et si mes enfants me sont rendus, mon sort sera bien meilleur que celui d'un grand nombre de Portugais émigrés comme moi. »

Il lui expliqua dans le plus grand détail tout ce qui

lui était arrivé par suite de la guerre : la ruine de ses sucreries, les précautions qu'il avait prises de mettre en sûreté ses capitaux, la disparition de son fils et l'enlèvement de ses filles. Alcazar l'assura que personne n'était mieux en état que lui de négocier cette dernière affaire avec les Tapuyas, leur petite colonie étant en relations commerciales avec des tribus assez éloignées. Elles échangeaient ensemble du bétail, des plumes d'oiseaux, de la poudre d'or, contre des peignes, des colliers de verre, des couteaux, des ciseaux et diverses bagatelles fabriquées en Europe, que les colons faisaient acheter dans les villes, par ceux de leurs esclaves qu'ils chargeaient d'y aller vendre des cuirs. Les encouragements que lui donnait Yago, le zèle qu'il montrait, et son vif désir de réparer ses anciens torts, relevèrent un peu l'espérance de ce malheureux père.

« Dieu prend pitié de mes infortunes, dit-il, puisqu'il me fait trouver un ami où je ne devais m'attendre qu'à rencontrer des adversaires. Cependant une chose m'inquiète encore : un personnage, moins bien intentionné que vous à mon égard, partage ici votre autorité. Peut-être s'opposera-t-il à nos desseins. Dois-je exposer à sa malveillance les deux amis qui m'accompagnent ?

— Ne craignez rien de lui, sénor, ni pour vous, ni pour eux. Farina est un homme dur et grossier, mais il m'est dévoué, je possède toute sa confiance, il entrera aisément dans tous mes projets et mes sentiments, aussitôt qu'il apprendra que vous m'êtes cher. »

Leur entretien continua jusque près du lieu où Alonzo et le moine se tenaient cachés, attendant impatiemment leur ami. Il alla d'abord les trouver seul, pour les préve-

nir de ce qui se passait et leur recommander la discrétion au sujet du mulâtre, qu'ils ne devaient pas reconnaître pour un esclave fugitif. Cela leur était d'autant plus facile, que le père Gonsalvo, le seul qui l'eût vu autrefois, l'avait quitté lorsqu'à peine Yago entrait dans son adolescence. La présence du dominicain lui causa cependant quelque trouble, mais le moine joua si bien son rôle, que l'esclave finit par se persuader qu'il ne le reconnaissait pas.

Farina fut obligé de convenir qu'il s'était alarmé mal à propos, et que ces voyageurs étaient des personnages inoffensifs, plus occupés de leurs propres intérêts que de chercher à leur nuire. Ainsi qu'Alcazar l'avait prévu, il fit même quelques efforts pour les bien recevoir, dès qu'il s'aperçut que cela plaisait à son associé : car Farina était intérieurement ennemi des blancs auxquels son cœur vindicatif ne pouvait pardonner un dur esclavage. Yago qui redoutait cette haine pour la sûreté de ses hôtes, employa adroitement un moyen pour l'intéresser personnellement à la réussite de leur entreprise.

« Cette famille, lui dit-il, est en crédit auprès du vice-roi qui gouverne le Brésil, et la prudence nous engage à lui laisser un bon souvenir de notre hospitalité : car nous avons beau nous être réfugiés ici en dehors de la civilisation, elle finira tôt ou tard par nous atteindre, et à coup sûr nos enfants ne lui échapperont pas.

— Ils iront s'établir plus loin encore, répondit le nègre.

— A la bonne heure ; mais s'ils se sentaient du goût pour la vie civilisée, pourquoi ne pas leur ménager les moyens de rester en sûreté parmi ceux qui en jouissent ? Un service important rendu à une génération est souvent

reconnu par celle qui lui succède. Les descendants de don Alvar Rodriguez seront peut-être un jour les protecteurs de nos petits-enfants; et quant à nous, le moins que nous puissions espérer de sa reconnaissance, c'est un présent considérable.

— Que peut faire pour nous un seigneur ruiné que mettent en fuite les Hollandais?

— Il ne faut pas prendre à la lettre les plaintes des riches; cela signifie seulement que le fleuve d'or qui coulait dans sa maison est un peu diminué. N'avez-vous pas remarqué avec quel orgueil il a repoussé votre supposition, qu'il ne parlait de ses pertes que pour être secouru? Soyez sûr qu'il possède encore de quoi nous rendre riches. »

Ces insinuations produisirent sur son cupide associé l'effet qu'Alcazar s'en était promis, et dès ce moment il n'eut plus à craindre son opposition, relativement aux mesures qu'il jugea nécessaire de prendre pour traiter avec les Tapuyas de la rançon des dames portugaises et du petit enfant.

Ces colons du désert avaient à leur service des naturels de diverses tribus, que leur passion pour l'eau-de-vie et le tabac, parfois aussi la disette des vivres, décidaient à s'engager pour un temps. Des enfants orphelins, tristes restes de quelque peuplade exterminée par la guerre, leur avaient été vendus par les chefs victorieux pour devenir leurs esclaves, ce qui rendait la colonie assez populeuse pour se défendre avantageusement en cas d'agression.

Alcazar rassembla ses Indiens et leur expliqua les motifs qui avaient amené chez lui les trois étrangers, ajoutant qu'il les chargeait de découvrir dans quelle tribu des Ta-

puyas Mocap retenait les femmes blanches, afin que leur père pût aller les rejoindre et traiter avec le chef de leur rançon. Les Indiens aiment naturellement les voyages ; tout changement de lieu est pour eux un plaisir. Ils montrèrent tous le même empressement. Comme la colonie ne pouvait rester seule, Yago choisit six des serviteurs les plus intelligents pour les envoyer à la découverte. Ces six hommes chaussèrent aussitôt le mocassin, mirent sur leurs épaules un petit sac de peau de chèvre, où se trouvaient pour leur nourriture des gâteaux de farine de manioc et une gourde pleine d'eau de vie.

Alonzo de Sylva, les voyant prêts à partir, conçut la pensée de se joindre à eux, dans l'espoir que ses encouragements augmenteraient leur zèle, faciliteraient la négociation avec le chef tapuyas, et hâteraient la délivrance des captives. Don Alvar fut tenté de suivre cet exemple ; mais il n'était plus jeune, il venait de supporter de grandes fatigues à la suite desquelles il avait ressenti quelques accès de fièvre. La crainte d'entraver l'activité de ses compagnons, en s'exposant à tomber malade en chemin, le fit céder aux représentations de ses amis. Le père Gonsalvo, vieux aussi, mais plus robuste que don Rodriguez, désirait secrètement être du voyage ; il n'osait, toutefois, abandonner son vieil ami seul à la merci de deux hommes dont les antécédents lui inspiraient peu de confiance. Don Alvar, lui-même, le conjura de partir, jugeant que son expérience et la connaissance qu'il avait du principal idiome des naturels, le rendraient, pour Alonzo, un précieux compagnon de voyage.

CHAPITRE XXIV.

L'Enlèvement.

Pendant qu'on s'occupait ainsi de leur délivrance, Elvire et Hélène étaient en proie aux humiliations et à la crainte des violences auxquelles pouvait se porter un sauvage tout-puissant. Mocap, touchée un moment de leur détresse et des prières de dona Elvire, qui la conjurait de protéger l'innocence de sa sœur, avait paru d'abord assez disposée à repousser les prétentions du chef, dont elle était secrètement peu satisfaite; mais Couarassi qui la connaissait et redoutait son caractère porté à la vengeance, s'apercevant peut-être de son mécontentement, changea de conduite, et fit tous ses efforts pour la mettre dans ses intérêts. Il redoubla à son égard de prévenances et de distinctions, jusqu'à ne l'appeler que sa mère, la plaçant ainsi au-dessus des autres femmes, non-seulement de sa propre tribu, mais de celle des Tapuyas. Ces flatteries ne demeurèrent pas sans effet sur un esprit naturellement vain et avide d'honneurs, comme était celui de Mocap. Yassi-Miri devina son changement et lui en fit quelques reproches; son cœur sensible et affectueux la rendait moins accessible à la séduction, et lorsqu'elle vit que ses efforts pour détacher Mocap des intérêts du chef devenaient inutiles, elle en avertit dona Elvire. La jeune dame, de plus en plus alarmée, se décida à faire expliquer Mocap, à lui demander ouvertement le parti qu'elle avait résolu de suivre.

« Je m'aperçois, continua-t-elle, qu'au lieu de se rebuter de nos refus, Couarassi multiplie ses visites et redouble ses présents. Ma sœur fuit sa présence avec un soin extrême, il ne s'en offense point : quel est donc son projet ?

Mocap ne répondit point.

« Vous parliez, il y a quelques jours, d'avoir recours à la fuite, poursuivit dona Elvire, et quoique ce projet offre de grandes difficultés, nous sommes prêtes à partir dès que vous le voudrez.

— A quoi cela vous servira-t-il ? répliqua Mocap : en quelque lieu que nous allions, Couarassi saura bien retrouver nos traces. D'ailleurs la veuve du chef de mon peuple n'a plus autant d'agilité et de force qu'autrefois. Ses pieds sont fatigués de la longue route qu'ils ont faite, et quoique les vôtres dussent avoir la légèreté de la jeunesse, les pierres des chemins les ont promptement meurtris.

— Que nos souffrances ne vous arrêtent pas, Mocap ; l'impatience d'échapper aux poursuites de Couarassi nous donnera le courage de les vaincre.

— Oh ! sans doute, vous méprisez tellement notre peuple que vous choisiriez la mort plutôt que de devenir les épouses du plus grand chef.

— Oui assurément, mais ce ne serait point par mépris comme vous dites, ce serait par respect pour notre croyance, qui interdit de pareilles unions. Vous ne l'ignorez pas, vous qui avez vécu parmi les chrétiens. Un mari ne peut avoir qu'une femme, et une femme qu'un mari. Ma sœur oserait-elle invoquer son Dieu pour un époux qui ne le prie jamais, qui ne le connaît même pas ?

— Elle lui apprendra à le connaître. Couarassi ne peut-il devenir chrétien et recevoir le baptême comme beaucoup d'autres que vos missionnaires ont convertis ?

— Qu'il en appelle donc et se fasse instruire avant de songer à prendre une femme chrétienne, et d'abord qu'il renonce à son sérail, qui est un scandale à nos yeux. Deux époux doivent vivre fidèlement ensemble, sans partage, jusqu'à la mort. »

Elvire crut avoir trouvé le moyen de dégoûter le chef, en mettant à l'accomplissement de ses vœux des conditions si opposées à ses mœurs. Elle fut bien mortifiée de voir que Mocap, loin d'en paraître révoltée, répondit simplement :

« Je dirai au chef qu'il se fasse chrétien pour épouser ma jeune captive. Il l'aime assez pour y consentir.

— Ce n'est pas tout encore, reprit Elvire alarmée. Je vous ai dit que don Rodriguez a fiancé sa fille à un jeune Portugais à qui elle a promis sa foi. Hélène ne peut, en conscience, devenir la femme de Couarassi, que son père et son fiancé n'y consentent.

— Et avez-vous espéré que le chef des Tapuyas abandonne sa tribu, pour aller demander à ses ennemis la permission de s'emparer d'une esclave qu'il emmènera dans sa cabane, dès qu'il voudra user de son pouvoir ?

— Cette action serait grande et noble, dit Elvire.

— Qu'en arriverait-il ? poursuivit Mocap avec ironie : que non-seulement l'Indien serait refusé avec mépris, mais qu'on le retiendrait dans l'esclavage comme le dernier de sa tribu, pour le punir d'avoir jeté les yeux sur une fille noble.

— N'en croyez rien, sénor Couarassi, s'écria Elvire

en apercevant le chef qui, étant survenu doucement, écoutait leur entretien debout, les bras croisés sur son sein, cherchant à comprendre le sens de ses paroles. Non, continua-t-elle en faisant tous ses efforts pour se rendre plus intelligible à ses oreilles, le chef des Tapuyas ne courrait aucun risque à se confier à la bonne foi de notre père; il n'en recevrait, au contraire, que des bénédictions pour nous avoir délivrées d'un injuste esclavage. Il s'efforcerait peut-être de vous gagner à notre divine religion, afin de vous payer de votre généreux service par une éternité de bonheur.

— Si Couarassi devenait chrétien, la jeune fille blanche l'aimerait-elle? demanda le chef, toujours préoccupé de la même idée.

— Je ne puis rien décider à cet égard, répondit dona Elvire en baissant les yeux. Il ne faut pas même espérer que ma sœur s'y engage. La coutume des filles de notre nation est de s'en remettre pour le choix de leur mari à la seule prudence de leurs parents et de n'aimer que celui qu'ils lui donnent. »

L'Indien, ne pouvant comprendre une chose si nouvelle pour lui, crut avoir mal interprété les paroles de dona Elvire, et s'adressa à Yassi-Miri pour en avoir une plus ample explication. Lorsqu'elle les lui eut répétées, le chef haussa impatiemment les épaules, disant que les usages des Portugais blessaient le sens commun, que la jeune fille devait savoir mieux que son père si un mari lui convenait ou non; que quant à lui, il n'avait pas besoin de la permission des Portugais pour cueillir un bon fruit qu'il trouvait à sa portée, et qu'une belle femme lui agréant encore davantage, il s'emparerait de l'une aussi

bien que de l'autre en dépit de tous les obstacles qu'on lui susciterait. Il se retira brusquement après cette menace, laissant Elvire dans la dernière consternation. Hélène, qui s'était cachée à son ordinaire à la venue de Couarassi, revint après son départ, et trouvant sa belle-sœur toute éplorée :

« Est-il possible, lui dit-elle, que l'obstination de cet audacieux sauvage résiste aux témoignages d'aversion qu'il reçoit de moi tous les jours ? Vous ne lui avez donc pas ouvertement déclaré que je le hais et que je mourrais mille fois plutôt que d'être sa femme ? Non, je vois que vous ne l'avez pas osé et que c'est à moi de le lui apprendre de ma propre bouche.

— Ce n'est pas la résolution qui me manque, ma sœur, je vous le proteste ; mais la prudence exige que nous ménagions cet homme. Tout sauvage qu'il est, il jouit ici d'une grande autorité et nous n'avons personne qui nous défende. Notre unique ressource est de gagner du temps, le temps peut nous amener enfin un protecteur.

— Vous vous bercez là, Elvire, d'une espérance vaine. Au milieu de la confusion qui règne dans notre malheureux pays dévasté par la guerre, comment saura-t-on seulement que nous existons encore. Il vaut mieux braver hardiment la colère de ce chef, peut-être me tuera-t-il et mettra-t-il ainsi un terme à mes chagrins.

— Serez-vous donc toujours extrême, Hélène ? Calmez-vous, ne désespérez pas ainsi de la miséricorde céleste. Dieu nous éprouve, demandons-lui de la résignation et du courage. Peut-être prépare-t-il notre délivrance par l'un de ces moyens inattendus qu'il a toujours tout prêts.

— L'indigne Mocap, après nous avoir traitreusement enlevées à notre famille, nous livre maintenant à cet odieux chef, il n'y a rien à espérer d'elle ; Yassi-Miri, soumise à ses volontés, nous plaint peut-être, mais ne trahira pas sa mère pour nous servir ; je ne vois que la mort qui puisse me soustraire au sort dont je suis menacée. Quand les bêtes féroces devraient me dévorer, je fuirai dans les bois. Pour vous, ma sœur, dont le péril n'est pas aussi pressant, restez ici, si vous pouvez supporter cette misérable vie, laissez-moi partir seule.

— Hélas ! ce n'est pas ma propre vie qui m'est chère, répartit la jeune femme en regardant son enfant ; mais je ne puis exposer mes jours sans compromettre une autre existence bien plus précieuse. Vous n'êtes pas mère, Hélène, si jamais vous le devenez, vous saurez tout ce qu'on est capable d'endurer pour l'amour d'un fils. Mon dessein n'est pas cependant de vous sacrifier au mien ; tout ce que je vous demande, c'est quelques jours de patience, et de vous prêter à un projet que je viens de concevoir. S'il ne vous délivre pas du péril qui vous menace, il sera toujours temps d'entreprendre une fuite désespérée. »

Elle lui expliqua aussitôt ce qu'elle avait résolu de faire, et ce que le lecteur apprendra lui-même bientôt. Hélène, tout en l'approuvant, n'osait se flatter d'une parfaite réussite, mais elle ne voulut point désoler son affectueuse belle-sœur, en lui montrant son propre découragement, et elle lui promit d'attendre le résultat de cette nouvelle épreuve.

Dona Elvire appela Yassi-Miri et la chargea de rapporter au chef qu'ayant pressé Hélène de s'expliquer sans

feinte à son sujet, la jeune fille ne lui paraissait pas insensible à l'honneur de devenir l'épouse d'un grand chef ; mais que son Dieu ne lui permettait pas de s'unir à un homme déjà marié à plusieurs femmes, que si elle avait la hardiesse de lui désobéir, ce Dieu tout-puissant ne manquerait pas de la punir en lui envoyant la mort, et que peut-être sa vengeance ne s'arrêterait qu'après l'entière destruction de la nation des Tapuyas et de son chef.

Etonnée des sentiments qu'on prêtait à la fière Hélène, Yassi-Miri, l'oreille attentive, les yeux fixés sur ceux de dona Elvire, cherchait à deviner sa véritable intention ; mais la jeune dame garda religieusement son secret.

Yassi-Miri trouva Couarassi agité par des sentiments contraires : tantôt, ne consultant que son despotisme sauvage, il voulait forcer Hélène à lui obéir, et tantôt il reculait devant la crainte de se rendre odieux. Le message de la jeune Tupinambas ne fit qu'augmenter les perplexités du chef. La pluralité des femmes étant un des privilèges du souverain de ce pays, une marque de sa puissance, il ne pouvait y renoncer sans déchoir de sa grandeur aux yeux de son peuple, violer un usage ancien et général, et surtout offenser ses femmes et leurs familles. Dona Elvire, instruite de ces nombreux inconvénients, avait espéré que Couarassi, rebuté par eux, finirait par renoncer à une idée dont l'exécution devait lui paraître si difficile et qui lui occasionnait déjà tant de contrariétés ; mais ses prévisions la trompèrent : plus les obstacles se multipliaient autour de lui, plus la volonté du chef devenait tenace ; dans son orgueil il résolut de prouver à ces étrangères qu'il ne dépendait point du caprice de ses sujets, qu'il était le maître et n'avait rien

à redouter de personne. Cependant, au fond du cœur, il ne se dissimulait pas que son autorité courait quelque danger; aussi s'efforça-t-il de présenter les choses de manière à satisfaire ses conseillers.

Son conseil, composé des devins, des guerriers et des anciens de la tribu, fut immédiatement convoqué par ses ordres. Là, aussi adroitement qu'aurait pu s'y prendre un prince d'Europe, il essaya de prouver que l'intérêt de sa nation était d'accord avec les innovations qu'il avait projetées; qu'elle tirerait de grands avantages de son mariage avec une chrétienne, une Portugaise; que lui-même, en devenant chrétien et en se conformant aux lois de cette croyance, il se ferait l'allié des souverains de l'Europe qui élèveraient les Tapuyas au-dessus de tous les autres peuples du pays. Ce discours, si étrange dans la bouche d'un homme qui avait toujours manifesté jusque-là une si grande aversion pour les Portugais, mécontenta tout le monde et ne trompa personne. Les devins lui prédirent que, bien loin d'augmenter sa puissance, cette union en causerait la ruine. Les vieillards lui rappelèrent gravement l'ancienneté de la polygamie parmi leurs chefs, dont c'était le plus glorieux privilège; que plusieurs de ses femmes lui ayant déjà donné des enfants, se résigneraient difficilement à céder leur place à une étrangère. Les guerriers, alliés pour la plupart à celles qu'on menaçait de répudier, dissimulaient avec peine leur indignation. Ils dirent qu'ils n'avaient besoin du secours de personne pour se maintenir dans le premier rang parmi les nations du Brésil; que leurs ancêtres n'avaient jamais permis aux Portugais l'accès de leurs vallées, et que la trahison toute récente de Cohello ap-

prenait à leurs descendants à ne point se départir de leur exemple. Le chef et les membres du conseil se séparèrent fort mécontents les uns des autres, sans avoir rien décidé, mais disposés à se résister réciproquement par force ou par adresse. Les deux Portugaises, instruites par Yassi-Miri du mauvais effet qu'avaient produit les ouvertures du chef, se persuadèrent qu'il ne compromettrait pas son autorité pour satisfaire sa passion, et que pour tranquilliser les Tapuyas, il finirait même par renvoyer les deux captives à leur famille. Ce dénouement, qui aurait comblé leurs désirs, n'était point celui que préparait la Providence.

Trois jours après la réunion du conseil, Hélène mit dans une corbeille une pièce de coton qu'elle avait tissée et teinte elle-même de diverses couleurs, à la mode du pays, et alla la plonger à plusieurs reprises dans une source, dont l'eau avait la propriété de raviver les couleurs. Cette source, peu éloignée du village, coulait dans une gorge profonde, entre deux montagnes si couvertes de bois et de rochers qu'on pouvait s'y croire dans un désert. Hélène avait à peine eu le temps de déployer l'étoffe qu'elle voulait y faire tremper, qu'un bruit léger lui fit détourner la tête. Elle vit une femme tapuyas se diriger vers elle avec précaution, une seconde la suivit de près, puis une troisième; elle en compta six, arrivant toutes par le même chemin, qui, dès qu'elles se trouvèrent réunies, l'entourèrent d'un air menaçant. La jeune Portugaise essaya de fuir en appelant sa sœur à son secours; mais, au premier cri qu'elle fit entendre, ces femmes lui jetèrent une pagne sur la tête et l'emportèrent précipitamment au fond des bois, comme une

louve se saisit d'un agneau qu'elle a surpris loin de sa mère.

Au bout d'un certain temps, ces femmes, qui s'étaient chargées tour à tour de ce fardeau, s'arrêtèrent pour reprendre haleine, et découvrirent le visage de leur victime, que la frayeur et le manque d'air avaient fait évanouir. La croyant morte, elles se livrèrent à une joie sauvage, car ces femmes étaient les épouses de Couarassi, qui, ayant appris qu'il songeait à les répudier pour épouser Héléna, avaient résolu de sacrifier à leur jalousie cette innocente jeune fille.

Ranimée par la fraîcheur d'une ondée qui traversait ses légers vêtements, Héléna ouvrit les yeux et regarda avec stupeur les furies dont elle était entourée. Toutes à la fois l'accablèrent d'injures et de menaces, lui crachant à la figure, lui arrachant les cheveux, et ne faisant que rire de ses prières et de ses larmes. Le nom de Couarassi, mêlé à leurs imprécations, fit soupçonner à la jeune infortunée la cause d'un traitement si barbare. Elle essaya inutilement de leur faire comprendre sa véritable situation, et combien elle était éloignée de se prévaloir du choix de leur chef; elle avait dédaigné de s'instruire de leur idiome à l'exemple de dona Elvire, et ne put réussir à s'en faire entendre dans un moment où sa vie cependant en dépendait.

Les femmes tapuyas cessèrent enfin de la maltraiter pour former entre elles une sorte de délibération. Héléna, attentive à tous leurs mouvements, crut remarquer que, d'accord pour la perdre, ses ennemies ne différaient que sur le genre de son supplice. L'une proposait de la pendre à un arbre, l'autre de la lapider, une troisième

de la précipiter du haut d'un rocher voisin. Toutes appréhendaient la colère du chef. Tout à coup l'une montra une rivière qu'on entrevoyait de loin à travers les arbres et prononça le nom de yacu-mama qui fut aussitôt répété avec acclamation par toutes ces femmes. On appelle ainsi un énorme serpent amphibie, si redouté des Brésiliens, qu'ils croient que sa seule haleine est capable de causer la mort de quiconque la respire. Il fut unanimement décidé qu'Hélène deviendrait la proie du monstre. Ses persécutrices l'entraînèrent vers le fleuve, dont les rives souvent noyées formaient de vastes marais fréquentés par des reptiles. Persuadée qu'on la conduisait à la mort, l'infortunée voulait prier le seul protecteur qui pût encore le secourir, mais déjà la terreur avait mis le désordre dans son esprit; bientôt elle perdit le souvenir de sa situation et ne sut plus que répéter avec le rire de l'idiotisme le nom de yacu-mama qu'elle entendait sortir de toutes les bouches.

La malheureuse enfant se laissa paisiblement attacher à un arbre si voisin de la rivière que toutes ses branches inférieures y plongeaient. Les femmes de Couarassi s'enfuirent ensuite précipitamment, abandonnant sans pitié leur victime à l'affreuse alternative de mourir de faim ou d'être déchirée par la dent venimeuse des reptiles.

CHAPITRE XXV.

La colère du chef.

L'absence de la malheureuse fille de don Rodriguez ne tarda pas à inquiéter dona Elvire, redoutant toujours quelque entreprise de la part d'un prince sauvage, qui voyait ses vœux rebutés. Sachant qu'elle était allée à la fontaine, et que l'heure de son retour était passée depuis longtemps, Elvire sortit avec Yassi-Miri pour la chercher. L'étoffe de coton et la corbeille furent les objets qui frappèrent d'abord leurs regards, mais ils étaient tellement souillés par la fange humide et dans un tel désordre que la jeune dame, pâle et tremblante, s'écria en joignant les mains avec désespoir :

« Ma sœur a été dévorée par une bête féroce ! »

Yassi-Miri, qui examinait plus minutieusement les choses, lui fit bientôt remarquer sur le sol les empreintes de plusieurs pieds nus, et parmi eux celle des pieds d'Hélène facile à distinguer des autres à cause de l'espèce de sandales qu'elle portait. Elvire s'en étant assurée par ses propres yeux, et remarquant que les pas d'Hélène ne se retrouvaient nulle part au delà, quoique les autres fussent toujours visibles, en conclut que sa sœur avait été enlevée. Mais par qui ? Couarassi devenait naturellement l'objet de ses soupçons. S'il n'était pas lui-même l'auteur de cette coupable action, au moins l'avait-il ordonnée, et dans cette conviction dona Elvire voulait aller jusque dans la cabane du chef pour en arracher celle qu'elle re-

gardait de son devoir de protéger autant qu'elle le pouvait. Yassi-Miri lui fit observer que les pieds des ravisseurs se dirigeaient tous du côté opposé au village; elles purent les suivre quelque temps sur la terre amollie par la pluie, jusqu'à ce que cette terre disparaissant sous l'herbe, tout vestige de pas cessa de se montrer. Le soleil ne brillait plus, il faisait presque nuit, une plus longue perquisition devenant inutile et dangereuse, dona Elvire se laissa ramener auprès de son fils; mais auparavant elle appela trois fois Hélène d'une voix lamentable.

Le sommeil n'approcha point de sa couche de toute la nuit, durant laquelle elle se releva vingt fois, croyant entendre la voix ou les pas de cette sœur infortunée. Toujours persuadée que Couarassi était le coupable, elle n'avait pu s'adresser à lui, parce qu'elle apprit qu'il était parti pour une chasse qui durerait plusieurs jours. Cela ne dissipa point les soupçons d'Elvire, qui pensa que le chef espérait peut-être triompher plus promptement de la résistance d'Hélène en la séparant de sa sœur, et qu'il l'avait fait conduire dans un autre village. En formant ces diverses conjectures, la dame portugaise priait et versait beaucoup de larmes; mais quel eût été son désespoir si elle eût pu se douter qu'Hélène, durant cette nuit terrible, était seule, liée à un arbre, dans l'attente du plus affreux supplice?

Mocap refusa de croire que ce prétendu enlèvement fût l'ouvrage de Couarassi, dont le caractère n'était nullement enclin à la violence; elle supposa plutôt que la jeune Portugaise, fière et irritable, avait pris le parti de s'enfuir seule comme elle les en avait menacées plus d'une fois. Lorsque Yassi-Miri lui objecta les pas nombreux

qu'elle avait reconnus sur le sol, Mocap lui répondit avec le sourire de l'incrédulité :

« Quand la femelle du crocodile a pondu, elle ne se roule pas seulement sur le sable qui recouvre ses œufs, elle se roule de même en vingt endroits différents, pour dérouter les ennemis de sa couvée. La jeune fille de don Rodriguez, aussi rusée que le crocodile, aura fait elle-même ces empreintes pour empêcher qu'on ne la suive.

— S'il en est ainsi, et qu'elle soit cachée dans la forêt, sa sœur peut donc espérer de la revoir ?

— Je ne sais trop, répartit Mocap, la forêt n'est pas sûre la nuit, et quant à fuir les dangers, cette fille est d'une race fière et orgueilleuse, toujours prête à les affronter. Peu m'importe, au reste, qu'elle vive ou qu'elle meure, ce qui m'inquiète, c'est la colère du chef. Je crains qu'il ne me rende responsable d'un événement si contraire à ses desseins.

— N'avais-je pas raison de dire qu'il valait mieux renoncer à votre projet de vengeance contre cette famille, et nous contenter de nous tirer tous les trois ensemble de l'esclavage ? Nous ne serions pas privées maintenant, vous d'un fils, et moi d'un mari, ni exposées aux violences du chef des Tapuyas. Ma mère, le messager des âmes vous a donné un mauvais conseil.

— Ne me parle pas ainsi, poursuivit Mocap ; tes paroles sont celles d'une enfant ignorante. Ce que j'ai fait est très bien fait. Ma vengeance était juste, il fallait rendre à l'étranger le mal pour le mal, je ne puis m'en repentir. Cachons aux Tapuyas ce qui vient d'arriver, au moins jusqu'au retour de Couarassi ; nous prendrons plus tard conseil des circonstances. »

Mocap, dès qu'il fit jour, voulut se rendre à la fontaine, et observer elle-même l'état des lieux ainsi que les empreintes restées sur le sol, mais elles trouva que la pluie les avait presque complètement effacées. Alors elle dit à Elvire qui venait de la rejoindre :

« Allons consulter Paranopuza.

— Cet homme sait-il quelque chose de ma sœur? demanda vivement Elvire.

— Il sait tout, répondit Mocap avec emphase; c'est le plus habile devin de cette tribu. Mais je ne puis me présenter devant lui sans avoir quelque chose à lui offrir. Je vais faire cuire un gâteau de maïs.

— Laissez là de vaines superstitions, repartit dona Elvire. Dieu est le seul qu'on doive consulter, parce que seul il lit dans les secrets de l'avenir. Il est vrai qu'il l'a quelquefois révélé à ses prophètes, mais on ne peut croire sans impiété qu'il accorde le même privilège à des créatures qui ne le connaissent ni ne le servent.

— Eh! pourquoi celui qui découvre le gibier dans une forêt à plusieurs journées de distance ne pourrait-il pas nous apprendre ce que la jeune fille est devenue?

— Il en impose par ses fourberies, vous dis-je, et je n'offenserai pas le Dieu que j'adore en demandant à un misérable imposteur des secours et des consolations que le Seigneur peut seul accorder à mes prières. »

De retour dans sa cabane, Mocap se mit à pétrir de la farine et à cuire un gâteau, auquel elle joignit un rayon de miel. Elle arrangea ce présent dans un vase neuf, qui n'avait pas encore servi, et le porta au devin, dont la hutte solitaire n'était pas éloignée de la source où Hélène avait été saisie par les femmes de Couarassi.

Ce Paye, comme le disait Mocap, jouissait parmi les Tapuyas d'une grande célébrité, qu'il devait sans doute à son adresse et à la réussite de quelques prédictions hasardées avec bonheur. On le redoutait plus encore qu'on ne le révérait à cause de son caractère violent et farouche. Nous avons vu précédemment un jeune Indien épouvanté de ses menaces mourir de découragement et d'effroi.

Ce ne fut pas sans crainte que la fière Mocap se présenta à la porte de ce personnage important. Cette porte se trouvait légèrement entre-bâillée, et cependant elle n'osa point en franchir le seuil avant d'en avoir obtenu la permission. Personne ne répondant à sa voix timide, Mocap se hasarda à jeter dans l'intérieur un coup d'œil furtif, qui lui apprit que le devin était absent. Elle se garda bien toutefois de pénétrer seule dans une demeure qu'elle supposait pleine de démons invisibles, et attendit patiemment en dehors le retour de Paranopuza. Au bout d'une heure elle l'aperçut enfin gravissant péniblement la montagne. Il s'arrêta un moment pour essuyer la sueur de son visage, et peut-être aussi pour se composer un maintien d'autant plus grave, qu'il remarqua qu'une femme l'attendait à sa porte. Dès qu'il fut assez près, Mocap déposa à terre son présent et lui dit d'un air respectueux :

« Si mon père a faim, voici un gâteau frais et un rayon de miel que la pauvre Tupinambas le prie d'accepter. »

Le Paye, sans daigner regarder le présent qu'on lui offrait avec tant d'humilité, se contenta de dire d'un air hautain :

« Que me veut l'esclave des Portugais? »

A ce reproche, Mocap releva la tête et répondit d'un air piqué :

« Il est vrai que des voleurs d'hommes ont épié l'heure de mon sommeil, et s'étant emparés de moi m'ont vendue pour être l'esclave des méchants Portugais ; mais mon père doit savoir aussi que je me suis vengée, et que des femmes portugaises servent Mocap à leur tour.

— Deux femmes blanches sont en effet venues avec toi chez les Tapuyas : d'où vient que je n'en vois plus qu'une seule dans ta cabane ?

— Que mon père le dise ; c'est pour qu'il me l'apprenne que je suis venue ici. »

Alors le devin, lui imposant silence, commença ses jongleries ordinaires ; il feignit d'entrer en communication avec quelque esprit invisible, prononça des paroles sans suite, accompagnées de gestes bizarres, et finit par prononcer distinctement ces phrases, tandis qu'il ouvrait démesurément les yeux, comme s'il eût vu les choses qu'il décrivait :

« Là, devant moi, est une grande rivière... Une femme étrangère fuit le long de ses bords ;... elle s'avance rapidement sans apercevoir la mère de l'eau qui la guette, cachée dans les roseaux du rivage... Mais dès que le souffle empesté de l'yacu-mama peut l'atteindre, la jeune fille se trouble, elle n'a plus la force de marcher, ses genoux tremblent, ils se heurtent l'un contre l'autre ; elle tombe... A présent, je ne vois plus qu'un bras qui s'agite et un grand serpent qui disparaît sous l'eau avec sa proie. J'ai dit.

— Je le pensais ainsi, reprit Mocap. Hélène s'est imprudemment enfuie seule de ma cabane ; elle est devenue

la pâture de la mère de l'eau ; mais Couarassi ne m'accusera-t-il pas d'avoir favorisé cette fuite ? n'ai-je rien à craindre de sa colère ?

— J'ai parlé pour le présent que j'ai reçu, répliqua le devin ; l'Esprit s'en est allé, mes yeux ne voient plus rien. »

Mocap baissa la tête et se retira pensive, émerveillée de la science de Paranopuza, sans se douter qu'il avait été le témoin secret de l'attentat des six femmes tapuyas, et de leur projet de livrer Hélène à la voracité du monstre qu'ils appelaient yacu-mama, la mère de l'eau. Ce matin-là même il s'était rendu au bord de la rivière pour s'assurer du sort d'Hélène, et ne l'ayant pas trouvée, il en conclut que le serpent l'avait entraînée au fond du fleuve. Qu'on ne s'étonne pas de sa froide cruauté à laisser périr une infortunée, sans essayer de la défendre, sans élever même la voix en sa faveur ; tous les moyens paraissent bons à quiconque ne vit et n'obtient de crédit que par l'imposture. Il n'était pas d'ailleurs de son intérêt de se brouiller avec les femmes du chef, et l'étrangeté du mariage de Couarassi avec une Portugaise ne déplaisant pas moins au Paye qu'aux autres Tapuyas, Paranopuza n'avait eu garde de s'opposer à un acte de vengeance qui en rendait l'exécution impossible.

Sans ajouter aucune foi à la prétendue science du jongleur brésilien, dona Elvire, par une de ces singularités inexplicables dont se compose l'esprit humain, attendait avec anxiété le retour de Mocap. Un affreux serrement de cœur s'empara d'elle au récit de la vision de Paranopuza ; mais la réflexion lui rendit le courage, et honteuse de s'être laissée un seul moment abattre par les paroles

de ce misérable imposteur, elle soutint qu'il était impossible que sa sœur l'eût abandonnée volontairement et livrée à une incertitude aussi cruelle. Elle en revint à ses premiers soupçons, que c'était Couarassi qui retenait sa sœur captive, et qu'il n'avait feint de partir pour la chasse que pour mieux cacher sa participation à cette violence.

Quels furent l'impatience et le désespoir de cette dame infortunée, lorsqu'il lui fallut attendre le retour du chef pour lui demander justice de cet enlèvement, quel qu'en fût l'auteur, se souciant fort peu des recommandations de Mocap, qui ne songeait qu'aux moyens de le tenir caché le plus de temps possible ! La vieille Tupinambas avait même répandu à dessein la nouvelle qu'Hélène, malade, ne se levait point de son hamac, mais cette précaution ne fit que hâter au contraire l'éclat qu'elle redoutait, car, dès son retour, Couarassi étant accouru avec empressement pour s'informer de la maladie de la jeune captive, Elvire lui découvrit tout par ses reproches mêlés de larmes.

A cette nouvelle inattendue, la consternation du chef fut si grande qu'Elvire ne put douter plus longtemps de son innocence. Dans la vive indignation qui lui succéda, il proféra les menaces les plus terribles contre ceux qui avaient osé enlever la jeune fille ou faciliter son évasion. En même temps il regardait Mocap avec des yeux étincelants de colère. Cette femme lui jura toute tremblante que, bien loin de se montrer contraire à ses désirs, elle s'était efforcée de persuader à sa jeune captive que ce serait pour elle un grand honneur de devenir la reine des Tapuyas, que c'était peut-être à cause de cela que la jeune personne fière et obstinée avait pris la fuite et s'était jetée

dans un péril qui venait de terminer ses jours, ainsi qu'elle l'avait appris de Paranopuza. A ce nom, Couarassi sortit brusquement pour se rendre à la demeure du Paye, où il entendit sans doute les mêmes révélations que Mocap, car il revint chez elle d'un air moins furieux qu'auparavant.

« Tu ne m'as point trompé, dit-il, c'est pourquoi je te laisserai vivre ; mais que mes yeux ne te voient plus, ni toi ni ceux qui habitent dans ta maison. Tant que vous resterez dans ma tribu, la consolation n'entrera pas dans mon cœur ; partez. »

Mocap, désolée de cet ordre, le conjura de le rétracter, ou de lui permettre d'attendre au moins le retour d'Ar-raïp, son fils ; mais Couarassi lui serrant le bras avec violence lui répliqua en grinçant les dents :

« Vieille misérable, oses-tu bien murmurer contre mes ordres ? Fuis, te dis-je. Si la nuit de demain te retrouve dans cette cabane, je vous y fais brûler toutes les trois, sans même épargner ce petit enfant. »

Après cette terrible menace, il les quitta brusquement. Condamnée de nouveau à l'exil, Mocap se mit à déplorer son sort.

« Maudit soit le jour, s'écria-t-elle, où une race détestée fut apportée par les vents sur le rivage de mes pères ! Avec elle sont arrivées pour nous la ruine et la désolation. Nous avons trouvé chez les Tapuyas des amis, des frères, une cabane commode, des champs pour fournir à nos besoins, et un coin de terre pour recevoir nos os ; mais la seule présence de ces Portugaises nous a fait perdre tous ces avantages. »

Absorbée dans sa douleur et ne pouvant s'occuper que

d'Hélène, dona Elvire qui avait besoin d'une grande attention pour comprendre le langage barbare des indigènes, n'avait entendu qu'imparfaitement les paroles courroucées du chef; mais les plaintes de Mocap retentirent plus distinctement à ses oreilles.

« Que vous êtes injuste ! lui dit-elle ; si le sort de ma sœur irrite ce Tapuyas, s'il vous fait des reproches à son sujet, la faute en est à vous, qui nous avez conduites ici malgré nous.

— Il s'agit bien de reproches, répliqua brusquement Mocap ; le chef des Tapuyas veut que nous quitions sur-le-champ son territoire, ne l'avez-vous pas entendu ? Et parce qu'il a plu à cette orgueilleuse de préférer la mort au premier rang parmi les femmes de cette tribu, il faut que je m'exile une seconde fois dans ma vieillesse. Où aller ? que devenir ?

— Si Arraïp était ici, continua Yassi-Miri, son bras nous protégerait contre les tigres, et il nous conduirait peut-être vers des peuplades hospitalières qui le recevraient parmi leurs guerriers, car Arraïp est jeune et fort ; mais qui voudra se charger de femmes inutiles telles que nous ?

— Écoutez-moi, ajouta dona Elvire, et recevez un conseil qui remédiera à tout et assurera à jamais le repos de vos jours. Reprenons le chemin des colonies. Si Dieu a disposé de la vie d'Hélène, j'obtiendrai de son père qu'il ne vous impute point ce malheur. Si elle se trouve en des mains trop puissantes pour que nous puissions l'en arracher, don Rodriguez viendra la réclamer lui-même.

— Moi ! reprit Mocap, me remettre volontairement au

pouvoir d'une peuple que je hais ! jamais, jamais, vous dis-je.

— Et moi, poursuivit hardiment Elvire, je ne vous accompagnerai pas dans votre fuite. Servitude pour servitude, je préfère demeurer parmi les Tapuyas. Eux au moins ne m'ont point trahie et faite prisonnière en abusant de ma bonne foi. »

A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, la vieille Tupinambas sentit son naturel féroce se réveiller ; elle saisit un couteau et allait en frapper Elvire par derrière, lorsque Yassi-Miri la désarma et s'empressa de cacher sous sa pagne le couteau fatal. Alors Mocap se mit à faire les apprêts du départ. Cette scène effrayante s'était passée en silence, à l'insu de la jeune dame, qui, sans se douter du péril qu'elle venait de courir, s'affermissait dans sa résolution d'attendre dans ce lieu ou sa perte ou sa délivrance. Elle s'applaudissait secrètement d'avoir trouvé si peu d'opposition de la part de Mocap, dont le silence lui paraissait de bon augure, et songeait que son fils était assez fort pour être sevré, quand tout à coup la rusée Mocap, profitant d'un instant favorable, s'empara de Sébastien et s'enfuit avec lui. C'était la seconde fois qu'elle avait recours à ce moyen, il lui réussit comme la première ; la mère désespérée aurait suivi jusque dans la tombe celle qui lui ravissait son enfant.

Leur marche incertaine (car Mocap n'avait point encore de but déterminé) les conduisit sur les rives de ce même fleuve où Hélène avait été abandonnée par les femmes de Couarassi. Elvire l'ignorait, mais occupée de ses douloureuses pensées, elle suivait tristement les pas de ses conductrices, la tête penchée sur sa poitrine, les

yeux fixés sur la terre, parsemée çà et là de touffes d'herbe. Quelque chose de brillant ayant attiré son attention, elle se baissa pour le ramasser, et au même instant elle jeta un cri de détresse. Elvire venait de reconnaître l'une des boucles d'oreille que portait sa belle-sœur. Elle la montra à ses compagnes.

« N'en soyez pas surprise, dit Mocap, c'est ici en effet que Paranopuza a découvert la jeune fille, et vous avez maintenant la certitude qu'elle a péri comme l'esprit invisible l'a déclaré au Paye. »

Dona Elvire était loin d'ajouter foi à la science de l'imposteur, mais elle devina presque la vérité en le supposant instruit du sort d'Hélène par quelque circonstance fortuite, et perdit dès ce moment la faible espérance qu'elle nourrissait encore de la revoir. De nouvelles larmes vinrent inonder ses yeux. Cependant, tout en déplorant cette mort cruelle et prématurée, il lui sembla qu'elle s'en consolerait plus facilement que de l'horrible nécessité de l'abandonner vivante, elle, si jeune et si pure, au milieu de ces hommes grossiers et ignorants.

CHAPITRE XXVI.

L'éclipse de soleil.

Une fête sanglante, pareille à celle qu'on a déjà essayé de décrire, se préparait encore dans la tribu tupinambas où sa destinée avait amené don Aleixo. Tout secours humain paraissant refusé aux malheureuses victimes du cannibalisme, l'époux de dona Elvire tourna toutes ses espérances vers le ciel, où il comptait retrouver ceux qu'il ne croyait plus revoir dans cette vie. Ces sublimes pensées lui inspirèrent en même temps une charitable sollicitude pour le salut de ses compagnons de misère, Arraïp et les deux faux missionnaires. Rebuté plusieurs fois par ceux-ci, dépravés et endurcis depuis longtemps, le vertueux colon ne se découragea point, et il obtint par ses prières la victoire qu'il avait désirée. Ces hommes qui n'avaient pas craint de faire servir à leurs desseins perfides et sanguinaires le plus noble des devoirs que la religion inspire à ses ministres, reconnurent humblement leur iniquité et la justice du châtement qu'ils allaient subir.

Don Aleixo, ne soupçonnant pas la trahison d'Arraïp, et ne voyant en lui qu'un serviteur dévoué, qui l'avait délivré de l'esclavage des Palmarésiens, s'intéressait d'autant plus à son sort que leur commun péril venait de son imprudente confiance dans les faux missionnaires. Il se reprochait aussi d'avoir mis trop de négligence à le faire instruire des vérités du christianisme, et travailla

avec ardeur à réparer cette grande faute, en s'occupant de sa conversion autant que cela dépendrait de lui, pendant les jours qu'ils avaient encore à vivre. Arraïp se montrait assez docile ; cependant, soit ignorance, incrédulité ou dureté de cœur, il ne lui avait point encore avoué sa complicité avec Mocap, ni témoigné de repentir à ce sujet ; mais la veille du jour terrible désigné pour leur supplice, il eut à supporter une épreuve à laquelle le néophyte indien ne put résister. Don Aleixo se prépara à lui administrer le baptême.

« Cher Arraïp, lui dit-il, tu m'as délivré de l'esclavage pour un temps bien court, je veux t'affranchir pour l'éternité de celui du démon, et te donner à Jésus-Christ, le sauveur de nos âmes. Pardonne-moi d'avoir tant tardé à te faire jouir d'un si grand bienfait. Je suis responsable de tous les péchés que tu peux avoir commis par suite de ton ignorance depuis l'instant où tu es entré dans ma maison. Pardonne-le-moi, cher frère, ainsi que les duretés dont je me suis rendu coupable à ton égard. »

En s'exprimant ainsi, ce chrétien sincère n'hésita pas à se jeter à genoux devant son esclave, dont cette sublime et touchante humilité triompha tout à coup. Deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux lorsqu'il s'écria :

« O maître ! que faites-vous ? Arraïp est un méchant traître, lui seul est cause de vos malheurs. »

Et à travers mille sanglots, il lui avoua que lui et sa femme Yassi-Miri étaient les instruments dont Mocap se servaient pour assouvir sa vengeance contre les Portugais. Qu'elle lui avait commandé de le conduire dans le

pays des Tapuyas, et que c'était pour cela qu'il l'avait tiré de la république des nègres.

Don Aleixo, stupéfait de trouver tant de duplicité et de malice dans l'âme de ce jeune homme, qu'il croyait si simple et si fidèle, en perdit quelque temps la parole. Ce qu'il apprenait des intentions hostiles de Mocap contre sa famille entière, quoiqu'il ignorât encore qu'elle les avait déjà mises à exécution, mêlait à ses derniers moments une inquiétude douloureuse, et ce ne fut pas sans un effort héroïque, impérieusement commandé par la religion, qu'il parvint à pardonner franchement à son esclave l'odieuse ingratitude de sa conduite envers lui. Il eut besoin pour cela de recourir à la prière. Le Seigneur l'entendit et l'exauça ; il lui donna la force de triompher de son juste ressentiment. Plus le maître se montrait grand, plus le repentir de l'esclave augmentait. Don Aleixo fut obligé de calmer son désespoir, et lorsqu'il fut parvenu à lui faire comprendre qu'il n'est point de péchés capables d'épuiser la miséricorde divine, il lui administra le baptême.

Le changement qui s'était opéré dans les sentiments de leurs prisonniers convertis étonnait et contrariait les Tupinambas. Quoique leur tribu eût reçu autrefois quelques notions du christianisme, beaucoup d'entre eux ne le connaissaient pas, ou l'avaient oublié, et presque tous, privés de missionnaires, étaient retournés à leurs anciennes et barbares coutumes. La plus vive jouissance que leur causaient leurs horribles fêtes consistait à mettre à l'épreuve la constance de leurs victimes, à écouter leurs bravades et leurs défis, et à tâcher de surprendre en eux quelque marque de faiblesse dont ils pussent

triompher. La noble et sérieuse résignation des chrétiens, leur refus de s'enivrer et de s'étourdir avec eux, détruisaient leurs espérances. Dans leur dépit, les Tupinambas auraient peut-être chassé ces chrétiens comme des lâches indignes de figurer dans leurs cérémonies, s'ils n'avaient compté que cette gravité les abandonnerait au dernier moment. Cette heure terrible arriva enfin. On excita les prisonniers à faire usage des pierres amoncelées à leurs pieds, pour venger leur propre mort, comme nous l'avons déjà expliqué. Les Indiens ne laissaient point échapper cette occasion de déployer leur force et leur adresse, et malgré le danger que couraient les spectateurs, ce moment leur procurait toujours beaucoup de plaisir. Arraïp, oubliant ses nouveaux devoirs, se préparait à lancer une pierre, lorsque don Aleixo prononça à haute voix ces paroles de l'apôtre saint Paul :

« Ne vous vengez pas vous-mêmes, mais laissez agir la colère de Dieu. »

L'Indien laissa retomber doucement la pierre et se croisa les bras sur la poitrine. L'instrument du supplice, orné selon l'usage de peintures et de plumes, fut apporté alors, et autour des patients commencèrent ces danses frénétiques par lesquelles les exécuteurs semblent s'exciter eux-mêmes à la cruauté. Tout à coup parut un groupe de personnages inconnus dont quelques-uns portaient le costume ecclésiastique ; l'un de ces derniers, saisi d'horreur à la vue de la scène qui se préparait, s'écria en langage tupi :

« O sainte Trinité ! que vois-je ? Est-ce là ce peuple auquel j'avais annoncé le salut et que je croyais avoir arraché à la puissance de Satan ? Hélas ! il paraissait

avoir renoncé à ses barbares coutumes ; il l'avait du moins solennellement promis, et cependant pour qui sont ces cruels apprêts, cette hache si pompeusement décorée, ces feux et ces danses inventées par l'enfer ? Qu'attendent ces captifs étroitement garrottés ? Le Seigneur n'a-t-il plus d'autel ici, et n'y reconnaît-on plus la voix et le visage de son humble serviteur ? »

L'homme qui parlait était le père Gonsalvo, autrefois l'apôtre de cette tribu, qu'il croyait avoir convertie, mais qui était du nombre de ceux qui *reçoivent d'abord la parole avec joie*, mais qui n'ont *point de racines en eux-mêmes*. Les Tupinambas, consternés de ses reproches, baissaient les yeux et gardaient le silence. Le dominicain, les voyant émus, se précipita à genoux et implora leur pardon dans une prière si vive et si touchante qu'une partie des coupables éclata en sanglots.

Ce n'était pas la première fois que la légèreté des Brésiliens trompait les espérances de leurs conducteurs spirituels. Nombre de peuplades, abandonnées à elles-mêmes, après une apparente conversion, n'avaient pas manqué de retourner à leurs habitudes sauvages. Les voyageurs prétendent surtout qu'il a été très difficile de les guérir de leur penchant à l'anthropophagie, et qu'il était tellement universel parmi les nations du Brésil qu'on ne cite guère que les Tapuyas qui en fussent exempts.

Préservé de la mort d'une manière si inattendue, don Aleixo fut près de succomber à l'excès de son émotion, et pendant quelques minutes il demeura incapable de se rendre compte de son étrange délivrance. Ce ne fut qu'en reprenant ses esprits qu'il reconnut ses compatriotes et ses amis, le dominicain et Alonzo de Sylva. On se rap-

pelle que tous deux étaient partis avec les Indiens que le mulâtre Alcazar envoyait chez les Tapuyas à la recherche de dona Elvire et de l'infortunée Hélène. Le reste de la troupe se composait de deux missionnaires qu'ils avaient rencontrés dans leur chemin. En reconnaissant qu'il n'était pas éloigné du village des Tupinambas qu'il avait visité dans sa jeunesse, le père Gonsalvo éprouva le désir bien naturel de s'assurer de l'état de leur croyance. En le faisant il ne s'attendait guère à y rencontrer dans un si grand péril le fils de son ami.

Ce péril, suspendu par sa présence, existait cependant encore, et les sentiments de crainte, de repentir et de honte que l'éloquence du père Gonsalvo avait excités ne furent pas universels, comme le prouva un sourd murmure de mécontentement. Les devins, ennemis naturels d'une religion qui devait les priver de leur crédit, les hommes les plus opposés à la civilisation, les jeunes gens avides de spectacles cruels se montrèrent disposés à reprendre les prisonniers délivrés de leurs liens. Deux partis se formèrent : le plus nombreux était celui des chrétiens, tant des natifs que des Portugais, auquel se joignirent don Aleixo, Arraïp et leurs compagnons d'infortune, tous décidés à défendre leur vie ; l'autre parti était encore assez fort pour se faire craindre, et les religieux voyaient avec douleur la sanglante lutte qui se préparait au mépris de leurs remontrances et de leurs prières.

L'un des missionnaires étrangers, homme savant et versé dans l'étude de l'astronomie, se souvint à propos qu'une éclipse de soleil devait avoir lieu ce jour-là. Ayant consulté sa montre pour s'assurer s'il pouvait tirer parti

de ce phénomène pour prévenir l'effusion du sang, il se hâta de prendre un poste élevé, fit signe de la main qu'on lui permit de parler, et s'écria d'une voix tonnante :

« O hommes ! avant de vous déchirer les uns les autres pour maintenir vos volontés contraires, laissez-moi demander à mon Dieu qu'il se déclare lui-même pour le parti qu'il approuve, qu'il nous en donne un signe visible. S'il consent à ce que les Tupinambas continuent à suivre les coutumes de leurs ancêtres, que ce brillant soleil répande sa clarté pure dans les cieux comme il l'a toujours fait. Si, au contraire, ces usages sanguinaires offensent la majesté du Dieu puissant des chrétiens, qu'il nous retire la lumière et la remplace par une sombre obscurité. »

Les Tupinambas, inquiets et surpris, levèrent leurs yeux vers l'astre du jour qui resplendissait dans une atmosphère sans nuages. L'éclipse commença, sa marche et ses progrès captivèrent entièrement l'attention de l'assemblée. A mesure que l'ombre croissait, la consternation augmentait avec elle, des cris et des lamentations se firent entendre parmi les Tupinambas ; une épouvante commune avait mis fin à leur division. Le sage missionnaire se hâta d'en profiter.

« Vous le voyez, leur dit-il, le roi du ciel est irrité, il ne peut supporter vos crimes, et dans sa grande puissance il se dispose à vous en punir. Humiliez-vous donc en sa présence, promettez de vivre en paix avec vos frères, d'exercer l'hospitalité envers les voyageurs étrangers, de renoncer à vos mauvaises pratiques et de redevenir sincèrement chrétiens, peut-être le Seigneur s'apaisera-t-il, et nous rendra-t-il son soleil.

— Nous le promettons, nous le promettons! » s'écrièrent-ils à la fois.

Grâce à cette heureuse présence d'esprit, cette querelle, qui aurait pu devenir sérieuse, s'apaisa entièrement. Rassurés par le retour de la lumière, les Tupinambas écoutèrent avec componction le discours simple et grave que leur adressa le père Gonsalvo sur ce texte tiré de l'apôtre saint Paul : « Vous couriez bien, qui vous a arrêtés. »

Les missionnaires convinrent de passer là quelques jours pour affermir dans la foi ceux qui s'étaient relâchés, gagner ceux qu'elle n'éclairait point encore et baptiser les enfants nés de parents chrétiens depuis le départ du père Gonsalvo. Ils travaillèrent surtout à la conversion des devins, dont la pernicieuse influence n'aurait pas manqué de rendre inutiles les travaux de leur apôtolat, et tâchèrent de persuader aux chefs de la tribu d'abandonner la vie sauvage des forêts pour aller s'établir dans le voisinage de quelque bourgade d'Indiens convertis.

Quelque juste impatience que ressentît don Aleixo de se rendre chez les Tapuyas, où il espérait retrouver son enfant, sa femme et sa sœur, comme il était moins éloigné de son père, il crut d'abord devoir le rassurer sur sa propre existence. Laissant donc le père Gonsalvo s'occuper de ses pieuses fonctions, jusqu'à l'époque de son prochain retour, il prit le chemin de la colonie fondée par Alcazar avec Alonzo de Sylva et son cortège d'Indiens.

La chaleur était devenue si excessive qu'ils ne purent faire que très peu de chemin le premier jour. La sécheresse avait déjà tari toutes les sources; l'herbe et le feuil-

lage des arbres jaunissaient brûlés par les rayons du soleil, et plus les voyageurs s'éloignaient de la vallée habitée par les Tupinambas, plus les effets de cette température ardente devenaient sensibles. Un groupe de ces arbres précieux pour la teinture, que les Européens appellent bois du Brésil, et les indigènes *araboutan*, ayant attiré les regards de la caravane fatiguée, elle se reposa un moment sous cet abri. Cet arbre, dont le port majestueux peut être comparé à celui du chêne, n'est point revêtu comme ce dernier d'une riche et abondante verdure. Ses feuilles sont petites et d'un vert noirâtre assez semblable à celui du buis.

Ce fut cependant avec joie que des hommes haletants cherchèrent à leur pied un peu d'ombre, la seule qui s'offrit à leurs regards. Chacun éprouva bientôt le besoin du sommeil. Alonzo de Sylva, le moins abattu de la troupe, engagea ses compagnons à dormir, et se chargea de veiller à la sûreté commune. Don Aleixo entreprit de lui tenir compagnie, mais à peine revenu de ses impressions de la veille, ses forces le trahirent, et il céda aux instances de son ami, qui le pressait de se livrer au repos. Bientôt le fiancé d'Hélène fut le seul éveillé de la caravane. J'ignore quel tour eussent pris les pensées du jeune Portugais au milieu de cette profonde solitude, lorsque son attention se concentra sur un grand animal qu'il vit paraître à cinquante pas de lui, et qu'il reconnut pour le tamandua-ouassou des Indiens, appelé communément le grand fourmilier. Sa fourrure se mélange de noir, de gris et de blanc; sa queue, longue et touffue, qu'il ramène à volonté jusque sur sa tête, balayait en ce moment la poussière du sol.

Enhardi par l'immobilité des dormeurs et celle d'Alonzo qui l'observait en silence, le tamandua, de son museau pointu, allait çà et là fouillant la terre pour trouver l'insecte dont il se nourrit. Après avoir bouleversé la première fourmilière qu'il rencontra, pour obliger ses habitants à se mettre en mouvement, le rusé animal se coucha auprès, presque entièrement couvert de l'immense panache de sa queue, tira sa langue effilée et attendit. Les imprévoyantes fourmis la couvrirent bientôt, et le tamandua, roulant cette langue sur elle-même, comme un peloton de fil, n'eut que la peine d'avalier sa proie.

Il avait renouvelé plusieurs fois ce manège, qui amusait Alonzo, lorsque celui-ci le vit se redresser subitement sur ses pattes de derrière, la queue toujours épanouie, le poil hérissé et donnant tous les signes d'une vive inquiétude. Alonzo, à la vue d'un tigre qui s'élança d'un bond sur le fourmilier, s'était levé à son tour, et la main sur son fusil se tenait prêt à tout événement ; mais le tigre était si occupé de la proie qu'il convoitait, qu'il n'aperçut point le danger qui le menaçait lui-même, quoique don Aleixo, réveillé par son ami, rendit ce péril plus imminent.

Le tamandua, qui se tenait sur ses gardes, opposa à son ennemi un si furieux coup de griffe, unique défense qu'il ait reçue de la nature, que le tigre en recula de plusieurs pieds. Alonzo, Aleixo et quelques Indiens, successivement réveillés, tous armés, attendaient curieusement l'issue de ce combat où le plus faible, par son adresse, balançait la force et l'agilité de son adversaire. Cruellement mordu par le tigre, le tamandua se renversa

sur le dos, afin de pouvoir faire usage de ses quatre griffes à la fois ; désappointé par cette adroite manœuvre, le tigre rugissait et tournait autour de lui sans oser s'en approcher, lorsqu'un coup de feu tiré par un Indien sur le tigre le renversa mort et termina le combat, au grand regret des deux chefs, qui s'y intéressaient vivement. Au bruit de la décharge, le fourmilier grimpa rapidement dans un arbre, où don Aleixo obtint qu'on ne le poursuivrait pas.

Le pays paraissait de plus en plus aride et sec, et l'on jugeait que depuis longtemps il était privé d'eau ; les effets de la chaleur étaient là d'autant plus prompts que cette partie du Brésil est dépourvue de bois et de rivières.

Cette route désolée n'était point celle qu'avaient parcourue, quelques jours auparavant, Alonzo et le dominicain. Les guides, en prenant une autre direction, avaient cru abréger le voyage. Maintenant, alarmés de la sécheresse de ce pays, ils s'arrêtèrent pour délibérer s'ils ne devaient pas retourner sur leurs pas et reprendre le chemin de la forêt. En ce moment ils aperçurent une femme seule, errante dans le désert, où elle ne semblait se traîner qu'avec peine, et qui leur faisait de loin des signaux de détresse. Ils allèrent tous à sa rencontre ; Arraïp, qui marchait devant, arriva assez à temps pour recevoir dans ses bras cette infortunée, qui y tomba évanouie : c'était sa femme, Yassi-Miri.

CHAPITRE XXVII.

Le Baptême.

Nous avons laissé dona Elvire errant une seconde fois dans les solitudes de l'Amérique, attachée malgré elle aux pas de son implacable ennemie. Cette fois elle n'avait plus, pour adoucir son chagrin, la société d'une sœur affectionnée et fidèle, de qui la tendre sympathie la consolait, et assurait à son fils une protection, si un accident le privait de celle de sa mère. Que de fois une parole tendre, une prière faite en commun, une simple pression de mains avaient relevé le courage mutuel des deux captives ! Maintenant Elvire, non-seulement était privée de sa compagne, mais ne pouvait y songer qu'avec désespoir. Elle avait toujours devant les yeux ce beau corps déchiré par un affreux reptile ; elle croyait entendre Hélène mourante appelant à son secours. Lorsque, cherchant à se distraire de ces pensées funestes, elle prenait son fils dans ses bras pour le caresser, un autre sujet d'angoisses remplissait ses yeux de larmes et son cœur de soupirs. Que deviendrait un jour le sort de cet enfant ?

Découragée par l'obstination de Mocap, qui ne voulait point entendre parler de retour aux colonies, Elvire n'espérait plus les revoir jamais. Tant qu'elle demeura chez les Tapuyas, elle se flattait secrètement d'y voir arriver Aleixo ou don Rodriguez, ou quelqu'un de leur parti ; mais qui saurait les découvrir dans ce désert où

elles erraient elles-mêmes au hasard ? Fatiguée de lutter contre sa destinée, croyant avoir fait tout ce qui dépendait d'elle pour protéger son fils, Elvire, plongée dans une douleur muette, suivait avec résignation les pas de ses conductrices sans s'informer de leurs desseins, sans prendre aucune part aux délibérations auxquelles donnaient lieu les incertitudes d'une route inconnue, les périls à éviter, les inconvénients de la saison.

L'eau et les fruits devenaient de plus en plus rares, et l'excès de la chaleur augmentait tous les jours. Aussitôt que dona Elvire s'aperçut de la disette qui les menaçait, sa prévoyance maternelle se réveilla, elle ne pensa plus qu'au moyen d'en préserver son fils, en lui réservant le peu de baies rafraîchissantes qu'elle rencontrait sur les buissons. Elle portait, suspendues à ses épaules, deux gourdes remplies d'eau, qu'on prenait soin de renouveler chaque fois que l'occasion s'en présentait. En voyant que l'une d'elles était vide et que pas un ruisseau ne se montrait, Elvire comprit qu'un grand danger allait compromettre les jours de son enfant. Perdant aussitôt toute son indifférence, elle examina plus attentivement le pays, et fut vivement alarmée de son aspect désolé. C'était une plaine sablonneuse, semée çà et là de rochers blancs, sans verdure, sans fleurs, d'une aridité désespérante, et que le soleil inondait de toutes parts de ses rayons ardents.

« Justice divine ! s'écria dona Elvire épouvantée, en quels lieux sommes-nous ? Quelle nourriture pouvons-nous attendre d'un sol aussi complètement stérile ? Notre provision d'eau ne saurait durer longtemps, et les lèvres brûlantes de mon fils en demandent sans cesse. »

Mocap et Yassi-Miri gardaient un triste silence ; la tête penchée vers la terre, le front inondé de sueur, dépourvues de force et de courage, elles attendaient la mort avec résignation. Le péril de son enfant ranima au contraire l'énergie de la jeune mère. Elle se mit à courir de tous côtés, soulevant les pierres, écartant les racines, grattant la terre avec ses ongles dans l'espoir de trouver quelques gouttes d'eau, sans s'arrêter à la crainte des reptiles. Ses recherches ayant été inutiles, elle versa adroitement dans laalebasse vide une partie de l'eau que l'autre contenait encore, et la cacha secrètement pour son fils, car Mocap avait presque épuisé l'eau destinée pour sa provision et celle de Yassi-Miri, et Elvire comptait peu sur sa générosité.

La nuit n'apporta guère de soulagement à leurs maux. Des myriades d'insectes remplissaient l'air et leur faisaient des piqûres douloureuses qui écartaient le sommeil de leurs yeux. Elles furent aussi inquiétées par le rugissement des tigres, les cris rauques des oiseaux de nuit, le vol silencieux, mais effrayant, d'énormes chauves-souris qui passaient et repassaient sur leurs têtes. D'ailleurs le tourment de la soif ne se calmait point. Mocap en souffrait d'autant plus que le soleil, dardant ses rayons sur sa tête nue et chauve en partie, avait allumé dans son sang une fièvre ardente qui augmentait son altération. Quoiqu'elle n'en bût qu'une gorgée chaque fois, l'eau lui manqua avant le lever du soleil ; elle en demanda à Elvire d'un ton si lamentable, que celle-ci, émue de pitié, partagea avec elle le peu qu'elle conservait pour son propre usage, et ce peu fut bientôt épuisé.

Quoique le petit enfant fût en âge d'être sevré, la nourrice continuait de l'allaiter, ce qui l'avait préservé jusque-là de souffrir de la disette ; mais l'instant était venu où la misère, pour peu qu'elle se prolongeât, allait faire tarir la source où le pauvre enfant puisait la vie. Elvire, s'apercevant que la jeune Brésilienne souffrait de la soif, lui confia à l'oreille qu'elle avait encore de l'eau pour elle et pour son fils, et lui indiqua l'endroit où elle l'avait cachée. Yassi-Miri y courut. En ce moment, Mocap, étendue par terre, était hors d'état de continuer son chemin, ni même de comprendre ce qui se passait autour d'elle. Yassi-Miri, à ce triste spectacle, oublia ses propres besoins, et voulut présenter laalebasse à celle qui lui avait servi de mère.

Elvire, prompte comme l'éclair, la lui arracha des mains en disant :

« Malheureuse ! c'est la vie de mon fils, j'ai supporté la soif pour la lui conserver ; je ne puis céder cette eau qu'à celle dont le lait le nourrit ; nulle autre n'y touchera. »

Yassi-Miri lui montrant Mocap expirante :

« Laisserai-je ma mère périr faute d'un peu d'eau ? » répondit-elle.

— Ce qui m'en reste ne lui suffirait pas, continua dona Elvire, et elle peut prolonger vos jours et ceux de mon enfant jusqu'à ce que nous soyons secourus. »

Yassi-Miri posa Sébastien à côté de sa mère, et dit qu'elle allait chercher de l'eau pour Mocap, dût-elle retourner jusqu'à la rivière des Tapuyas ; et, sans écouter les représentations d'Elvire, qu'un projet si impraticable désespérait, elle s'éloigna précipitamment. Un af-

freux serrement de cœur s'empara de l'épouse de don Alcixo, lorsqu'elle se vit abandonnée dans ce désert avec une femme agonisante et un enfant. Elle prit ce dernier sur ses genoux, le berça doucement pour l'endormir, et l'ayant déposé au pied d'un rocher, qui le garantissait de son ombre, sur une couche de vêtements dont elle s'était dépouillée pour lui, elle s'approcha de Mocap, qui, les yeux fermés, murmurait depuis un moment une espèce de chant plaintif.

« Prenez courage, lui dit Elvire, Dieu aura peut-être compassion de nous.

— De l'eau ! de l'eau ! ou je meurs ! s'écria la malade en joignant les mains avec effort, et en attachant sur sa captive un regard désespéré. »

Ce moment fut affreux pour dona Elvire. Quoique celle qui l'implorait ainsi eût causé tous ses maux, et que la mort prématurée d'Hélène fût indirectement son ouvrage, la généreuse Portugaise eut besoin de tout son courage pour lui refuser le soulagement qu'elle lui demandait ; mais c'était peut-être l'existence de son fils, chaque goutte d'eau lui paraissait précieuse.

« Je vous ai donné toute celle que je gardais pour moi, répondit-elle, voyez, laalebasse est vide ; mais Yassi-Miri est allée à la découverte, elle en apportera peut-être à son retour.

— D'ici là Mocap n'aura plus soif, le messager des âmes l'appelle.

— Je ne puis croire que vous soyez si mal, hier encore vous supportiez légèrement le poids de la chaleur.

— Ma vie est à son terme, vous dis-je ; je ne me lèverai pas de dessus cette terre. Les paroles les plus puissantes

de Paranopuza ne seraient pas capables de ranimer mes forces. Mes os blanchiront dans ce désert, ma chair sera la pâture des cougouars, car les bras d'Yassi-Miri sont trop faibles pour me creuser une fosse dans ce sable aride.

— Et votre âme, Mocap, que pensez-vous qu'elle devienne ?

— Je ne sais. Quelques-uns disent qu'elle s'en va dans le corps des lutins, qui s'assemblent la nuit pour danser au fond des bocages verts. Si cela est ainsi, la mienne sera heureuse, car j'ai aimé mes frères, et j'ai haï leurs ennemis. »

Dona Elvire était d'une nation et vivait dans un siècle où la foi était plus sincère qu'éclairée. Elle se sentit émue, envers cette femme prête à mourir, d'une compassion toute chrétienne qui lui inspira le dessein de sauver son âme à tout prix.

« Mocap, reprit-elle, puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de vous conserver la vie, je voudrais au moins arracher votre âme à la perdition. Vous avez assez vécu parmi les chrétiens pour comprendre ce que j'ai à vous dire, savoir que nous regardons comme perdue toute âme qui repousse le salut ou la grâce offerts par Jésus-Christ. Nombre de vos frères sont venus à lui et s'en sont bien trouvés. Ses bras s'ouvriront aussi pour vous, si vous vous y jetez avec confiance. Les péchés que vous avez commis, il vous les pardonnera, pourvu que votre repentir soit sincère.

— Croirai-je que le Dieu des Portugais puisse écouter les prières d'une femme tupinambas ?

— Oui, si elle les lui adresse avec foi ; car les Tupi-

nambas sont ses enfants, comme les Portugais, quoique des enfants souvent ingrats et égarés. Profitez du temps qui vous reste pour vous rappeler les instructions que nos prêtres vous ont fait entendre souvent du haut de la chaire ; croyez en Jésus-Christ, sauvez votre âme, je vous en conjure à genoux.

— Qu'entends-je ? est-ce bien dona Elvire qui me parle ? Est-ce elle qui s'intéresse si vivement à mon salut ? a-t-elle oublié si vite ce que je lui ai fait à elle et aux siens ? Hélas ! demain peut-être elle tombera morte comme moi dans ce désert sans eau.

— C'est parce que je suis menacée, en effet, de perdre bientôt la vie que je cherche à m'y préparer en pardonnant à mes ennemis, en leur rendant le bien pour le mal, comme ma religion me le prescrit. Mais ce n'est pas assez d'oublier les injures et de reconnaître que mes malheurs sont de justes châtiments de mes péchés ; il faut encore que je vous convertisse ; car il est écrit que celui qui sauve une âme couvre une multitude de péchés. »

En parlant ainsi, Elvire, exaltée par une pieuse ferveur, qui l'élevait au-dessus des intérêts de ce monde, avait le visage baigné de larmes, et pressait l'Indienne entre ses bras, comme si elle eût été sa mère, au lieu de sa plus cruelle ennemie. Un tel exemple triompha de l'endurcissement de Mocap, elle crut à une religion qui commandait de si hautes vertus ; le repentir entra dans son cœur ; elle témoigna le désir de recevoir le baptême.

« O Seigneur Jésus ! s'écria-t-elle, pourquoi mes yeux s'ouvrent-ils si tard ! Oh ! qui m'enverra un missionnaire pour me marquer du signe des chrétiens ? Mais, je

le sens, cette consolation me sera refusée, mes forces m'abandonnent. »

Elle s'affaissa en effet sur elle-même, sa vie paraissait au moment de s'éteindre. Dans cette extrémité, dona Elvire se souvint que des laïques, des personnes de son sexe pouvaient administrer le sacrement du baptême; elle n'hésita point à employer à cette sainte cérémonie une partie de l'eau qu'elle tenait en réserve. Hélas ! la calabasse était presque vide par l'effet de l'évaporation. L'enfant dormait toujours. Un grand combat se livra dans le cœur de sa mère, contrainte d'opter entre la crainte de voir souffrir son fils et celle de compromettre le salut d'une âme prête à passer dans l'éternité. La foi l'emporta sur la tendresse maternelle ; l'eau fut répandue sur la tête de Mocap, qui expira aussitôt après.

Dona Elvire lui couvrit le visage et se mit en prière à ses côtés, exposée à toute l'ardeur du soleil. Yassi-Miri ne revenait point. Elvire ne pensait qu'avec effroi au réveil de Sébastien, qui ne manquerait point de demander le sein de sa nourrice, et auquel elle ne pouvait offrir une seule goutte d'eau pour l'apaiser. Elle-même éprouvait une altération croissante. Ses idées se troublèrent; une strangulation douloureuse, causée par la soif, se faisait sentir à la gorge; elle se laissa tomber sur le sable et s'évanouit en priant Dieu pour son fils. Ce fut dans cette situation que la trouvèrent les voyageurs que Yassi-Miri amenait à son secours.

Les soins les plus empressés lui furent prodigués inutilement pendant une demi-heure. Pâle et immobile, elle ne différait de Mocap que par un reste de chaleur qui faisait espérer que la vie ne s'était pas entièrement

retirée d'elle. A la fin ses yeux s'ouvrirent, ses dents serrées se séparèrent pour livrer passage à quelques gouttes d'eau. Elle reconnut le visage de son mari.

« Est-ce bien vous, mon cher Aleixo? lui demanda-t-elle avec égarement. Avons-nous tous les deux quitté ce monde de douleur où notre cher fils est encore? Ne me reprochez pas de l'y avoir abandonné. Hélas! Dieu sait que, pour l'amour de cette innocente créature, j'aurais consenti à vivre d'une vie plus misérable encore; mais le nombre de ses jours dépend de la volonté du Seigneur. »

Don Aleixo la tira peu à peu de son erreur qu'achevèrent de dissiper les caresses du petit Sébastien. On construisit à la hâte une espèce de litière sur laquelle Elvire fut placée avec son fils, et que des Indiens portèrent tour à tour sur leurs épaules pendant le reste du voyage.

Tandis qu'on faisait ces préparatifs, Arraïp et sa femme, assis à terre près du corps de Mocap, chantaient à demi-voix dans leur idiome l'éloge funèbre de la défunte, mêlant, selon l'usage des Indiens nouvellement convertis, leurs rites païens aux prières chrétiennes. Le premier multipliait les signes de croix et prononçait tant bien que mal des mots latins restés dans sa mémoire. En apprenant qu'elle avait reçu le baptême, il voulut emporter son corps sur ses épaules, afin que les missionnaires célébrent ses funérailles, et ce ne fut pas sans peine que don Aleixo parvint à le détourner de ce pieux dessein, que la chaleur et la distance rendaient impraticable.

On creusa un trou dans le sable, où le corps fut placé acroupi, suivant la coutume des Brésiliens, les cheveux

couvenablement arrangés, et la pagne disposée avec une certaine recherche. Les enfants de Mocap baisèrent respectueusement son visage livide, et tandis que les chrétiens de la caravane récitaient pour elle l'office des morts, ses compatriotes la couvraient de terre et amoncelaient des pierres par-dessus pour marquer la place que ses restes occupaient. Yassi-Miri chercha longtemps sans la trouver une plante que sa verdure continuelle fait choisir aux Indiens pour orner leurs tombeaux ; l'ardeur du soleil avait tout détruit ; mais plusieurs années après on pouvait voir encore sur ce monticule funèbre une petite croix de bois grossièrement façonnée, qu'Arraïp n'avait pas oublié d'y planter de sa propre main.

La joie de revoir son fils, son petit-fils et sa bru, fut cruellement troublée pour don Alvar Rodriguez par la perte mystérieuse de sa fille. De même que dona Elvire, il voulait espérer qu'elle vivait encore, et fit pour la retrouver, des recherches qui n'aboutirent à rien quoiqu'elles fussent dirigées par Alcazar. Alonzo de Sylva trouva même le moyen de s'adresser directement à Paranopuza lui-même, qu'il soupçonnait d'avoir joué un rôle dans cette triste affaire, et s'introduisit armé dans sa hutte solitaire. Le devin essaya d'abord de soutenir son rôle ; mais effrayé ensuite par les menaces de l'officier portugais, il avoua la vérité. Aux reproches qu'il lui fit de ne s'être pas opposé à la cruauté des femmes de Couarassi, Paranopuza répondit qu'elles étaient si furieuses, que son intercession n'aurait servi qu'à rendre leur vengeance plus prompte ; qu'il s'était contenté de les observer de loin, et qu'aussitôt qu'il l'avait pu, il s'était rendu du côté de la rivière pour délivrer la victime,

mais qu'il ne l'avait point retrouvée, d'où il conclut qu'elle avait été dévorée par la *mère de l'eau*.

Cette déclaration du devin, d'accord avec la circonstance du bijou trouvé par dona Elvire, ne permit plus de douter de la mort de cette jeune personne. Sa famille inconsolable reprit le chemin des colonies et se fixa dans la ville de Bahia, la capitale du Fernambuco, qui seule avait résisté aux efforts des Hollandais. Alcazar continua de faire fleurir sa colonie naissante, et ne profita point des offres de protection que lui fit son ancien maître, s'il voulait se rapprocher des villes; mais depuis qu'il avait obtenu de lui un pardon généreux, sa conscience cessa d'être troublée par de continues alarmes, et lui permit de jouir en paix du fruit de ses travaux. Arraïp et Yassi-Miri, convertis sincèrement au christianisme, s'attachèrent à leurs maîtres, et expièrent par leur dévouement et leur fidélité la trahison dont ils s'étaient rendus coupables envers eux pour obéir à Mocap.

Doublement affligé de la perte de sa fiancée et de l'asservissement de sa patrie, Alonzo de Sylva renonça à la guerre et au mariage, et vécut retiré, attendant le moment de seconder un joug odieux, comme le paraît toujours celui du vainqueur.

Ce moment, l'objet des vœux des Portugais du Brésil, Fernand de Vieira, patriote ardent, doué de qualités brillantes, le hâta en levant l'étendard de l'insurrection au préjudice d'une fortune considérable. Il existait alors une trêve entre Jean IV, qui venait de monter sur le trône de Portugal, et la république batave; mais cette dernière la violait si fréquemment sur terre comme sur

mer, que Vieira ne crut pas devoir la respecter beaucoup, et agit en conséquence, comptant sur la sympathie de son gouvernement. Il se trompa. Des considérations politiques obligèrent le roi à désavouer le zèle de son serviteur, auquel il ordonna même de poser les armes. Vieira osa lui désobéir. Il répondit que l'éloignement empêchait son souverain d'apprécier ses services ainsi que le véritable état des Portugais du Brésil, mais que mieux éclairé un jour, il le remercierait d'avoir outrepassé ses ordres; qu'au surplus, dût-il lui en coûter la tête, il ne quitterait son épée qu'après avoir reconquis le Fernambuco. Vieira tint parole. Dénué de tout secours, mais secondé par ses jeunes compatriotes, il parvint à reprendre aux Hollandais toutes leurs conquêtes et à remettre le Portugal en possession de cette vaste colonie.

Alonzo de Sylva se rangea l'un des premiers sous l'étendard de l'insurrection, dont un scrupule honorable, quoique exagéré, tenait éloignés don Alvaro Rodriguez et son fils. Satisfaits de voir la couronne de Portugal portée par un prince légitime, après avoir appartenu soixante ans au roi d'Espagne, ils n'osaient approuver la désobéissance de Fernand de Vieira, dont ils suivaient cependant avec un vif intérêt les opérations militaires.

Durant le cours de cette glorieuse et dernière lutte, le régiment dont Alonzo faisait partie entra en vainqueur dans une bourgade entièrement peuplée de Hollandais, que sa garnison avait abandonné sans même essayer de la défendre, circonstance qui la préserva du pillage. Alonzo logea chez un riche marchand qui, tout tremblant, vint se prosterner devant l'officier portugais, le

conjurant de protéger sa famille contre toute insulte, en lui offrant en récompense la moitié de sa fortune.

« Ceux qui se sont montrés sans aucune pitié pour leurs ennemis ont raison de craindre de n'en pas trouver pour eux-mêmes, lui répondit Alonzo d'un ton sévère. Nous n'avons pas oublié avec quelle cruauté les Bataves abandonnaient nos malheureux concitoyens à la merci des Janguis, leurs sauvages alliés, et comment plusieurs Portugais se tuèrent eux-mêmes pour échapper aux tortures.

— Hélas ! seigneur, repartit le Hollandais encore plus effrayé, je n'ai jamais pris part à la guerre et je déteste sincèrement toutes ses violences. Je suis un négociant paisible et craignant Dieu, et loin de me conduire en ennemi envers votre nation, je nourris dans ma maison une femme portugaise que...

— Qu'est-ce que cela prouve ? interrompit brusquement Sylva. Prétendez-vous vous faire un mérite d'avoir à votre service celles dont vous avez tué ou au moins ruiné les pères ?

— La personne dont je vous parle, seigneur, n'est point au nombre de mes servantes. La pauvre Yacu-Mama a perdu la raison.

— Yacu-Mama ! dites-vous ? C'est le nom indien d'un reptile, jamais une Portugaise ne s'est appelée ainsi.

— C'est ma famille qui le lui a donné, le sien nous est encore inconnu.

— Qui a conduit chez vous cette malheureuse Portugaise ?

— La Providence, seigneur, comme vous en jugerez vous-même en m'écoutant : il y a douze ans bientôt que

je faisais partie d'une caravane de marchands qui allaient au pays des Borbades pour acheter de la poudre d'or ; au retour nous traversâmes une chaîne de montagnes considérables, et nous suivions le bord d'une rivière qui en découle, lorsque nous rencontrâmes une jeune femme liée à un arbre et si près de l'eau qu'elle lui couvrait les pieds. Elle était tellement affaissée que, sans le lien qui la soutenait, elle se serait infailliblement noyée. Nous la crûmes morte, elle n'était qu'évanouie. Son costume ressemblait à celui des indiennes, mais elle le portait avec plus de décence, et malgré le désordre de ses longs cheveux, nous reconnûmes tout de suite qu'elle était Portugaise. Nous acquîmes aussi bientôt la certitude que sa raison était égarée ; car, au sortir de son évanouissement, elle attacha sur nous un regard stupide et ne répondit à nos questions qu'en prononçant le mot *Yacu-Mama*, qu'elle répéta à plusieurs reprises en donnant des signes de frayeur. Mes compagnons parlèrent de la déposer dans la première hutte indienne que nous rencontrerions ; pour moi, père de plusieurs jeunes filles, je me sentis ému de compassion pour cette infortunée, et de peur qu'elle ne tombât en de mauvaises mains, je l'emmenai dans ma maison où elle se trouve encore. »

Alonzo avait écouté avec autant d'attention que d'intérêt le récit d'une aventure qui offrait de si frappants rapports avec celle d'Hélène qu'après l'avoir entendu, il ne douta presque point que cette jeune dame n'en fût elle-même l'héroïne. Il demanda à la voir, et lorsqu'elle se trouva en sa présence, il reconnut en effet sa fiancée, malgré les cruels changements qui s'étaient opérés en elle ; mais il essaya vainement de réveiller dans son esprit

égaré les souvenirs de sa jeunesse ; tout s'était effacé de sa mémoire, tout, à l'exception du nom du monstre que l'excès de la frayeur y avait si profondément gravé. Dès que son émotion lui permit de parler, Alonzo de Sylva dit au Hollandais :

« Cette malheureuse dame appartient à une noble famille des colonies portugaises qui la croit morte depuis longtemps et qui ne manquera pas de se montrer reconnaissante à votre égard. Moi-même je vous ai de l'obligation, puisque dona Hélène, à laquelle j'étais fiancé, m'était aussi chère qu'une épouse. Je vous expliquerai par quel enchaînement de revers elle est tombée dans ce triste état de démence. Ne craignez rien, ni pour vos biens, ni pour votre vie et celle de votre famille ; quelle que soit la fortune de cette guerre, la protection d'Alonzo de Sylva vous est assurée. »

Ce fut ainsi qu'après douze ans de séparation, Hélène retourna dans sa famille. Hélas ! elle l'avait quittée fière de son rang, de sa fortune, de sa jeunesse et de sa beauté ; elle y rentrait flétrie par la souffrance, stupide, triste objet de la compassion d'un étranger, en un mot fort au-dessous de ces esclaves qu'elle méprisait tant autrefois.

FIN.

TABLE.

	Pages.
CHAPITRE I^{er}.	1
II. Les deux esclaves et leurs maîtresses.	8
III. Arraïp.	19
IV. Une femme héroïque.	34
V. L'émigration.	47
VI. L'attaque.	58
VII. Une nuit dans le désert.	71
VIII. Les traditions brésiliennes.	83
IX. Dispersion d'un grand peuple.	92
X. Zomé.	100
XI. La vengeance.	114
XII. Le châtiment de l'injuste.	130
XIII. Les Tapuyas.	147
XIV. Le chef.	171
XV. Souvenirs de gloire.	188
XVI. Une république.	202
XVII. La servante de Zama.	212
XVIII. Le protecteur.	223
XIX. La fuite.	234
XX. Mœurs indiennes.	254
XXI. L'affliction paternelle.	267
XXII. Un établissement dans le désert.	286
XXIII. Le repentir.	294
XXIV. L'enlèvement.	306
XXV. La colère du chef.	317
XXVI. L'éclipse de soleil.	329
XXVII. Le baptême.	340

FIN DE LA TABLE.







**HOME USE
CIRCULATION DEPARTMENT
MAIN LIBRARY**

This book is due on the last date stamped below.
1-month loans may be renewed by calling 642-3405.
6-month loans may be recharged by bringing books
to Circulation Desk.

Renewals and recharges may be made 4 days prior
to due date.

**ALL BOOKS ARE SUBJECT TO RECALL 7 DAYS
AFTER DATE CHECKED OUT.**

IN STACKS

1 1 3 1980

REC. CLK JUN 14 '77

SEP 12 1985

RECEIVED BY

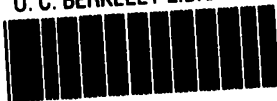
OCT 22 1984

CIRCULATION DEPT.

LD21 A-40m-8,'75
(S7737L)

**General Library
University of California
Berkeley**

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C041597259

010.

